This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

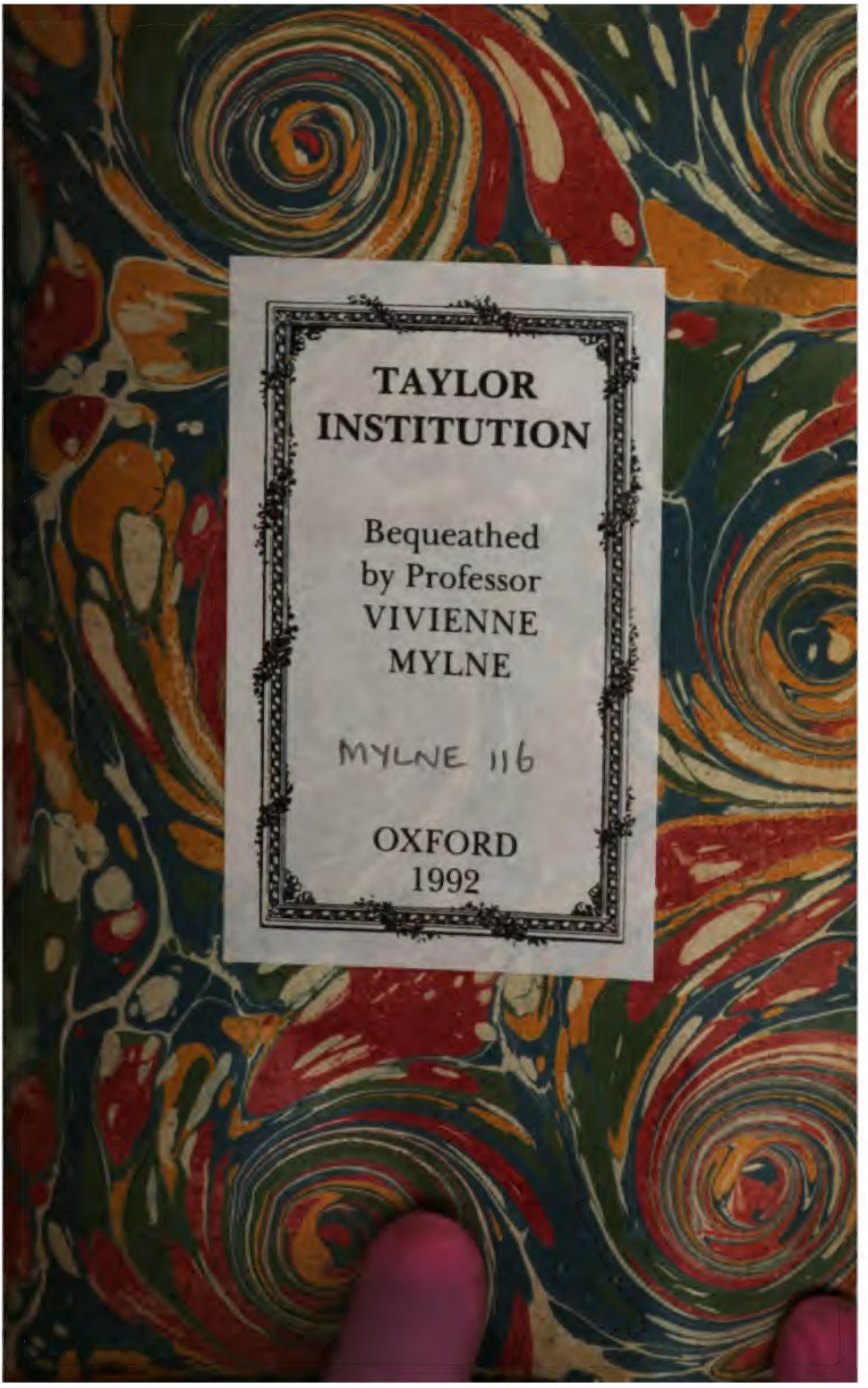
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Holland House.


TAYLOR
INSTITUTION
Bequeathed
by Professor
VIVIENNE
MYLNE
MYLNE 116
OXFORD
1992

2 vols.

£15

(81) A. 9

2 vols
fine plates
& cuts de camps
by EISEN

02

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

NOUVELLES HISTORIQUES.

ŒUVRES

DE

M. D'ARNAUD.

NOUVELLES HISTORIQUES.

J. Farmer sculp. — De Longueil, Sc. 1774.

NOUVELLES HISTORIQUES.

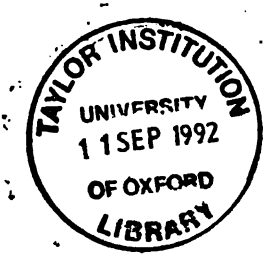
NOUVELLES HISTORIQUES.

Par M. D'ARNAUD.

TOME PREMIER.

A PARIS,
Chez DELALAIN, Libraire, rue de la Comédie Françaiſe.

M. DCC. LXXIV.
Avec Approbation & Privilège du Roi.


TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
11 SEP 1992
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

LA COLLECTION, dont je donne ici le premier morceau, eſt différente de celle qui compoſe les ÉPREUVES DU SENTIMENT. Attaché dans ce nouveau Recueil à ne préſenter que des anecdotes empruntées de l'hiſtoire, & appuyées ſur des noms connus, je prendrai ſoin de ne pas bleſſer la vérité dans ce qui concerne les faits principaux, les caractères, la chronologie &c. perſuadé que la fiction ne ſe pardonne qu'autant qu'elle n'eſt point apperçue. Dès que le menſonge ſe trahit, il perd de ſa ſéduction; l'intérêt qu'il avoit excité, s'évanouit, & la raiſon rendue à toute la ſévérité de ſon jugement, critique, & prononce, en quelque ſorte, contre le plaiſir du ſentiment : l'illuſion dé-

Les NOUVELLES HISTORIQUES, Collection différente de celle des EPREUVES DU SENTIMENT.

Juſqu'à quel point dans les ouvrages de ce genre on doit s'écarter de la vérité.

truite, l'auteur manque entierément ſon objet. En voici un éxemple tiré de la NOUVELLE même par laquelle je débute : mon original anglais, où je n'ai fait que puiſer le fonds de l'anecdote, nous montre la comteſſe de Saliſbury mariée avec Edouard, tandis que tout nous apprend, nous redit que cette union n'a jamais exiſté, & que l'épouſe de ce ſouverain a été la princeſſe Philippe, fille du comte de Haynaut. De telles licences, il faut l'avouer, ne ſont point ſupportables ; embelliſſons la vérité, mais qu'elle ne diſparaiſſe point ſous les ornements. Quel reproche n'a-t-on pas fait avec juſtice aux romans pleins de traits de génie que nous a laiſſés Mlle. de Scudéri ? elle dénaturoit totalement les caractères de ſes héros.

Défaut conſidérable des romans de Mlle. de Scudéri.

» Et ſous des noms Romains faiſant notre portrait,
» Peignoit Caton galant, & Brutus dameret. «

Boileau.

L'abbé de St. Réal ne peut être accuſé de ce défaut ſi révoltant : auſſi doit-on avoir pour modèle dans les ouvrages du genre de celui

que je fais paraître, ſa nouvelle hiſtorique de Dom-Carlos. Rien de plus agréable; cet écrivain éclairé ne ſe diſſimuloit pas qu'il avoit rendu le fait ſous des couleurs moins fidèles que flatteuſes : mais il a conſervé le fonds de ſon ſujet, tel que les mémoires du tems nous l'ont tranſmis ; il vouloit inſtruire & plaire, & il a réuſſi.

Dom-Carlos, modèle des NOUVELLES HISTORIQUES.

J'oſerai avancer, à propos de Dom-Carlos, une opinion qui pourra offenſer ces eſprits ſuperſtitieux, dont l'eſpèce de fanatiſme pour la vérité s'effarouche au moindre trait qu'on lui prête : je verrois avec quelque plaiſir nos hiſtoriens mettre davantage en action leurs perſonnages dominants, les faire parler comme en effet ils auroient parlé. L'expérience eſt pour moi : liſez Quinte-Curce, Tite-Live &c : qu'on ſe plait à entendre diſcourir Alexandre, Annibal &c ! que Céſar prêt à paſſer le Rubicon, & échauffant ſes ſoldats par une harangue pathétique, attache bien plus qu'un ſimple récit de l'écrivain ! C'eſt par l'emploi du charme dramatique que Vertot,

Le dramatique donne de l'ame au ſtyle & aux choſes.

dans le ſiecle paſſé, a ſçu entraîner la foule des lecteurs. Cette adreſſe de l'hiſtorien ſemble rendre la vie à d'illuſtres morts, les rapprocher de nous, & nous aider à franchir la diſtance des rangs, & l'intervalle des âges, deux ennemis de cet intérêt qui nous remue ſi agréablement, & que doit exciter tout ce qui eſt relatif à l'homme. Nous aimons à vivre & à converſer avec nos égaux & nos contemporains.

L'art d'émouvoir, cette qualité ſi eſſentielle à tout écrit dont le but eſt de parler au cœur, ſe trouve ſurtout dans les nouvelles hiſtoriques. Ces ſortes d'ouvrages tiennent le milieu entre le *roman* proprement dit, & celui qu'on appelle *hiſtoire* : car la vérité débarraſſée de l'alliage impoſteur eſt du nombre de ces phénomènes qui n'ont point encore été viſibles à nos yeux : notre meilleure hiſtoire, j'excepte nos livres ſacrés, eſt le roman le moins groſſier & le plus vraiſemblable.

Les hiſtoires auſſi peu vraies que les romans ; elles en différent ſeulement par la ſéchereſſe & l'ennui.

Puiſque cette ignorance du vrai, & ce goût

pour le menſonge ſont des imperfections inhérentes à notre nature, efforçons-nous d'en tirer parti. Le même objet que j'ai enviſagé dans mes ÉPREUVES DU SENTIMENT me guide dans cette nouvelle COLLECTION : je n'ai d'autre but que d'entretenir cet amour de l'humanité, la bâſe de toutes les vertus ; je combats les paſſions par les paſſions. Mon deſſein ſurtout eſt de tracer à la jeuneſſe des préceptes qui puiſſent lui plaire, & de lui donner, pour ainſi dire, un *cours de morale* exempt de cette ſéchereſſe & de ce pédantiſme qui répandent l'ennui & l'averſion ſur les leçons les plus profitables. D'ailleurs la lecture de ces bagatelles conduit inſenſiblement à l'étude réfléchie de l'hiſtoire : une jeune perſonne que SALISBURY aura intéreſſée, voudra connaître davantage Edouard, & alors on lui remettra dans les mains le règne de ce prince. Il y a un art de faire aimer aux hommes leurs devoirs, & les connaiſſances qui leur ſont néceſſaires ; ſi nous voyons tant d'élèves démentir

Le but des NOUVELLES HISTORIQUES, le même que celui des ÉPREUVES DU SENTIMENT.

Cette lecture peut diſpoſer à celle de l'hiſtoire.

Le peu de capacité des élèves, preſque toujours la faute des maîtres.

l'eſpérance & les ſoins de leurs parents ; c'eſt preſque toujours la faute des inſtituteurs. Menons les enfants par une route fleurie, & tâchons de mettre de notre parti leur ſenſibilité & leur imagination ; il eſt bien peu d'eſprits qui ſoient avides d'embraſſer des vérités sèches & abſtraites : il faut abſolument irriter & flatter notre curioſité. Ne cherchons point à nous le diſſimuler, nous voulons retrouver des fées par-tout. Fontenelle a bien eu raiſon de dire que » chaque âge avoit ſes hochets. « Faiſons donc de ces hochets des inſtruments utiles qui ſervent à perfectionner notre raiſon, nos mœurs, nos plaiſirs mêmes &c.

Les hommes toujours enfants ; ils cherchent par-tout les contes de fées qui ont amuſé leurs premières années.

J'annonce que dans ces NOUVELLES HISTORIQUES, je ne me bornerai point à tracer les effets d'une ſeule paſſion : elles entreront toutes dans mes tableaux, & j'aurai ſoin de leur oppoſer les vertus qui doivent en triompher, quand ces mêmes paſſions ſeront condamnables. Il va m'échapper une eſpèce de blaſphême littéraire : ne vaudroit-il pas mieux

pour notre inſtruction qu'on nous fît lire des romans où la vertu ſeroit offerte dans tous ſes charmes, au lieu de ces hiſtoires qui nous préſentent preſque toujours de prétendus héros fameux par leurs excès criminels, jouiſſant, au faîte de la gloire, d'une heureuſe impunité, les oppreſſeurs du faible & de l'innocent, les fléaux du monde entier ? Pour un Titus, un Marc-Aurèle, combien de Tibères, de Caligulas, de Nérons, d'Héliogabales ! Je demande en effet à un homme ſenſé & impartial ſi la lecture du chevalier Grandiſſon ne contribueroit pas plus à former le cœur, & à nous donner une idée juſte de nos relations & de nos devoirs, que tout ce ramas de compilations ſans goût & ſouvent dénuées du vrai que l'on oſe effrontément intituler *hiſtoires*, & qu'on peut appeller *le déſeſpoir de l'humanité.* Je ne me laſſerai point de le répéter : qu'on ait le courage de parcourir les faſtes Bizantines : n'eſt-ce pas ſe tranſporter à notre place publique, & avoir les yeux fixés ſur les

Les romanciers, peut-être plus utiles que les hiſtoriens.

Combien un roman comme celui du chevalier Grandiſſon eſt plus profitable à l'humanité que l'hiſtoire.

La fauſſeté des hiſtoires, le dégoût qu'elles inſpirent, les idées peu raiſonnables qu'elles inſinuent.

ſcélérats qui y ont ſubi le dernier ſupplice ? Encore nous expoſe-t-on la plupart de ces monſtres, décorés du titre de grands, de princes, d'empereurs, recueillant en paix le fruit de leurs déréglemens abominables ; & s'ils ont eu l'audace d'appuyer leurs crimes par une bravoure féroce & qui tient de la brute, on ne manque pas d'exalter leur courage, & de leur prodiguer les noms de héros, de grands hommes, &c. Voilà comment ces écrivains ſi peu judicieux ont peut-être cauſé le malheur de leurs ſemblables. Salluſte nous peint-il Caton avec la même énergie qu'il s'eſt plu à nous repréſenter Catilina ? auſſi ce dernier produit un intérêt ſi fort au-deſſus de l'autre, qu'un de ces guerriers deſtructeurs que l'on nous vante, avoit continuellement ſous le chevet de ſon lit ce morceau de Salluſte. Le tyran Céſar va tremper de larmes les pieds de la ſtatue d'Aléxandre, & où eſt le prince qui ait couru embraſſer le marbre d'Antonin, & l'ait arroſé de ſes pleurs ? Pourquoi ce noble tranſ-

Funeſtes effets qui en réſultent.

port n'eſt-il encore échappé à aucun de ces hommes deſtinés à nous commander ? pourquoi ? parce que la maladreſſe, le peu de philoſophie, & la lâcheté des hiſtoriens ſe ſont attachées à nous offrir Aléxandre comme le premier des humains, au comble de la grandeur, couvert d'un éclat immortel; & le pinceau n'a fait que ſe traîner mollement ſur l'image d'Antonin; ſon portrait, graces à leur peu d'enthouſiaſme pour la vertu, n'a point de ces touches ſublimes, de ces traits de flamme qu'ils ſemblent s'étudier avec complaiſance à prêter au crime. Cette claſſe d'écrivains excite tellement mon indignation, que ſi jamais un Omar reparaiſſoit ſur la terre, j'irois me jetter à ſes genoux, & en demandant grace en faveur du très-petit nombre de bons livres dont nous ſommes poſſeſſeurs, je ſerois le premier à mettre le flambeau dans ſes mains pour brûler la plus grande partie de nos hiſtoires. Qu'eſt-ce que l'eſprit, s'il n'eſt point l'inſtrument de notre bonheur ? & qui peut nous rendre heureux, ſi ce n'eſt la pratique conſtante

Pourquoi nous n'avons vû encore aucun prince courir embraſſer la ſtatue d'Antonin, & l'arroſer de ſes larmes.

Les hiſtoriens ont peut-être cauſé une partie des malheurs qui affligent le genre humain.

Ce que l'auteur feroit ſi Omar revenoit parmi nous.

L'eſprit le plus funeſté partage quand il ne ſert point à notre bonheur & à notre vertu.

d'une ſaine morale, & l'amour de la vertu? comment l'aimera-t-on cette vertu, ſi tout ce que nous liſons, tout ce que nous voyons, la montre foulée aux pieds, ſans récompenſe, ſans conſidération, dans la pouſſière de l'oubli? Ayons donc, s'il le faut, recours aux artifices de la fiction; c'eſt dans cette circonſtance qu'il faut bien ſe garder d'expoſer le vrai dans une nudité dangereuſe à voir; laiſſons croire aux hommes que cette vertu les menera aux plaiſirs, aux richeſſes, aux dignités; c'eſt un roman: eh bien! ardents ſectateurs de la vérité, ne nous ôtez point notre roman, & réſervez votre hiſtoire pour ce très-petit nombre d'ames nobles, déſintereſſées, & fortes par elles-mêmes que le pur amour de la vertu peut enflammer & qui goûteroient de la ſatisfaction à en être les martyres. Un homme de génie me diſoit à propos de la malheureuſe fin de Clariſſe: » je ſçais bien qu'il eſt très-vrai que la vertu n'a » point une autre deſtinée: mais je ſuis fâché » que Richardſon ait mis ſous nos yeux cette » triſte leçon de l'expérience; pour l'honneur

Combien le roman moral a d'avantage ſur l'hiſtoire.

Reproche fait par un homme de génie à Richardſon ſur la fin malheureuſe de Clariſſe.

» du roman & de l'humanité, il falloit que » Clariſſe fut récompenſée de tant d'épreu- » ves cruelles qu'elle a eſſuyées. « Cette objection eſt ſpécieuſe ; il y avoit une réponſe bien ſimple à faire en faveur de l'écrivain anglais : Richardſon a voulu nous prouver combien la vertu étoit aimable, puiſqu'il n'y a perſonne, après avoir lû ſon ouvrage, qui n'aimât mieux être Clariſſe entraînée ſous le poids de l'infortune, que Lovelace, fût-il au comble du bonheur.

Réponſe qu'on pourroit faire pour juſtifier Richardſon.

Cet ouvrage n'empêchera point que je ne donne la ſuite des ÉPREUVES DU SENTIMENT, dans l'ordre que je les ai publiées juſqu'ici ; je dois trop à l'indulgence de ce public ſenſible & eſtimable, le ſeul qui m'intéreſſe, pour ne pas continuer un travail qu'il a paru agréer : heureux ſi je remplis mon but ! je ne veux qu'attendrir, & pouvoir être utile en attendriſſant. Je ſçais bien, & j'en ſuis convaincu, que dans un ſiècle, où pour me ſervir de l'expreſſion d'une femme ſpirituelle,

Les NOUVELLES HISTORIQUES n'empêcheront point qu'on ne donne la continuation des EPREUVES DU SENTIMENT.

Expreſſion d'une femme de beaucoup d'eſprit.

le *ſans pudeur* eſt en crédit, je n'irai point par de tels chemins à la célébrité : mais que je ſois dans une obſcurité profonde, & que j'aye l'avantage, comme je l'ai déjà dit, d'exciter quelque bonne action, je ne porterai pas envie à ces hommes qui font du bruit.

Labiénus mort de rage après avoir amuſé les *bonnes compagnies* de Rome.

Labiénus, calomniateur ſacrilège, & diffamateur ſi ſcandaleux & ſi impudent qu'il s'en effrayoit quelquefois lui-même, termina ſa vie infâme par mourir de déſeſpoir; ſon eſprit ne le ſauva point du remords déchirant d'avoir outragé l'honnêteté & la bienſéance. Je ne penſe pas qu'un écrivain jaloux de conſerver ſa propre eſtime, doive prétendre à l'approbation générale. Un jeune littérateur me demandoit, un jour, ce qu'il y avoit à faire pour être connu univerſellement, & mériter le *dicier hic eſt* du poëte latin.

Un écrivain qui fait quelque cas du bon ſens & de la vertu, ne doit point prétendre à l'approbation générale.

Quelques bonnes actions &c. Voyez la préface des ÉPREUVES DU SENTIMENT, page xxij, édit. *in*-12.

Labiénus étoit un calomniateur ſi féroce, ſi *enragé*, qu'on le ſurnomma *Rabiénus*.

Mon ami, lui dis-je ! je vous indiquerai un moyen infaillible d'arriver promtement à ce faîte de réputation ſi difficile à atteindre : commencez d'abord par vous armer d'un fond d'effronterie *imperturbable*, de cette impudence cynique qu'Homère dans ſa langue ſi pittoreſque appelle *impudence de chien*. Le premier effet que vous produirez, ſera à coup ſûr de révolter : ne ſoyez point déconcerté ; cette impreſſion momentanée ſe diſſipera bientôt. Ayez un amour-propre endurci à toutes les humiliations, à tous les retours de pudeur ; parlez de vous-même avec audace, & des autres avec mépris : que ſurtout la raillerie la plus inſultante, la plus homicide aſſaiſonne ce dédain. Prodiguez le menſonge, la calomnie, les invectives, il n'importe : pourvû que ces traits perçants ſoient enveloppés du ſarcaſme, ils frapperont, & laiſſeront des bleſſures peut-être *inguériſſables;* ce qui ſera *fort diverti ſſant* pour

Converſation avec un jeune littérateur, le moyen le plus promt & le plus ſûr de faire parler de ſoi.

Faites rire ; & vous pouvez aſſaſſiner impunément avec le poignard de la calomnie.

Pourvu que ces traits perçants &c. Quels ſuccès ! & qu'il y a à rougir & pour ceux qui en jouiſſent, & pour ceux qui contribuent à les répandre !

la horde immenſe des oiſifs, des imbécilles ; des *gens du monde* qui veulent abſolument ſecouer leurs ames paralytiques & auxquels il faut néceſſairement du ſpectacle. D'ailleurs la plûpart des hommes ſont dévorés d'envie ; j'ai de la peine à trahir cette eſpèce de ſecret honteux de la nature humaine : l'aſpect des ſouffrances de leur ſemblable les tire de la ſorte d'engourdiſſement où le bonheur les endort, & leur rend plus piquante la jouiſſance de ce bonheur.

Les Romains, ce peuple ſi vanté pour la lé-

Les Romains avoient leurs combats de gladiateurs ; nous n'aimons pas à voir couler le ſang : mais nous contemplons d'un œil ſatisfait un malheureux qui expire de douleur ſous le ſtylet de la raillerie.

Les Romains &c. Oui, les Romains devant leſquels aujourd'hui nos pédants ſe proſternent, & s'extaſient d'admiration. Il y avoit dans l'amphitéâtre un banc réſervé pour les veſtales. Les dames Romaines alloient avec leurs amants goûter le doux plaiſir de voir des hommes s'entre-déchirer, juſqu'à ce que l'un des deux expirât, ou ce qui étoit plus affreux encore, des victimes humaines, des priſonniers, des eſclaves aux priſes avec les lions, les tigres, & mis en morceaux par ces bêtes féroces. Cela s'appelloit *le ſpectacle de la nation*, & ceux qui y aſſiſtoient ſe nommoient des hommes, les modèles du monde entier, traitant de *barbare* tout ce qui n'étoit pas Romain !

giſlation, pour la ſageſſe, pour l'urbanité, couroient au cirque goûter le ſpectacle d'hommes déchirés par des bêtes féroces ; ils buvoient des yeux, ſi l'on peut riſquer cette expreſſion latine, le ſang qui couloit à grands flots des plaies de ces malheureuſes victimes. Nos Français, cette nation ſi douce, ſi polie, ſi élégante, détourneroient, ſans contredit, la vûe de ſemblables objets : mais que la calomnie aſſaſſine de ſon ſtylet aigu le mérite, l'innocence, tout ce qui ſemble annoncer de la ſupériorité dans quelque genre que ce ſoit, vous verrez ces Sauvages civiliſés, ces honnêtes Barbares ſe repaître de la douleur que ces aſſaſſinats occaſionneront ; ils s'enivreront des larmes que verſera la proie infortunée de ces cruautés ingénieuſe ; ils la pourſuivront juſques dans la retraite où elle courra ſe dérober à leur joie atroce ; cet objet malheureux de leur acharnement expirera peut-

Ils la pourſuivront &c.

Non miſſura cutem niſi plena cruoris hirundo. Hor.

être dans le déſeſpoir, lui, ſa femme, ſes enfans, ſa famille entière : on n'entendra point ſes cris, on ne verra point ſon horrible ſituation ; l'agréable ſociété, les gens de *bonne compagnie* auront ri, & l'auteur de ces abominations ſera porté ſur le pavois de la renommée, & ſalué comme bel-eſprit par excellence. Mais, interrompt le jeune homme, je paſſerai pour un monſtre de méchanceté ; n'y-a-t-il pas d'honnêtes-gens dans la nation ? — Aſſurément. — Ces honnêtes gens là me déteſteront. — Eh ! quel tort vous fera leur haine ? dangereux, vous en ſerez plus célèbre ; on laiſſe dans l'oubli les gens qu'on eſtime, ou qu'on ne craint pas. Qui eſt-ce qui contribue davantage à multiplier les échos de l'éloge ? la multitude ; elle ſera pour vous. Des femmes, & elles ſont à la tête des partis, les entrai-

La *bonne compagnie*, & en effet la *mauvaiſe*, le ramas peut-être des individus les plus mépriſables de la nation pour l'ame, les mœurs, l'eſprit même.

Un ſcélérat qui ſera amuſant, fera le charme des ſociétés ; il aura des amis, des protecteurs, & l'honnête-homme eſtimable languira dans l'oubli, & dans la miſère.

Des femmes &c. J'en demande pardon au beau ſèxe : une de ces *femmes à ſentiment* diſoit à propos d'un barbouilleur de libelle en mauvais vers :

nent,

nent, les décident, les échauffent, ſe déclareront en votre faveur. Par quelle métamorphoſe inconcevable ce sèxe ſi aimable, ſi doux, qui ſe pique d'avoir de la ſenſibilité, devient-il quelquefois un prodige de barbarie, ſous le maſque des graces, & avec le ſourire de la tendreſſe ?

Le femmes, sèxe charmant & prodige quelquefois d'inſenſibilité & de barbarie.

» Il eſt permis d'être méchant, quand on l'eſt » avec autant d'eſprit ! « Cette dame croyoit avoir dit un bon mot, & il lui étoit échappé une ſotiſe auſſi révoltante pour le bon ſens que pour l'honnêteté. Voilà juſqu'à quel point la maladie du bel-eſprit a gâté les ames, & brouillé toutes les idées.

Prodige de barbarie &c. Le lendemain de la Saint-Barthélemi, des femmes de la cour de Médicis dépêchèrent leur toilette pour aller, comme on va au bal ou à l'opera, attacher leur curioſité ſur le cadavre nud & tout ſanglant de Dupont de Quellenec, une des victimes de cette horrible journée. D'ailleurs ces dames étoient auſſi humaines que le ſont nos dames à préſent ; elles pleuroient

Mon candidat m'écoutoit avec une extrême attention : il tombe dans la rêverie, & reprend la parole : — Je ne connais rien, il eſt vrai, de plus flatteur que de faire parler de ſoi ; c'eſt une flamme qui me dévore que cette ardeur de la réputation : mais je ne ſçaurois me déterminer à l'acquérir à ce prix ; quand je le voudrois, mon cœur ſe ſouleveroit contre moi, & la plume tomberoit de mes mains. Vous avez donc un cœur, lui dis-je ? eh bien ! ſi vous avez le courage de réſiſter à la contagion de l'exemple, que la nature chez vous ſoit plus forte que la ſéduction de tout ce qui vous environne : ſi la ſeule approbation des perſonnes honnêtes & ſenſées vous flatte, que vous ne puiſſiez abſolument vous paſſer de votre propre

---

à la lecture d'un roman, s'arrachoient les cheveux à la ſeule nouvelle d'un perroquet ou d'un chien que la mort leur avoit enlevés, avoient ſurtout une *ſenſibilité de nerfs* étonnante.

ſuffrage, renoncez à cet amour de la célébrité : c'eſt une maitreſſe qui preſque toujours fait rougir ſes amants, lorſqu'ils veulent ſe rendre un compte ſincère de leurs bonnes fortunes. Contentez-vous de faire le bien, d'inſpirer la vertu, de l'aimer, de la pratiquer en ſilence, & ſurtout ſçachez vous ſuffire à vous-même ; ſongez que La Fontaine, pendant ſa vie, n'a joui que d'une réputation médiocre, que le grand Corneille eſt mort pauvre, & raſſaſié de dégoûts & de chagrins.

Moyens d'être heureux.

La Fontaine a eu pendant ſa vie peu de réputation, Corneille eſt mort pauvre & empoiſonné de dégoûts.

Le jeune homme me crut. Je l'ai revû depuis : il m'a avoué qu'il étoit redevable à cette converſation, du bonheur ſi peu connu que les latins appelloient *otium litterarium*

Otium litterarium. C'eſt ce que le fameux Newton préféroit à toutes ces brillantes illuſions que le monde décore des noms de fortune, d'éclat, d'honneurs ; ce vrai philoſophe définiſſoit le repos, ce

bien différent de leur *cacoethes*, & de la manie de courir après l'applaudiſſement public ; il a fait peu parler de lui, mais il eſt

---

ſeul bien réel & ſi difficile à ſaiſir, *res vere ſubſtantialis*. Un Anglais jeune encore, me diſoit, il y a quelque tems : je n'ai que trop vécu pour être bien perſuadé que la vertu, le talent dépourvu de l'intrigue & du large front de l'audace, l'amour de l'humanité, la bienfaiſance la plus déſintereſſée ne menent à rien, à rien qu'à la jouiſſance de ſoi-même ; oui, j'ai trop appris qu'on n'a que des amis faibles, indolents & légers, des ennemis puiſſants, actifs & implacables, que la plûpart des livres ne nous meublent la tête que de chimères vaines, que la cruelle & effrayante expérience, bien différente de tous ces beaux romans de l'eſprit métaphyſique, nous pénêtre d'une vérité à laquelle le cœur ne ſçauroit ſe refuſer : » l'homme eſt le plus *inapprivoiſable* & le plus ingrat des animaux. » N'exiſta-t-on

eſtimé, chéri de ſa famille, de ſes amis, & il a été aſſez heureux pour ſoulager l'infortune,

---

que dix-huit ou vingt ans, une ame trop ſenſible s'éteindroit conſumée de vieilleſſe; on finiroit encore trop tard ſa carrière, raſſaſié de ſcènes monotones, ennuyeuſes, révoltantes, d'objets qui excitent à la fois le dégoût & l'indignation; on auroit eu à ſupporter le ſpectacle du mechant careſſé, du talent immolé aux petites manœuvres de la médiocrité ou à la rage de la baſſe envie, de la vertu livrée au ridicule & ſouvent à la perſécution, du vil ramas d'êtres qu'on nomme *la ſociété* & qui ſont l'éternelle pâture du menſonge, de la ſotiſe, des faux-plaiſirs. Le peu de créatures ſenſées qui ſe rencontrent dans cette multitude d'individus ſans caractère, ſans phyſionomie, ſans qualités, doivent penſer & agir comme le Comte de Teſſin: ſentant ſa fin approcher, il fit apporter ſon cercueil près de ſon lit, & écrivit deſſus avec un crayon, *tandem félix*.

& défendre l'innocent opprimé, deux actes de bienfaiſance qui rapprochent l'homme de la Divinité.

Il y avoit aſſurément quelques bouffées de *ſpleen* dans le diſcours de cet Anglais, mais on eſt forcé de convenir qu'il n'a fait qu'outrer la vérité : c'eſt un tableau reſſemblant, qui ne pêche que par le trop de couleur.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre ; A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le ſieur D'ARNAUD, Nous a fait expoſer qu'il deſireroit faire imprimer & donner au public ſes OEUVRES *en vers & en proſe*, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes, de faire imprimer leſdits Ouvrages autant de fois que bon lui ſemblera, & de les faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de ſix années conſécutives, à compter du jour de la date des Préſentes. FAISONS défenſes à tous Imprimeurs, Libraires, & autres perſonnes, de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, d'en introduire d'impreſſion étrangere dans aucun lieu de notre obéiſſance : comme auſſi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire leſdit Ouvrages, ni d'en faire aucun extrait ſous quelque prétexte que ce puiſſe être, ſans la permiſſion expreſſe & par écrit dudit Expoſant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiſcation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Expoſant ou à ceux qui auront droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Préſentes ſeront enregiſtrées tout au long ſur le Regiſtre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impreſſion dudit Ouvrage ſera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en beau papier & beaux caracteres ; conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil ſept cent vingt-cinq ; à peine de déchéance du préſent Privilége ; qu'avant de l'expoſer en vente, le manuſcrit qui aura ſervi de copie à l'impreſſion dudit Ouvrage, ſera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès-mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur DE MAUPEOU ; & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre

Bibliotheque publique ; un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit ſieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des préſentes : DU CONTENU deſquelles vous MANDONS & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. VOULONS que la copie des Préſentes, qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés féaux Conſeillers, Secrétaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'original. COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant clameur de haro, charte Normande & lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Paris, le Mercredi treiziéme jour du mois de Décembre, l'an de grace mil ſept cent ſoixante-neuf, & de notre Regne le cinquante-cinquiéme.

PAR LE ROI EN SON CONSEIL.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le Regiſtre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 929. fol. 81. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenſes Art. 41. à toutes perſonnes de quelque qualité & condition qu'elles ſoient, autres que les Libraires & Imprimeurs de vendre, débiter, faire afficher aucuns Livres pour les vendre en leurs noms, ſoit qu'ils s'en diſent les Auteurs ou autrement, à la charge de fournir à la ſuſdite Chambre neuf Exemplaires preſcrits par l'Article 108. du même Réglement. A Paris, ce 19 Décembre 1769.

KNAPEN, Adjoint.

Fautes à corriger.

Page 71, ligne 18, recrues & deshonés, *liſez* recrus & deshontés.

SALISBURY.

SALISBURY.

A. Fisen inv. D. Nee Sculp.

SALISBURY.

SALISBURY.

L'ANGLETERRE reprenoit ſon aſcendant ſur l'Ecoſſe. Edouard III annonçoit ce règne éclatant qui devoit attacher les yeux de toute l'Europe. La nature ſembloit s'être accordée avec la fortune pour diſtinguer ce prince du reſte des monarques ; on eût dit que le ciel l'avoit créé exprès pour occuper un

Saliſbury. Le fonds de cette NOUVELLE ne m'appartient pas ; il eſt emprunté d'une eſpèce d'anecdote inſérée dans un journal intitulé le *magaſin Anglais.*

thrône : il avoit la taille majeſtueuſe, le regard doux & impoſant ; ſa bienfaiſance ſe répandoit avec choix ; il ſçavoit diſtribuer les récompenſes, & puniſſoit en roi, & non en homme, c'eſt-à-dire qu'il étoit aſſez maître de lui pour dédaigner les offenſes perſonnelles, & ne pourſuivre que celles qui intéreſſoient l'état. Jamais ſouverain ne réunit de plus brillantes qualités. Sans l'ambition que les admirateurs du faux héroiſme appellent l'eſſor des grandes ames, Edouard eût pu mériter l'éloge d'un prince accompli. Son cœur plein, en quelque ſorte, de l'yvreſſe de la gloire, s'étoit fermé aux charmes d'une paſſion dont peu d'hommes ſçavent ſe garantir, & qui eſt la ſource de la plûpart de nos vertus & de nos vices : le jeune Edouard ne connaiſſoit point encore l'amour. Il n'aſpiroit qu'à reſaiſir des avantages que ſon malheureux père avoit laiſſé échapper de ſes mains ; il brûloit d'abaiſſer une puiſſance voiſine, dont l'Angleterre depuis longtems méditoit la conquête. Robert Brûs étoit dans le tombeau, & ſon ſucceſſeur, quoiqu'il eût hérité de ſon courage, ne faiſoit que reculer la perte de la monarchie Ecoſſaiſe.

Le monarque Anglais étoit ſervi par des hommes dignes de leur maître : Guillaume Montague avoit combattu avec ſuccès les Douglas, les Murray, les

Dombart ; élevé par le roi à la dignité de comte de Salisbury, il n'avoit à deſirer que la continuation des faveurs dont l'honoroit le monarque ; Edouard y mit le comble : il engagea un de ſes miniſtres, le lord Varuccy, à donner au comte ſa fille en mariage.

Alix, c'étoit le nom de la jeune lady, n'avoit point encore paru à la cour : privée de ſa mère qu'une mort imprévue lui avoit enlevée, elle vivoit dans une des terres de ſon père, confiée aux ſoins d'une parente qui s'étoit attachée à cultiver ſon éducation. Alix étoit un de ces tréſors que la ſociété mérite peu de poſſéder ; une beauté éblouiſſante ſans le ſecours de l'art, ces graces ingénues qui ſont ſi ſéduiſantes, ce ſon de voix qui porte l'amour dans le cœur, avant que les yeux l'ayent fait naître, le charme d'une douce mélancolie répandu ſur tous ſes traits, l'aſſemblage de mille enchantemens, voilà ſous quels heureux dehors s'annonçoit la fille de Varuccy. Mais comment donner une idée de toutes les perfections qu'une ſi belle perſonne receloit. L'ame la plus noble & la plus ſenſible éclatoit juſques dans ſes moindres actions ; ſa douceur n'empêchoit point qu'elle n'eût une fermeté au-deſſus de ſon sèxe & de ſon âge ; ſon eſprit éclairé ne faiſoit qu'augmenter la ſoumiſſion qu'elle avoit

vouée à ſon père. Le lord étoit d'un caractère dur & impérieux ; il avoit cette mâle probité des anciens Anglais ; incapable de plier, quoiqu'il vêcût à la cour, adorant ſon maître, ſans vouloir s'abaiſſer au rôle de flatteur, il lui eût ſacrifié ſans héſiter ſa fortune, ſa vie : mais l'honneur pour Varuccy étoit encore au-deſſus d'Edouard ; après le roi & l'état, ſa fille étoit ce qu'il aimoit davantage.

Il court vers Alix, lui annonce les intentions du monarque qui demande ſa main pour le comte de Salisbury : le père n'apperçoit point ſon trouble ; il ſe retire convaincu qu'il ſera obéi, & ſa fille en effet étoit réſolue à ſuivre ſes ordres : elle ne connaiſſoit d'autre loi que la volonté paternelle. Cependant loin des yeux de ſa parente, elle ſe livre à la douleur, & répand un torrent de larmes ; elle n'a de témoin de ce déſordre inconcevable que la ſeule Maly, jeune perſonne dont la fortune ne répondoit point à la naiſſance, & qui avoit été élevée avec la fille du lord. Maly, étonnée de la profonde triſteſſe où s'abandonne ſon amie, lui en demande la raiſon : elle n'en reçoit que des réponſes peu ſatisfaiſantes. Hélas ! s'écrie Alix, ma chère Maly, je connaiſſois le bonheur ; je le goûtois ; maîtreſſe de mon cœur, je jouiſſois d'une

ſage indépendance qui n'offenſoit point l'autorité d'un père. Ma tranquillité, mes plaiſirs, mes ſentiments... mes larmes étoient à moi ; Maly, ton amitié, la tendreſſe de mylord ſuffiſoient à ma félicité, & je vais paſſer ſous le joug d'un époux que je ne connais pas... Plains ma ſituation ; je la cache aux regards de mon père, à ceux de ma parente : mais elle ſe montre aux tiens. Que tu es heureuſe ! que je t'envie ! on te laiſſe à toi-même ; on ne contraint point tes deſirs.

Maly toujours plus ſurpriſe de ce trouble dont elle ne ſçauroit pénétrer la cauſe, expoſe à ſon amie les avantages attachés à ſon union avec le favori d'Edouard. Alix ſe contente de répondre : il eſt vrai que Salisbury a l'honneur d'approcher le plus grand monarque de l'Europe. Maly, as-tu jamais vû le roi ? qu'il eſt digne en effet des hommages de l'Angleterre, des reſpects du monde entier ! quel front noble & majeſtueux ! quel regard à la fois fier & touchant ! qu'il a peu beſoin de l'appareil de la grandeur pour faire ſentir ſa ſupériorité ! il inſpire la vénération ... l'amour. Voilà de ces ſouverains déſignés par le ciel pour nous donner des loix. Je l'ai entrevû

à une fête où ma parente m'a conduite, & un coup d'œil a ſuffi... Que la princeſſe... Alix embarraſſée à ces mots, ſe tait & rougit.

Cependant on fixe le jour du mariage de la fille du lord Varuccy avec le comte ; il eſt célébré à la campagne, & elle eſt, en quelque ſorte, traînée aux autels ; l'hymen l'a pour jamais aſſervie à Salisbury, qui, le lendemain même de ſes nôces, quitte ſa femme pour aller avec le comte de Suffolk porter la guerre en Flandres, où divers ſuccès les arrêtèrent.

Maly avoit ſuivi la jeune comteſſe au château de Salisbury. A peine cette dernière ſe trouve en liberté, qu'elle remet un paquet cacheté entre les mains de ſon amie. C'eſt, dit-elle, la comteſſe de Salisbury qui vous prie de garder un dépôt qu'il étoit permis à la fille de mylord Varuccy de poſſéder ; ma chere Maly, ne m'en parlez jamais, & ſi j'étois aſſez faible pour vous le redemander, obſtinez-vous à me le refuſer ; votre fermeté inébranlable me prouvera votre attachement ; je n'ai pas la force de détruire ce monument, dirai-je de mon infidélité à mon devoir ; hélas ! je ne crois point l'avoir offenſé ; qui ſçait ſe combattre, & remporter la

victoire, du moins en apparence, n'eſt-il pas digne de quelque eſtime ? ah ! ſi l'on pénétroit dans le cœur, que peu de vertus réſiſteroient à des regards ſévères !

La fortune ſe laſſa de favoriſer le comte de Salisbury ; il trouva en Flandres le terme de cette eſpèce d'aſcendant qu'il avoit eu juſqu'à cette époque dans ſes entrepriſes militaires ; Suffolk & lui furent battus, & envoyés priſonniers à la cour de France où on les reçut avec cette conſidération que le Français généreux témoigne toujours à ſes ennemis défaits.

Cette fâcheuſe nouvelle cauſa un violent chagrin à la comteſſe : elle ſentit en ce moment qu'elle étoit liée à Salisbury, & qu'une épouſe partage la deſtinée de ſon époux ; elle éprouva que l'amour-propre excite peut-être des mouvements auſſi vifs que ceux de la tendreſſe ; Maly recevoit ſes larmes, & elle s'étoit apperçue que la comteſſe goûtoit une ſorte de plaiſir à les répandre : il ſembloit qu'elle cherchât à autoriſer ſa douleur. Les yeux d'une femme ſont quelquefois plus perçants que les nôtres. Maly entrevoyoit dans l'agitation de ſon amie, quelque choſe de plus marqué qu'une triſteſſe occaſionnée par des diſgraces dont il étoit aiſé de prévoir la fin. D'ailleurs elle ſe rappelloit quelques-unes des expreſſions

de la comteſſe, lorſqu'elle lui avoit remis le dépôt entre les mains ; Maly vint à ſoupçonner que la fille de Varuccy nourriſſoit une paſſion ſecréte qu'elle avoit de la répugnance à s'avouer ; ces ſoupçons ſe fortifièrent ; cédant enfin à la curioſité, trahiſſant la confiance, l'amitié, l'honneur, voulant peut-être ſe rendre utile à ſon amie, elle écoute un tranſport indiſcrèt : elle ouvre ce dépôt : le premier objet qui s'offre à ſa vûe eſt le portrait du roi, avec un écrit aſſez étendu, tracé de la main d'Alix, & qui contenoit ce qu'on pourroit appeller un journal exact où la fille du lord s'étoit rendu un fidèle compte de ſes moindres ſentiments. Voici à peu près ce que renfermoit cet écrit ſingulier : » Qu'eſt-ce que je ſens ? quels mouvements » plus forts que tous ceux que j'ai éprouvés juſqu'à » ce jour, entraînent mon ame ? ſeroit-ce là ce qu'on » nomme de l'amour ? & qui auroit excité en moi » cette impreſſion dont tout m'ordonne de triom» pher ? perſonne ne m'entend-il, ne me voit-il ? » ah ! je rougis, je crains moi-même de m'interro» ger, de lire dans mon cœur ! quoi ! j'aurois conçu » une paſſion inſenſée pour l'objet de nos hommages reſpectueux ! j'aimerois un monarque, notre » maître, Edouard ! quel aveu vient de m'échap-

» per ! ſeroit-il bien vrai ? oui, j'aime ; j'aime le
» plus grand des rois, le plus aimable des hom-
» mes ; Edouard eſt le héros d'Alix ; ah ! il n'eſt que
» trop mon ſouverain ! & qui règneroit ſur mon
» ame avec plus d'empire ? quel plaiſir je reſſens à me
» faire raconter toutes ces belles actions qui annon-
» cent à l'Angleterre la plus brillante époque de la
» monarchie ! Mais pourquoi dépoſé-je mes plus
» ſecrétes penſées ſur ce papier, le ſeul confident,
» le ſeul ami qui reçoive l'épanchement de mon
» cœur ? eſt-ce pour fixer ſous mes yeux un ſujet éter-
» nel de reproches, un monument de ma faibleſſe,
» de mon repentir ? Ne nous abuſons point ; ayons
» le courage d'aller chercher en nous la vérité ; cette
» image de moi-même, que je me préſente, ces dé-
» tails d'un ſentiment que j'approfondis, où je me
» plais tant à m'arrêter : c'eſt pour flatter, pour en-
» tretenir un penchant chimérique, condamnable, à
» mes propres regards. Inſenſée que je ſuis ! tout
» me ramène à ce portrait ſi précieux pour ma folle
» erreur. Oui, cher Edouard, oui, prince digne de
» toute notre admiration, j'aime à revoir ſans ceſſe
» ces traits exprimés bien plus vivement encore dans

» mon ame ; je vous contemple, je vous parle, je » vous répéte que je vous offre avec tranſport l'hom- » mage d'une tendreſſe qui n'éclatera jamais ; je ne vi- » vrai que pour vous aimer, pour vous adorer en ſe- » cret ; je me dirai à moi-même que mon cœur vous eſt » conſacré ; & cet aveu ne ſuffira-t-il pas à mon bon- » heur ? tout le monde ignorera l'objet de mon atta- » chement ; je me contenterai de connaître, de ſentir » l'amour ; n'eſt-ce rien que le plaiſir d'aimer ? Mais » qu'eſt-ce que j'écris ! voilà bien un tableau fidèle » du bouleverſement total de ma raiſon ! ſçais-je ce » que je veux, ce que je ſouhaite ? ce papier ne ſert » qu'à me couvrir de honte ; c'eſt une glace fidèle » où je me contemple avec humiliation.

Alix s'étoit arrêtée à cet endroit, & enſuite elle reprenoit le cours de cet examen d'elle-même. Maly n'eut pas beſoin d'en lire davantage pour être éclai- rée ſur la ſituation de la comteſſe de Salisbury ; loin de ſe reprocher ſon indiſcrétion, elle crut devoir s'applaudir ; elle eſpéra d'amener la comteſſe au point de lui réveler ſon ſecret, & alors elle ſe flattoit que ſes conſeils ſalutaires rendroient à ſon amie un re- pos qu'elle ne pouvoit acquérir par ſes propres réfle- xions.

Le bruit ſe répand que le roi d'Angleterre va épouſer une des filles du comte de Haynaut : la comteſſe de Salisbury ne ſçauroit cacher le trouble où la jette cette nouvelle ; c'eſt alors que ſa mélancolie augmente ; ſon cœur a beſoin de s'épancher ; elle voudroit que ce fut dans celui de Maly : au moment où ſon ſecret eſt prêt à lui échapper, la voix lui manque, & elle ne peut que verſer des larmes. Vous rejettez toujours, lui dit Maly, l'excès de votre chagrin ſur la captivité de votre époux. Eh ! ma chère comteſſe, ſon ſort eſt-il auſſi malheureux que vous le prétendez ? ſon ſéjour à la cour de France adoucit bien le déſagrément d'être priſonnier. Il trouve peut-être dans ſon eſclavage des douceurs qui le dédommagent de ſa liberté. Qui vous aſſurera que quelque aimable Françaiſe ne lui a point fait oublier la charmante comteſſe de Salisbury, ou du moins ne l'a point rendu infidèle. Qu'il me trahiſſe, s'écrie Alix, qu'il ceſſe de m'aimer ... ce n'eſt point... Elle

---

Du comte de Haynaut. En effet Edouard épouſa dans la ſuite Philippe, une des filles du comte ; Iſabelle, mère du prince Anglais, avoit déjà arrêté ce mariage du vivant de ſon mari ; ce fut à Yorck que s'en fit la cérémonie.

n'achève pas. Vous employez la diſſimulation avec moi, reprend vivement Maly ! quoi ! je n'ai point votre confiance ! La comteſſe la regarde : elle s'apperçoit que ſon amie l'obſerve avec cette attention qui fait voir que la vérité eſt connue ; Salisbury eſt déconcertée ; Maly ſe jette à ſes pieds : — Il eſt inutile de feindre davantage ; vous me pardonnerez mon obſtination à vouloir pénétrer un ſecret ... qu'il ne vous eſt plus poſſible de me déguiſer ; ma chère Alix, je ſçais tout. — Comment ! — Oui, je ſçais ; je vois qu'il n'y a que l'honneur qui vous attache à un mari que vous connaiſſez à peine, qu'avant de l'épouſer, vous étiez ſubjuguée par une paſſion qu'aujourd'hui vous devez vaincre, qu'Edouard... — Quel nom prononces-tu ?. Eh bien ; oui, je ſuis la plus infortunée, la plus condamnable des femmes : je nourris dans mon ame un feu que depuis longtems j'aurois dû éteindre, qui jamais n'auroit dû s'allumer. Eh ! quels ſont mes vœux ? Maly, reçois mes pleurs dans ton ſein ; dis-moi bien que je ſuis une inſenſée, une épouſe criminelle ... mais, qui t'a pu éclairer ſur ma faibleſſe ? me ſerois-je trahie ? eh ! qu'il eſt difficile de ſe contraindre, quand on a le cœur rempli d'un amour ... ce mot m'eſt échappé ! Je vous avouerai ;

répond Maly, que j'ai offenſé la confiance que vous m'aviez accordée ... vous m'entendez; épargnez-moi la honte de vous montrer tout l'excès de ma faute. — Quoi, ce dépôt ... ce portrait... — J'ai tout vû; je conviendrai que mon infidélité eſt impardonnable : mais je n'avois pu croire que les diſgraces de Salisbury fuſſent les ſeuls motifs de votre douleur. Je ſuis votre amie, votre amie la plus zélée, & ... je voudrois dumoins ſoulager vos peines, s'il n'eſt pas en mon pouvoir de les guérir. Où vous conduira cette malheureuſe paſſion? — A la mort, ma chère Maly. Le moyen de vivre dévorée d'un ſentiment dont on a ſoi-même à rougir, qui bleſſe la décence, la raiſon! cache-la bien cette faibleſſe ... dont j'eſpère triompher... Maly, j'ai donc une rivale! Encore ſi Edouard ne ſe fût point marié : mais dans les bras d'une autre ... tu vois juſqu'à quel point je m'égare. Eh! puiſqu'il t'eſt connu ce penchant auſſi abſurde que coupable, ne ménage point tes reproches; montre-moi toute la profondeur de l'abyme où je cours me précipiter; parle-moi de ma gloire, de mon devoir, du comte de Salisbury... Il eſt mon époux; ce nom dit tout contre moi. Qu'aurois-je à lui oppoſer? que mon amie ſoit la première à me condamner, à

déchirer mes bleſſures ; c'eſt l'unique remède qui puiſſe me rappeller à la raiſon.

En diſant ces mots, la comteſſe embraſſoit ſon amie ; elle ajoûte : donne-moi ce fatal dépôt ; que je l'écarte à jamais de mes yeux ; que ce malheureux portrait n'éxiſte plus.

Maly rend l'un & l'autre à la comteſſe, qui dans ſon premier emportement, jette l'écrit au feu ; elle veut faire éprouver au portrait la même deſtinée : ſes mains ſont incertaines, tremblantes ; elle reſte en ſuſpens, & laiſſe tomber ſes regards ſur cette image, qui ne lui eſt que trop chère. — Maly, l'as-tu bien éxaminée ? que d'agréments elle réunit ! eh bien ! Edouard eſt mille fois plus aimable ; je ne l'ai vû qu'un ſeul inſtant, & c'eſt d'après ce moment, d'après un regard que j'ai tracé cette peinture bien au-deſſous de l'original ! Combien ſa grande ame, dit-on, eſt ſupérieure à ces dehors ſi ſéduiſants ! il eſt généreux, bienfaiſant, le plus ſenſible des hommes ; il poſsède toutes les vertus, tous les préſents du ciel ; il eſt digne des reſpects, de la vénération, hélas ! dirai-je de l'amour le plus tendre. Ah ! Maly, Maly, que le ſort ne m'avoit il fait naitre dans un rang qui me permît de l'aimer, de l'adorer, d'aſpirer à ſon

cœur,

cœur, à ſa main ! Ce n'eſt pas le partage de ſon thrône qui eût fait mon bonheur !.. Ou plutôt, pourquoi Edouard & moi ne ſommes nous pas d'une naiſſance obſcure ? il m'eût aimée, Maly ; il m'auroit été ſi cher ! je l'euſſe épouſé ; nous ſerions unis ! Eh ! que ſont les richeſſes, les grandeurs ? que tout eſt étranger à des cœurs qui ſçavent aimer !.. Maly, je n'ai pas la force d'anéantir cet ouvrage d'un fol égarement ; charge-toi de ce ſoin. Sois ſans pitié pour ma faibleſſe.

Maly alloit livrer le portrait aux flammes ; la comteſſe lui retient le bras : — Nous ne détruirons point ce monument d'une tendreſſe, que je viendrai à bout d'étouffer. Oui, graces à ta généreuſe amitié, je remporterai la victoire ; mais garde ce portrait aux conditions que tu ne le remettras jamais ſous mes yeux ; je conſens à ce ſacrifice. Qu'eſt-ce que la vertu exigeroit davantage ?

La comteſſe ſe ſentoit ſoulagée d'un fardeau accablant, depuis que ſon amie étoit inſtruite de ſa paſſion, & qu'elle avoit le droit de lire dans ſon ame. Quoique Maly s'élevât contre ſon penchant, madame de Salisbury goûtoit le plaiſir d'en parler ; en promettant d'oublier Edouard, elle répétoit vingt fois ſon nom. Combien le cœur humain s'en impoſe ! Arrêter

nos regards ſur les détails d'une erreur qui nous a été chère, c'eſt être bien près d'y retomber. Voulons-nous profiter de la victoire, ne tournons point les yeux ſur ce que nous avons fait, mais ſur ce qui nous reſte à faire ; la paſſion dont on ſe retrace l'image, nous tyranniſe encore, & ce n'eſt que l'oubli & le temps qui puiſſent nous en affranchir.

Les Écoſſais ſembloient renaître de leurs pertes ; la fortune paraiſſoit reſſuſciter les ennemis d'Edouard & les multiplier, pour donner plus d'activité à ſa valeur & d'éclat à ſa gloire ; toujours attaqué & toujours victorieux, il voloit ſans ceſſe à de nouvelles conquêtes. David Brus avoit apporté en naiſſant le courage de ſon père, & ſa haine implacable contre les Anglais. Il combattoit, pour ainſi dire, le génie dominant d'Edouard. Il avoit ramaſſé une armée conſidérable, formée de diverſes troupes accourues ſous ſes drapeaux, de la Suède, de la Norwège, du Dannemark &c. Ce prince entre dans le Northumberland, y promène le ravage, y marque ſes traces par le feu & le ſang, prend d'aſſaut Durham, vient enfin camper près du château de Salisbury. L'allarme ſe répand dans cet aſyle qui ſembloit n'être conſacré qu'aux peines de l'amour. La comteſſe alors déploye cette ame ſublime, égale à ſa beauté ; elle raſſemble ſes vaſſaux, les invite

à tenter tous les efforts, pour ſoutenir le ſiège qui les menace ; elle ſe met elle-même à la tête des ſoldats. Ce n'eſt plus la déeſſe des graces : c'eſt une divinité guerrière qui anime de ſon eſprit belliqueux tout ce qui l'environne ; elle a revêtu l'appareil militaire ; un caſque orné d'un panache blanc, brille ſur ſa tête. Maly ne revient point de ſa ſurpriſe : elle doute ſi l'héroïne qu'elle admire, eſt l'aimable comteſſe de Salisbury qui s'abandonnoit, il y a quelques moments, à toute la langueur d'une malheureuſe tendreſſe.

Ce que la comteſſe avoit prévu étoit arrivé : David avoit formé le blocus du château, & ſe préparoit à s'en rendre le maître. Madame de Salisbury avoit envoyé demander du ſecours à Édouard ; ce prince étoit à Barwich. Les députés rencontrèrent ſur leur route un parti ennemi qui s'étoit emparé de quelques troupeaux ; les premiers mirent en fuite les Écoſſais, dont l'arrogance s'étoit permis des railleries ſur madame de Salisbury ; ils en bleſsèrent même quelques-uns, en leur diſant qu'ils pouvoient rapporter à leur roi qu'une femme ſçauroit vaincre de pareils hommes.

La comteſſe effectivement montra une valeur & une habileté qui juſqu'à ce moment avoient eu peu

d'exemples ; elle préſidoit à tous les aſſauts, encourageoit ſa troupe, en lui ſervant de modèle. Soit que David craignît de compromettre ſa réputation, en s'expoſant à la honte d'être défait par une femme, ou ſoit qu'il ne voulût point attendre Edouard qui accouroit à grands pas, il leva bruſquement le ſiège. La comteſſe eſt inſtruite de ſa retraite, ſort de Salisbury, & tombe avec vivacité ſur l'arrière-garde de l'armée Écoſſaiſe ; le ſuccès couronne ſon heureuſe audace, & elle a même la gloire d'arracher à l'ennemi pluſieurs étendards.

Elle revenoit accompagnée de toute la ſplendeur qui ſuit la victoire ; une foule de peuple ſe précipitoit ſur ſon paſſage ; l'air retentiſſoit d'acclamations. Les uns lui préſentoient des couronnes de fleurs ; d'autres lui apportoient des branches de laurier. Si cet évenement ſe fût paſſé dans les tems fabuleux, on n'auroit pas manqué de comparer madame de Salisbury à Vénus qui avoit pris la cuiraſſe & les armes de Pallas. Quel ſpectacle pour un jeune héros qu'enflammoit l'ardeur des combats ! c'eſt dans ce brillant appareil que la comteſſe s'offre aux regards du roi d'Angleterre ; il voloit à ſon ſecours ; à peine l'a-t-elle apperçu, elle ordonne à ſes écuyers de

déposer les fruits de sa victoire aux pieds d'Edouard. Sire, lui dit-elle, je viens mettre à vos génoux les faibles monuments d'une gloire qui est votre ouvrage : la nouvelle de votre arrivée à frappé de terreur nos ennemis, & c'est au bruit seul de votre nom que je dois l'avantage d'avoir enlevé ces drapeaux ; daignez les accepter comme un hommage auquel la singularité peut donner quelque prix. Il ne m'appartient pas de vouloir imiter votre valeur ; je dois me borner à la célébrer.

Ces paroles exprimées par une voix enchantereſſe, cauſent à Edouard un trouble dont il ne peut guères démêler la cauſe. Madame, reprend avec tranſport le monarque, un mot de votre bouche met le comble aux éloges, & c'eſt la récompenſe la plus flatteuſe qu'on puiſſe envier. Je vais porter ces drapeaux ſur les remparts du château de Salisbury ; qu'ils y atteſtent à jamais la victoire de la beauté. Le roi ajoûte avec cet embarras qui trahit le ſentiment : la belle comteſſe de Salisbury a remporté plus d'un triomphe en cette journée.

La comteſſe rougit ; elle amène le prince au château, entouré de ſes courtiſans, & ſuivi d'un corps de ſon armée. Edouard attache de ſes mains mêmes les éten-

darts ſur la principale porte de Salisbury ; il ordonne qu'on mette ſon épée & ſon bouclier au bas de ces trophées, avec cette deviſe : TOUT LUI DOIT RENDRE LES ARMES.

Madame de Salisbury employa le peu de momens qui lui reſtoient, aux préparatifs d'une fête qui pût être agréable au monarque. Il paſſa quelques jours dans cet aſyle où il eût aiſément oublié la cour & les combats. La comteſſe donna une eſpèce de joûte ; elle diſtribua les prix, & elle eut le plaiſir de couronner vainqueur l'homme qu'elle commençoit à redouter le plus.

Retirée dans ſon appartement avec ſa chère Maly, ce fut alors qu'elle ſe dédommagea d'une contrainte qu'elle n'avoit eu que trop de peine à ſupporter : — Enfin je puis développer mon ame aux regards de l'amitié, Maly, c'eſt donc là ce héros dont la préſence ſeule m'avoit inſpiré une paſſion, que je dois rejetter. Ah ! ma tendre amie, qu'il eſt dangereux de le voir, de l'entendre ! pourquoi eſt-il venu dans ces lieux ? qu'il les quitte, qu'il s'éloigne à jamais ! Maly... il emportera mon cœur ... malgré moi, je manque à mon devoir, à mon époux, à moi-même ; j'oublie tout. Malheureuſe ! & je puis avouer ... ce n'eſt plus

une faibleſſe ; c'eſt un égarement, un crime. Maly, oppoſe-toi aux progrès de cette flamme qui me deshonore ; c'eſt aujourd'hui que j'ai beſoin de toute la force de ta raiſon ; pour moi, je n'en ai plus ; dumoins que je ſauve ma gloire aux yeux d'Edouard ! qu'il n'y ait que toi ſeule au monde qui ſçaches que je ſuis la plus faible des femmes ... Me ſerois-je trompée ? le roi ne m'a point regardée avec indifférence ; éprouveroit-il ce qu'il eſt de mon honneur de lui cacher pour toujours ? je deſirerois de plaire à mon ſouverain, à tout autre que Salisbury ! Non, mon amie, tu ne m'as point aſſez reproché une trop fatale erreur ; ſi le roi pouvoit partir, ſans que je fuſſe obligée de ſoutenir ſa préſence ! ſi je ne le voyois jamais ! eſt-ce bien là l'objet de mes vœux ?

Chaque inſtant approfondiſſoit la bleſſure d'un cœur qui demandoit des conſeils qu'il lui étoit difficile de ſuivre. Mais qu'Edouard étoit livré à des tranſports encore plus violents ! il étoit jeune, il étoit roi, & roi couvert de gloire, dont la renommée célébroit déjà les actions éclatantes. Voilà bien des éguillons puiſſants qui l'excitoient à ſe déclarer. L'aſpect de Madame de Salisbury lui avoit fait reſſentir une flamme que juſqu'alors il

avoit ignorée ; il n'étoit plus en ſon pouvoir de l'étouffer. Guillaume Truſſel, un de ces lâches courtiſans que la complaiſance & la baſſeſſe élèvent à la faveur, jouiſſoit de la confiance de ſon maître ; l'abdication du malheureux Edouard II avoit été, en quelque ſorte, ſon ouvrage. Le roi, par cette fatalité qui s'attache quelquefois aux perſonnes du premier rang, ignoroit les crimes de Truſſel ; il brûloit de ſe trouver avec ſon confident. Truſſel, lui dit-il, c'en eſt fait, l'inſenſible Edouard a perdu tout ſon orgueil ; c'eſt à la comteſſe de Salisbury qu'il

Guillaume Truſſel &c. Ce fut lui que les Anglais nommèrent pour déclarer, au nom du peuple, à Edouard III, que ſes ſujets n'étoient plus liés par le ſerment qu'ils lui avoient juré, & pour recevoir ſon acte de renonciation au trône. Ce digne miniſtre de la fureur d'un parti qui avoit le deſſus, eut l'audace ou plutôt la baſſeſſe d'inſulter à ſon ſouverain. On pouſſa l'inhumanité envers le malheureux Edouard juſqu'à le faire raſer en pleine campagne avec de l'eau froide tirée d'un foſſé bourbeux (ce ſont les expreſſions de Rapin Thoyras.) Ce prince infortuné répondit à ce mauvais traitement en diſant à ſes perſécuteurs » que, quoiqu'ils puſſent faire, ils ne lui ôteroient » point l'uſage de l'eau chaude pour ſe raſer, » & en même-tems, ajoûte l'hiſtorien, deux torrents de larmes coulèrent de ſes yeux. Quel exemple des jeux cruels de la fortune ! & qu'il prouve bien que l'homme, quand il ſe dégrade, eſt le plus barbare & le plus dénaturé de tous les êtres !

convient de ſe parer d'une juſte fierté : elle m'a vaincu, & pour la vie ! Quoi ! c'eſt moi qui ſoupire, qui brûle d'un feu dont ſans doute s'offenſe ma gloire ! Truſſel, Edouard amoureux ! & quel eſt l'objet qui m'a dompté ? l'épouſe d'un homme qui m'eſt cher, auquel j'ai donné le nom de mon ami, qui a penſé perdre la vie pour moi, que la fortune pourſuit, puiſqu'il eſt privé de la liberté... La comteſſe de Salisbury ne ſçaura jamais l'empire qu'elle a uſurpé ſur mon ame. J'abuſerois de ma puiſſance ! j'offenſerois la vertu ! le comte eſt mon ſujet, c'eſt à moi de le protéger. Vous êtes monarque, interrompt l'adroit courtiſan, & vous ſeriez arrêté par des obſtacles ! Et penſez-vous que la comteſſe ne ſeroit pas flattée d'avoir fait naître en vous une paſſion qu'elle s'empreſſeroit de ſatisfaire ? Le ciel vous donna le ſceptre pour impoſer des loix à votre gré : Sire, c'eſt à vous de regner ; l'autorité ne doit point connaître de bornes. — Truſſel, & penſez-vous que le ciel & la vertu ne ſoient pas au-deſſus des rois ? n'ai-je point au fond de mon cœur mon premier maître, mon premier juge, une voix qui me crie que l'abus du pouvoir eſt une des plus grandes fautes des ſouverains ? encore une fois, je manque à tout, ſi je cherche à ſéduire la femme du comte de Salisbury.

Contraignez donc vos deſirs, replique vivement Truſſel; aſſerviſſez-vous au joug des préjugés, comme le dernier de vos ſujets. Et quelles ſeroient les prérogatives de la couronne, ſi vous alliez vous ſoumettre à un eſclavage qui n'eſt fait que pour le peuple? Aimez, oſez le dire, & croyez qu'on écoutera favorablement un prince qui, ſans l'éclat du thrône, eût inſpiré des ſentiments que ſa grandeur même eſt intéreſſée à faire éclater.

Truſſel parloit en faveur de la paſſion d'Edouard: il n'étoit guères poſſible que le monarque ne fût point porté à l'écouter. On convint que ce prince écriroit à la comteſſe, & que le favori ſe chargeroit de la prévenir, & de lui rendre la lettre. Edouard traça l'écrit le plus enflammé; il peignoit ſa tendreſſe en amant qui exige du retour; on démêloit le ſouverain à travers l'homme paſſionné; & Edouard aſpiroit à la conquête de la plus belle perſonne de l'Angleterre. Le courtiſan demande une entrevûe à madame de Salisbury; elle eſt accordée. Il employe dans la converſation tous les artifices d'un eſprit qui s'eſt fait une étude de la ſoupleſſe & de l'intrigue; enfin il parvient juſqu'à mettre l'écrit du roi ſous les yeux de la comteſſe. C'eſt alors que l'amour de l'honneur combattu

dans le ſilence, que toute la dignité d'une conduite ſage & irréprochable ſoutiennent cette ame héroïque contre les aſſauts d'un courtiſan dépravé, contre ſa propre faibleſſe. De quel front, dit-elle, oſez-vous m'entretenir d'une paſſion dont le roi lui-même n'a point l'indiſcrétion de me parler ? Truſſel, connaiſſez-vous bien la fille de mylord Varuccy ? ſçavez-vous que je ſuis enchaînée par des liens ſacrés, que le comte de Salisbury eſt mon époux ? Edouard eſt notre maître ; je ſuis faite pour le reſpecter, pour lui obéir : mais il ne voudra point mon deshonneur ; non, il ne voudra point ſouiller d'un opprobre ineffaçable un digne ſerviteur qui n'aſpire qu'à répandre juſqu'à la dernière goutte de ſon ſang pour ſon roi & pour ſa patrie.

Un torrent de larmes empêche la comteſſe de pourſuivre. Vous pleurez, s'écrie Edouard en ſe montrant, & accourant vers elle avec précipitation ! ah ! belle Salisbury, pardonnez à la violence d'un amour qui n'a pu ſe contraindre ; vous pleurez ! & c'eſt moi qui ferois couler ces larmes ! Truſſel vous auroit-il offenſée, en vous diſant que vous êtes la première beauté de l'Angleterre, que les plus brillants hommages vous ſont dûs ? Ne peut-on avouer le pouvoir de vos charmes ſans vous déplaire ? Ah ! madame,

ſongez que c'eſt votre roi, Edouard qui tombe à vos genoux.

Et en effet le monarque n'avoit pas achevé ces paroles, qu'il étoit aux pieds de la comteſſe ; elle s'empreſſe de le relever : — Sire, que faites-vous ? c'eſt moi qui me reſſouviens de votre rang ; vous l'oubliez. N'eſt-ce pas à mon maître à défendre la femme du lord Saliſbury contre tout ce qui pourroit bleſſer ſon honneur ? Si je n'étois point mariée, ſi

---

Si je n'étois point mariée &c. On ne ſera pas faché d'avoir ſous les yeux la converſation d'Edouard & de la comteſſe de Saliſbury, rendue avec cette naïveté Gauloiſe qui fait le charme de nos anciens écrivains. *Jamais*, dit le roi à madame de Saliſbury, *je ne vis ſi noblé, ſi friſque, ne ſi belle dame. Le doux maintien, le parfaict ſens, la grace, la grande nobleſſe & la beauté que j'ai treuvez en vous, m'ont ſi fort ſurpris, qu'il convient que je vous ayme ; car nul éconduit ne m'en pourroit oſter. Chier ſire*, répond la comteſſe, *ne me veuillez mye mocquer, ne tenter. Je ne pourrois cuider que ce fuſt à certes ce que vous dictes, ne que ſi noble & gentil prince comme vous eût penſé à deshonnorer moy & mon mari lequel eſt ſi vaillant chevalier, & qui tant vous a ſervi & encore git pour vous en priſon.* (Le roi redouble ſes empreſſemens) *Chier ſire, Dieu le père glorieux vous veuille conduire & oſter de vilaine penſée ; car je ſuis & ſeray touſiours appareillée de vous ſervir à votre honneur & au mien* &c.

j'étois libre ; ſi le ciel m'eût fait naitre votre égale... ſouffrez que je me retire, & pardonnez ſi je m'interdis pour jamais votre préſence.

Edouard veut ſuivre la comteſſe : — Je ne penſe pas, Sire, que vous armiez la puiſſance ſuprême ! Vous qui êtes ſi grand, ſi généreux, le modèle des ſouverains, voudriez-vous devoir à la puiſſance ce que l'amour ne ſçauroit vous donner ? Exigez mes tributs de reſpect, de reconnaiſſance, d'admiration ; ils vous ſont entiérement conſacrés : mais attendre de moi le moindre retour qui ſeroit contraire à ma gloire, à la vôtre ; l'idée ſeule eſt une offenſe... Je mérite votre eſtime ; daignez, Sire, triompher de vous-même, comme vous triomphez de vos ennemis. Je forme mille vœux pour votre bonheur, pour l'étendue d'un règne qui ſera un des plus brillants de notre monarchie : j'en crois mon cœur ... & vous avez tous ſes ſentimens, hors ceux de l'amour... Qui ! moi ! je vous aimerois ! Sire, je vous le répète : je ſuis l'épouſe du comte de Salisbury ; après ce mot, qu'ai-je à dire à votre majeſté ?.. j'ai prononcé notre arrêt à tous deux.

Madame de Salisbury, à ces dernières paroles, s'étoit ſéparée bruſquement du monarque, & avoit couru s'enfermer dans ſon appartement. Edouard

déſeſperé du peu de ſuccès de ſa démarche, demande vainement à voir la comteſſe : il ne peut l'obtenir ; il part en proie à différents tranſports. Quelquefois il s'accuſoit de trop de retenue, & formoit le projet de parler en maître ; d'autres fois il concevoit le deſſein de ſe montrer encore plus tendre, & il vouloit ne tenir que de ſon amour & du temps une conquête qui le touchoit déjà plus que celle de l'Écoſſe. Truſſel entretenoit cette ardeur qu'irritoit la réſiſtance. Edouard n'étoit pas accoutumé à céder ; cependant il ſe détermine à ne point employer l'autorité, & court à Londres l'ame remplie d'une paſſion dont il auroit craint d'offenſer l'objet.

Que le roi eût été bien vengé de tout ce qu'il ſouffroit, s'il avoit eu les yeux de Maly ! Le cœur de madame de Salisbury leur étoit expoſé dans tous les divers orages qui l'agitoient ; elle a eu la force de quitter Edouard, de s'impoſer l'eſpèce de loi de ne jamais le revoir : elle n'eſt pas arrivée dans ſon appartement, que ſon courage l'abandonne : — Maly, il n'étoit que trop vrai qu'on partageoit mes ſentiments ! je ſuis aimée ; je ſuis aimée d'Edouard ; il m'en a fait l'aveu, & je n'ai point démenti ... ce que je devrois être ... ce que

je ne ſuis point. Non, Maly, non, mon cœur n'eſt plus à moi : ô Dieu ! qu'il eſt difficile de réſiſter, lorſque l'auteur de notre égarement nous eſt ſi cher ! Cependant je ne le verrai plus, je ne le verrai plus ... je n'en ſuis pas moins coupable envers mon mari. Eh ! puis-je me juſtifier à mes propres regards ? arrache donc le trait qui me déchire. Où eſt mon époux ? qu'il vienne, qu'il accoure ! Hélas ! aurois-je bien le front de ſupporter ſa préſence, tandis que dans mon ame... je la vaincrai, je l'anéantirai cette paſſion tyrannique qui ſemble être née avec moi. Ne me parle jamais du roi ; ne me prononce jamais le nom d'Edouard ; Edouard eſt mon ennemi ; Edouard fait mon malheur, ma honte ; Edouard ... ah ! Maly, Maly, je ſens que je l'adore, que j'expire de cet amour, qu'il eſt offenſant pour mon honneur, que le comte de Salisbury ... je lui avouerai tout, il me punira, & m'arrachera la vie !.. Du moins je puis bien promettre qu'Edouard ignorera toujours l'empire qu'il a ſur ma raiſon, ſur tous mes penchants ; c'eſt la dernière fois que je l'aurai vû ; c'eſt la dernière fois que je t'entretiendrai de mon état déplorable. Ma chère Maly, digne & ſeule amie que le ciel m'ait laiſſée

pour me conſoler, reçois mes larmes & ma vie ; que je meure dans ton ſein !

Et en diſant ces mots, la comteſſe étoit tombée dans les bras de Maly. Elle reçoit une lettre de ſon époux : — Le comte revient ! il ſoutiendra ma faibleſſe ! ſon arrivée empêchera qu'Edouard, & moi, nous n'écoutions un ſentiment que tous deux nous devons étouffer.

Mylord Varuccy vient voir ſa fille ; il lui demande la cauſe du profond abbattement où il la trouve plongée : elle craint de lui répondre, & d'employer l'artifice. — Alix, votre mari ſera bientôt de retour ; la cour de France le renvoye ſur ſa parole : ceſſez donc de vous allarmer ſur ſon ſort. S'il a eſſuyé quelques diſgraces, elles ſont bien réparées : il a ſçu ſervir l'Angleterre par une médiation qui fait honneur à ſes lumières politiques ; il eſt plus d'une ſource de gloire pour les hommes qui connaiſſent le prix de la véritable réputation ; vous verrez le comte dans peu de jours. Ma fille, n'allez donc pas lui montrer une douleur qui altéreroit le plaiſir qu'il aura de ſe trouver dans le ſein de ſa famille & de ſes amis.

Que

Que la comteſſe ſe trouvoit coupable lorſqu'elle entendoit ſon père attribuer ſa douleur à l'abſence de ſon mari ! O mon père, s'écrioit-elle, livrée à la ſolitude, je vous trompe auſſi ! qu'une paſſion inſenſée entraîne de fautes ! je trahis tout ce qui m'environne. Je bleſſe la confiance, l'amitié, l'amour paternel ! je ne me connais plus. Et j'oſerai m'offrir aux regards du comte de Salisbury ! mon malheur, mon crime ſont tracés ſur mon front ! j'ai le cœur trop plein de ce malheureux amour, pour qu'il n'éclate pas ; mon époux, tout l'univers ſçaura que je ſuis dévorée d'un feu qui ne peut que me rendre à la fois malheureuſe & mépriſable.

Edouard, de retour dans ſa capitale, entouré de l'éclat des grandeurs, rappellé à tous les plaiſirs, ne pouvoit oublier la comteſſe de Salisbury ; il la revoyoit dans tout ce qui ſe préſentoit à ſes yeux ; ſon cœur ſans ceſſe revoloit vers elle ; il éprouvoit que le pouvoir ſouverain ne remplit point le vuide de l'ame, & qu'elle a d'autres beſoins que ceux de l'ambition. C'eſt en vain que l'art des courtiſans, & ſurtout de Truſſel, cherchoit à imaginer des amuſements : ils ne pouvoient arracher le monarque à la profonde triſteſſe qui le conſumoit. Tous ces divertiſſements, toutes

ces voluptés dont, en quelque ſorte, on l'accabloit, n'étoient point capables d'affaiblir un ſeul trait de l'image de la comteſſe; un regard de cette femme charmante eût fait goûter à Edouard une yvreſſe qui rarement eſt attachée aux plaiſirs de la cour.

Mylord Varuccy entre un matin dans l'appartement de ſa fille : — Je reçois des lettres du roi : il m'apprend que votre mari arrive inceſſamment à Londres, & il m'ordonne de vous y conduire. Ces mots frappent la comteſſe ; elle demeure interdite ; elle tâche de diſſimuler ſon trouble, & prenant la parole : — Le roi m'appelle à la cour ? — Vous y attendrez le lord Salisbury. — Eh ! mon père, mon mari ne viendra-t-il point en ces lieux ? pourquoi m'arracher à cette retraite ? — Ma fille, les moindres volontés des ſouverains ſont des ordres ſuprêmes. Notre maître vous donne une marque de bonté : vous devriez y répondre avec plus d'empreſſement. — Mylord, ſi vous ſçaviez ... je ſerai étrangère dans ce nouveau ſéjour où vous voulez m'entraîner. N'y a-t-il pas des dangers pour une perſonne de mon sèxe à s'expoſer au grand jour ? — Votre ſageſſe, l'éducation que vous avez reçue, les exemples de vertu que vous avez puiſés dans le ſein de votre famille : Alix, voilà bien des garants qui

m'assurent que vous sçaurez résister aux séductions qui pourraient chercher à vous surprendre. Encore une fois, ma fille, votre père & votre roi l'ordonnent : vous me suivrez à Londres.

La comtesse se précipite aux genoux de Varuccy ; elle alloit lui déclarer l'aveu que lui avoit fait le monarque, révélet sa propre faiblesse : un lord de la connaissance de son père, étoit entré avec précipitation pour lui demander un service important ; la comtesse les quitte, & va retrouver en pleurant son amie : — Tu n'auras plus de reproches à me faire, Maly : vante-moi ma glorieuse victoire : mon père a reçu des ordres du roi de m'amener à la cour pour me trouver à l'arrivée du comte. Le croirois-tu ? j'ai eu la force de me combattre ; j'ai dompté le desir qui m'étoit le plus cher. Voir Edouard ! ce plaisir eût-il été un crime ? la vertu ne permet-elle pas ces faibles dédommagements de tout ce qu'elle nous refuse ? La présence du roi, un seul de ses regards m'eût fait supporter les peines secrètes que j'éprouve ; cette légère satisfaction n'auroit point offensé un devoir qui, sans doute, est trop rigoureux ; mon cœur n'eût pas formé le moindre sentiment ... ah ! ma chère amie, je

m'égare, je t'en impoſe ; je m'en impoſe à moi-même ; & comment toute mon ame n'auroit-elle pas été remplie du bonheur de voir un prince... Je ſuis aimée... ne crains rien, je ſçaurai réſiſter à mon père, à mes propres deſirs ; je n'irai point à Londres ; je reſterai dans ce ſéjour... je ne puis plus ſoutenir tant d'orages oppoſés. Maly, j'ai été ſur le point de découvrir tout à mylord ; l'arrivée d'un de ſes amis m'a arrachée à cette cruelle extrêmité ; ſois inſtruite ſeule de tout ce qui déchire mon cœur ; j'ai beſoin que l'amitié vienne m'appuyer. L'amour, quel mot j'ai prononcé, me cauſe bien des tourments ! Aidée de tes conſeils, de ta fermeté, je triompherai. Ah ! que je redoute la vûe de Salisbury ! qu'un cœur qui aime la vertu, en lui étant infidèle, a de la peine à ne pas ſe trahir ! Qu'on eſt heureux, lorſqu'on ne s'eſt point écarté de ſon devoir ! je l'ai perdu, ce bonheur ! jamais je ne le goûterai !

Varuccy fait des préparatifs pour retourner à Londres ; la comteſſe déterminée par ſon amie à garder le ſilence, & à ne point s'expoſer aux regards du monarque, prétexte une indiſpoſition ; ſon père s'en ſépare, en lui commandant expreſſément de venir le joindre à la cour, auſſitôt qu'elle ſera rétablie ; ſa

fille le voit partir avec quelque regret ; il y a des momens où elle accuſe ſa ſageſſe de trop de ſévérité. Elle s'interroge ſur ce qu'elle deſire, ſur ce qu'elle veut rejetter ; elle voudroit conſerver ſa vertu ; elle pleure ſur ſon ſacrifice. La comteſſe de Salisbury adore Edouard, & elle ſent tout l'excès de ſon égarement : quel ſort déplorable ! que de femmes retrouveront dans ce tableau l'image de leur ſituation !

Ce n'étoit point aſſez que madame de Salisbury eût ſoutenu les preſſantes ſollicitations de ſon père : il falloit qu'elle repouſsât des aſſauts encore plus redoutables. Au moment qu'elle pleuroit dans le ſein de ſon amie, qu'elle ſuccomboit ſous tant de combats différents, on annonce un inconnu qui demande un entretien ſecret : la comteſſe éloigne tout ce qui l'entoure, & demeure ſeule. L'inconnu entre, & préſente une lettre : — Voici, madame, ce que le roi m'a ordonné de vous rendre à vous-même. Le roi, dit madame de Salisbury ! elle ne peut cacher ſon trouble ; elle ouvre la lettre d'une main tremblante, & lit ces mots : » Vous faut-il, madame, des ordres » abſolus pour vous appeller à la cour ? Jamais la » voix du maître ne ſe fera entendre ; ce ſera celle de » l'homme qui vous eſt le plus ſoumis. Belle Sali-

» bury, l'amour n'eſt-il pas au-deſſus de tous les mo-
» narques de la terre? C'eſt Edouard qui eſt votre ſu-
» jet : vous êtes ma ſouveraine ; oui, vous donnez
» des loix à ce cœur qui juſqu'ici n'avoit brûlé que de
» l'ardeur des combats, & n'avoit connu de paſſion
» que celle de la gloire. Je puis commander à
» l'Angleterre, & je ne ſçaurois maitriſer un
» penchant que votre abſence ne fait que forti-
» fier. Venez, charmante Salisbury, embellir le ſé-
» jour de la grandeur ; ne craignez point que j'aye re-
» cours à l'autorité ; s'il m'étoit permis, toute ma cour
» ne vous parleroit que de ma tendreſſe : mais je ne
» prétends point vous contraindre : qu'un époux
» ſoit mon heureux rival ; qu'il ait votre amour ; je
» ne veux que vous voir, adorer en ſilence vos
» charmes, envier tout bas leur fortuné poſſeſſeur.
» Votre père vous attend, le comte eſt prêt à ſe ren-
» dre ici. Votre roi, ah ce n'eſt point le monarque
» qui vous écrit, votre amant, mais votre amant le
» plus diſcret, le plus déſintereſſé n'obtiendroit-il
» point une réponſe?

P. S. » Si je ne puis jouir de votre préſence, qu'à la
» cruelle condition de ne vous point parler de mon
» amour, ſongez que je m'impoſerai un ſilence

» éternel ; oui, je ſçaurai me taire : mais, adorable
» Salisbury, que je vous voye ! que mes yeux s'atta-
» chent ſur les vôtres ! que mes regards vous expri-
» ment une ardeur dont ma bouche s'interdira
» l'aveu. Jamais, jamais je ne vous en parlerai ;
» je me contenterai d'admirer, d'adorer en ſecret
» la divinité de mon cœur. Les rois ont donc des
» maîtres ! c'eſt à vous que l'Angleterre obéira. «

La comteſſe ne ſçait à quel ſentiment s'arrêter ; des mouvements confus ſe ſont élevés dans ſon ame : la vertu, ſon devoir, ſon amour, & c'eſt-là un de ſes plus redoutables ennemis, la combattent, triomphent tour à tour ; elle court, veut prendre la plume ; elle reſte en ſuſpens. Madame, lui dit l'inconnu, le roi attend une réponſe... Une réponſe, s'écrie madame de Salisbury ! eh ! qu'exige le roi ?.. Je ne paraitrai jamais en ſa préſence ; dites-lui...non, il faut que je lui écrive, qu'il ſçache... il me rend bien malheureuſe !

Cette victime d'une paſſion qui avoit pris trop d'empire, étoit livrée à une agitation qu'elle n'avoit point encore éprouvée. Cependant elle ſe détermine, & trace ce billet trempé de ſes larmes. » Une réponſe, » ſire ! & que voulez-vous que je vous écrive ? je n'au- » rai toujours qu'un ſeul mot à vous oppoſer : il n'en-

» traîne aucune explication : je ſuis la comteſſe de Sa-
» lisbury; c'eſt-là tout ce que votre majeſté doit ſe dire,
» ſe répéter, ce que je me redirai cent fois à moi-même.
» Souffrez donc, ſire, que je demeure à jamais éloignée
» de votre préſence. Ce ſeroit à mon ſouverain à me
» répréſenter mes devoirs, ſi j'étois capable de m'en
» écarter. Mon ſéjour à la cour ne contribueroit point
» à vous rendre une tranquillité qui eſt néceſſaire à
» votre bonheur, à celui de l'état, ajouterai-je, au mien,
» hélas ! ſire, il eſt dangereux de ſoutenir la vûe d'un
» homme qui règne ſur les autres, & qui peut ſans
» crainte dire qu'il aime, Que mon père, que mon
» époux ignore une paſſion à laquelle l'un & l'autre
» nous devons renoncer. Tous mes reſpects, tous
» mes hommages d'eſtime, d'admiration, de recon-
» naiſſance même, je puis les mettre à vos pieds,
» mais ma tendreſſe, ſire... Ne m'eſt-il pas défendu
» de diſpoſer de mon cœur ? ce cœur que vous ty-
» ranniſez eſt-il à moi ? Oui ! vous le tyranniſez.
» Ah ! prince, laiſſez-moi dans ma retraite ; ſi mes
» larmes peuvent vous plaire, ce papier en eſt ar-
» roſé : ne m'écrivez plus, ne m'écrivez plus ; ou-
» bliez-moi, & ne cherchons point à nous voir. Non,
» ne nous voyons jamais. «

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La comteſſe vole vers Maly : — Edouard m'a écrit : voici ſa lettre, & je lui ai répondu. — Comment ? — Oh ! ne crains point qu'il me ſoit échappé le moindre mot que j'aye à me reprocher ! — Mais, ma chère comteſſe, répondre, n'eſt-ce pas marquer une complaiſance qu'accuſe une vertu délicate ? — Maly, tu me perces le cœur ! il falloit bien donner au roi une raiſon de mon éloignement de la cour ; non je ne lui ai point dit ... ſois ſûre que ma faibleſſe n'a point éclaté ; ce n'eſt qu'à tes yeux que je ſuis ſi peu digne d'eſtime ! mais plains-moi, aime-moi, Maly. Edouard ſçaura que je le ſuis, que je ne trahirai point mon honneur, que je reſterai fidèle à mon époux... tu me fais trembler : ma réponſe ſeroit-elle ſuſceptible d'une interprétation favorable au penchant que tous deux nous devons condamner ? l'ai-je bien aſſuré que ſon amour m'offenſoit, qu'il ne m'en a point inſpiré, que je n'éxiſte que pour le comte de Salisbury ? le déſordre de mes ſens auroit-il paſſé dans ma lettre ! Oui, que mon époux revienne promtement ; ſa préſence m'avertira de mes devoirs. Pourquoi ai je vû le roi ? pourquoi m'a-t-il écrit ? Cruelle ! devois-tu me quitter, lorſque cet inconnu eſt entré dans mon appartement ? J'ai fait retirer tout ce qui m'entouroit ;

mais ces ordres ne s'étendoient point ſur l'amitié ; ſi tu fuſſes reſtée près de moi, j'aurois eu plus de fermeté ; je n'euſſe point écrit. Me voilà ſaiſie d'une crainte qui vient encore augmenter mes peines. Dumoins ſi j'étois faible, ſi je dévorois mes larmes, Edouard, tout l'univers l'ignoroit ; il n'y avoit que le ciel, & toi ſeule, devant qui j'euſſe à rougir ! s'il faut que le roi ait ſurpris dans ma lettre quelques-uns de ces ſentiments qui ne ſont connus que de toi, quel malheur ! quelle honte ! Je voudrois, Maly ... expirer avant que d'avoir revû mon époux. Il n'y a que la mort qui puiſſe me délivrer d'une ſituation ſi cruelle !

Madame de Salisbury en effet ſuccomboit ſous les tourments ſecrets dont elle étoit accablée. Sa lettre n'avoit ſervi qu'à enflammer davantage Edouard. L'œil pénétrant des courtiſans cherchoit à ſaiſir la cauſe de la ſombre mélancolie où s'abandonnoit le monarque. Retiré au fond de ſon palais, il ne converſoit qu'avec le ſeul Truſſel, & la comteſſe de Salisbury étoit l'unique ſujet de ſes entretiens. Tantôt il vouloit agir en maître irrité, & que l'objet de ſa paſſion fût amené à l'inſtant à la cour ; ſon lâche courtiſan l'échauffoit dans l'idée d'abuſer du ſouverain pouvoir. Tantôt le prince agité d'autres tranſports,

s'écrioit qu'on ne lui parlât plus de la comteſſe, qu'il l'oublieroit, qu'il l'avoit oubliée : — Oui, Truſſel, c'eſt une ingrate, indigne de la folle ardeur dont je ſuis épris. Dédaigner ſon roi, le voir à ſes genoux, & ne pas donner la plus faible marque de ſenſibilité ! Elle met ſur le compte de ſa vertu des ſentiments... qui, ſans doute, ne partent que de ſon indifférence, de ſon mépris pour ſon maître ; peut-être on me ſacrifie à un rival qui inſulte à ma faibleſſe ; s'il étoit vrai .. c'eſt alors que tout le caractère d'Edouard ſe déployeroit ; il ſçait ſe venger, il ſçait ce qui eſt dû à ſon rang, à ſon amour. Hélas ! le monarque eſt encore bien moins outragé que l'amant, & dans mon royaume, dans le monde entier, qui peut avoir ma tendreſſe ? Je ne demandois qu'à la voir, qu'à goûter le ſpectacle de ſes charmes, qu'à attacher mes yeux ſur ces yeux que j'idolâtre ! Elle me reproche, Truſſel, de faire couler ſes pleurs ! Qui ! moi, que je ſois la cauſe qu'il échappe une larme, une ſeule larme à la comteſſe de Salisbury ! non, je ne l'affligerai point ; que mon cœur en ſoit déchiré, je ſçaurai me réſoudre à ce cruel ſacrifice, m'impoſer la loi de ne jamais la voir ! je lui prouverai que ſon roi eſt ſoumis à ſes volontés. Qu'elle ne ſe préſente point à mes regards, ja-

mais, jamais... & c'eſt moi qui profère ce mot... il n'importe, je ſuis roi; je veux l'être; je veux vaincre ma paſſion. Edouard doit être un modèle pour ſes égaux; ce n'eſt qu'à force de ſurmonter les obſtacles & d'aſſujettir la nature, que l'on peut s'élever au rang de grand homme; j'y parviendrai. (Le lord Varuccy s'offre aux regards du monarque) Varuccy, il ne faut point contraindre votre fille; qu'elle reſte à Salisbury; je ne retiendrai point longtems le comte, & il volera auprès de ſon épouſe. (Le lord s'étoit retiré) Eh bien, Truſſel, Edouard eſt-il digne de porter la couronne? tu le vois: je ſçais m'immoler: mais que le premier de mes ſujets que l'amour aura égaré, redoute un maître inflexible; je voudrois punir de ma victoire l'univers entier.

Edouard verſe des larmes: — Et le roi d'Angleterre, Edouard pleure! & pour une femme! elle eſt maitreſſe de mon ame! je fais trembler l'Écoſſe, & je n'oſe déplaire à la comteſſe de Salisbury! ah! Truſſel, que l'amour change un cœur! je ne me connais plus! je ſuis... le plus faible des hommes!

Truſſel s'efforce de préſenter au monarque tout ce qu'il doit à ſa grandeur. — Truſſel, écartons le maître: l'amour ne ſe plaît que dans l'égalité; c'eſt

peut-être mon rang qui empêche la comtéſſe de me payer d'un retour que j'ai mérité. Je porterai mes ſentiments à un degré qui dumoins m'obtiendra ſon eſtime. Je l'ai réſolu : elle ne paraîtra point à ma cour. Je me bornerai à l'aimer, à l'idolâtrer dans le fond de mon cœur ; elle ſeroit bien injuſte, bien barbare, ſi elle ne me plaignoit pas !.. Truſſel, crois-tu que madame de Salisbury me haïſſe ? ſa lettre eſt d'une femme ſenſible, à qui ſon devoir & la vertu ſont chers ; ſi elle n'étoit pas enchaînée par un hymen, qui m'eſt odieux, peut-être euſſé-je pu concevoir quelque eſpérance ; elle ſeroit venue à ma cour ; elle n'auroit pas évité ma vûe .. je m'égare dans mille projets qui ſe détruiſent ſucceſſivement. Truſſel ... je ne ſerai jamais un tyran ; la comteſſe de Salisbury jouira de toute ſa liberté, & mon amour ne cauſera qu'à moi ſeul des peines qui me flatteront encore, puiſque la comteſſe en ſera l'objet.

C'eſt ainſi qu'Edouard ſçavoit concilier le monarque & l'amant. S'il eût ſuivi les conſeils empoiſonnés du vil Truſſel, ce prince n'eût été qu'un roi ordinaire : mais le grand homme avoit la force de ſe conſulter ſoi-même, & il lui étoit impoſſible de deſcendre de cette grandeur qu'il imprimoit ſur toute

l'Angleterre. Un héros peut éprouver des faibleſſes : mais il eſt rare qu'il y ſuccombe.

Maly, différente du confident d'Edouard, excitoit dans le cœur de ſon amie, l'amour de l'honneur & de la vertu ; elle armoit juſqu'à l'orgueil contre un ſentiment qu'elle aidoit la comteſſe à repouſſer. Eh ! que de triomphes ſur nos paſſions la vanité nous fait remporter ! qu'il eſt peu de ces victoires impoſantes qui ſoient l'ouvrage du pur amour de nos devoirs ! la vertu ſans mélange reſſemble aſſez au ſentiment déſintereſſé : on en parle beaucoup, & on en cherche encore des exemples.

La comteſſe de Salisbury tomba malade. Il y avoit des moments où elle regrettoit de n'avoir point ſuivi à Londres mylord Varuccy ; enſuite elle demandoit pardon à Maly de ces mouvements qui bleſſoient ſa gloire ; elle ſe condamnoit au jugement même de ſa propre raiſon.

Un exprès arrive de Londres, qui apporte à la comteſſe une lettre de ſon père. Le maintien de cet homme annonçoit une nouvelle déſagréable : la fille du lord Varuccy eſt incertaine ſur le coup qui la menace ; elle ſe détermine enfin à lire ce que mylord lui écrit. » Ma fille, (lui diſoit-il dans cette lettre)

» voici le moment où il faut vous armer de ce cou-
» rage que vous avez puiſé dans mon ſang. La véri-
» table grandeur eſt en nous ; celle que nous tenons
» de la fortune, s'évanouit comme les autres illu-
» ſions qui compoſent le menſonge de la vie. Vous
» attendiez avec impatience votre époux ; il vous
» alloit faire partager les nouveaux bienfaits que
» lui préparoit ſon maître. Le Souverain ſuprême,
» qui commande à tous les rois de la terre, n'a pas
» voulu que le comte de Salisbury jouît plus long-
» tems des bontés de notre monarque. En un mot,
» ma fille, je vous le répéte : vous avez de la reli-
» gion, de la fermeté ; vous devez être réſignée aux
» plus cruels évenements : une maladie précipitée
» vient de nous enlever le comte...

Madame de Salisbury n'achève point la lettre : elle la donne à Maly qui étoit avec elle, en s'écriant : vois juſqu'à quel point le ſort me pourſuit : la mort vient de m'enlever mon époux !

Maly continue de lire : elle eſt inſtruite de tous les détails relatifs à cette perte qui auroit été encore plus foudroyante pour une femme ambitieuſe : mais la comteſſe ne regrettoit point le degré d'élévation où l'auroit portée ſon union avec le lord Salisbury ; elle ne

reſſentoit que la privation d'un époux qu'elle eſtimoit, & qu'elle auroit peut-être aimé, ſi elle eût eu le temps de vivre avec lui. Sa délicateſſe ſe faiſoit des reproches qu'elle ne cherchoit point à détourner, & qui lui rendoient cette perte plus ſenſible : — Il faut, Maly, que je t'ouvre mon cœur : un mouvement affreux vient de s'y élever ; je me fais honte à moi-même... au milieu de ma douleur, une ſorte de ſatisfaction... Je réparerai ce crime ; oui, c'en eſt un dont je me punirai ; je vengerai les mânes du comte de Salisbury des torts que j'ai pu avoir, tandis qu'il vivoit ; ſa veuve aura un courage & une fidélité que n'eut point ſon épouſe. Le roi pourra reprendre des eſpérances qu'il devoit avoir abandonnées ; il connaitra que l'eſtime & le devoir vont quelquefois auſſi loin que l'amour ; Salisbury dans le tombeau a déjà acquis ſur mon cœur des droits que lui diſputoit ma faibleſſe. Maly, j'expierai mes fautes, en m'armant de la plus auſtère ſévérité contre moi-même ; & mon orgueil eſt intéreſſé à défendre ma vertu.

Edouard dans la perſonne du comte, ſe voyoit enlever un des ſoutiens de ſa couronne : il le regretta comme un citoyen utile dont étoit privée l'Angleterre, & comme un favori qui aimoit ſincérement ſon

ſon maître ; ſi les hommes ont à ſe plaindre de trouver peu d'amis, c'eſt ſurtout aux ſouverains que ces plaintes ſont permiſes ; la grandeur ſemble encore plus que l'infortune, éloigner l'amitié ; la nature pardonneroit-elle moins l'élévation que le malheur ? Salisbury étoit attaché à Edouard, & non au monarque de la Grande-Bretagne. Cependant à travers les regrets qui échappoient au prince, l'amour revenoit mêler ſes plus vifs tranſports. Edouard ne pouvoit ſe diſſimuler qu'il ſe voyoit ſans rival, que la comteſſe étoit dégagée d'un nœud, qui juſqu'à ce moment avoit dû les arrêter l'un & l'autre ; enfin tout ce qu'il aimoit étoit libre ; cette image fixoit ſes regards ; & ſi quelque téméraire lui diſputoit le cœur de madame de Salisbury, alors il n'avoit rien à ménager : il étoit permis au roi d'appuyer les prétentions de l'amant.

Le comte ne laiſſoit point d'enfants. La loi obligeoit ſa veuve de renoncer au comté dont la poſſeſſion retournoit à la couronne. Ramenée par cet événement à Londres, chez ſon père, il falloit que madame de Salisbury ſe rapprochât d'un objet d'autant plus redoutable, qu'elle ne pouvoit parvenir à y ſonger même avec indifférence. Quoi, diſoit-elle, à l'inſtant que j'attendois mon époux,

& que ſa préſence m'eût donné des armes contre un penchant que je dois bannir de mon cœur, je retombe dans un abîme encore plus profond ; je perds mon mari, que j'ai offenſé ; oui, je l'ai offenſé ; hélas ! je ne ſçaurois me le cacher. Je n'ai plus de ſoutien ! j'eſpérois m'enſevelir dans cette retraite, y mourir ; & voilà qu'un ſort affreux me rappelle dans un ſéjour où je ſerai près d'un ennemi, qui n'eſt pour moi que trop à craindre ! Mon père ſurprendra mon trouble, m'accablera de réprimandes que j'aurai méritées ; il m'ôtera ſa tendreſſe, ſon eſtime ; tout Londres ſera inſtruit de ma paſſion inſenſée. Que dois-je attendre d'Edouard ? je n'aurai plus des liens ſacrés à lui oppoſer ; il oſera ſe prévaloir d'une eſpèce de liberté que je ſemble avoir acquiſe !.. Eh ! quelles ſeroient ſes eſpérances ?.. Maly, c'eſt ici que l'honneur, que l'orgueil doivent me ſoutenir. Qui ! moi ! la fille du lord Varuccy, la veuve du comte de Salisbury... j'écouterois une erreur... Non, Maly, non, repoſe-toi ſur mon amour pour la vertu, pour la véritable gloire. On peut avoir ſon cœur déchiré par une paſſion malheureuſe : mais ſuccomber, céder... n'eſt-il pas facile de terminer ſes jours? quand on a la fermeté

d'embraſſer ce parti, qu'auroit-on à redouter ? la mort eſt au-deſſus des faibleſſes & des rois. Allons donc à Londres ; volons dans le ſein de mon père ; ſon exemple enflammera mon courage ; je fais ſerment de ne point parler à Edouard, de ne point le voir, dirai-je, hélas ! de ne point y ſonger !.. Tu verras ſi je ſuis indigne de ton amitié ; tu reconnaitras la fille du lord Varuccy. Partons.

La comteſſe, en quittant le château de Salisbury, ne put s'empêcher de répandre des pleurs. Elle détournoit ſouvent la tête ; elle porta encore les yeux vers ſa retraite. Quand elle l'eut perdue de vûe, hélas ! s'écria-t-elle, il faut donc renoncer à cet aſyle ! Dumoins j'y pouvois verſer des larmes en liberté ; je n'avois d'autre témoin de mon égarement, & de ma triſteſſe, que ma chère Maly. Il y a quelques douceurs dans les peines, lorſqu'on peut laiſſer éclater ſa ſenſibilité, & qu'on n'eſt point obligé de montrer un viſage différent de ſon cœur. Il m'étoit permis de ſoupirer, d'épancher mon ame, de parler d'une faibleſſe, que je cacherai à tous les yeux : tout me ſera interdit, plus de conſolation. Ah ! digne amie, ne m'abandonne point ; le ciel m'envieroit-il encore ce dédommagement des maux que j'éprouve ?

Elles arrivent à Londres. Varuccy, qui penſe toujours que la mélancolie où ſa fille eſt plongée, n'a d'autre motif que la mort du comte, s'efforce de l'en retirer ; il veut la conduire chez le roi. — Que me propoſez-vous, mon père ? ſous ces vêtements de deuil, j'irois... Laiſſez-moi à ma douleur ; que je ſois oubliée ; mon père, ſouffrez que je vive ici dans la retraite la plus profonde.

Le lord ne veut point contraindre ſa fille ; il fait part au roi des raiſons qui la retiennent loin de la cour. Edouard feint d'en être ſatisfait ; ſeul avec Truſſel, il exhale une ame trop gênée par l'embarras des grandeurs : — L'ingrate ! elle me refuſe juſqu'au plaiſir innocent de la voir ! & elle rejette ſa barbarie ſur la bienſéance, ſur des devoirs dont elle s'affranchiroit aiſément, ſi du moins elle connaiſſoit la ſenſibilité ! Je ne lui demandois que ſa préſence, qu'un ſeul regard, & elle s'obſtine à ne point m'accorder ce faible prix de tout ce qu'elle me fait ſouffrir... de tout ce qu'elle me fait ſouffrir ! & c'eſt un roi qui parle, le ſouverain de l'Angleterre, Edouard ! Sire, dit Truſſel, c'eſt en effet compromettre la majeſté que de ſupporter plus longtems une telle audace. La fille de Varuccy n'a-t-elle pas à ſe féliciter de ce qu'un auſſi grand mo-

narque que vous, ait bien voulu jetter les yeux ſur elle ? Son mari eſt dans le tombeau ; elle n'eſt plus enchaînée par des liens qu'il ne tenoit qu'à l'autorité de rompre ; & vous avez pouſſé la bonté juſqu'à ne point uſer de votre pouvoir. Aujourd'hui qu'auroit-elle à vous oppoſer ? ſa vertu ? la vertu eſt d'obéir à ſon maître : c'eſt le premier devoir, la première loi d'un ſujet. Sire, ne croyez point à ces mots impoſants, faits pour éblouir le vulgaire des hommes ; cette réſiſtance offenſante qu'il plait à la fille de Vaucy de décorer d'un nom faſtueux, n'eſt peut-être que l'effet d'une intrigue qu'on a l'adreſſe de vous dérober ; on vous préfère un rival, & on s'enorgueillit de montrer de l'indifférence pour un roi ; c'eſt un trophée inſolent pour la beauté : voilà, n'en doutons point, où ſe réduit cette vertu ſi fière, ſi inſultante... Je ne ſuis point aimé, s'écrie Edouard, & un autre ... oui, tu es éclairé ſur les motifs de ſes refus ; & plus j'éxamine ... je cède à tes conſeils ; tu es entré dans mon cœur ; il eſt tems d'adoucir la bleſſure qui le déchire ; ce n'eſt point envain que le ciel m'aura donné le droit de commander. Le dernier de mes ſujets peut ſatisfaire ſes paſſions, & j'étoufferois les miennes !..

Je ferai mon bonheur ; il dépend de la conquête d'un cœur que nul autre ſur la terre n'oſera me diſputer... Truſſel, cours chez madame de Salisbury ; demande à lui parler ; dis-lui qu'elle paraiſſe à la cour, que je le deſire, que je l'ordonne, que je le veux ; vas, vole.

L'adroit courtiſan s'applaudiſſoit de ſervir les faibleſſes de ſon maître, & il formoit en même-temps le projet de perdre Varuccy dans ſon eſprit ; il ſe diſpoſe à exécuter ſes ordres.

Edouard ſeul, rendu à lui-même, interroge ſon cœur, ne tarde point à l'écouter, & ce cœur noble & généreux malgré toutes les baſſeſſes, tous les genres de ſéduction que déployoient les corrupteurs de cour, lorſqu'il ſuivoit ſes propres mouvements, ſe déterminoit toujours à la grandeur, à l'équité, à cette dignité de l'homme qui conſtitue le mérite perſonnel, & qui ajoûte tant à la majeſté ! J'ai cédé, ſe dit le prince, aux ſentiments de Truſſel ; non, ce ne ſont pas les miens qu'il va ſuivre. Me voilà donc avili par une paſſion qui me met au niveau des mortels les plus faibles, les plus mépriſables ! je ſuis dépoſitaire de l'autorité ſuprême, & au lieu de m'en ſervir à

rendre mon peuple heureux, à ſoumettre les Écoſſais, dont l'audace me brave, à m'élever par l'éclat de mon règne au-deſſus de mes prédéceſſeurs, je ne ſerai roi que pour tyranniſer une malheureuſe femme, qui veut conſerver ſa vertu, qui, ſans doute, ne ſent pour moi aucun de ces tranſports qu'elle ne m'a que trop inſpirés ! & je manquerai à l'honneur, à l'humanité ! j'outragerai la mémoire d'un homme qui fut mon ami ! ſa veuve ſera le jouet de mes folles erreurs ! je porterai la déſolation, la mort dans le ſein de Varuccy dont je dois reſpecter moi-même la fermeté ! je ferai couler les larmes... de tout ce que j'adore ! Non, ce n'eſt point par de tels moyens que je veux conquérir le cœur de la comteſſe de Salisbury ; je veux être ſon amant le plus tendre, le plus circonſpect. (Edouard appelle quelques uns de ſes domeſtiques) Qu'on aille promptement chez le lord Truſſel ! courez, qu'il ne faſſe rien ſans m'avoir vû ; je l'attends. Quel plaiſir je goûte en cédant à la voix de mon cœur ! Salisbury ! cruelle ! ſi vous ne m'aimez pas, du moins je veux que vous m'eſtimiez, que vous m'admiriez, que vous me plaigniez. Ah ! je mériterai tous vos ſentiments ; je vous ferai voir une tendreſſe ſi vive, ſi pure !.. mes vertus ſeront votre ouvrage. Je tou-

cherai votre ame ; la nobleſſe de mes procédés vous déſarmera ... je retrouve la grandeur que doit avoir le roi d'Angleterre. (Il apperçoit Truſſel.) Vous n'avez point encore rempli mes volontés ? — Sire, je me préparois à me rendre chez madame de Salisbury. — Non, Truſſel, non ; je me ſuis conſulté : il ne convient point à Edouard d'employer la violence pour s'aſſurer un cœur rebelle à ſes vœux ... gardez-vous bien d'aller chez la comteſſe ; je la vaincrai par d'autres armes. — Quoi ! ſire, vous ſouffrirez... — Tout, mon ami, plutôt que la fille de Varuccy ait à m'accuſer du moindre coup d'autorité. — A votre place, ſire... — A ma place, vous feriez ce que je fais ; vous penſez, vous parlez comme Truſſel ; & moi je parle, & j'agis comme Edouard. C'eſt à nous à donner des exemples de vertu & de magnanimité ; & que nous ſerviroit d'être ſupérieurs au reſte des hommes, ſi nous avions leurs faibleſſes, leurs deſirs bornés ? Truſſel, je veux montrer à l'univers que j'ai l'ame d'un roi. Ce n'eſt point l'appareil des fauſſes grandeurs qui doit m'enorgueillir : c'eſt ſur la nobleſſe de mes ſentiments que je fonde la fierté dont je veux me parer à mes propres yeux. La comteſſe de Salisbury ne ſera point aſſervie à mes caprices : allez, & ne

me donnez jamais que des conſeils qui ſoient dignes de moi.

Edouard ſe félicitoit de cet effort héroïque : mais qu'il lui coûtoit cher ! que de mouvements divers l'emportoient ſucceſſivement ! combien d'inſtants où tous ces projets de généroſité s'évanouiſſoient !

La comteſſe n'éprouvoit pas une agitation moins violente. L'image de la perte de ſon mari s'effaçoit ; celle d'Edouard au contraire ſe gravoit tous les jours plus profondément. Eh bien ! diſoit-elle, à Maly, es-tu contente de ton amie ? ai-je aſſez d'empire ſur un ſentiment auquel le tems ne fait que prêter de nouvelles forces ? Maly, je ne puis me dérober à des reproches ſecrets ! mon père continue de croire que la mort d'un époux entretient cette triſteſſe dont je ſuis conſumée ! eh ! que diroit-il, ſi ce cœur me trahiſſoit ? Penſes-tu que le ſacrifice que je me ſuis impoſé ne ſoit point aſſez grand ? de quoi, la vertu auroit-elle à m'accuſer ? je vivrai, je mourrai pour elle : mais, ma chère amie, crois tu que je l'offenſerois, en reportant mes yeux ... tu ne m'entends point ? — Quoi ! vous voudriez que je miſſe dans vos mains ce portrait ?.. — Je ne demande, Maly, qu'à y jetter un regard, un ſeul regard, & je te le

rends pour la vie. — Non, je ne céderai point à vos deſirs : je ſers votre raiſon, votre honneur ; vous avez donc formé le deſſein d'entretenir une paſſion qui ſera pour vous une ſource de chagrins inévitables ? — Maly, pardonne, pardonne ; ton amitié mérite toute ma reconnaiſſance ; je t'invite moi-même à t'armer contre moi ; non, que ce fatal portrait ne revienne jamais ſous mes yeux ; banniſſons, s'il ſe peut, de mon ame un objet qui n'eſt que trop victorieux de tous mes efforts.

Edouard avoit écrit pluſieurs lettres à la comteſſe de Salisbury, ſans pouvoir en obtenir aucune réponſe. Le monarque alloit éclater. L'orgueil d'un amant, encore moins celui d'un roi ne ſouffre point d'humiliations : Truſſel nourriſſoit le penchant trop décidé qui portoit ſouvent Edouard à n'écouter que ſon emportement.

Le hazard avoit amené à la cour d'Angleterre un chevalier Français qu'on nommoit Euſtache de Ribaumont, le même qui dans la ſuite, eut l'honneur

Euſtache de Ribaumont, &c. Lorſqu'Edouard reprit Calais, il combattit comme un ſimple *homme-d'armes*, & s'attacha, dans la mêlée, à Euſtache de Ribaumont, gentilhomme Gaſcon, qui ſe meſura avec le roi, ſans le connaître, il eût même la gloire de l'ab-

de ſe meſurer avec Edouard. Il poſſédoit au plus haut dègré toutes les qualités qui ſembloient attachées à l'eſprit de la chevalerie ; il étoit d'une franchiſe ſingulière, & ſurtout le *champion déclaré des dames*. Ribaumont n'eut pas de peine à ſe concilier la bienveillance du prince Anglais, dont l'ame reſpiroit toute la nobleſſe chevalereſque, & il mérita bientôt de la part de ce prince une confiance ſans réſerve. Edouard l'inſtruiſit de ſon amour pour la comteſſe

---

battre deux fois. Les Anglais ayant remporté l'avantage, le chevalier Français rendit ſon épée à ſon aſſaillant, en ſe reconnaiſſant ſon priſonnier. Edouard dans le ſouper qu'il donna aux braves gens reſtés entre ſes mains, s'adreſſa ainſi à Ribaumont : *Meſſire Euſtache, vous êtes le chevalier au monde que je viſſe oncques plus vailliamment aſſaillir ſes ennemis, ne ſon corps defendre. Ne me treuvai oncques en bataille où je fuſſe, qui tant me donnât affaire corps à corps que vous avez aujourd'hui faiêt ; ſi vous en donne le prix, & auſſy ſur tous les chevaliers de ma cour par droite ſentence ; adoncques print le roi ſon chapelet* (ornement de tête) *qui étoit bon & riche, & le mit ſur le chef de monſeigneur Euſtache, & dit : monſeigneur Euſtache, je vous donne ce chapelet pour le mieux combattant de la journée de ceux de dedans & de dehors, & vous prie que vous le portiez cette année pour l'amour de moy. Je ſçay bien que vous êtes guay & amuſant, & que volontiers vous vous treuvez entre dames & damoyſelles ; ſi dites partout là où vous irez que je le vous ay donné ; ſi vous quitte votre priſon, & vous en pouvez partir demain s'il vous plaît.*

de Salisbury, & lui apprit avec douleur qu'il jouoit le triſte rôle d'amant malheureux. Il ajoûta que las d'eſſuyer des hauteurs rebutantes, il étoit prêt de recourir au ſuprême pouvoir, & il ne diſſimula point que Truſſel l'échauffoit dans ce projet. Sire, dit Ribaumont, Truſſel n'eſt pas un brave gentilhomme, je le dirois à lui-même, puiſqu'il oſe vous donner de ſemblables conſeils ; votre majeſté n'eſt point faite pour les ſuivre. Il faut tenter tous les moyens que la chevalerie & l'amour vous permettent, & ils vous attireront, j'oſe l'eſpérer, les bonnes graces de la comteſſe. Surtout, ſire, gardez-vous bien de préſenter jamais la ſuprême puiſſance : *en amour le plus gentil chevalier eſt roi.* Mettez en uſage tous les heureux préſents que vous avez reçus de la nature ; ils valent bien les avantages de l'autorité. — Mais, Ribaumont, ſi je ne réuſſis point ?.. — Alors, ſire, de la grandeur d'ame ; plaignez-vous en vous-même, & faites éclater la générosité du ſouverain de l'Angleterre. — Et ſi j'avois un rival ? — Eh bien, ſire, il ne faudroit pas lui oppoſer le roi, mais diſputer à qui ſçauroit le mieux aimer ; il faudroit déployer tous les ſecrets de l'art de plaire ; ce ſeroit à madame de Salisbury à décider, & à donner le prix. Votre majeſté ne doute pas qu'après le roi de

France, mon légitime ſouverain, elle ne ſoit la perſonne dans le monde pour laquelle je ſuis pénétré d'une plus haute eſtime, de tous les ſentiments de vénération : mais ſi j'avois l'honneur d'être votre rival, & que je fuſſe préféré, je ne ſçais ſi mon reſpect, ſire, iroit juſqu'à vous immoler mes droits ſur le cœur de ma maîtreſſe. Tous les ſacrifices, vous les pourriez attendre de mon dévouement, hors celui de l'amour. Souffrirez-vous, ſire, que je continue de vous parler avec cette vérité qui eſt digne de vous? ce n'eſt ni par des ordres exprès, ni par des plaintes que vous parviendrez à toucher celle que vous aimez; croyez-en les Français lorſqu'il s'agit de tendreſſe : le premier art *en courtoiſie* eſt de plaire, de flatter la vanité, ou d'exciter le plaiſir. Je penſe à un expédient dont le ſuccès eſt preſque aſſuré; donnez des fêtes, & que madame de Salisbury en ſoit l'objet caché : j'oſe répondre à votre majeſté que cette galanterie lui ſera agréable; une belle femme eſt une ſorte de divinité qui demande un culte & des honneurs. Rien ne la ſéduit plus qu'un hommage d'éclat; ſire, nous imaginerons enſemble quelques amuſemens qui ſoyent du goût de la comteſſe, & qui l'enlevent à ſa retraite.

Édouard embraſſe Ribaumont : — *Gentil chevalier*, mon ſort eſt entre vos mains; ordonnez, &

l'on s'empreſſera d'exécuter. Je veux que la magnificence ſoit réunie à tout ce que vous aurez jugé être de plus galant. Ne ménagez point la dépenſe ; ſongez que c'eſt un roi qui ſe charge des frais, & que ce roi eſt l'amant le plus paſſionné.

Ribaumont ſe piqua de remplir les deſirs du monarque. On proclama un tournoi où la nobleſſe Anglaiſe fut invitée, ainſi que les gentilshommes étrangers qui ſe trouvoient à Londres. Edouard ne manqua point de ſe parer des couleurs de la comteſſe de Salisbury ; ſon écharpe noire & rouge éclatoit du feu des diamants ; Ribaumont entra auſſi en lice, il rompit pluſieurs lances pour la *beauté inconnue*. La deviſe du roi repréſentée par un Perſan qui adoroit le ſoleil, offroit ces mots : » *je l'adore, quoiqu'il me* » *brûle.* « Ribaumont, en courtiſan Français qui ſçait allier la nobleſſe de l'ame, & l'ingénieuſe galanterie, eut l'adreſſe de ménager le prix au ſouverain. Edouard s'en apperçut, & pénétré de l'honnêteté du procédé, il ne put s'empêcher d'en témoigner ſa reconnaiſſance : — Brave chevalier, vous autres Français, vous êtes galants envers vos amis comme à l'égard de vos maitreſſes ; *grand merci* de la victoire ; j'en garderai l'honneur, puiſque vous le voulez :

mais chaque choſe ici aura ſa récompenſe : c'eſt moi qui vous donne celle de l'amitié ; & auſſitôt le roi détache de ſon caſque une ſuperbe aigrette de diamants, & s'empreſſe d'en décorer celui de Ribaumont.

La comteſſe de Salisbury n'aſſiſta point à ces fêtes ; Edouard s'étoit flatté que la curioſité & le goût du ſpectacle l'y attireroient : elle perſiſta à demeurer dans ſa ſolitude ; cependant elle ne ceſſoit d'interroger Maly ſur les moindres particularités ; elle ſe faiſoit raconter les plus petits détails. Que ſa ſenſibilité fut intéreſſée, lorſqu'elle apprit quelle étoit la deviſe d'Edouard, & qu'il avoit adopté *ſes couleurs !* elle revenoit ſans ceſſe à ce témoignage de l'amour du prince, & la deviſe lui prouvoit qu'il avoit autant de diſcrétion que de tendreſſe.

Pluſieurs *entremets* des mieux imaginés terminèrent ces fêtes. On en donna un ſurtout qui étoit un emblême ingénieux, dont il ne fut pas difficile à la comteſſe, & même aux favoris d'Edouard de pénétrer le ſens : le théâtre repréſentoit une eſpèce de camp : on y voyoit Achille eſſayer diffé-

Pluſieurs *entremets*, &c. C'eſt ainſi qu'on appelloit des repréſentations muettes, qui étoient une ſorte de pantomimes ; on en a parlé dans Sargines ; l'ouvrage de M. de Ste Palaye nous en donne une idée étendue.

rentes armes ; Pallas lui montroit des drapeaux, & des couronnes de lauriers : il couroit avec précipitation vers la déesse. Déidamie, sous la figure d'une jeune personne remplie de charmes, s'offroit aux regards du héros : il quittoit brusquement Pallas, & alloit se jetter aux pieds de Déidamie. Elle le repoussoit ; elle le fuyoit : il n'en paraissoit pas moins empressé à suivre ses pas. La Gloire descendoit dans un nuage, & l'Amour entroit d'un autre côté sur la scène ; Achille les regardoit tous deux en soupirant, & faisoit entendre par son jeu, qu'il vouloit les réunir l'un & l'autre ; un Génie désigné par un enfant, suspendoit au fonds de la salle un tableau qui représentoit Déidamie assise sur un trône, & au bas étoient écrits en lettres lumineuses ces deux mots, *la victoire, & Déidamie.*

Madame de Salisbury étoit demeurée obstinée à ne point se montrer ; ces représentations ne produisirent pas plus d'effet que le tournoi & les joutes. Ribaumont s'avouoit vaincu dans l'art *d'attirer les dames*, & le ressentiment d'Édouard contre la comtesse égaloit son amour.

Cependant elle ne souffroit pas moins que le roi ; son père lui faisoit des reproches continuels sur

cette

cette vie retirée où elle enſeveliſſoit ſa jeuneſſe. Penſez-vous, lui diſoit-il, que je veuille vous voir condamnée à traîner un éternel veuvage ? ignorez-vous, ma fille, que je n'ai d'enfant que vous, & m'envieriez-vous la douceur de laiſſer un héritier de ma maiſon ? déja pluſieurs partis ſe ſont préſentés ; êtes-vous décidée à ne jamais paraître à la cour ? la triſteſſe doit avoir un terme. A ce mot, la comteſſe éprouve un embarras qui ne lui reprochoit que trop la véritable cauſe de ſes larmes. Le lord continue : ne ferez vous rien pour un père qui, ſans doute, a ſur vos ſentiments des droits auſſi ſacrés que ceux de votre époux ? je ne vous déſaprouve point de chérir ſa mémoire : mais, je le redis, vous avez des devoirs à remplir ? Nous manquons à notre maître qui m'a comblé de bienfaits ; eſt-il ſur la terre un roi plus digne de notre amour ? votre cœur... — Ah ! mon père ... c'eſt mon cœur... Oui, mon père, notre monarque mérite nos hommages ... & qui plus que moi ſent tout ce que nous lui devons ? mon père, il eſt... — Le plus grand des ſouverains qu'ait eus l'Angleterre : cet éloge eſt conſacré par la vérité même. Edouard répand ſes faveurs ſur tout ce qui l'environne, & avec quelle nobleſſe il les diſtribue ; exact ſurtout à tenir ſa parole, je ne ſçais ce qui peut

l'arrêter : il alloit épouſer la fille du comte de Haynaut... —Il ne l'épouſera point, mon père ? — Il diffère toujours ce mariage auquel ſont attachés les intérêts de l'état, & l'on ignore les motifs de ce retardement. Madame de Salisbury répéte : il ne ſe marieroit point ? — Il n'eſt pas poſſible qu'il refuſe plus longtems cette ſatisfaction aux vœux d'un peuple entier ; depuis quelques mois, il eſt pénétré d'un ſombre chagrin dont la cauſe nous eſt inconnue ; on s'apperçoit qu'il s'efforce d'appeller à ſon ſecours ſa raiſon & ſa grandeur. Ce qui m'étonne, lorſque je m'offre à ſes regards, il laiſſe voir une certaine émotion... il lui échappe des ſoupirs.

Si, dans ce moment, Varuccy eut jetté les yeux ſur ſa fille, il auroit ſurpris ſon ſecret. Il pourſuit : le roi a donné des fêtes, & il parait bien ſingulier qu'elles ayent redoublé ſa mélancolie. Faut-il qu'un monarque ſi éclairé ait accordé ſa confiance à l'homme le plus mépriſable de ſa cour ? Edouard ne ſçait pas ce dont on accuſe Truſſel, qu'il eſt un des principaux auteurs des infortunes, & même de la mort d'un prince digne de pitié : il ne peut qu'infecter de ſes venins l'ame la moins ſuſceptible de dépravation. Je vais ce ſoir chez le roi ; vous m'y accompagnerez, ma fille. —

Mon père, ſouffrez... —Je le deſire, & je vous l'ordonne ; c'eſt trop longtems me déſobéir. — Mon père, j'embraſſe vos genoux : permettez que je ne quitte point ma retraite... — Alix ! — Dumoins attendez encore quelques jours ; je pourrai... je vous obéirai, mon père. — Et pourquoi ce trouble ? Me cacheriez-vous ?.. — Rien, mylord, rien ; mais ... ne me refuſez pas la grace que j'implore de votre tendreſſe paternelle. — Vous en abuſez, Alix : vous avez des ſecrets pour moi !.. j'ai la faibleſſe de céder à vos prières... Je me flatte que vous m'apprendrez ce qui vous éloigne du monde N'oubliez point qu'un court délai expiré, je me ſers de mon autorité, & que malgré vous, je vous rappelle à vos devoirs.

La comteſſe ſeule ou avec ſon amie, s'abandonnoit à toute la violence de ſes ſentiments. Ce n'étoit plus cette femme armée contre ſa paſſion, qui ſe proſternoit aux pieds de Varuccy pour reculer le moment de paraître devant Edouard. Quelquefois elle ſe plaignoit de l'excès de ſa vertu, ſon ame voloit auprès du roi, & elle ſembloit ſe dédommager de la contrainte que lui impoſoit la préſence de ſon père ; elle

montroit à Maly tous ſes regrets, & toute ſa faibleſſe.

Mylady Suffolck fait inviter madame de Salisbury à un bal qu'elle donnoit dans une de ſes maiſons de campagne, à quelques milles de Londres ; le lord Varuccy preſſe ſa fille de céder à l'invitation : elle crut qu'elle devoit répondre aux politeſſes de madame de Suffolck. La comteſſe prend un déguiſement ; arrivée dans le bal, elle ne ſe fait connaître qu'à mylady ſeule. L'aſſemblée étoit brillante & nombreuſe ; madame de Salisbury ſe faiſoit admirer par ſa taille à la fois majeſtueuſe & élégante ; on auroit pu dire que ſes graces la trahiſſoient. Elle laiſſe par hazard tomber ſa jarretière ; un maſque, richement habillé, la ramaſſe avec précipitation, & veut s'en emparer : la comteſſe demande inſtamment qu'on la lui rende ;

Elle laiſſe, &c. Telle eſt à peu près l'origine de l'inſtitution de l'ordre de la jarretière. Pluſieurs écrivains, & entr'autres le célèbre M. Hume, qui veulent ennoblir les cauſes de tout ce que font les ſouverains, s'élèvent contre cette anecdote galante, & la traitent de fable. L'ordre de la toiſon d'or n'a pas, ſelon quelques hiſtoriens, une création plus importante. Au reſte, M. Hume convient que les mœurs

ou ne l'écoutoit point ; croyant en impoſer à l'audacieux chevalier qui retenoit ſa jarretière, elle ſe dé-

---

du ſiècle où vivoit Edouard, étoient très-compatibles avec ces ſortes d'inſtitutions. Quoiqu'il en ſoit, on prétend que la comteſſe de Salisbury ayant laiſſé tomber dans un bal ſa jarretière, Edouard s'empreſſa de la ramaſſer, & que s'étant apperçu d'un ſourire échappé à quelques-uns de ſes courtiſans qui ſembloient attribuer à une faveur décidée ce qu'il ne devoit qu'au ſimple hazard, il s'écria : *honny ſoit qui mal y penſe !* ces mots furent la deviſe de l'ordre. Le nombre des chevaliers eſt de vingt-quatre, ſans compter le roi. Les perſonnes qui veulent abſolument que la galanterie n'entre point dans les actions des grands, ont imaginé que ce qui porta Edouard à établir cet ordre, fût qu'à la journée de Crécy, il avoit donné pour mot, *garter*, qui ſignifie en Anglais une jarretière. D'autres avançent qu'à cette même bataille, ce monarque avoit fait attacher ſa jarretière au bout d'une lance pour le ſignal du combat. Enfin des amateurs de vieilles chroniques, ſoutiennent qu'Edouard n'avoit fait que renouveller un ancien ordre, créé déjà par le roi Richard I, au ſiège d'Acre ou Ptolémaïs. Ce dernier (à ſuivre leur opinion) déterminé à prendre la ville d'aſſaut, avoit diſtribué, après l'interceſſion de S. George, à ſes principaux officiers, des bandes de cuir pour les attacher à la jambe, afin qu'ils ſe fiſſent reconnaître dans la mêlée, & de-là eſt venu cet ordre aujourd'hui le premier de

termine à ôter ſon maſque ; mille acclamations proclament, en quelque ſorte, la beauté de madame de Salisbury; auſſitôt le raviſſeur ſe découvre à ſon tour : quel étonnement pour l'aſſemblée, & pour la comteſſe elle-même, quand on reconnaît le roi ! il s'écrie : voici un tréſor que je mérite de poſſéder ! je ne le céderois pas pour l'empire du monde. Un rire malin échappe à quelques perſonnes : Edouard continue : *honny ſoit qui mal y penſe* ! ceux qui ont ri, n'auront point de part à l'ordre que je vais inſtituer, & dont les premiers ſouverains de l'Europe ſe feront honneur de porter les marques. Il adreſſe à voix baſſe à madame de Salisbury quelques paroles qu'on ne pouvoit entendre ; on obſerva ſeulement qu'elle étoit troublée ; Ribaumont n'a pas plutôt vû la comteſſe,

---

l'Angleterre. Voilà comme toutes les hiſtoires ont été compilées ; le moyen dans ce fatras de menſonges groſſiers, de démêler la vérité ! Encore s'il n'y avoit que de ſemblables bagatelles qui ſe perdiſſent dans les ténèbres : mais les faits les plus eſſentiels ſont couverts des mêmes nuages ; & un grave hiſtorien voit d'un œil de compaſſion un frivole romancier. Mes amis, vous êtes également d'honnêtes charlatans ; je pardonne du moins à ceux qui m'intéreſſent, ou qui m'amuſent.

que ſaiſi d'enthouſiaſme, il dit, en jettant ſon gant au milieu de la ſalle : je ſuis prêt à combattre pour *la plus belle* ; deux chevaliers étrangers le ramaſsèrent ; le Français les vainquit ſucceſſivement, & les obligea de recevoir ſes loix.

Edouard brûle de rejoindre Ribaumont ; du plus loin qu'il l'apperçoit : — Eh bien ! mon ami, tu es donc le champion de madame de Salisbury ? — *Sire, après Dieu, le roi de France & vous, je ne voudrois ſervir d'autre maître. C'eſt de telle dame qu'on peut dire que la beauté eſt la première ſouveraine de la terre. De par monſeigneur ſaint-Denis ! je défierois tous les chevaliers de la table ronde pour madame de Salisbury, & ſerois bien aſſuré de les vaincre. J'ai forcé mes deux téméraires aſſaillants à convenir qu'elle étoit la plus gente & la plus belle ; & ils m'ont engagé leur foy qu'ils porteroient ſes couleurs : ſinon, je les tiendrai pour chevaliers* recrues & deshonés. *Il n'eſt de majeſté qui réſiſte à tant de charmes !* — Ribaumont, tu conçois donc que je ſuis le plus épris des amants ? — *Ma foy, ſire, notre paladin Roland a fait nombre de ſotiſes pour un bien moindre objet, & je ne crois pas*

Recrus, &c. Voyez *Sargines &c.*

que votre Roſemonde ſi vantée eût oſé entrer en parallele avec madame de Salisbury. Ce ſorcier de Merlin dont nous parle encore l'Angleterre, avec tous ſes enchante-

---

Votre Roſemonde ſi vantée, &c. Roſamonde ou Roſemonde fut la maitreſſe de Henri II roi d'Angleterre; elle a donné encore lieu à une infinité de fables qui dumoins amuſent le lecteur. Roſemonde mérita le ſurnom de *la belle*, & réunit à ſes charmes les plus brillantes qualités. On fait une nouvelle Médée de l'épouſe de Henri II: ſa jalouſie contre cette femme adorée de ſon mari, la porta aux plus cruels excès; elle ſuſcita une foule d'ennemis au roi, fit entrer ſes enfants mêmes dans une conſpiration dont le but étoit de le détrôner & de lui ôter la vie. Sa rivale n'éprouva point une perſécution moins vive; Henri voulant dérober ſa maitreſſe aux fureurs de la reine, trouva moyen de la cacher dans une de ſes maiſons qu'on nomme Woodſtok. C'eſt-là que s'eſt exercée l'imagination Anglaiſe: on parle d'un parc, d'un fameux labyrinthe, d'un étang, autant de monuments où l'enchanteur Merlin avoit prodigué tous les ſecrets de ſa magie. La reine employa le ſtratagême d'Ariane: un peloton de fil lui ſervit à tirer de ſa retraite la malheureuſe Roſemonde qui eſſuya toute la rage d'une femme jalouſe, & d'une reine offenſée. Enfin elle termina ſa vie dans les tourments dont l'accabla l'épouſe de Henri; quelques-uns prétendent que le poiſon abrégea ſes jours. La mémoire de cette beauté infortunée eſt encore chère aux Anglais; elle a ſervi de ſujet à un ouvrage lyrique d'Adiſſon où il ſe trouve des morceaux eſtimables.

ments, n'auroit ſçu produire une figure auſſi ſéduiſante, auſſi céleſte; il faut abſolument que ce ſoit vous, ſire, pour que je ne ſois votre rival. Que de graces unies à la beauté! quels régards! quel ſon de voix! il eſt encore dans mon cœur. Je ſuis forcé de l'avouer: notre France n'a rien de comparable à madame de Salisbury.

Edouard, malgré le peu de ſuccès de ſon amour, s'applaudiſſoit des tranſports que Ribaumont laiſſoit éclater. L'éloge de l'objet que nous aimons eſt ce que nous pouvons entendre de plus flatteur. Le roi fait confidence au chevalier Français qu'il n'a pu obtenir une parole de madame de Salisbury, & qu'elle s'étoit retirée en verſant des larmes: — Ribaumont, il y a des moments où je me plais à imaginer que je ſuis aimé. Quel plaiſir délicieux pour moi qu'une idée ... hélas! je ne m'arrête pas longtemps à cette erreur ſi chère; non, madame de Salisbury ne m'aime point; je n'ai pu lui inſpirer le plus faible ſentiment; elle me voit avec indifférance; elle me hait ... ſi j'avois un rival!.. j'en croirois le reſſentiment d'un amour outragé. Vous autres Français, vous ne ſavez pas aimer! vous êtes le jouet de vos maitreſſes; j'aurai moins de *courtoiſie*: je veux que dès ce jour, madame de Salisbury ceſſe de faire le malheur de ſon maître, ou ma puiſſance...— Eh! quoi,

ſire, toujours parler d'autorité, quand vous *tenez langage d'amour* ! Je l'ai déjà dit à votre majeſté : c'eſt à force de conſtance & de *loyaux ſervices* qu'on parvient à gagner ſa maitreſſe ; aimez bien madame de Salisbury, ſire, & vous vaincrez ſon cœur ; *ne vous en parle comme un fol ou étourdi.* Au lieu de s'abandonner à la *plainte & à l'angoiſſe*, votre majeſté daigneroit-elle entendre un certain conte qui vient à l'appui de ce que j'ai l'honneur de lui repréſenter, & qui peut-être l'amuſeroit ? Edouard qui cherchoit à ſoulager ſon chagrin, accorde ſans peine au chevalier la permiſſion qu'il demandoit. Ribaumont commence ainſi : c'eſt dit-il, une eſpèce de fabliau dont le titre eſt : LE GUERDON D'AMOUR.

» Ung petit temps après que le ſi cogneu Amadis de Gaule euſt paſſé de vie à treſpas, il parut » à la cour du roy d'Eſcoſſe une damoyſelle belle, » de tant merveilleuſe beauté qu'ung chaſcun qui » la voyoit, en chéoit en grant esbahiſſement : auſſy » à haute voix, & de mouvement meſme la nommèrent-ils MERVEILLE, & dans leur cueur » en eſtoyent-ils enamourés à perdre ſens & » repos. On la diſoyt venue de Dannemarc, &

Le guerdon. Récompenſe, &c.

» parente de la royne, & avoit-elle bien un air de
» majeſté qui n'empeſchoit mye qu'elle n'euſt gra-
» ces à foiſon, & gentilleſſes de toutes maniéres. Son
» doux parler avoit le ſon de lyre ou flutte,
» tellement que ſes bien-diſantes & foéves paroles
» couloient comme miel juſques au cueur, & y de-
» mouroient à éternelle ſouvenance. N'eſtoyt poſſible
» de ſoutenir l'éclat de ſes yeux pers & brillants, par-
» tant que ſes regards euſſent une langueur attirante
» qui troubloit la fantayſie, & excitoit convoitiſe
» extrême de vivre & mourir au ſervaige d'icelle.
» Amours enfançons ſe jouoient dans les annelets
» voltigeants de ſa blonde chevelure plus reluyſante
» que or fin; chaque pas qu'elle feſoyt, elle les me-
» noyt en leſſe avec ſoy; n'y avoit fleur d'orange,
» lys, ne tubéreuſe qui puſt ſe comparer au balme
» de ſon haleine exquiſe; ſa bouche appétiſſante où
» l'on euſt dict que le baiſer ſavoureux avoit prins
» naiſſance, eſtoyt vray bouton de roſe qui ſe déclot
» à la ſaiſon printanière, & montre vif incarnat
» moult gracieux à voir. Elle n'avoit ne parures, ne
» diamants, mais bien à ſon coſté frèſches violettes, &
» ſur ſa teſte joli chapelet de jaſmin ou muguet, gen-
» timent atourné, & en guiſe de couronne de fleurs.

» Si eſt-il vray que oncques n'y euſt pucelle plus friſque
» & plus accorte ; ſeigneurs chevaliers en paſmoyent, &
» ſe diſoyent entre eux : que faire pour eſtre l'amy de
» telle damoyſelle ? Pluſieurs ſe diſputoyent l'honneur
» de la ſervir, & nul n'avoit eu iſſue, voire le moindre
» ray d'eſpérance. Merveille prétendoit eſtre parfaic-
» tement aymée, & ne treuvoit leſdicts chevaliers
» ſelon ſon deſir & voloir ; on en menoit grand' do-
» léance ; voire on ne cuidoit plus conduire la dicte
» dame à eſmotion & attendriſſement, alors que vint
» à la cour du roy d'Eſcoſſe, un eſtranger, en accou-
» trement ſimple, avec un écu uni, & dont le nom
» eſtoyt le DAMOYSEL D'AMOUR. Il n'eut pas vû
» Merveille que le voilà navré d'affection amou-
» reuſe à ſi haut point qu'il ne prenoit ſomme ne
» nourriture, & ſe diſoyt inceſſamment : ou treſ-
» paſſeray, ou parviendrai à toucher l'ame dure
» de cette damoyſelle ; ſi faut-il que j'en devienne
» l'amy. Le damoyſel d'amour, en arrayſonnant ainſy,
» ne manquoit de faire tout ce qu'il convient qu'un
» chevalier bien apprins faſſe pour plaire à la dame
» de ſes penſées, & luy répétoit ſouventes fois tout
» bas, comme ſi elle l'euſt entendu : oui, Mer-
» veille, oui, êtes un prodige d'amour, & le ſens bien

» vraiment à ce que j'épreuve ; ſuis pour la vie voſtre
» ſervant. Le jouvencel n'avoit failly de choiſir pour
» ſienne la couleur de Merveille qui eſtoyt gris de lin,
» & il avoit print pour ſa deviſe ces mots à bonne
» entente : OU LA MORT OU SON CUEUR. Point n'a-
» voit ſuperbe & arrogance, ſi pourtant nul banneret
» ne l'egaloit en croiſſance, biau ſembiant & couraige;
» il eſtoyt diſpos & adextre aux armes, en telle façon
» qu'il n'euſt craint chevaſier, & géant quelconque. On
» euſt dict une jeune pucelle habituée en garçon, tant
» il avoit le menton peu cotoné : mais ſon cueur cou-
» voit ſorte ardeur de gloire & combats, & ſes mains
» ſavoient férir coups d'homme, & bleſſures navran-
» tes. Merveille n'eut de peine à adviſer que le damoy-
» ſel d'amour avoit mis en elle ſon affection : mais
» icelle ne vouloit le faire pareſtre, pour ce qu'elle eſ-
» timoit qu'amour honneſte & ſans feintiſe, n'eſt paſſion
» facile à exciter, bien différente de ces feux follets,
» mignardiſes, & paſſetems dont religion & vertu ſont
» moult griévement oultragées ; adoncques ſe taiſoyt
» la damoyſelle, & ne montroit au jouvencel qu'in-
» différence, & nul alleſchement de bonne adventure,
» traitoit meſmement paladins, preud-hommes, &
» bacheliers qui la courtiſoyent, dont iceux gran-

Habirée, &c. Habillée.

» dement marris & dolents, tournèrent ailleurs leurs
» penſées & amoureuſes envies, & s'en départirent
» decà, delà, querrant pucelle plus advenante. N'y eut
» que le courtois damoyſel d'amour qui ne bougeât
» mye, ayant prins ferme réſolution de mourir au ſer-
» vice de la ſuſdicte, bien qu'elle feuſt ſi peu complai-
» ſante, & d'humeur vraiment rebrouſſe. Ung jour
» que Merveille ſe pourmenoit retirée, ung petit,
» de ſes damoyſelles & paiges, véécy le damoyſel
» d'amour qui ploye un genouil en terre, & qui
» dict avec naturelle paſſion : excellente dame, par
» ſainct Eſtéve, viens jurer à vos pieds que ſeray
» voſtre, tant que reſpireray ; daignez jetter un
» regard de compaſſion ſur moi chétif, & dumoins
» pour me ſolacier, dites que vous agréez mon ſer-
» vice. Or la pucelle ne volut reſpondre le moindre-
» ment; & le damoyſel, qui ne ceſſoit de ſe condouloir,
» plora beaucoup, diſant : je ne faulx à honneur ne
» à chevalerie, en verſant ces pleurs ; ce ſont lar-
» mes d'amour, mais pourſuivray mon entrepriſe :
» dame m'amye, vous ſerez mienne, & vous aymerai
» tant que faudra que m'aymiez auſſy ; nullement
» ne me déconforte pour voſtre cruauté : ay veu lyons
» s'apprivoiſer, & meſchants loups ſe meſler, &
» s'adoulcir avec agnelets bélants. Conſtance &

» amour amolliront ce cueur de roc. Sur ce, le
» bien adviſé damoyſel ſe meiſt à penſer à tout
» ce qui pourroit amener ſa dame à recognoiſſance
» & inclination. Icelle ſe délectoit aucunes fois
» à faire jonchée de fleurs, & le damoyſel de courre
» toſt aux vergiers, prez, jardins, pourmenoirs,
» & de les dépouiller de fleurs, & boutons ſemi-clos
» pour les offrir en hommaige à ſa dame qui fei-
» gnoit de ne les regarder mye, & n'avoit la cour-
» toiſie de s'en atourner, & pourtant le damoyſel
» diſoict : ay mon guerdon ; je ſers ce que j'ayme.
» Advient que Merveille récite l'hiſtoire d'un oy-
» ſelet plus rare que n'eſt phénix ; la royne d'Yr-
» lande l'avoit en ſa baillie, & y attachoit tout ſon
» délice & ſoucy ; elle le tenoit clos dans une belle
» caige dorée, & toute reluyſante de fines perles d'o-
» rient, & diverſes pierreries, & devez ſçavoir
» qu'elle le feſoit garder nuict & jour par quatre
» preu-d'hommes dont n'y avoit pareils pour haut
» renom de faicts d'armes. Or Merveille éxaltoit
» fort la bonne fortune de la ſuſdicte royne,
» & diſoyt : n'y a que royne pour avoir tout à
» contentement ! Ce que le damoyſel oyant, il
» prend ſon écu, & ſa lance au poing, s'en va

En ſa baillie. En ſa puiſſance.

« droit devers l'Yrlande, combat les dicts cheva-
» liers, les occit maugré leur valeureuſe réſiſtance, &
» rapporte l'oyſelet, & la caige aux pieds de ſa dame.
» Véécy, feiſt-il, très excellente beauté, ce qu'avez
» convoyté avec tant d'ardeur : l'oyſelet de la royne
» d'Yrlande, & la caige ſont voſtres. Adoncques la
» cour eſtoit dans un continuel esbahiſſement, &
» s'enquerroit-on du ſuſdict damoyſel, comme
» avoit-il pu avoir eu l'heur de vaincre qua-
» tre preu-d'hommes des mieux renomés, & le da-
» moyſel repartoit d'un ton modeſte : ces cham-
» pions eſtoyent pis qu'enchanteurs & vrays ma-
» giciens, voire avoient-ils haute cognoiſſance au
» meſtier des armes, mais il n'eſt clergie, courai-
» ge, & ſorcellerie qui ne cèdent à force d'amour.
» Merveille eſtoit la ſeule qui ne fuſt étonnée de
» telle proueſſe, & elle ne conſidéra aucunement
» ce gracieux témoignaige d'amictié parfaicte, bien,
» dit l'hiſtoire, que lorſqu'elle ſe treuva loin des
» regardants & curieux, elle tira l'oyſelet hors de
» ſa caige, & le mict tôſt dans ſon gorgeret, mor-
» morant en ſoy : gentil oyſelet, gentil oyſelet, ne
» bouge mye ; veux te garder léans ains qu'en

Clergie. Science.

» fortereſſe.

» fortereſſe. Ung chaſcun ſe courouçoit griévement
» de la mal-gracieuſe indifférence, voire dure ingrati-
» tude de Merveille, & l'on en ſignifioit regrets & com-
» plainctes au damoyſel, lequel ne ſembloit eſmeu de
» ces propos. Ay mon guerdon, rediſoyt-il à tous ces
» devis & pourparlers : je ſers ce que j'ayme. Une aultre
» fois, la belle ſi dédaigneuſe, en s'esbattant avec ſes
» damoyſelles, ſe print à dire haultement : que le fils
» du roy Liſuart eſt heureux ! il porte à ſon bras dex-
» tre un gros eſcarboucle flamboyant, quand ce ſe-
» roit le ſoleil en plein midy ! n'y a que fils de roy,
» pour avoir des diamants à ſouhait ! Le damoyſel
» d'amour entend ce, & incontinent ſe départ en
» hâte, & va treuver le fils du roy Liſuart, lequel ne
» volut mye lui bailler l'eſcarboucle, bien qu'iceluy
» jouvencel offrit conſidérable monnoye pour acqué-
» rir ledit eſcarboucle. Finablement le prince ſe dé-
» termina à le céder aux conditions que le damoyſel
» entreroit en lice avec deux géants plus fameux
» qu'Albadan & Gandalac, ce que fiſt toſt le da-
» moyſel ; il eut entier avantaige, coupa la teſte à

Albadan & Gandalac, deux géants renommés dans Amadis de Gaule. Voyez le livre I.er.

» ces villains meſcréants, & rapporta ſus le bel
» eſcarboucle à Merveille qui feignit de ne l'apperce-
» voir, & n'y toucha aucunement. Mais alors qu'elle
» fut ſeulette, elle miſt viſte l'eſcarboucle en ſon
» ſein, à côté de l'oyſelet, diſant : bel eſcarboucle,
» ne te céderois pour tous les tréſors du monde.
» Deſrechef Merveille s'adviſe en ſe gaudiſſant, & ſans
» penſer à aucun effect, de dire par joyeuſeté &
» facétie qu'elle treuveroit playſant qu'un chevalie-
» fuſt l'eſpace de trois mois le ſervant en tout poinct
» de ſa dame : or qu'advint-il de ces paroles profé-
» rées à nulle intention ? Le damoyſel ſur l'heure ſe
» déclare le ſervant à toute épreve de Merveille, &
» s'établit près d'icelle en cette humble qualité, le
» diſputant à tous ſes paiges, varlets & damoy-
» ſelles, pour obéyſſance, promptitude & entière
» dévotion à tous les voloirs de la ſuſdicte : le
» damoyſel répétoit avec lieſſe & vanterie : je ſers
» ce que j'ayme ; y a loz & honneur à parfaire cet
» office ; le plus grand roy du monde, alors qu'il
» ayme, n'eſt il point ſerf de ſa bien-aymée ? Il euſt
» fallu voir noſtre jouvencel alors qu'il deſchauſ-
» ſoit Merveille, comme il tremblottoit, blémiſ-
» ſoit, ſe paſmoit d'ayſe ; comme il s'agenouilloit

» devant icelle, avec quel reſpect & vénération il
» lui délaçoit les éguillettes & rubans de ſa chauſ-
» ſure! & obſerverez qu'il y appliquoit un doulx & ar-
» dent bayſer, alors qu'iceluy cuidoit que ſa dame
» ne s'en pouvoit appercevoir. Les trois mois de
» ſervaige finis, le damoyſel en eſtoyt moult plus
» aymant, & Merveille n'en témoignoit la moindre
» eſmotion, de ce dont eſtoyt touſiours fort ébahie la
» cour du roy d'Yrlande. Le damoyſel avoit un chien
» lequel il n'euſt donné pour tout ce qui eſt ſur terre.
» L'animal careſſant que c'eſtoyt prodige, ne man-
» geoit que de la dextre de ſon maiſtre, le ſuyvoit
» partout, partageoit ſa couchette avec luy, & bien
» eſtoyt ſon compaignon & ſon défenſeur, ayant au-
» cunes-fois failli contre larrons & meurtriers leſ-
» quels voloient mal au damoyſel : auſſy le jeune
» bachelier, comme l'avons dict, n'aymoit-il rien
» tant que ſon chien, & avec raiſon & gratitude l'a-
» voyt-il nommé *fidèle*. Merveille mire, un jour,
» l'animal ſi cher à ſon meſtre, le flatte de ſa palme
» doulcelette. Iceluy penſe avoir cognu par celles
» blandices & mignardiſes que Merveille avoyt vif
» deſir d'avoir le chien tant aymé : il le lui remet
» toſt avec leſſe : ma dame, faict-il, le meſtre eſt

» voſtre, bien eſt-il convenable que le chien ſoict
» voſtre auſſy ; & le povre animal, jaçoit qu'il euſt la
» royne des belles pour meſtreſſe, couroit touſiours au
» damoyſel alors qu'il l'appercevoit, & luy bailloit la
» patte; iceluy le baiſoyt encore plus que par le paſſé,
» pource que ſa dame le baiſoyt ſouventes-fois. Il
» eſchoit par adventure vrayment fortuite que le
» damoyſel ſe pourmenoit dans les vergiers & jardins
» du roy d'Yrlande ; or c'eſtoyt en la novelle ſaiſon
» d'Avril, temps où les oyſelets ung petit échauffés
» commencent à ſe r'habiller de plumes naiſſantes,
» & à ſe dégoyſer, où la terre rajeunie ſe reveſt de
» ſes acoutrements d'émeraude, & qu'on voit les fleurs
» poindre, & la violette amoureuſe lever ſa teſte
» gentille d'entre le gazon, & eſpandre ſon odeur
» embaſmée. Le damoyſel d'amour, en voyant ce, ſe
» condouloyt moult grandement & diſoyt avec an-
» goiſſe amère : tout rit, & porte céans livrée de joye
» & délectation ; n'y a que moi qui ſouffre ! or véécy
» des cris qui s'en viennent frapper ſon oreille: il cuide
» avoir recognu la voix de ſa bien-aymée ; il court
» devers l'endroit d'où ces ſons yſſoient. Quel ſpecta-
» cle piteux & déconfortant s'offre à la veue d'iceluy !
» ſa dame qu'un vilain géant ſe préparoit à enlever ;
» elle ſe lamentoit que ç'eſtoyt pitié, & crioyt à plein

» gouzier : qui s'en vienne me délivrer de cet infame
» & déloyal, il ſera mon mary : j'en baille ma foy.
» Le damoyſel qui n'eſtoyt armé, bien qu'il n'euſt
» écu, ne morion, ne lance au poing, s'eſtoyt avec
» ſa ſeule eſpée accouru à l'encontre du géant, en
» lui criant : vilſain & meſchant, tu n'emmeneras
» cette damoyſelle ; lors commença une rude ba-
» taille, & Merveille en grant eſmoy, pouſſoit hautes
» clameurs. Le géant avoit une maſſe d'acier dont il
» penſoit aſſommer le jouvencel, lequel leger & diſ-
» pos couloit ſous la maſſe peſante, & de ſon eſpée
» atteignit finalement le vilain cueur de cet aultre Po-
» lyphémus, & l'occit. Merveille délivrée, rendit gra-
» ces à Dieu, & à ſon libérateur, & dict : gentil damoy-
» ſel, ay promis de prendre eſpous, pource que me
» voyoy près de mourir de male mort. Seroitce voſtre
» voloir de tirer profit de ce meſchief ? Nenny dame,
» ſe meiſt à repartir le damoyſel, vous rens votre foy,
» & ne veus eſtre voſtre amy & mary que de voſtre
» plein conſentement ; Merveille le regardoit avec at-
» tention. Il continue : ma-dame, ne vous demande
» guerdon de voſtre délivrance que la permiſſion de
» vous aymer touſiours, & de me dire voſtre ſervant
» juſques à treſpaſſement ; oncques n'en aurez, vous

» l'adjure, qui vous ſoyt plus ſoumis, & qui vous ayme
» d'amour plus ſincère & plus honneſte. La dame lors
» ſe précipitant dans les bras d'iceluy : — Aſſez
» d'épreves, aſſez ; non, ne veus d'aultre amy &
» marv que vous : vous cognoiſſez ce que c'eſt qu'ay-
» mer ; ne vous demande qui vous eſtes : on eſt de
» haut lignaige, quand on eſt auſſy loyal & enamouré.
» Le damoyſel paſmé d'ayſe, cheoit aux genoux
» de Merveille : — Ce que je ſuis ... ah ! le nom de
» voſtre bien-aymé n'eſt-il pas au-deſſus de tous les
» titres, grandeurs & noms ? Si pourtant veuillez le ſça-
» voir, ſuis le fils du roy de Norwège. N'avoy deſir
» de devoir à la pompe & majeſté royale, la bonne
» adventure d'émouvoir le cueur de noble & gent da-
» moyſelle ; voloy luy plaire & mériter ſes affections
» par unique ſentiment & ſervaige amoureux. Eh bien,
» damoyſel, mon amy, ſe print à dire Merveille d'un ton
» emmiellé & pourtant impoſant, à voſtre tour, ſa-
» chiez en quel lieu avez mis voſtre doulce fantayſie,
» & qu'eſt voſtre amye & eſpouſée ; regardez arrière
» vous. Le damoyſel détourne la teſte : il ſe treuve
» dans un chaſtel ſuperbe, rayonnant d'or, d'yvoire &
» de pierreries ; il veut manifeſter ſon esbahiſſement
» à Merveille ; il la voit ſéante ſur un throſne, toute

» parée de diamants & rubis, & belle comme Aurora ;
» elle luy tend la dextre, en proférant ces mots : ve-
» nez, mon bien-aymé, partager ce throſne avec celle
» qui vous ayme tant ; vous êtes fils de ſouverain ;
» & moy, ſuis une fée bienfaiſante, comme vérez.
» Voloy pareillement que vous, cogneſtre les vrayes
» lieſſes d'amour, & eſtre aymée pour moi unique-
» ment : adonques ay prins la forme d'une parente
» de la royne d'Yrlande. Deſiroy vous ſoumettre à
» conſtantes épreves : ſuis ſatisfaite. Ayez touſiours
» le gentil nom du damoyſel d'amour, & avec mon
» cueur vous baille ma main, & tout mon pouvoir ;
» ce guerdon ne vous eſtoyt que trop deu. Le damoy-
» ſel ne ſavoit ſe c'eſtoyt ſonge ou production de
» magie ; il eſpouſa la fée ; ils s'aimèrent tou-
» ſiours davantaige, & du depuis le damoyſel eſt
» devenu le modèle des loyaux chevaliers, & des
» gents & fidèles amoureux ; ce qui a donné lieu à
» ces vers de bon reſſouvenir :

» Qui aime ſans feintiſe
» Gent guerdon en attent.

Voilà, ſire, continue Ribaumont, un bel exemple à ſuivre ; quoique cette bagatelle ne ſoit qu'un conte, elle renferme une vérité inconteſtable, que

n'eſt que par la douceur & la *loyauté* qu'on parvient à gagner le cœur des dames; un brave chevalier tel qu'eſt votre majeſté, ne ſçauroit penſer & agir autrement. — Mon ami, votre damoyſel d'amour étoit plus heureux que moi : il plaiſoit ſûrement à la fée, & je crains bien que madame de Salisbury n'ait conçu pour ſon ſouverain une averſion, dont la conſtance & le temps ne pourront triompher.

L'aventure du bal avoit porté de nouveaux coups au cœur le plus ſenſible : madame de Salisbury retournée auprès de ſon amie, verſoit en liberté dans ſon ſein une abondance de larmes : — Ma chère Maly, c'en eſt fait, plus de fermeté, plus de raiſon ; je n'ai eu que la force de me traîner juſqu'à toi ; le roi eſt le plus dangereux des amants : il en eſt le plus aimable ; croirois-tu qu'il s'eſt trouvé à ce bal où je ne l'attendois point ? quelle ſurpriſe pour ma faibleſſe ! ah ! qu'il m'a paru digne de ce malheureux attachement qui ne me conduira qu'à la perte de ma tranquilité, & à d'inutiles regrets ! Maly, comment le fuir ? comment me fuir moi-même ? hélas ! je ſuis ma plus cruelle ennemie. Ayes le courage de m'arracher à ce ſéjour, de m'entraîner dans quelque retraite où le nom même d'Edouard ne puiſſe parvenir ; que dis-je

malheureuſe ? ce nom n'eſt-il pas au fond de mon cœur ? n'emporterai-je pas ſon image ? elle me ſuivra par-tout.

Varuccy ſe rend un matin chez le roi, & lui demande une audience ſecréte ; il eſt introduit dans ſon cabinet : — Sire, voici des lettres du comte de Haynaut qui me ſont adreſſées ; je ne vous cacherai point qu'il eſt ſurpris des retardements que vous apportez à votre mariage. Edouard change de couleur ; le lord s'en apperçoit : — Et qu'a donc cette nouvelle, qui puiſſe troubler votre majeſté ? je ſaiſis ſur ſon viſage des marques d'indifférence, je n'oſe dire, de dégoût pour cet hyménée qui eſt arrêté, & dont toute l'Angleterre attend la cérémonie avec une impatience que votre majeſté devroit elle-même reſſentir. — Varuccy, les rois ne diffèrent pas des autres hommes : ils ont un cœur, & le mien ... le mien eſt dévoré d'une paſſion qui me fait ſentir que la grandeur & la gloire ne ſuffiſent point pour nous rendre heureux. — Quoi ! ſire, vous auriez jetté les yeux ſur un autre objet ! vous manqueriez à votre parole royale ! ignorez-vous, ſi les engagements ſont ſacrés pour tous les hommes, qu'ils le ſont infiniment davantage pour les rois ? Vous

me parlez d'amour, ſire : eſt-ce là une paſſion qui doive maitriſer les ſouverains ? ils ſont ſoumis à la politique ; elle exige que vous vous hâtiez de donner votre main à la princeſſe Philippe. — Mylord, ſi vous ſçaviez quelle beauté dans ma cour a ſçu m'enflammer, vous pouriez moins preſſer cette union. — Je ne connais, ſire, que votre intérêt & votre honneur : tous deux ſont attachés au mariage projetté depuis ſi longtems par la reine votre mère, & je ne ceſſerai de vous préſenter, j'oſe le dire, vos devoirs. Pardonnez à la franchiſe d'un vieux ſerviteur ; il n'y a, je le répéte, nul motif qui puiſſe reculer l'inſtant de cet hymen.—Nul motif, Varuccy ? on voit bien que l'âge a réfroidi vos ſens. — Sire, je brûle plus que jamais de vous ſervir : mais vous êtes trop grand, trop généreux, pour m'interdire le langage de la vérité, & il eſt de mon honneur de vous la montrer dans toute ſa force : ſi ce mariage ne ſe termine pas, vous mécontentez un ſouverain puiſſant, ſon frère à qui vous devez de la reconnaiſſance, vos

---

Son frère à qui vous devez, &c. Jean de Haynaut, frère de Philippe comte de Haynaut, touché des malheurs d'Iſabelle mère d'Edouard III, qui étoit venue implorer le ſecours du comte, avoit embraſſé avec tranſport la cauſe de cette prin-

peuples ; vous manquez à vous-même, ſire ; reſſouvenez-vous que vous êtes roi, & roi d'Angleterre ; je parle à Edouard qui, dépouillé de l'éclat du thrône, ſeroit encore digne de nos reſpects & de notre admi-

---

ceſſe. Jean étoit plein du noble fanatiſme de la chevalerie, & brûloit de l'ardeur de tirer l'épée en faveur des *Dames* ; il ſçut raſſembler autour de lui une foule de gentilshommes diſtingués par leur naiſſance & leur valeur ; ce fut cette petite troupe qui ne montoit pas dans l'origine à deux mille combattans, dont la bravoure opéra une révolution en Angleterre, & mit le jeune prince de Galles, Edouard III ſur le trône. On ne ſauroit exprimer juſqu'à quel point l'eſprit de chevalerie élevoit l'homme au-deſſus de lui-même. On le répete : il ſeroit à déſirer que quelque plume énergique nous traçât un rapide tableau des actions éclatantes qu'a enfantées cette celèbre inſtitution ; ce ſeroit un recueil bien utile à notre jeune nobleſſe dont cette lecture enflammeroit le courage, & affermiroit les bonnes mœurs. Il n'y a point de leçons qui vaillent des exemples ; un ſigne eſt au-deſſus de tous les préceptes. Voyez les Sauvages, ils ne ſe conduiſent que parce qu'ils voyent. Autrefois chez les Corſes, une mère vouloit venger le meurtre de ſon mari : elle ne faiſoit que montrer au fils la chemiſe enſanglantée du père, & cette image produiſoit plus d'effet que tous les diſcours que cette femme auroit pu tenir.

ration. --- Nous nous reverrons, Varuccy, & vous ſçaurez mes intentions. Laiſſez-moi.

Edouard fait appeller Truſſel : — Je viens de voir le lord Varuccy ; je voulois lui parler de ſa fille, d'un amour qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de ſubjuguer : je ne ſçais pourquoi j'ai héſité à m'expliquer,... Cet homme a une infléxibilité que j'eſtime, & qui cependant me déplait ; il m'a, en quelque ſorte, accablé de ſa vertu : ſeroit-il au-deſſus de la ſéduction ? il s'eſt obſtiné à me repréſenter que je devois hâter un hymen arrêté pour mon malheur. Truſſel, vas le voir de ma part, promets-lui ... toutes les richeſſes, les places les plus brillantes ; qu'il engage ſa fille à ſe montrer à la cour : fais-lui entrevoir, en ménageant cette fierté d'ame qui me pèſe, qu'il peut tout attendre de ſon ſouverain. — Vous croyez, ſire, à cette fermeté inébranlable ? ce faſte de ſévérité échouera devant l'attrait des grandeurs. Ce qui réſultera de cette hauteur de ſentiments dont votre majeſté s'étonne, c'eſt que le lord Varuccy mettra ſa complaiſance à un plus haut prix qu'il n'auroit dû faire ; notre devoir, ſire, eſt de vous obéir, & de briguer la gloire de vous aſſervir juſqu'à nos moindres vo-

lontés : pourrions-nous penſer autrement ? vous avez daigné écouter ce Français ! ne ſçavez-vous pas que cette nation ſe pique de ſingularité, & d'une certaine galanterie qui n'eſt que l'abus de la tendreſſe ? on diroit que leurs rois ne ſont que de ſimples chevaliers, tant ils ſont attachés à cet honneur prétendu, dont les vrais monarques peuvent s'affranchir, quand il contrarie leurs plaiſirs ou leurs intérêts ! J'oſe vous répondre, & je ne crois point l'avancer légérement, que Varuccy ſera le premier à preſſer ſa fille de ne plus ſe cacher à vos regards.

Truſſel court chez le lord, & demande à lui parler : Varuccy pénétré d'indignation & d'horreur pour le vil courtiſan, ne ſçauroit pourtant lui refuſer l'entretien qu'il ſollicite ; il pouvoit être envoyé par le roi, & le lord étoit bien éloigné de vouloir manquer à ſon ſouverain ; une vertu ſévère ne fait que nous rendre plus ſacrée la ſoumiſſion que nous devons à nos ſupérieurs. Truſſel met en uſage tous les reſſorts d'un génie délié, nourri dans l'artifice & la ſoupleſſe des cours, pour faire entendre quel étoit l'objet de ſa viſite ; le lord l'écoutoit avec une attention froide & même dédaigneuſe ; enfin il prend la parole : — Mylord, vous vous êtes expliqué clai-

rement : le roi aime ma fille, & c'eſt vous qui me preſſez de la déterminer à céder aux deſirs de ſon maître. Vous n'entrez point, interrompt Truſſel, tout-à-fait dans mes vûes. Ce n'eſt point là, mylord, préciſément ce que je vous ai dit. Il eſt des ménagements, des façons de voir & de ſe conduire ſans trop ſe compromettre... Il y a plus de cinquante ans que vous vivez à la cour, & je ne vous parle point une langue étrangère; au reſte il faut vous décider : quelle eſt la réponſe dont vous me chargez pour le roi ? — Je la porterai moi-même, & à l'inſtant. — Vous ne voulez donc pas... — Il eſt inutile de nous entretenir davantage ; ſa majeſté ſçaura ... Mylord, ſoyez aſſuré que je ferai mon devoir.

Truſſel ſe hâte de rendre compte à Edouard de ſa converſation avec Varuccy.

Le malheureux père eſt dans un anéantiſſement inexprimable. A peine a-t-il perdu de vûe Truſſel, qu'il tombe ſur un ſiège, comme terraſſé ſous la force du coup ; il garde un ſilence ténébreux; enſuite il ſort de ce profond accablement : — Voilà donc pour quelle raiſon Edouard demandoit que ma fille parût à la cour, & l'on voudroit qu'un père ... l'idée ſeule me fait mourir de douleur & de honte. Non, Edouard

n'eſt point capable d'exiger cette complaiſance baſſe & criminelle. Ce ſera ce vil corrupteur des cours qui aura encouragé le roi dans une paſſion, dont il doit repouſſer juſques à la penſée... Alix ſeroit-elle informée de la faibleſſe du monarque? Voyons-la; eſſayons de pénétrer la vérité, ſans employer le pouvoir paternel ... ma fille aſſurément n'eſt point complice de cet amour; elle ne ſçauroit avoir d'autres ſentiments que ceux qu'inſpirent l'honneur & la vertu. Si elle étoit coupable ... ô malheureux père!.. il ne te reſteroit plus qu'à mourir, & ce ne ſeroit jamais aſſez-tôt.

Edouard attendoit Varuccy avec impatience; mille orages différents bouleverſoient ſon ame; c'eſt dans cette eſpèce d'accès de fureur que le trouve Ribaumont qui veut encore l'adoucir, & lui repréſenter ſes devoirs; alors éclate dans toute ſa fougue la paſſion du monarque: — J'adore madame de Salisbury, je ne puis plus vivre ſans la poſſéder, & ce n'eſt pas envain que je porterai le nom de roi ... je ſuis indigné qu'un Français vienne à ma cour me donner des leçons...—Des leçons, ſire! je ſçais tout le reſpect qui vous eſt dû, & je n'y ai point

manqué : mais, ſire, j'ai oſé vous traiter comme nous traitons nos ſouverains : nous les aimons, & notre amour leur eſt garant de notre obéiſſance ; nos rois ſont nos premiers chevaliers ; s'ils étoient capables de ſe livrer à quelque faibleſſe, ils auroient le courage d'entendre la vérité ; ce ne ſont pas des eſclaves qui les ſervent : ce ſont des amis qui briguent la gloire de verſer pour eux juſqu'à la dernière goutte de leur ſang. Joinville étoit le digne ſerviteur de Louis, & ce prince ne s'offenſoit point que ce brave chevalier fût d'un avis contraire au ſien. Vous aimez madame de Salisbury ; vous ne pouvez parvenir à être payé de retour ... & vous voulez qu'un père ... ſire ... Edouard ... grand homme n'écoutez

---

Nos premiers chevaliers, &c. S'il y a eu un de nos rois qui ait eu ce caractère, ce fut le roi Jean : il en donna des marques éclatantes à la funeſte journée où il perdit ſa liberté.

Ce ſont des amis, &c. A cette même journée, notre brave nobleſſe fit bien voir ſon amour pour ſes ſouverains. Quand le roi Jean fut pris, on trouva couverts de bleſſures & morts autour du prince, tous les vaillants chevaliers qui l'accompagnoient.

n'écoutez que votre cœur : il ne peut vous égarer. C'eſt un Français qui vous aime, qui chérit votre gloire ; & Truſſel votre ſujet vous trahit, vous deshonore ! Prince, un chevalier vous a parlé ; je n'ai pas le langage d'un courtiſan, & ne veux point l'avoir. Si mon ſéjour ici déplait à votre majeſté, je quitte Londres : mais mon dernier mot ſera que le roi d'Angleterre ne doit point reſſembler aux autres hommes ; ils ſont ſubjugués par leurs paſſions, & vous êtes fait pour dompter les vôtres ; voilà la première victoire qu'il vous convient de remporter. Avant que de partir, j'exigerois cependant, ſire, une grace de vous. — Quelle eſt-elle ? Parlez. — Qu'il me fut permis de me meſurer avec le perfide qui eſt votre ennemi plus que vous ne penſez, & de venger la chevalerie... — Et quel eſt cet objet de votre haine ? — Pouvez-vous, ſire, le demander ? au nom de perfide, ne reconnaiſſez-vous pas cet indigne chevalier ? faut-il nommer le lord Truſſel ? — Que dites-vous ? — Oui, prince, voilà l'homme dont je voudrois percer le cœur, qui vous entretient dans l'oubli de vous-même, qui vous cache la vérité, qui flétrit votre gloire, qui dégrade Edouard.

Ah ! ſire, voyez couler mes larmes : ce ſont celles de l'eſtime, j'oſe dire, de l'amitié ; je ſuis Français : mais j'adore le grand homme partout où je le trouve ; tel eſt le caractère de ma nation ; vous avez mérité tous mes hommages, & je vous l'ai dit : après mon roi, vous êtes le monarque qui m'eſt le plus cher. Edouard court, en pleurant dans les bras de Ribaumont : — Généreux Français, vous me prouvez bien que votre nation eſt auſſi eſtimable qu'elle ſçait plaire ; excuſez des mouvements ... je brûle pour madame de Salisbury, & je ne puis obtenir ſon amour, une parole, un regard !

Avec Ribaumont, Edouard étoit ce héros qui, dans la ſuite, s'eſt couvert d'une gloire éclatante, & a été notre vainqueur ; Truſſel revenoit-il auprès de lui, ce monarque ſe montroit ſous les traits qui ont jetté

Qui ont jetté la faibleſſe & l'aviliſſement &c. Edouard, dans ſa vieilleſſe, eut la douleur de voir, ſi l'on peut le dire, la fortune le trahir, & ſes ennemis ſe relever de leurs pertes ; la mort de ſon fils le prince de Galles, appellé par les Anglais *le prince noir*, le plongea dans une mélancholie qui le précipita au tombeau. Ce monarque, qui occupe la première place parmi

la faibleſſe & l'aviliſſement ſur les derniers jours de ſon règne ; ſon vil corrupteur ne tardoit pas à détruire

les rois d'Angleterre, éprouva toute l'inſtabilité des illuſions humaines, ainſi que la baſſeſſe & l'ingratitude des courtiſans ; avant que d'expirer, on lui vola un anneau de prix qu'il avoit au doigt, & perſonne ne reſta auprès de lui. » Il n'y eut (dit Rapin Thoyras) » qu'un ſimple prêtre qui s'étant trouvé » là par hazard, & le voyant abandonné à lui-même dans ſon » agonie, s'approcha de ſon lit pour le conſoler. » Que ce ſpectacle parle en faveur de la religion ! quand elle n'auroit d'autre avantage que d'ouvrir ſon ſein au malheur, de le plaindre, de le ſecourir, ne ſeroit-elle pas reſpectable & chère au vrai philoſophe ? la fin d'Edouard eſt un tableau des plus frappants & des plus inſtructifs. Ce ſont de ſemblables images qui peuvent rendre utile la lecture de l'hiſtoire, & non ces fauſſes idées qu'on nous y donne de la grandeur, de la réputation, de l'éclat. J'oſe le dire hautement : l'hiſtoire a plus contribué à l'égarement & à la perverſité de l'eſprit, qu'elle ne l'a redreſſé & éclairé ; que de princes, de perſonnages ſupérieurs pour les places, pour les talents, euſſent fait le bien, s'ils avoient ſuivi leur nature, & qu'ils ne ſe fuſſent pas attachés à ſe former ſur ces prétendus grands hommes que nous vante l'hiſtoire ! Des hiſtoriens philoſophes, voilà ce qui a manqué à ce malheureux genre humain ; voilà ce qui eût fait la baſe de ſa raiſon, de ſa morale, de ſa félicité. Si M. Rouſſeau de Genève a voulu enviſager ſous ces traits pernicieux que je reproche à la plupart des

les nobles impreſſions qu'avoit excitées le chevalier Français. Edouard impatient de voir Varuccy, étoit retombé dans ſon emportement, défaut dont ce prince ne put jamais ſe corriger, & qui a mêlé des ombres à l'éloge que lui doit la vérité.

Varuccy quitte ſon appartement pour paſſer dans celui de ſa fille; il prie Maly de ſe retirer, & ordonne qu'on le laiſſe ſeul avec la comteſſe; elle ne ſçait à quelle cauſe attribuer l'air ſombre avec lequel ſon père l'aborde; il s'aſſied, & éxige que madame de Salisbury ſe place à ſes côtés. Après l'avoir regardée quelque temps, il prend la parole : je vous ai élevée dans des principes qui juſqu'à préſent avoient fait mon bonheur & le vôtre; j'étois perſuadé qu'il n'y avoit rien qui ne dût céder à la vertu, qu'elle étoit au-deſſus de l'opulence & des dignités, qu'il falloit

écrivains, ce ramas indigeſte de pitoyables raiſonnements, de principes évidemment faux qu'on appelle de la metaphyſique, & des connaiſſances, il a bien eu raiſon de s'élever contre les arts; il n'eſt point d'abus de l'ignorance qui entraînent une telle dépravation : mais ces mêmes arts employés à nous tracer une idée vraie de la vertu, à la faire aimer, ſont ſans doute des préſents du ciel qui méritent notre eſtime, & notre reconnaiſſance; & c'eſt en les cultivant, que nous nous rapprochons de cet Etre ſuprême dont nous ſommes les images.

toujours être prêt, ſi les circonſtances le demandoient ; à lui ſacrifier ſa fortune & ſa vie ; qu'après Dieu nous n'avions point d'autre objet de notre attachement & de nos hommages. J'ai vécu, ma fille, & à la cour. J'ai vû avec peine, il eſt vrai, qu'il ſe trouvoit des occaſions où l'on étoit forcé de ſe relâcher de ce ſyſtême d'auſtérité auquel une ame pure aime à ſe ſoumettre ; ſans la conſidération, l'exiſtence eſt un fardeau qui pèſe, & il y a de l'adreſſe à ſaiſir les moyens qui nous procurent cette vie factice bien ſupérieure à celle que nous avons reçue de la nature. Ma fille, ce n'eſt point pour nous que nous vivons : c'eſt pour tout ce qui nous environne ; la faveur du prince, dans le ſéjour que nous habitons, eſt l'unique but où tendent tous les vœux. Quel plaiſir ne goûtons nous point à ſentir que nous excitons l'envie, & qu'on nous croit au faîte du bonheur ! Voilà la félicité de la cour ; à chaque inſtant nous ſommes avertis de cette félicité par des murmures jaloux qui n'oſent s'élever. Nous meſurons, en quelque ſorte, notre grandeur par le dégré d'abaiſſement où ſont deſcendus nos rivaux.

La comteſſe étonnée d'entendre parler ainſi ſon père, lui témoigne ſa ſurpriſe : — Mylord, je vous

l'avouerai : je demeure interdite ; ces expreſſions dans votre bouche ſont nouvelles pour moi ! Varuccy examine encore quelques inſtants ſa fille, & reprend ſon entretien ; je vous l'ai dit : j'ai vécu ; l'expérience m'a détrompé de cet enthouſiaſme que les courtiſans regardent d'un œil de compaſſion ; s'élever à quelque prix que ce ſoit, & faire ramper les autres : voilà, ma fille, à quoi ſe réduit l'art de repréſenter ſur ce brillant théâtre que dévorent tous les yeux ; le ſort vous y deſtine une place qu'envieront nos ladys ; je me ſuis apperçu que notre monarque pouvoit vous préferer ... vous pénétrez dans ma penſée ... ſon mariage avec la princeſſe de Haynaut eſt différé ... ma fille, il ne tient qu'à vous peut-être de voir à vos genoux la cour, toute l'Angleterre ; la fortune vous appelle, lui réſiſteriez-vous ? — Quoi ! mylord Varuccy voudroit ... non, il ne ſçauroit avoir changé à ce point ; & ſi ma malheureuſe deſtinée avoit égaré ce père ſi vertueux, ſi reſpectable, ce ſeroit moi qui oſerois le ramener ſur ſes premières traces, lui rappeller ſes leçons, ſes exemples à jamais gravés dans mon cœur... — Ma fille ! tu te ſentirois la force de fouler aux pieds cet éclat qui t'attend ... de ſacrifier tout à la vertu ?.. de mourir pour elle ? — En doutez-vous, mon père ? &

croyez-vous que votre fille pût balancer ? plutôt expirer cent fois ... Varuccy ſe lève avec tranſport, & ſe jettant dans les bras de madame de Salisbury : — Embraſſe-moi, Alix, ma fille, ma chère fille ! tu es donc digne de ton père !—Qu'ai-je entendu tomber ? ô ciel ! un poignard, mon père ... échappé de votre ſein ! — C'étoit ... pour te frapper, pour m'immoler moi-même ſur ton corps palpitant, ſi je n'euſſe retrouvé ma chère Alix, une fille qui ſera ma conſolation, l'honneur de ma vieilleſſe ; eh ! que tu as bien connu ton père, quand tu n'as pû imaginer qu'il fût capable de ſe démentir ! Alix, je n'ai donc rien à craindre ; mon deſſein a été de t'éprouver, de te donner une idée des ſentiments, & des entretiens de ce monde corrompu ; ſi ma fille eût héſité, je te le répéte : je devenois ſon meurtrier, & ma mort ſuivoit la ſienne : mais je puis me repoſer ſur ta vertu. Apprends donc le plus grand des malheurs pour nous, pour l'état : le roi alloit épouſer la princeſſe de Haynaut, & tu lui as inſpiré une paſſion ... tu pâlis !

Madame de Salisbury ſe précipite aux genoux de Varuccy : — Mylord, connaiſſez votre fille, tous les tourments qui l'accablent ; liſez dans ce cœur qui

vole au-devant de vos coups ; hélas ! c'eſt vous montrer mon bienfaiteur, mon père, que de m'arracher la vie. Sçachez que je n'ignore point l'amour du roi, qu'il m'a écrit, qu'il m'a parlé, que mon ame... —Tu aurois pour ton maître d'autres ſentiments que ceux du reſpect & de la reconnaiſſance ? La tendreſſe la plus vive, mon père, reprend la comteſſe, en verſant un torrent de larmes. — Que dis-tu, malheureuſe ? — Oui, mon père, oui mylord, l'amour le plus violent me déchire ; il eſt né avec moi, cet amour qui fait mon ſupplice ! mon cœur avoit prévenu l'aveu de notre monarque ... vous me regardez d'un œil d'indignation ? ſuſpendez votre colère ; j'ai pû avoir une faibleſſe : je l'ai étouffée dans mon ſein ; je me ſuis toujours montrée votre fille ; j'ai repouſſé, j'ai rejetté les vœux du roi ; il n'a ſurpris aucun de mes ſentiments. Voilà ce qui me faiſoit embraſſer la retraite ... voilà ce qui cauſera ma mort ... oui, Edouard eſt mon maître : je le ſens à l'empire qu'il a ſur ma raiſon même ; mon père, cette raiſon ne me ſoutient plus, elle m'abandonne ; je ſuis toute à la douleur : mais, encore une fois, ſoyez aſſuré que vous n'aurez point à rougir de m'avoir donné la vie, que jamais Edouard ... tous ſes ſerments, mon père, vous

pouvez les éxiger ; cet amour dont je ſuis la proye, ne triomphera point. Que dis-je ? faut-il montrer au roi de la haine... — Quelle expreſſion vous échappe, Alix ! non, ce n'eſt point par des ſentiments de haine que vous devez combattre un penchant qu'il ne vous appartient pas de faire naitre, & d'entretenir : c'eſt par une conduite noble, ſoutenue & modeſte, que vous rappellerez le prince à ſes devoirs, & que vous remplirez les vôtres ; je ne veux point entrer dans les détails de cette paſſion qui ne peut qu'être inſenſée & criminelle ; j'ai votre parole ... que vous ſerez toujours digne de moi ; je compte ſur vous, comme ſur moi-même ; c'eſt tout vous dire ; adieu. Le roi va ſçavoir ce qu'il doit attendre de nous deux.

La conteſſe envoye chercher Maly, qui la trouve mourante, & noyée dans les pleurs : — O ma ſeule amie ! viens recevoir mes derniers ſoupirs ; mon père ſçait tout, qu'Edouard m'aime, qu'il eſt aimé, que jamais je ne trahirai ma vertu ... que je me meurs, Maly ; eh ! le moyen de réſiſter à ces aſſauts ! mon père eſt allé chez le roi ; quels nouveaux malheurs réſulteront de cette entrevûe !

Varuccy ſe préſente devant Edouard qui fait retirer les courtiſans : — Varuccy, on ne vous a rien

caché : que dois-je eſpérer de votre complaiſance ... de votre amitié pour moi ? votre fille... — Sire, je viens d'avoir avec elle une converſation où elle m'a développé ſon cœur. — Elle me hait ? — Alix rend avec plaiſir à votre majeſté tous les hommages qui lui ſont dûs ; elle diſpute même de ſoumiſſion & de zèle avec tous vos ſujets : mais ma fille, la comteſſe de Salisbury, n'eſt point faite pour être la rivale de la princeſſe de Haynaut, & tout autre rang que celui de votre épouſe... Je viens apporter à vos pieds, la tête d'un vieux ſerviteur qui a ſçu vous aider de ſon courage, de ſes conſeils ... & qui ſçaura mourir... — Qu'ai-je entendu ? — La vérité, ſire ; la vérité qu'on s'obſtine à vous cacher, & qui vous parle par ma bouche ... ah ! prince, ah ! mon maître, vous éxigeriez... — Que vous ſoyez puni, ingrat, d'avoir offenſé votre bienfaiteur... — Non, ſire, je ne vous ai point offenſé : mais je dois vous ouvrir les yeux ſur l'excès de votre égarement, & j'aime aſſez votre gloire pour vous empêcher de la compromettre, en vous livrant à un amour ... qui nous deshonoreroit tous deux, ſire ; je puis vous ſacrifier ma vie, mais mon honneur... — Perfide, ſans doute, c'eſt vous qui encouragez votre fille dans ces mépris... — Sire, ma fille n'apprit

jamais de moi qu'à vous reſpecter ; il eſt vrai, je l'ai inſtruite à ne pas écouter un aveu qu'elle ne doit point recevoir. Puiſque je ſuis coupable aux yeux de votre majeſté, que toute l'étendue de mon crime lui ſoit dévoilée : je n'ai pas eu beſoin d'inſpirer à madame de Salisbury le parti qu'elle devoit prendre ; elle eſt aſſez forte de ſa vertu, ſans que ſon père la ſoutienne ; je l'ai interrogée ; j'ai ſondé les replis de ſon ame ; ſi j'y avois ſurpris un ſentiment indigne de ſa naiſſance, je faiſois mon devoir, ſire : le fer étoit prêt : je l'enfonçois dans ſon cœur, dans le mien. — Téméraire, vous viendriez me braver ! toute ma fureur... — Sire, je l'ai dit à votre majeſté, voilà ma tête. J'ai rempli ma carrière ; je ſerai bientôt hors d'état de vous ſervir : que m'importent le peu de jours qui me reſtent à vivre ? Dumoins je mourrai avec l'aſſurance que ma fille ne ceſſera d'aimer ſon père, & ſon honneur. Diſpoſez de mon ſort : n'êtes-vous pas mon maître ? — Oui, je le ſuis, barbare ... je voulois être ton protecteur... ton ami ... tu me forces à te montrer le ſouverain... eh bien ! il va paraître : qu'à l'inſtant tu commandes à ta fille de s'offrir à ma vûe, ou qu'on te traîne à la Tour. — A la Tour, ſire ; je m'y rends, moi-même

de ce pas. — Une audace inſultante ! holà, gardes ; que Varuccy, dès ce moment, ſoit renfermé dans la priſon.

Ribaumont entre avec impétuoſité : — Qu'ai-je vû, ſire ? — Une punition que je devois à la majeſté outragée ; qu'on ne me parle plus : je ſuis las d'avoir employé la douceur. C'eſt vous qui m'avez fait deſcendre du thrône pour ramper aux pieds d'une femme ! voilà bien la faibleſſe de ces Français, les eſclaves d'un sèxe dont l'orgueil les maitriſe ! Ribaumont, quittez mes états ; allez dans votre pays porter ce fanatiſme de *courtoiſie* que nous ne voulons point adopter ; laiſſez-nous ce caractère que vous oſez traiter de férocité ; je veux avoir ... toute la barbarie... — Non, ſire, vous ne l'aurez point ; je vous ſuis trop attaché pour vous abandonner à vous-même dans ces accès de violence dont vous rougirez ; eh ! que venez-vous de faire ? de priver de ſa liberté un miniſtre, un fidèle ſujet, un veillard, un père ... & pour quel crime ?.. qu'on vole à cet infortuné, que vos bienfaits accumulés réparent cet emportement ... Ah ! ſire, eſt-ce Edouard que j'enviſage ? eſt-ce Edouard qui charge de fers les mains de Varuccy ?.. Vous paraiſſez ému !

Truſſel accourt : — Sire, Varuccy ſe répand en plaintes, en menaces : il veut écrire à ſa fille ; je m'y ſuis oppoſé. — Ribaumont, vous l'entendez ! & toujours cette molleſſe françaiſe que vous voulez faire paſſer dans mon ame ! Je ſerai Anglais ; je ſerai roi, & je châtierai les audacieux qui luttent contre ma puiſſance. — Quoi ! ſire, le lâche Truſſel... Chevalier, interrompt le bas courtiſan, oubliez-vous où vous êtes ? Je ne ſerai pas toujours à Londres, lui dit Ribaumont ; j'aime à croire qu'il vous reſte encore aſſez de courage pour venir me trouver au lieu que je vous indiquerai. Un défi en préſence du roi, répond Truſſel ! Ribaumont, reprend le monarque, vous me manquez de reſpect ; je ſuis fatigué de vos hauteurs ; ces Français préſomptueux ne connaiſſent de roi que leur ſouverain ... ſortez de ma préſence, & allez hors de l'Angleterre propoſer des cartels à vos concitoyens. (le chevalier veut répliquer) Sortez, vous dis-je, ou vous m'obligeriez à vous faire reſſouvenir qui je ſuis. (Ribaumont ſe retire, rempli d'indignation,) Truſſel, je ne veux plus me conduire que par tes conſeils : c'eſt toi ſeul dont le zèle cherche à me plaire ; ſers ma fureur, ou plutôt mon amour : que madame de Salisbury ſoit conduite ici ; elle écoutera ma tendreſſe, ou ma vengeance accable

le père, la fille, la fille même ... je ne me connais plus ... funeſte paſſion ! quelle flamme tu allumas dans mon ſein ! elle va tout dévorer.

Madame de Salisbury parait, & dans quelle ſituation ! quel ſpectacle pour les regards d'un amant qui n'étoit plus maître de contenir ſes tranſports ! Ses beaux cheveux épars, & flottants ſur un ſein d'albâtre, des yeux enchanteurs couverts de larmes, qui leur prêtoient un nouveau pouvoir, tous les attraits, tout l'intérêt dont le déſordre de la douleur anime la beauté : c'eſt ſous cet aſpect que la comteſſe s'offre à la vûe du roi ; elle court ſe jetter à ſes pieds, & au milieu des ſanglots : — Sire... ſire... rendez-moi mon père ; j'embraſſe vos genoux ... j'y mourrai, ſire. Edouard s'empreſſe de la relever ; il eſt frappé de tant de charmes ; il ordonne à madame de Salisbury de s'aſſeoir : — Pardonnez, madame, au déſeſpoir d'un amant que vous contraignez à ſe ſervir de l'autorité, lorſqu'il ne vouloit faire valoir auprès de vous, que les droits de la tendreſſe la plus vive : mais votre inſenſibilité, votre hauteur ne connaiſſent aucun ménagement. Vous ſçavez que vos premiers regards allumèrent dans mon ame un feu que j'ai moi-même combattu pendant la vie de votre époux. Je me ſuis

ſoumis à ce qu'exigeoit un engagement qui cauſoit mon ſupplice. Salisbury eſt au tombeau ; vous n'avez plus à m'oppoſer cette foi tyrannique que reclame l'hyménée, & vous me refuſez juſqu'au plaiſir de vous voir, de lire dans vos yeux !.. vous ne me répondez que par des larmes ! — Eh ! ſire, il ne me reſte que des pleurs pour ma défenſe ... ils ne vous touchent point ! — Ils ne me touchent point ! eſt-ce à vous, madame, à douter de l'empire que vous avez ſur mon cœur ? ah ! ces larmes y portent tous les tourments. Eh ! que vous demandé-je ? que des ſentiments de reconnaiſſance, de pitié pour le plus ardent amour qui me dévore ? Belle Salisbury, je ne ſuis plus maître d'impoſer des loix à cette paſſion que vous payez de trop d'ingratitude : — Non, ſire, non, je ne ſuis point ingrate ; ſi mon ame vous étoit connue !.. ſire, je retombe à vos pieds : mon père eſt dans les fers... — Ils vont être briſés ; il reprend auprès de moi ſa place, ma faveur, mon amitié ; après Edouard, ce ſera lui qui régira l'Angleterre ; je vous en donne ma parole ; que voulez-vous de plus ? mais que ſa fille... — Sire, n'achevez point ; je ſauve à votre gloire une explication qui la flétriroit ; c'eſt tout ce que je puis dire à votre

majeſté : je n'acheterai pas la liberté de mon père à un prix qui nous feroit rougir tous trois ; lui-même il me déſavoueroit, ſi j'eſtimois aſſez cette liberté pour la préférer à l'honneur ; voilà ce que le père & la fille chercheront à conſerver juſqu'au dernier ſoupir ; vous voulez des victimes ... nous les ſerons, ſire. — Et où allez-vous, madame ? demeurez, demeurez. Je ſuis donc un tyran, un barbare qui ſe repaît de vos larmes, qui brûle d'immoler le lord Varuccy, vous ... vous que j'adore, que j'idolâtre, qui regnez ſur tous mes ſens !.. ah ! madame ... ah ! cruelle, n'abuſez point de ces tranſports de flamme ; ſongez ... que je ſuis capable de tout, que l'extrême amour touche à l'extrême fureur : vous connaiſſez Edouard, la violence de ſon caractère, alors qu'il eſt offenſé ; tremblez ... votre père... — Sire, mon père ne peut que mourir, & ſi la tendreſſe, qu'il a pour moi, ne le retenoit, peut-être eût-il déjà prévenu votre injuſtice ; oui, votre injuſtice : je prononce hautement ce mot, & c'eſt à vous-même que je porte mes plaintes. Quel eſt le crime de mon père, d'un digne ſerviteur qui vous a conſacré tous les inſtans d'une vie dont la fin eſt par vous empoiſonnée d'amertume ? il frémit à

l'idée

l'idée ſeule...ſire, je ne m'arrêterai point ſur cette image. Je n'avois pas beſoin des conſeils paternels pour aimer la vertu, pour remplir mon devoir : je ſçais tout ce qu'il m'impoſe ... & quand mon cœur payeroit de quelque ſenſibilité cet amour, qui fait tous mes malheurs, à quoi me conduiroit ma faibleſſe ? ſire, m'eſt-il permis de vous aimer ? & à quel titre ? il n'eſt que le trône ... il attend la princeſſe de Haynaut, & il lui eſt dû. Eh ! ce n'eſt pas votre amour que j'intercède : c'eſt votre compaſſion, votre humanité : que mon père ſoit libre, & j'irai mourir avec lui dans quelque retraite ignorée, loin de la cour, loin de vous ... loin de vous ! Je ne me reſſouviendrai que de vos bontés, & j'oublierai les maux que vous nous cauſez...C'eſt donc par vos coups, ſire, que j'expire dans les larmes !.. — Adorable Salisbury, il n'y auroit que votre vertu que vous m'oppoſeriez ! mes vœux ne vous déplairoient point, ſi vous étiez mon égale !.. — Si je l'étois, ſire ... rendez-moi le lord Varuccy, & laiſſez-moi vous fuir.

Non, s'écrie Edouard, en ſe jettant aux pieds de madame de Salisbury, vous ne me fuirez point. Souveraine de mon cœur, maitreſſe de ma vie, je veux ſans ceſſe vous voir, vous adorer, vous parler

de ma tendreſſe. Charmante Salisbury, que vos larmes s'arrêtent; vous allez connaître votre roi, votre amant, l'amant le plus épris... vous verrez ſi Edouard mérite d'être aimé. — Et mon père, ſire ? — Je vais régler ſon ſort, le vôtre... dans un moment... ne quittez point ce palais ; daignez attendre... — Sire, & quel ſeroit votre deſſein ? — De vous donner des témoignages éclatants d'un amour dont vous ne vous offenſerez pas ; n'ayez aucune crainte : qui ſçait vous aimer ne doit point allarmer votre vertu.

Le monarque s'empreſſe de ſortir, & laiſſe madame de Salisbury ſeule, & livrée à une foule de réflexions oppoſées les unes aux autres. Il y a des moments où remplie de ſa paſſion, elle embraſſe des illuſions flatteuſes : mais toute entière à une vertu inflexible, bientôt elle enviſage la perte du lord Varuccy, la ſienne propre ; elle eſt prête à ſacrifier ſa vie, plutôt que de riſquer la moindre démarche qui compromette ſa réputation.

Son père, priſonnier à la Tour, loin de céder à la diſgrace, ſe fortifioit dans la réſolution généreuſe de combattre le penchant du ſouverain ; ſon honneur lui défendoit dans cette occaſion juſqu'à la pen-

ſée de s'abbaiſſer à la moindre complaiſance, & il s'étoit engagé à preſſer le mariage du roi avec la princeſſe de Haynaut. La mort, diſoit-il à ſes amis qui étoient venus le voir, ne m'inſpire nul effroi; j'ai connu le néant des plaiſirs, des grandeurs, de la vie; j'ai éprouvé qu'il n'y avoit que le ſentiment de la vertu, qui ſurvecût, en quelque ſorte, à nous-mêmes. Qu'on eſt heureux lorſqu'on n'a aucun reproche à ſe faire! j'aime mon maître; je le plains, & je ſuis aſſuré qu'il m'honorera de ſes regrets. Sa paſſion éteinte, j'en appelle à ſa grande ame: elle eſt juſte, noble, capable de connaître ſes fautes, & de les réparer. Que ma fille ſoit toujours digne de moi! ce ſont les ſeuls vœux que je forme aujourd'hui. Pourroit-elle démentir ſes premières années, les éxemples qu'elle a puiſés dans le ſein de ſa famille?.. elle ſçaura mourir ainſi que ſon père.

Madame de Salisbury étoit inquiéte ſur la ſuite de ſon entrevûe avec le roi. Un lord paraît, s'approche reſpectueuſement: —Madame, permettez que je vous conduiſe où des ordres ſuprêmes vous appellent. La comteſſe troublée, donne ſa main en tremblant: elle fait pluſieurs queſtions au lord, qui s'excuſe ſur ſon refus de ſatisfaire ſa curioſité: ils

traverſent une infinité de vaſtes appartemens ; enfin ils arrivent à la porte d'un ſallon ; il s'ouvre. Edouard étoit aſſis ſur ſon thrône, entouré de ſes courtiſans les plus en faveur ; ils avoient tous l'ordre de la jarretière. Ribaumont, que le roi avoit rappellé, lui parloit bas, lorſque madame de Salisbury vint à entrer : auſſitôt Edouard deſcend de ſon trône avec précipitation, court vers elle, lui tend une main, & de l'autre poſant une couronne ſur ſa tête : venez, lui dit-il, madame, partager avec le ſouverain de l'Angleterre, & ſon empire, & les hommages de ſon peuple ; ſoyez mon épouſe ; ſoyez reine ; la beauté, l'amour, la vertu vous appelloient au thrône, & en vous y plaçant, je remplis mes vœux, & tous ceux de mes ſujets ; ils applaudiront à mon choix : il eſt digne de leur maître ; votre père eſt libre, & va s'offrir à vos yeux ; je réparerai les déſagrémens que je lui ai cauſés. Sire, dit, Ribaumont, la beauté eſt faite pour regner : c'eſt notre première ſouveraine.

Madame de Salisbury, accablée, ſi l'on peut le dire, de cet évement ſi peu attendu, n'a que la force de proférer quelques paroles mal articulées : — Sire ... le thrône n'eſt point ma place ... c'eſt la princeſſe de Haynaut... Oui, c'eſt elle qui doit s'y aſſeoir, dit le lord

Varuccy, entrant avec impétuoſité. Sire, que m'a t-on appris ?.. ma fille... que vois-je ? la couronne ſur ſa tête !.. & c'eſt à ce prix, que mes fers ſeroient briſés ! qu'on me remène à la Tour. Mylord, écoutez, interrompt Edouard, je ne vous avois fait que trop entendre juſqu'à quel point votre fille m'étoit chère ; je lui donne ma main ; je la nomme reine ; & vous vous oppoſeriez encore à cet amour, qui fera le charme de ma vie ! Quoi ! ma fille, dit Varuccy, tu ſouffrirois que notre maître t'élevât juſqu'à lui ! tu uſurperois un rang où le ciel ne t'a point fait naître ! le roi deviendroit infidèle à ſa promeſſe ! une princeſſe, nommée déjà ſa femme par toute l'Europe, te ſeroit ſacrifiée !.. Alix, où donc eſt la vertu, s'écrie ce reſpectable vieillard, en verſant des larmes amères ? ne mérite-t-elle pas qu'on lui immole des thrônes, ſon cœur... Tu m'entends ; ſois ma fille ; tombe aux genoux du roi ; dépoſes-y cette couronne, & ſi tu ne peux obéir à ton devoir, ſans ſuccomber ſous l'effort... va mourir ... ſi tu réſiſtes encore, je vais t'en donner l'exemple.

Varuccy tire un poignard de ſon ſein : — Sire, voici le remède à tous les maux ; ſi ma fille eût été capable d'une faibleſſe deshonorante, je l'ai dit à votre

majeſté : je lui euſſe arraché la vie de ce même poignard que vous voyez ; il m'a ſuivi dans ma priſon. Aidé de ce ſecours, on brave les malheurs & les bourreaux... Eh bien ! Alix, décide-toi : oſe porter la couronne, & je me perce de cent coups aux pieds du roi. Edouard allarmé : — Que dit-il ?. arrêtez .. qu'on lui arrache ce fer. — Qu'on ne m'approche point, ou je me frappe... Il eſt ſur mon cœur ; donnez-moi votre parole royale, ſire, que ma fille ne ſera point votre épouſe, avant que j'aye parlé à votre majeſté, & il tombe de mes mains ... vous héſitez !.. Généreux Français (s'adreſſant à Ribaumont) joignez vos priéres aux miennes, & que le roi m'accorde cette grace. Qu'exigez vous, cruel, répond Edouard ?.. eh bien ! je promets de vous entendre ; ſongez au ſacrifice que je vous fais, combien il en coûte à mon cœur ! Mais je ne veux point que la mort du père de ce que j'aime enſanglante des moments pleins de charmes ; c'eſt plaire à la maitreſſe de mon ame, que m'empreſſer de conſerver vos jours ; puiſqu'il le faut, je retarderai de quelques inſtants cet hymen ; ſouvenez-vous que c'eſt pour bien peu de moments que ma parole eſt engagée ; ne l'eſpérez pas : mon cœur ne changera point, & ce ſera toujours la

charmante Alix que l'on verra reine d'Angleterre & d'Edouard.

Varuccy jette le poignard : — Sire, je ſuis content ; votre majeſté m'entendra ; je ſuis certain qu'Edouard ſera notre digne monarque. O ciel ! s'écrie le roi, que vois-je ? madame de Salisbury a perdu l'uſage des ſens ! ah ! barbare, voilà votre ouvrage !.. je n'ai rien promis ... r'ouvre les yeux, adorable Salisbury ; ton amant n'écoute que ſon amour ; il te conduit à l'autel ; tu règnes ſur l'Angleterre, ſur moi ; eh ! ne puis-je te donner l'empire du monde entier ? reviens, reviens à la vie.

Madame de Salisbury attache ſes regards mourants ſur le ſouverain : — Sire, permettez que je me retire pour quelques inſtants : — Non, vous ne me quitterez pas. — C'eſt une grace, ſire, que je vous demande, & que j'attens ... de votre tendreſſe. Mon père, n'ayez aucune crainte : votre fille ne ſe démentira point.

On entraîne madame de Salisbury expirante ; Edouard demeure avec Varuccy & Ribaumont. C'eſt envain, dit-il, au premier, que vous vous oppoſez à mon bonheur ! je ne vous céderai point, je ne vous céderai point : j'épouſe votre fille, aujour-

d'hui même. Vertueux Ribaumont, s'écrie le lord, rendez-moi mon maître, un héros qui doit ſervir de modèle aux rois, à tous les hommes; votre honneur m'eſt garant que vos conſeils ne ſçauroient différer des miens: qu'un Français ait la gloire d'être le bienfaiteur de la nation Anglaiſe. Sire, vous me voyez à vos genoux; oui, Varuccy y attendra la mort, ſi vous perſiſtez à ſacrifier tout à une paſſion que le repentir ſuivroit; encore une fois, voilà ma tête; qu'elle tombe ſous vos coups, avant que ma fille porte le nom de votre femme. Penſez-vous, ſire, que vous êtes roi, que je ſuis votre ſujet, qu'Alix n'eſt point d'un rang à ſe placer ſur le thrône, que vous êtes lié, en quelque ſorte, par des ſerments à la princeſſe de Haynaut, que vous avez à répondre de votre conduite, de vos moindres actions à l'Angleterre, à tout l'univers, qu'un ſouverain s'apprête à vous amener ſa fille, que l'amour ... ô mon roi, vous m'écouterez; vous m'écouterez, & qui plus que vous, doit me rendre juſtice? Si je ne conſultois qu'une ambition criminelle, que mes intérêts, je ſaiſirois cette occaſion qui mettroit le comble à vos faveurs; ma fille reine, je verrois tout ce qui vous environne, à mes pieds: mais, ſire,

je connais un autre orgueil plus noble, plus grand, plus digne de vous & de moi, celui de faire mon devoir ; je le remplis, en mourant ici, plutôt que de ſouffrir que ma fille ſoit votre épouſe ; oui, ſire, c'eſt ſur mon corps palpitant, tout déchiré, que vous la ménerez à l'autel ; le même jour éclairera ſon mariage & ma pompe funéraire ; la nation n'aura point à me reprocher... l'aviliſſement de ſon maître... il n'appartient qu'à une princeſſe de partager votre thrône. Sire, interrompt le chevalier, oſerois-je joindre ma voix à celle de ce vertueux Anglais ? il vous parle avec candeur. Aſſurément madame de Salisbury mérite tous les hommages dûs à la beauté ; je ſuis prêt de rentrer en lice pour confirmer cet éloge : mais je penſe comme mylord, que cette union bleſſeroit votre grandeur, & je ſuis bien ſûr que ſa fille eſt du même ſentiment ; elle a trop de vertu pour élever ſes deſirs juſques à la couronne. La reine votre mère, a diſpoſé de votre main ; la princeſſe de Haynaut & l'honneur la réclament ; il eſt douloureux d'être obligé de maitriſer ainſi ſes penchants : mais, ſire, vous êtes chevalier, vous êtes roi, & cette victoire... Edouard doit la remporter. — Jamais, jamais ! j'adore madame de Salisbury, & elle ſera reine

d'Angleterre. Varuccy au milieu des ſanglots : — Eh ! ſire, j'aurai donc vécu pour être la cauſe que vous commettez une injuſtice, que vous deſcendez du rang ſuprême ! le comte de Haynaut, la terre entière imaginera que, ſéduit par l'attrait des grandeurs, j'ai trahi mon devoir, que j'ai employé l'artifice & la baſſeſſe pour ſervir l'ambition de ma fille ; on ne croira point qu'un autre ſentiment ait pu la conduire ... vous flattez-vous, ſire, qu'elle aura moins de courage que ſon père ? Madame de Salisbury ſeroit ſenſible à votre amour, elle vous aimeroit, elle n'acceptera ni le titre de votre épouſe, ni le don de votre ſceptre. Sire ... vous nous ferez mourir l'un & l'autre.

Edouard étoit livré aux plus violents accès ; il s'écrioit ; il pleuroit dans les bras de Ribaumont. Ces pleurs, dit Varuccy, en ſe proſternant plus profondément devant le roi, & embraſſant ſes genoux, m'annoncent que votre ame s'émeut, que la vérité s'y fait entendre ... elle eſt capable, cette ame magnanime, de l'effort le plus héroïque. O mon maître, que j'aime à voir couler vos larmes ! ne rejettez point les miennes ; je parle à votre cœur, à votre cœur généreux ; vous voyez, vous ſentez que c'eſt votre intérêt ſeul qui

m'anime ; je ne ſuis pas un courtiſan, un père : je ſuis votre ſujet, & le plus zélé ... non, grand homme, vous ne céderez point à cet amour qui vous tyranniſe; vous ne ſerez point amant : vous ſerez monarque. Eh ! que voudriez vous diſoit Edouard ?. cruels ?. il ne m'eſt pas poſſible ... il ne m'eſt pas poſſible ... Varuccy, Ribaumont ... il eſt des moments ... qu'on me laiſſe ... tout s'attache à me percer le cœur.

Les courtiſans ſe retirent ; il ne reſte que le père de madame de Salisbury & le chevalier Français. Jamais Edouard n'avoit montré plus d'emportement : il ſe promenoit à grand pas ; il levoit les yeux vers le ciel ; il devenoit furieux : des eſpèces de rugiſſements lui échappoient ; il retomboit ſur un ſiège, & alors il arroſoit la terre d'un torrent de pleurs. Varuccy ſe rejettoit continuellement à ſes pieds, & quelquefois le prince le repouſſoit avec colère. Le tumulte des paſſions bouleverſoit cette ame où l'amour avoit pris tant d'empire ; il répétoit inceſſamment : immoler ce penchant !. l'étouffer ! en épouſer une autre, quand je brûle...

La journée s'étoit preſque écoulée dans ces combats affreux qui déchiroient le cœur du monarque ; on lui apporte une lettre ; il l'ouvre avec vivacité : — Elle m'écrit ! voyons, liſons : (il lit haut.)

SIRE,

Le ſéjour d'où j'écris à votre majeſté, annonce aſſez ma nouvelle deſtinée ; c'eſt d'une retraite religieuſe que je vous envoye mes larmes : hélas ! la ſource en eſt intariſſable. N'allez pas croire que je regrette l'éclat du rang où vous m'appelliez ; non, ſire, ce n'eſt point la perte d'un thrône qui fait couler mes pleurs : connaiſſez-moi, & donnons nous un exemple mutuel du plus grand ſacrifice. J'ai pu, ſire, vous inſpirer quelque ſentiment dont je m'applaudiſſois ; oui, ſçachez ce que j'immole : mon cœur depuis longtems avoit prévenu le vôtre ; que cet aveu me ſoit permis, puiſque c'eſt la dernière fois qu'il m'échappera. Je vous aimois, ſire ; je vous aime encore ; jugez de mes tourments ! & cet amour ne finira qu'avec ma vie. Mais, quand je vous parle de ma tendreſſe, il faut auſſi que je mette devant vos yeux cette vertu inéxorable qui doit nous impoſer à tous deux des loix, dont il ne nous eſt point poſſible de nous affranchir ; l'Angleterre, mon père lui-même, l'équité, votre gloire, vos intérêts éxigent que la couronne ſoit ſur le front de la princeſſe de Haynaut : ſire, il les faut ſatisfaire. Dès ce moment, quel mot je vais proférer ! je renonce à votre main, à votre cœur, à tout pour jamais ! l'honneur a reçu mon ſerment ; mon arrêt eſt irrévocable. Si vous vous y oppoſez, ſire, c'eſt Dieu même que je mets entre vous & moi : je m'enchaine aux autels ; romperiez-vous cette barrière ſacrée ? Que mylord Varuccy ſoit donc tranquille ſur ce que je ferai ; j'attends de votre juſtice que vous lui rendiez votre confiance. Nous rempliſſons tous trois notre devoir : vous, ſire, en triomphant d'un amour, qui me ſera toujours cher, & en plaçant au thrône

la princeſſe qui doit le partager ; moi, en renonçant à ce même trône, en me défendant juſqu'à la douceur de vous voir, quand mon cœur... ne revenons point ſur ce ſentiment ; mon père s'eſt montré votre digne ſujet : il ſacrifie ſa fille à votre gloire, à l'état ; je l'imite : je ſuis la victime de moi-même. Sire, que votre amour n'aille pas vous amener en ces lieux : ce ne ſeroit pas aſſez de me lier par des nœuds que vous ne devez point briſer ; faut-il vous dire plus ? vous conduiriez le poignard dans mon ſein. Épouſez la princeſſe ; ſoyez le modèle des rois : juſqu'au dernier ſoupir, je ferai des vœux pour un règne qui promet tant d'éclat à ma patrie. Adieu, ſire, plaignez-moi, mais ne nous voyons point ... je puis me réſoudre à tout, je ſuis capable de tout, hors de vous oublier... Qu'ai-je dit, malheureuſe ? votre image ne ſervira qu'à augmenter mon ſupplice ; ſire, je chérirai mes maux. Il faut quitter la plume ; quel eſt mon eſpoir ? j'attends ici mon père ; j'ai beſoin de ſa préſence ; ſera-t-il content de ma fermeté ?

LA COMTESSE DE SALISBURY.

La lecture de cette lettre avoit accablé Edouard ; il ſort de cette eſpèce de léthargie : — Votre fille m'aimoit ! j'étois aimé de tout ce que j'idolâtrois !.. je cours, je vole aux lieux qui me cachent madame de Salisbury ; c'eſt en vain ... je l'arrache aux autels mêmes.

Varuccy ne ceſſe de tenir embraſſés les genoux du roi, de les inonder de ſes larmes, de lui montrer ſa fille inflexible dans ſon projet. Ribaumont ap-

puyoit les repréſentations du généreux vieillard ; il conjuroit le monarque d'écouter ſa gloire ; il lui préſentoit toute la grandeur du ſacrifice ; il armoit l'orgueil contre l'amour. Eh ! que cette première paſſion a d'empire ſur le cœur humain ! Madame de Salisbury elle-même travailloit à détruire ſon image ſi profondement gravée dans l'ame d'Edouard : elle lui écrivoit ſans ceſſe, & l'objet de toutes ſes lettres étoit de ramener le roi au triomphe du ſouverain ſur l'amant. Enfin le monarque l'emporte ; au bout de quelques mois, Edouard eſt déterminé à épouſer la princeſſe de Haynaut ; elle arrive avec ſon père à Londres ; la cérémonie du mariage ſe prépare. Le roi, au moment qu'il marchoit à l'autel, fait approcher Varuccy & Ribaumont, & ordonne que les courtiſans s'écartent ; il ſe jette dans les bras de l'un & de l'autre, les ſerre contre ſon cœur : — Eh bien ! mes amis, trouvez-vous qu'Edouard en faſſe aſſez pour ſa gloire ? Varuccy, j'adore votre fille plus que jamais, & j'épouſe la princeſſe de Haynaut. Reprenez votre rang auprès de moi ; ſoyez mon ami, mon père, l'exemple de mes ſujets ; j'ai vû combien vous m'aimiez ! Et vous, généreux Français, retournez dans votre patrie, aſſuré de ma recon-

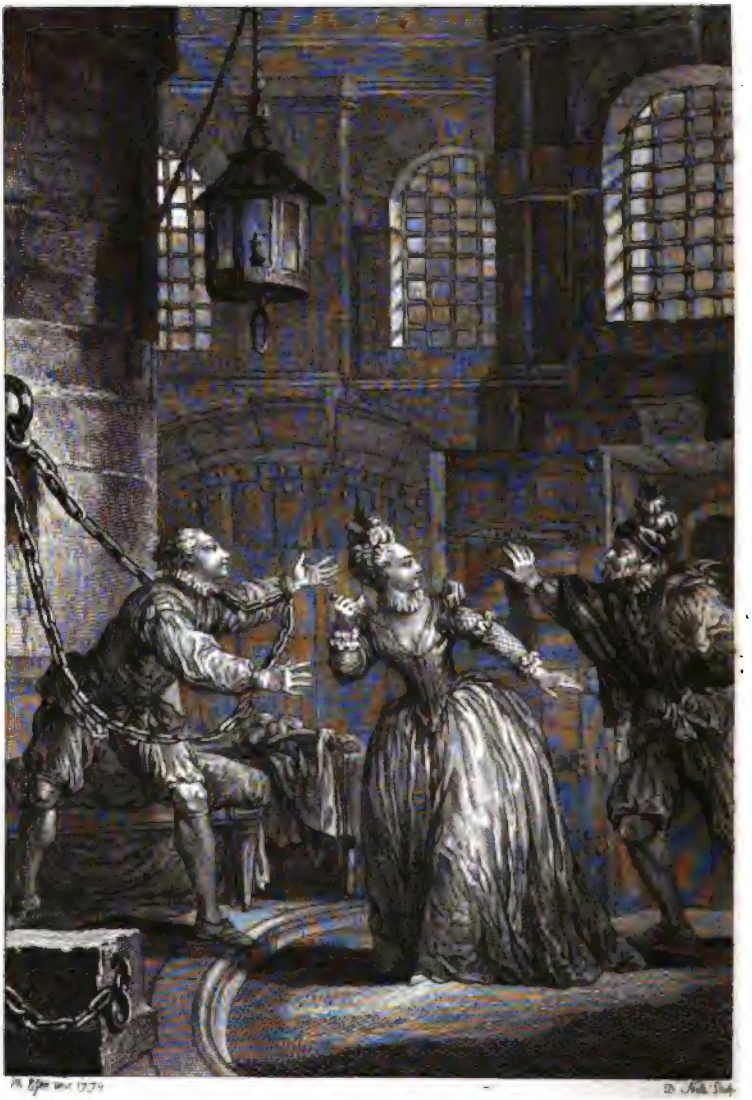
naiſſance : vous m'avez fait enviſager la vérité ; vous m'avez rappellé à ma grandeur, à mon devoir ; je ſerai, dans toutes les occaſions, empreſſé à vous proclamer comme le plus digne chevalier que j'aie connu. Varuccy, dites à votre fille qu'elle me ſera toujours chère, & que lorſque l'eſtime aura pu maîtriſer l'amour, je veux qu'elle revienne en ces lieux recevoir les hommages dus à la vertu.

Varuccy ne répond au Prince qu'en ſaiſiſſant une de ſes mains, qu'il baiſe avec tranſport, & qu'il mouille de larmes ; Ribaumont plein d'un noble enthouſiaſme, prend la parole : — Sire, s'il étoit poſſible d'avoir deux maîtres, je partagerois mon ſervice entre vous & le roi de France ; après lui, quel ſouverain plus qu'Edouard a des droits ſur mon attachement ? Lorſque mon devoir ne s'y oppoſera point, je viendrai me ranger ſous vos drapeaux, & prendre de vous des leçons de grandeur d'ame & de bravoure. Si vous marchez contre nous, vous me verrez vous combattre, & vous chérir, toujours prêt à mettre mon épée à vos pieds, quand mon honneur & mon roi me l'auront permis.

Jaloux de donner à ſa vertueuſe amante un témoignage éclatant de ſes ſentiments, Edouard renouvella

à ſon mariage, l'inſtitution de l'ordre de la jarretière; un des premiers chevaliers fut Ribaumont; le ſouverain joignit à ces marques de bonté, ſon portrait enrichi de diamants. Varuccy jouit de la plus haute faveur. Si la vertu reçut ſa récompenſe, le vice n'échappa point à la punition : Truſſel alla finir ſes jours dans l'exil; madame de Salisbury reparut dans la ſuite à la cour pour être l'amie de la reine, & juſqu'au dernier ſoupir, elle fut l'objet de la paſſion reſpectueuſe du plus grand homme qui ait rempli le thrône d'Angleterre.

VARBECK



NARBECK

VARBECK.

LE dénouement preſque honteux, d'une intrigue conduite avec toutes les précautions & toute

Varbeck. On écrit Warbeck, ou Waerbeck; on a cru pouvoir retrancher le double W pour la facilité de notre prononciation. Ce ſujet emprunté de l'hiſtoire, a déjà été traité par un M. la Paix de Lizancourt, ce qui cependant ne m'a point arrêté. Tout ce que je puis dire en ma faveur, c'eſt que j'ai

l'habileté de la politique, le tems qui détruit la vivacité des paſſions, l'aſcendant ſingulier que l'heu-

---

cherché à devoir à mon prédéceſſeur le moins qu'il m'a été poſſible ; nous n'avons de commun enſemble, que quelques ſituations dont j'aurois voulu profiter mieux : il y a encore bien loin de ſentir fortement, au talent de s'exprimer.

Je ſaiſis ici l'occaſion de me juſtifier ſur un prétendu reproche que l'on pourroit me faire. Je prens plaiſir à indiquer les ſources où je puiſe, & à profeſſer la ſincérité aux dépens de l'amour-propre : J'avouerai donc avec franchiſe que j'ignorois qu'il éxiſtat parmi nous un roman qui a pour titre *la Comteſſe de Saliſbury*. On me croira ſans peine, lorſqu'on ſçaura que j'ai lu dans ma vie très-peu de romans. Les ſeuls qui m'ont paru mériter de l'attention, ſont Clariſſe, le chevalier Grandiſſon, & quelques autres compoſés dans ce goût ; qu'eſt ce qu'un roman dont la morale & le ſentiment n'animent point le fonds, qui n'eſt qu'un tiſſu de menſonges invraiſemblables & rebattus, ou bien un petit cadre rétreci, dans lequel on nous offre juſqu'à la ſatiété une image meſquine de nos mœurs ſans caractère, ou d'aventures amoureuſes ſans chaleur, & dénuées de ſituations ; le roman vû ſous ces traits, eſt, ſans contredit, la dernière production de la littérature.

Le dénouement preſque honteux, &c. On avoit répandu un bruit ſourd que Henri VII à qui la maiſon d'Yorck étoit odieuſe, vouloit ſe défaire du comte de Warwick, priſonnier à la Tour, & le ſeul mâle qui reſtât de cette illuſtre maiſon. Un

TAYLOR INST. OXFORD

reux vainqueur de Richard III ſembloit avoir uſurpé avec le ſceptre Anglais ſur une foule d'enne-

---

prêtre d'Oxford, nommé Richard Simon, ſaiſit la circonſtance; il conçut le deſſein de tirer de la boutique d'un boulanger un jeune homme qu'on appelloit Lambert Simnel, & d'en faire un prince, le comte de Warwick; le hazard avoit en effet permis que ce Simnel fut à peu près de l'âge du comte, & qu'il eût même quelques-uns de ſes traits. Simon inſtruiſit au mieux ſon pupile, qui ſous le nom de Warwick, paſſa en Irlande, entierement dévouée au parti d'Yorck; là, aidé de ſon prêtre impoſteur, il ſema la nouvelle que le fils du duc de Clarence s'étoit échappé de ſa priſon. Le menſonge fut reçu avec avidité: on nous repreſente la ducheſſe douairière de Bourgogne comme l'ame inviſible de cette intrigue concertée avec beaucoup d'art, & une connaiſſance ſuivie des moindres particularités relatives à la maiſon d'Yorck. Simnel fut proclamé roi, ſous le nom d'Edouard VI; on plaça même ſur ſa tête une couronne enlevée à une ſtatue de la Vierge; la troupe des mécontens qui groſſiſſoit à vue d'œil, lui forma une armée. Le comte de Lincoln embraſſa ouvertement les intérêts du faux comte de Warwick; il ſe déclara le chef des rébelles, & livra bataille au roi d'Angleterre, qui remporta la victoire; Lambert Simnel & ſon prêtre demeurèrent priſonniers. Cette entrepriſe qui auroit pu avoir la fin ſanglante de la tragédie, eut le dénouement riſible d'une farce comique: Simon, d'un garçon boulanger, avoit fait un roi, & Henri à ſon tour fit du roi un marmiton; Simnel qui avoit

mis & de rivaux : rien n'étoit capable de rebuter la haine infatigable de la ducheſſe douairière de Bourgogne contre la maiſon de Lancaſtre. Le

---

oſé aſpirer au thrône, ſe trouva heureux de traîner ſa vie dans l'obſcurité des cuiſines de Henri, qui depuis l'éleva au grade de ſon fauconnier. Ce prince qui ſans doute connoiſſoit toute la force des armes du ridicule, pour ſe venger des Irlandais, fit ſervir, un jour, à ſa table leurs députés par ce même garçon de cuiſine qu'ils avoient nommé roi.

De la ducheſſe douairière de Bourgogne. Marguerite d'Yorck, ſœur d'Edouard IV & de Richard III, veuve de Charles duc de Bourgogne, ſurnommé le *Hardi* ou le *Téméraire*, avoit fixé ſon ſéjour en Flandres. N'ayant point eu d'enfant de ſon mariage, elle porta toute ſa tendreſſe ſur ſa belle fille, l'épouſe de Maximilien, archiduc d'Autriche. Cette princeſſe mourut à la fleur de ſon âge : la ducheſſe conſerva pour les enfants l'amitié qu'elle avoit eue pour la mère ; elle voulut bien ſe charger de leur éducation ; ſa conduite ſoutenue, ſon affabilité, ſes talents pour l'adminiſtration, lui acquirent parmi les Flamands une autorité bien au-deſſus encore de la puiſſance ſouveraine, celle des eſprits & des cœurs. Cette princeſſe connoiſſoit l'énergie des paſſions, ſurtout celle de la vengeance, & la ſource en étoit peut-être reſpectable : elle adoroit ſa famille, & ne voyoit, comme nous l'obſervons, qu'avec une extrême douleur, Henri VII accabler la reine ſa femme de dédains humiliants ; Eliſabeth étoit nièce de la ducheſſe ; tout ce qui tenoit aux Yorcks, lui étoit cher ; on peut dire que ſa vie n'a

comte de Richemont assis au thrône des Yorcks, étoit pour Marguerite un fantôme odieux qui la poursuivoit par-tout, jusques dans les heures du sommeil; elle ne pouvoit entendre prononcer son nom sans frémir de colère; le sombre désespoir que la fortune constante de ce prince lui causoit, l'eût plongée au tombeau : la soif d'une vengeance opiniâtre la retenoit à la vie. Ce qui surtout l'irritoit, c'étoit l'indifférence de Henri, pour ne pas dire sa froideur offensante à l'égard de sa femme. Elisabeth cependant, en qualité de fille ainée d'Edouard IV, par son mariage avec le roi, fortifioit la faiblesse des droits de ce prince à la couronne d'Angleterre, & cette raison peut-être qu'il auroit eu de la peine à se dissimuler, étoit la source cachée des dégoûts qu'il faisoit éprouver à la reine. L'ingratitude seroit-elle un vice attaché à notre nature ? voilà où nous conduit l'excès de l'amour propre ! rarement aimons-nous l'auteur de notre élévation. A bien étudier le vrai caractère de l'homme,

été qu'une espèce d'étude continuelle à chercher les moyens de venger cette maison infortunée; jamais haine ne fut comparable à celle qui animoit Marguerite contre Henri : aussi l'appelloit-on communément *la Junon du roi d'Angleterre.*

le bienfait l'humilie preſque toujours, & tout ce qu'il peut faire de plus, eſt de le pardonner.

Marguerite étoit donc réſolue à renouer de nouvelles intrigues pour entraîner la perte d'un ſouverain qu'elle haiſſoit mortellement. Fryon, attaché d'abord à Henri VII en qualité de ſécrétaire, & devenu depuis par la trahiſon, en cette même qualité, le zelé confident de la ducheſſe, nourriſſoit cet eſprit de complots & d'animoſité qui l'enflammoit. C'eſt communément en produiſant le mal, que les inférieurs ſe rendent néceſſaires aux grands, & il y a bien plus d'avantage pour les premiers à careſſer les paſſions de ceux-ci, qu'à tenter de les vaincre. Le vice eſt dans le cœur humain; peu d'efforts l'y éveillent, & lui prêtent des forces : au lieu que la vertu eſt ſouvent hors de nous, & il faut des ſecouſſes violentes pour la faire entrer dans notre ame, & l'y affermir. Fryon ſe livroit tout entier aux tranſports de vengeance qui agitoient ſa maîtreſſe. Je ne ſuis pas vaincue, lui diſoit-elle, par la malheureuſe aventure de ce miſérable inſtrument de mes projets; Fryon, il faut ſuſciter à Henri de nouveaux comtes de Warwick, de nou-

De nouveaux comtes de Warwick, &c. Ce Simnel dont nous venons de parler, s'étoit d'abord annoncé pour Richard duc d'Yorck; ce fut enſuite à l'inſtigation de Simon, qu'il joua le

veaux ducs d'Yorck ; l'uſurpateur eſt déteſté de la nobleſſe ; le peuple court avidemment aux nouveautés, tu le ſçais ; ne craignons point de prodiguer le menſonge, il trouvera des ſectateurs, des martyrs ; je ne rougis pas d'employer ces moyens, puiſque la force ouverte ne m'eſt point permiſe. Quand il s'agit de perdre

rôle de comte de Warwick. Henri retenoit priſonnier dans la Tour ce malheureux fils du duc de Clarence : il le fit ſortir durant ces moments de trouble, & promener dans les rues de Londres, pour le rendre bientôt après à ſon triſte ſéjour. La fin des malheurs de Warwick fut d'aller périr ſur l'échaffaut. Et qui ſe ſouilla d'un crime ſi abominable ? un prince que des courtiſans & des hiſtoriens auſſi vils & auſſi mépriſables qu'eux, ont ſurnommé *le Salomon* de l'Angleterre. Ce *Salomon* étoit dur, inéxorable, dévoré de la faim honteuſe des richeſſes ; on peut dire ſans antithèſe, qu'il eût fait couler des fleuves de ſang, s'il n'eût mieux aimé amonceler des fleuves d'or dans ſes coffres, en impoſant des contributions éxorbitantes à une infinité de victimes que ſon avarice rachetoit, en quelque ſorte, de ſa cruauté : on trouva à ſa mort dans la cave d'un de ſes châteaux, la ſomme de dix-huit cent mille livres ſterling, ſomme prodigieuſe pour ces tems. Qu'après de pareils exemples, on croie aux éloges, à ces titres proſtitués ſans pudeur par la flatterie & l'imbécillité populaire. Les douze Céſars, dont la plûpart ont été des monſtres ſous la figure humaine, furent appellés les *pères de la patrie*, & honorés de ſuperbes ſtatues ; il eſt vrai qu'après leur mort ce même ſénat, qui pendant leur vie avoit rampé à leurs genoux, rayoit tous ces traits d'une baſſe adulation, & briſoit les ſtatues & les images. O Henri IV, bon roi des Français, tu ne crains pas qu'on enlève à ta mémoire le nom du *meilleur des hommes !*

ſon ennemi, tout devient légitime à ceux qui, comme moi, ne connaiſſent pas de plus doux plaiſir que celui de la vengeance ; que j'expire de mille morts, pourvû que mes derniers regards ſoient témoins de la chûte de Henri ! Je me flattois qu'en épouſant ma nièce, il n'oublieroit point qu'il doit le ſceau de ſa grandeur à cet hyménée, & il voudroit anéantir juſqu'au dernier rejetton de la maiſon d'Yorck ! il continue de retenir dans les fers l'infortuné comte de Warwick ! Puniſſons cet aventurier de ſon inſolente proſpérité ; les Lancaſtres mêmes le déſavouent. Comment ! je ne parviendrai point à troubler le cours de ſes ſuccès ! n'eſt-il plus de fantômes que je puiſſe armer contre

Puniſſons cet aventurier, &c. Ce qu'il y a de ſingulier, remarquent pluſieurs écrivains, c'eſt que Henri VII n'étoit peut-être pas gentilhomme ; il rapportoit ſon origine par les femmes à la maiſon de Sommerſet, qui deſcendoit, à la vérité, des Lancaſtres, mais par une branche bâtarde. Le grand père de ce monarque étoit un Edmond, comte de Richemont, fils d'un Owen Tudor, homme d'une extraction inconnue, dont les agréments firent la nobleſſe & tous les titres. A la faveur d'une très-belle figure, & d'une taille avantageuſe, il inſpira de l'amour à Catherine, veuve de Henri V, qui oubliant le rang de ſon premier mari, ſacrifia tout à ſon goût, & fut l'épouſe d'un amant obſcur. Il y a des hiſtoriens qui prétendent qu'après la mort de cette princeſſe, Owen puni de ſa témérité d'avoir contracté un mariage ſi diſproportionné, fut mis à la Tour, & même qu'on lui coupa la tête.

Tudor ? ſe ſont-ils tous évanouis avec ce lâche Simnel ? Je m'en remets à ton zèle impatient de me ſervir ; ne nous rebutons point ; cherche, trouve-moi encore quelque jeune audacieux que j'enyvre de mes fureurs ; la fortune peut-être nous ſera plus favorable, & dans le nombre des traits que je lancerai, il y en aura qui atteindront mon ennemi.

Fryon promit tout à Marguerite : il fit en effet des perquiſitions pour découvrir quelque acteur intelligent, capable de jouer le perſonnage qu'ils méditoient. Le hazard s'obſtinoit à trahir le ſécrétaire dans ſes moindres eſpérances ; il commençoit à regarder comme impoſſible l'exécution d'un plan qui juſqu'ici l'avoit trompé, lorſqu'une de ſes créatures lui remêt cette lettre adreſſée à ſon frère cadet ; ce dernier étoit abſent quand elle tomba dans les mains de l'aîné ; le jeu bizarre des évenements voulut que celui-ci l'ouvrît, & ſaiſiſſant avec tranſport l'occaſion d'être utile à Fryon qui lui avoit accordé ſa confiance, il s'empreſſa de lui porter cette lettre, en diſant qu'il croyoit être parvenu à lui rendre un ſervice ſignalé ; Fryon ſe hâte de ſatisfaire ſa curioſité ; l'écrit étoit conçu en ces termes :

» Non, mon cher Aſtley, non, vous ne vous » plaindrez plus de mon amitié ; je vais vous en don-

» ner des preuves qui ne vous laiſſeront aucun doute » ſur mes ſentiments ; ſongez que je m'ouvre à vous » ſans réſerve, que ces épanchements ne ſont que pour » mon ami ſeul ; je prétends que pour tout autre ma » vie ſoit un myſtère impénétrable. J'ai de l'ambi- » tion , de l'amour ; que ſçait-on ? ces deux paſſions » portées dans mon cœur au dégré de flamme où je » puis les élever , me conduiront peut-être à des » deſtinées qu'une ame moins forte que la mienne » redouteroit d'enviſager.

» Mon vrai nom eſt Oſbeck ou Varbeck ; mon » père avoit amaſſé une fortune conſidérable dans » le commerce ; il demeuroit à Tournai ; il quitta » le judaïſme pour embraſſer la religion chrétienne. Il » vint s'établir à Londres ſous le règne d'Edouard IV: » ce monarque fut , dit-on , ſenſible à la beauté de » ma mère qui me donna la naiſſance environ deux » ans après notre arrivée en Angleterre. Tous ceux » qui ont approché le roi , me trouvent avec ce mo- » narque une reſſemblance frappante ; des bruits » mêmes ont couru que ma mère avoit payé de quel- » que complaiſance les éloges continuels qu'Edouard » faiſoit de ſes charmes. Tout ce dont je ſuis bien » aſſuré, mon cher Aſtley , c'eſt que l'idée d'être le fils » d'un roi aggrandit mon ame,& l'enorgueillit au point

» qu'il y a des moments où je regrette de n'avoir pas
» un ſceptre dans les mains. Je crois ſentir que la cou-
» ronne ne chargeroit point mon front ; cette image,
» que j'aime à me former, me remplit de cette ſu-
» blime audace qui élève l'homme au-deſſus de lui-
» même, & devient la ſource des grandes actions.
» Mon ami, laiſſe-moi rêver que ma place ſeroit
» un trône ; je t'y ferois aſſeoir à mes côtés ; il y a
» tant de chimères qui nous dégradent ! celle-là du
» moins ennoblit l'imagination. Un fait certain, c'eſt
« que je ſuis le filleul d'Edouard IV, & qu'il me
» combloit de ſes careſſes ; il me donna le nom de
» *Peter* ; dans la ſuite, on y ajoûta le ſurnom de
» *King*. Ce prince deſcendu au tombeau, ma famille
» revint dans les Pays-Bas. Notre ſéjour à la cour
» m'avoit éloigné de la profeſſion de mon père : il
» ne me fut pas poſſible de me rabaiſſer aux détails
» du négoce qui me paraiſſoient petits & même avi-

Il me donna le nom de Peter, &c. De ce nom, ſe forma le diminutif de *Peterkin* ou *Perkin*. Tout ce qu'on fait dire ici à ce jeune homme eſt conforme à l'hiſtoire : il ſçavoit parfaitement pluſieurs langues, entre autres l'Anglais qu'il parloit auſſi bien que le Flamand ; la nature lui avoit donné une ame grande, toutes les graces, & ces heureuſes diſpoſitions, les vrais titres peut-être qui diſtinguent un homme d'un autre homme.

» liſſants : je me livrai aux exercices de la nobleſſe ;
» à l'étude ; j'appris pluſieurs langues que je poſsède
» parfaitement. Un deſir inquiet, qui, malgré moi,
» me domine, & qui eſt devenu pour mon ame un
» beſoin impérieux, me promena de pays en pays ;
» je m'arrêtai en Écoſſe : c'étoit là que m'attendoit
» une paſſion plus violente encore que cette ambi-
» tion, le ſeul tourment que juſqu'alors j'euſſe éprouvé :
» je connus tous les charmes, ou plutôt toutes les
» fureurs de l'amour. Tu vas me traiter d'extrava-
» gant, quand tu ſçauras quel eſt l'objet de ces tranſ-
» ports qu'il m'eſt impoſſible de maitriſer. Aſſuré-
» ment jugé par la raiſon, j'ai tous les torts ; non, mon
» erreur n'eſt point excuſable : mais, c'eſt au cœur que
» j'en appelle : le ſentiment eſt-il ſoumis à des loix ?
» y a-t il pour lui des bienſéances, des rangs, des
» dignités ? Sçache donc, Aſtley, que je ſuis l'a-
» dorateur ſecret de la beauté même ; eh ! que c'eſt
» une faible image pour te repréſenter la jeune
» comteſſe de Huntley ! que de charmes réunis !
» eſt-ce bien une mortelle ? tu me diras qu'elle eſt
» de la plus haute naiſſance, parente même du
» ſouverain de l'Écoſſe ; encore une fois, mon

Parente même du ſouverain d'Ecoſſe. Tous les mémoires du temps s'accordent pour nous repréſenter la comteſſe de Hunt-

» ami, j'oublie tous ces avantages, que je dois
» déteſter, pour n'admirer, pour n'idolatrer que
» ſes attraits, ſes graces, ſa jeuneſſe, ſes yeux ſi
» enchanteurs, ſa taille déliée & légère, tous ſes
» agréments qui ſont au-deſſus des richeſſes, & des
» grandeurs : c'eſt la céleſte Huntley que j'adore,
» & non l'alliée des princes & des rois; voilà ma di-
» vinité ſuprême. Juge de mon ſupplice ! l'amour n'a
» pas mis entierement ſon bandeau ſur mes yeux; je
» ne vois que trop tous les obſtacles qui me con-
» trarient, & même me condamnent à mes propres
» regards; quelle peut être mon eſpérance ? & aime-
» t-on ſans eſpérer ? C'eſt là que mon imagination
» échauffée ſert ma tendreſſe, ouvre à mes vœux un
» champ ſans limites. J'aurois bien de la peine à te
» rendre compte des rèves où je m'égare : tout ce
» que je ſçais, c'eſt que je ſuis rempli d'une conviction
» abſolue que l'amour eſt capable de produire des
» miracles; & il n'eſt rien que je ne tente pour mériter
» de pouvoir dumoins un jour déclarer ma tendreſſe
» à l'objet qui l'a fait naître : un cœur qui aime, qui

---

ley comme une femme accomplie en beauté & en vertu; elle étoit en effet parente de Jacques IV, roi d'Ecoſſe, qui aida de tout ſon crédit le faux duc d'Yorck.

» brûle comme le mien, franchit, dévore toutes les » difficultés. Je mourrai ſatisfait, ſi la comteſſe eſt » inſtruite de ma paſſion ... mon ami, & ſi cet aveu » ne lui étoit pas indifférent ... les amants cherchent » à ſe flatter, ils repouſſent ce qui détruiroit la plus » chère des illuſions. Ah, laiſſe-la moi, laiſſe-la moi, » cette erreur qui fait à la fois le tourment & le » charme de ma vie ; je veux retourner en Écoſſe, » revoir la maitreſſe de mon ſort, tomber à ſes ge- » noux... Aſtley, j'y mourrai d'amour.

Fryon s'arrête à cet endroit, ſe jette dans les bras de ſon ami, & avec un cri de joie : — J'ai trouvé ce qui nous eſt néceſſaire ! Marguerite, mon cher Aſtley, reconnaîtra ce ſervice. Il faut, & à l'inſtant, que tu m'amènes ce jeune homme ; eſt-il vrai en effet qu'il reſſemble à Edouard ? — J'ai vu des portraits de ce prince, & à la vérité, il m'a paru que Varbeck avoit les mêmes traits. — Aſtley, ta fortune eſt aſſurée ; lie ton frère à nos intérêts. Tu ne ſçaurois agir avec trop de vivacité. Que je voie, que je voie Varbeck ! que je lui parle ! Je vous attends.

Aſtley s'empreſſe d'informer de cette aventure ſon frère qui ne cache rien à ſon ami, & l'invite à l'accompagner chez Fryon.

Du

Du plus loin que le ſecrétaire de la ducheſſe apperçoit le jeune étranger, il eſt frappé de cette reſſemblance prodigieuſe dont on vient de lui parler. Il court à Varbeck, prodigue l'affabilité, les careſſes : — Je ſçais tout. Félicitez-vous que je ſois dans la confidence ... ne vous reprochez point une paſſion qui décèle la nobleſſe de votre ame : l'orgueil produit les grands hommes. Je vous prédis que vous êtes né pour ne point borner vos eſpérances. Je vous ſervirai au-delà de vos vœux ; promettez-moi ſeulement de revenir me voir, & qu'il n'y ait que vos deux amis qui ſoient inſtruits de la deſtinée éclatante ... vous ſerez le plus heureux des mortels.

Fryon étoit ſi tranſporté, qu'il avoit de la peine à s'exprimer ; plus il converſoit avec le jeune homme, & plus il s'applaudiſſoit de ſa découverte. A peine l'a-t il quitté, il vole chez Marguerite : — Le ciel, madame, a fait pour vous un miracle : une vengeance certaine eſt dans vos mains ; votre ennemi va tomber du thrône. C'en eſt fait de Henri Tudor, de tous les Lancaſtres ; le génie des Yorcks ſort des tombeaux ; il combat pour nous ; il l'emporte.

Fryon rend un compte exact à ſa ſouveraine ; il n'oublie point l'amour dont Varbeck eſt enflammé,

Il aime, s'écrie la ducheſſe ! Fryon, nous en ferons un héros, un monarque ; le premier des enthouſiaſmes eſt l'amour. Oui, ma vengeance eſt ſûre ! Ce Simnel n'avoit qu'une ame ſans élans ; s'il eût aimé, il regneroit aujourd'hui. La comteſſe de Huntley eſt une divinité bienfaiſante qui vient à notre ſecours ; ſaiſiſſons ce moyen ; allons, je veux connaître le vengeur que le ciel m'envoye ; introduis-le ſans témoins dans ce ſéjour : toi ſeul aſſiſteras à cette entrevue.

L'habile confident obéit. Varbeck, conduit par Fryon, quand tous les courtiſans ſe ſont rétirés, eſt préſenté à Marguerite ; elle éprouve les mêmes impreſſions qui s'étoient fait reſſentir à ſon ſecrétaire : — Je crois revoir mon cher Edouard ! c'eſt bien lui ! c'eſt lui-même ! elle donne à Varbeck les éloges les plus flateurs. En effet, la nature ſembloit avoir voulu dédommager le fils d'un ſimple particulier des avantages que lui avoit refuſés la naiſſance ; tout reſpiroit en lui cet air de nobleſſe & de grandeur, dont ſouvent notre imagination ſéduite ſe plait à décorer ce petit nombre d'hommes favoriſés du ſort, & qu'il a fait aſſeoir aux premiers rangs. Le moindre mot qui échappoit à Varbeck, portoit avec lui ce carac-

tère d'intérêt, préférable ſans doute aux ſenſations peu durables que l'eſprit ſeul excite ; ſa phyſionomie réuniſſoit la douceur & la vivacité. Les graces de la jeuneſſe & de l'ingénuité prêtoient un nouveau charme à tant d'agréments.

La ducheſſe ne pouvoit ſe ſéparer de Varbeck : elle ne ſe laſſoit point de l'interroger, & toutes ſes réponſes ne ſervoient qu'à augmenter l'impreſſion dominante qu'il produiſoit, & à développer ſes talents.

Varbeck, lui dit Marguerite, ma protection vous eſt aſſurée, & il ne tient qu'à vous de vous en rendre digne ... j'ai de grands deſſeins ſur vous. Fryon eſt chargé de vous faire paſſer mes volontés & mes bienfaits. Je n'éxige qu'une ſoumiſſion ſans bornes, & un profond ſilence ; n'accordez votre confiance qu'aux deux Aſtleys. Nous nous verrons ſouvent ... gardez-vous de la moindre indiſcrétion : vous n'échapperiez pas à votre perte ; & je puis vous élever à la fortune la plus haute. Que votre ambition enviſage la plus vaſte carrière, qu'elle n'y mette point de limites, & qu'elle ne s'arrête qu'au dernier terme ; c'eſt vous en dire aſſez pour ce moment. Méritez le ſort que je vous prépare ... Fryon, il peut ſe retirer.

Varbeck, dans l'yvreſſe de la joie, court chez ſes deux amis ; il leur apprend avec tranſport la réception que lui a faite Margue.ite ; il ouvre ſon ame aux illuſions les plus éblouiſſantes ; il marche à pas de géant ; il vole dans une nouvelle ſphère ; l'objet de cet amour qui l'enflammoit, tenoit la première place dans ces ſonges ambitieux où il aimoit à s'égarer.

Ce jeune homme joignoit quelques éléments du deſſin à ſes autres connaiſſances : il s'empreſſe de crayonner le portrait de la comteſſe de Huntley ; il lui adreſſe les expreſſions les plus vives, les plus paſſionnées ; il le dépoſe cent fois dans ſon ſein, pour l'en retirer cent fois, & le couvrir de baiſers ; il l'invoque comme le génie tutélaire qui va préſider à ſon ſort: Varbeck n'eſt plus dans la claſſe des humains : c'eſt un être d'une nouvelle eſpèce que l'ambition & l'amour ont créé. Jamais les demi-dieux de la fable, ni les héros de notre chevalerie n'ont montré une ame ſi préparée au merveilleux.

La ducheſſe revoit Fryon : — Il faut achever notre ouvrage. Que Varbeck diſparaiſſe de la ſociété ; qu'il ſoit tranſporté dans une maiſon ſolitaire, ſituée à quelques lieues de la ville ; là, il ne verra que toi, ſes deux amis, & quelques domeſtiques qui

ſeront dans le ſecret ; tu ne le tireras de cet azyle que pour le conduire ici, lorſque je l'ordonnerai. Pénétrons bien ton pupile de l'eſprit du rôle que nous voulons lui faire jouer. Quelle image conſolante pour moi ! Richemont, je vengerai ma nièce ; je t'arracherai la couronne : tu connaîtras ce que c'eſt qu'une femme outragée. Le ſang des Yorcks bouillonne dans mes veines. Que je ſois précipitée au tombeau ; & que je goûte le plaiſir de t'y entraîner avec moi !

Le ſécrétaire ne tarda point à exécuter les ordres de ſa ſouveraine ; il mit dans ſa confidence les deux Aſtleys, & leur renouvella les promeſſes les plus capables de leur en impoſer ; il éxigea leur parole qu'ils ne déclareroient point à Varbeck le perſonnage auquel on le deſtinoit, juſqu'au moment preſcrit où le projet devoit éclater.

Varbeck quitta donc la ville pour aller habiter une maiſon de campagne, éloignée de toute communication. Fryon lui fit entendre que cette retraite étoit néceſſaire pour l'exécution d'une entrepriſe qu'il ſçauroit dans le tems ; il n'étoit ſervi que par deux domeſtiques, & ne voyoit que les Aſtleys, & Fryon qu'on peut appeller ſon inſtituteur, & dont il étoit le docile élève. Jamais comédien n'avoit été mieux

diſpoſé ; on lui remettoit ſans ceſſe devant les yeux Edouard IV, la reine ſa femme, ſa famille ; on peignoit vivement les moindres circonſtances qui regardoient le duc d'Yorck, ce qu'on ſuppoſoit s'être paſſé dans l'aſyle de Weſtminſter, la façon dont il en fut arraché par les artifices du cruel Richard ; on s'arrêtoit ſurtout à l'heureux évenement qui avoit ſouſtrait le duc aux bourreaux prêts à le maſſacrer ; on prenoit ſoin que l'écolier répétât ces récits avec cette naïvété ingénue qui prête tant de force à la vérité, & répand ſur les plus faibles expreſſions un intérêt, un charme dont ceux qui les entendent, ont de la peine à ſe défendre.

Lorſque Varbeck eut reçu ces premières leçons, Marguerite impatiente de voir ſon projet s'exécuter, voulut elle-même mettre le ſceau à ſon ouvrage. Le jeune homme, ſans témoins, guidé par le ſeul Fryon, parut pluſieurs fois devant elle. Un mot de cette femme ſi ſçavante dans l'art des complots, étoit un coup de lumière pour Varbeck ; elle lui enſeignoit à prendre le ton & les manières d'un perſonnage du plus haut rang, lui recommandoit de joindre l'affabilité à la nobleſſe de l'extérieur, de jetter un certain air de majeſté ſur la peinture des infortunes qu'il auroit

à révéler, lui montrant comment un prince, ſans s'abaiſſer, peut ſolliciter l'attendriſſement & même la compaſſion; elle lui apprenoit ſurtout ce talent heureux de plaire à la multitude, de l'échauffer, de l'entraîner, en conſervant ſur elle la ſupériorité; enfin Varbeck étoit parvenu à repréſenter la grandeur dans tout ſon éclat & ſous toutes ſes formes.

A quelque eſſor que ſe portât l'ambition démeſurée de Varbeck, la comteſſe de Huntley, comme nous l'avons déjà obſervé, étoit le premier objet qui dominoit ſon imagination, & qui fixoit tous ſes vœux. Fryon en politique habile, comptoit bien faire valoir une paſſion ſi violente, & il s'en applaudiſſoit avec la ducheſſe.

Le jour eſt arrivé où doit ſe lever le rideau qui cache à Varbeck la carrière brillante & immenſe que ſa tendreſſe & ſa fortune ont à parcourir. Il eſt amené, dans l'ombre de la nuit, au palai de Marguerite: auſſitôt qu'il a paru, elle lui ordonne de s'aſſeoir à ſes côtés; il obéit, en laiſſant échapper des marques d'étonnement. Prince, lui dit la ſouveraine, il faut m'écouter A ce mot de prince, la ſurpriſe & l'embarras de Varbeck redoublent. Oui, pourſuit la ducheſſe, ſans changer de contenance & de viſage,

je m'adreſſe à un prince, à un noble rejetton de la maiſon la plus illuſtre & la plus infortunée, à mon neveu, au duc d'Yorck lui-même. (Quel langage pour Varbeck !) Ces expreſſions vous ſeront moins étrangères, quand vous m'aurez entendu. Varbeck, c'eſt pour la dernière fois que je vous donne ce nom, vous allez connaître toute mon amitié pour vous, & lever les yeux juſqu'au faîte des grandeurs où je vous appelle. Je prétends venger votre mérite, & la nobleſſe de votre ame des torts de la naiſſance. Le ciel, ſans doute, vous deſtinoit le rang que je vous excite à pourſuivre aux dépens mêmes de vos jours. Qu'eſt-ce que la vie, lorſquelle ſe traîne dans la condition commune, & dans l'obſcurité? Attacher les yeux de tout ce qui nous environne, s'élever au deſſus de la foule immenſe des autres hommes, s'aſſeoir dans une place où l'on ne connaît de ſupérieur que Dieu ſeul, où l'on participe, en quelque ſorte, à ſon pouvoir abſolu: voilà ce qu'eſt un prince, un monarque, & il n'eſt point d'autre éxiſtence: c'eſt ce que doit ſentir tout mortel qui brûle de la flamme céleſte de l'ambition, & j'aime à croire que ce beau feu vous embraſe. Le thrône, ou le tombeau, ces deux images doivent toujours frapper vos regards, & vous mar-

cherez ſurement au thrône, ſi vous ſuivez aveuglément mes vues, & que votre courage affermi contre les obſtacles, ſerve ma politique.

L'hiſtoire de notre maiſon malheureuſe vous eſt connue : vous ſçavez les cruautés de Richard III, vous voyez l'arrogance, l'ingratitude de ce deſcendant d'Owen, bien digne de ſa ſource obſcure ; il eſt redevable à ſon mariage avec ma nièce de la ſorte de légitimité dont il penſe avoir revêtu ſes prétentions, & il l'accable de ſes dédains ; il perſécute en elle les Yorcks qu'il déteſte : eh bien ! qu'ils reparaiſſent, qu'ils triomphent, qu'ils ſe vengent en vous. Oui, ſoyez ce duc d'Yorck qui nous a été enlevé avec ſon frère par une mort barbare : à ce ſouvenir, je ne puis retenir mes larmes, mais ce n'eſt pas à des pleurs que je dois me borner. Vous avez les traits de ce jeune prince, ſon âge, ſes agréments : ayez ſa fermeté ; il auroit déjà briſé ſes fers, & fait tomber du thrône ce prétendu rejetton des Lancaſtres ; pénétrez-vous de ſon ardeur, de ſes tranſports ; Simnel ſeroit roi d'Angleterre, s'il eût eu vos talents, & qu'il eût mieux ſçu profiter de mes leçons. Vous vous rendrez en Portugal chez Lady Brumpton, femme qui m'eſt entiérement dévouée ; Fryon

& vos deux amis vous y accompagneront ; votre perſonnage n'éclatera que lorſque j'en aurai marqué le moment ; on aura ſoin de ne vous produire qu'à propo. Encore une fois, ſouvenez vous bien que ce Simnel dont je vous parlois, n'a perdu que de trois heures mal employées le plus beau des royaumes ; je vous ferai parvenir tous les détails relatifs à cette grande entrepriſe ; allez, embraſſez moi, & que je retrouve en vous mon vergeur & mon neveu.

Varbeck, malgré toute ſon audace & ſon eſprit vaſte & ambitieux, étoit reſté confondu, anéanti ; c'étoit un homme qui après avoir erré longtemps dans la confuſion des ténèbres, voyoit tout à coup la clarté, & entroit dans un pays d'une étendue immenſe, qui lui offroit un foule d'objets différents ; il n'a point la force de répondre à Marguerite : mais à peine, entrainé par Fryon hors du palais, eſt il ſorti de ſon rève, car cette aventure en avoit pour lui toutes les illuſions, il s'écrie : Qu'eſt ce que la ducheſſe veut éxiger de moi ? Sans doute j'ai de l'ambition, elle m'enflamme, elle me dévore ; je m'irrite contre le ſort qui m'a donné une ame impatiente d'éclater, & qui en même-temps ſemble avoir pris plaiſir à m'abaiſſer ; je voudrois m'élever au plus haut rang,

oui, monter juſques ſur un thrône, mais par quelle route? par quels moyens? par la valeur, la magnanimité, les reſſources du génie; c'eſt l'épée à la main que j'aſpirerois à mettre une couronne ſur ma tête, en diſant à tout l'univers : Varbeck ne tient le ſceptre que de lui ſeul; il n'eut point d'ayeux, point de droits étrangers à lui-même; ſa fortune, ſon nom commencèrent par lui; il ſçut régner. Tel ſeroit, j'oſe l'avouer, l'objet de mon orgueil : je me plonge dans cette yvreſſe : mais par l'audace & l'effronterie d'un menſonge bas & vil, acquérir un diadême! devoir à un maſque impoſteur ce qu'on ne peut obtenir à viſage découvert! recevoir les hommages de l'Angleterre ſous le nom du duc d'Yorck, quand au fond de mon cœur, je ſens qu'ils ſeroient refutés à Varbeck! il ne m'eſt pas poſſible de deſcendre à ce rôle ſi humiliant pour ma vanité; ie la mettrois cette vanité, qui ne me dégrade point, à m'annoncer pour le fils d'un bourgeois de Tournai, & à me déclarer ouvertement le vengeur de la noble maiſon d'Yorck. Que Marguerite me faſſe donner de l'argent, des troupes, & j'attaque Henri; je lui livre bataille, & ſi je ne m'aſſieds point au throne, du moins je me fais voir digne de l'occuper... — Varbeck,

que dites-vous ? quel eſt votre égarement ! d'où vous viennent ces idées romaneſques, ces ſcrupules ſi peu faits pour quiconque veut éxiſter ? & comment ſeriez-vous traité, ſi vous oſiez ſeulement faire entendre, que ſans l'emprunt d'un nom qui vous donneroit toute votre valeur, vous avez conçu le projet de vous élever contre un roi, contre le roi d'Angleterre ? la moindre punition ſeroit de vous envoyer à l'hôpital des foux de Londres; les Anglais, tous les hommes vous regarderoient comme un modèle d'extravagance. On voit bien, mon ami, que vous avez lû des romans de chevalerie : vous vous êtes gâté l'imagination. Ce n'eſt qu'en réprèſentant le duc d'Yorck que vous pouvez être quelque choſe, & le pauvre Varbeck ne ſera rien. — Mais ſi j'ai des talents, ce génie qui s'élève par lui-même à la haute fortune, j'aurai mon éxiſtence, & je m'en glorifierai plutôt que d'un rôle qui ne ſçauroit m'appartenir; je veux être moi, & non un vil comédien, importuné toujours de la conſcience de ſa baſſeſſe, & de ſon dégoutant menſonge. Mon parti eſt pris. Je me nommerai toujours Varbeck.

Fryon, déſeſperé de cet obſtacle inattendu, employe les prières, les menaces, l'amitié, les ſollicita-

tions des Aſtleys : tous ſes efforts ſont inutiles ; il court chez Marguerite, lui apprend avec douleur la bizarre délicateſſe de Varbeck, & lui montre le trouble qui l'accable. La princeſſe ſans émotion, ſe contente de lui répondre : Fryon, vous avez peu de mémoire ! amenez-moi Varbeck. — Mais madame... — Obéiſſez ; remettez-vous ; tout ira au gré de nos vœux : c'eſt moi qui vous l'aſſure.

Fryon reparaît avec ſon diſciple indocile, qui avoit l'air interdit. Varbeck, lui dit la princeſſe, car on voit bien que vous tenez fortement à ce nom, & qu'il vous eſt cher, je ne ſçaurois comprendre le refus que vous oppoſez à mes bontés. Vous avez trop d'eſprit pour n'être pas convaincu que ſans le nom d'Yorck, vous n'exciteriez que l'indignation & le mépris des Anglais, & même de toute perſonne raiſonnable. Je vous avois préféré à bien des jeunes gens qu'on m'a préſentés, pour vous accorder l'honneur d'être l'inſtrument de mes projets. Je ne vous dirai point que la même main qui cherchoit à vous ſoutenir, & à vous élever au trône, peut vous rendre à la pouſſière, & vous y enſevelir, à la moindre indiſcretion qui vous échapperoit ; non, ce n'eſt point ici le reſſentiment que je prétends faire parler ; vous n'entendez point une ſou-

veraine juſtement irritée, qui d'un mot pourroit vous anéantir: vous voyez encore une princeſſe bienfaiſante qui plaint votre faibleſſe, qui ſouhaiteroit vous donner des témoignages éclatants de ſa protection, qui a de la peine à ne point aimer en vous ce neveu, que quelquefois elle ſe flatte d'y avoir retrouvé, qui même avoit deſſein de vous donner avec une couronne, la main... — De la comteſſe de Huntley?.. madame, ſeroit-il poſſible?.. — D'elle-même. J'ai écrit au roi Jacques; elle eſt prête à ſe marier. — Un autre ... ô ciel !.. — Le roi a ſuſpendu cet hymen; vous irez en Écoſſe, & le duc d'Yorck épouſera...

Varbeck ne laiſſe point achever Marguerite; il ſe précipite à ſes pieds : — Il me ſeroit permis d'aimer la comteſſe de Huntley, de lui dire ... d'eſpérer que je ſerois ſon amant, ſon époux!.. Ah! madame... (Il ſe relève avec emportement) ordonnez, commandez; vos moindres volontés, je les remplis; c'eſt le ciel qui me parle lui-même; faut-il être le duc d'Yorck?.. tout ce que vous déſirez, madame, je le ſuis, je le ſuis... Varbeck n'exiſte plus. Je pourrai, divine Huntley, vous déclarer une tendreſſe !.. elle ſera digne de vous. Mais, madame,

ſi un cruel engagement... — Allez, repoſez-vous ſur moi de vos intérêts; hâtez-vous de vous embarquer pour le nouveau ſéjour que je vous ai aſſigné, & ſongez que votre deſtinée eſt dans mes mains.

Que la paſſion de l'amour eſt encore au-deſſus de celle de l'ambition! cette dernière, quelque pouvoir qu'elle eût ſur le cœur de Varbeck, n'avoit pu le déterminer à ſervir la vengeance de Marguerite; des obſtacles ſans nombre l'arrêtoient: on ne lui dit qu'un mot qui flatte un ſentiment que ce jeune imprudent auroit dû vaincre, & il n'eſt plus qu'un amant docile, livré à toutes les impreſſions qu'on voudra lui inſpirer.

Fryon ſaiſit ces heureuſes diſpoſitions pour accélérer le départ de Varbeck, qui déjà eſt ſur les mers avec lui, & ne l'entretenant plus, ainſi que ſes deux autres amis, que de la comteſſe de Huntley, & de l'eſpérance de la poſſéder.

Cet amour aura ſans doute les apparences du merveilleux pour quiconque ne ſe repréſentera point la plus belle perſonne qu'ait vu naître l'Écoſſe: Catherine Gordon, fille du comte de Huntley, & alliée à la maiſon royale, méritoit en effet l'eſpèce d'idolatrie que Varbeck paraiſſoit lui avoir conſacrée. Elle

entroit dans cet âge où la beauté ſe développe avec tout ſon éclat. La langueur, la vivacité, l'attendriſſement, cet intérêt ſi touchant qui eſt une ſorte de magie inexprimable, le charme de l'amour, tous ces divers attraits étoient réunis dans ſes yeux ; ſon ame pure ſe peignoit ſur un front plein de candeur ; ſes cheveux d'un blond admirable relevoient encore la blancheur de ſa peau ; la volupté même reſpiroit ſur ſa bouche ; mille graces qui paraiſſoient ſe multiplier à la vue, prêtoient un nouveau dégré de ſéduction à la régularité de ſes traits; auſſitôt qu'on approchoit d'elle, on ſe ſentoit captivé, & l'on aimoit l'empire qu'elle faiſoit éprouver ; l'accent de ſa voix prévenoit en faveur de ce qu'elle alloit dire ; un ſeul de ſes regards valoit toutes les expreſſions; elle n'avoit qu'à ſe montrer pour jouir de ſon pouvoir. Si le ſentiment ſe rendoit viſible, on l'eût adoré ſous l'image de la comteſſe ; une douce mélancolie, attrait bien au-deſſus de tous les autres, mettoit le comble à tant de beauté. Mais que les agréments de ſon eſprit, la ſolidité de ſon jugement, ſes manières affables, ſes vertus ſans orgueil & ſans auſtérité, étoient encore préférables aux charmes de ſon extérieur ! connaiſſoit-on la comteſſe de Huntley, on oublioit peut-être ſes attraits pour

pour ne s'occuper que de ſes belles qualités ; d'une ſenſibilité extrêmement délicate ; elle ſaiſiſſoit avec tranſport toutes les occaſions où ſon cœur pouvoit ſe livrer à l'attendriſſement, ſans offenſer la vertu ; lui faiſoit-on le récit de quelque infortune, ou trouvoit-elle dans un livre des traits qui lui peignoient le malheur, elle s'en pénétroit ; ſes yeux ſe couvroient de larmes ; qu'elle goûtoit de ſatisfaction à ſe remplir de cette triſteſſe délicieuſe ! auſſi s'arrachoit-elle ſouvent au fracas de la cour, pour aller dans une campagne à quelques lieues d'Edimbourg jouir des agrémens de la ſolitude. Une ſeule amie l'y accompagnoit, on la nommoit lady Sulton.

La comteſſe apprend que ſon ſouverain lui deſtine un époux qu'elle avoit à peine entrevu ; il étoit beau-frère du roi de Dannemarck ; la mort venoit d'enlever le comte de Huntley, & Jacques ſervoit en quelque ſorte de tuteur à ſa fille. Elle va avec ſon amie s'enfoncer dans un bocage qui paraiſſoit être l'azyle de la douce réverie; le bruit d'un ruiſſeau que l'œil ſuivoit à travers un tapis de fleurs ſemées par la nature, le chant varié de mille oiſeaux qui ſembloient avoir préféré cet azyle à tous les lieux d'alentour, la vue, dans le lointain, d'un canal dont les flots argen-

tés alloient ſe perdre ſous des arbres d'une hauteur immenſe, le ſoleil à ſon couchant, qu'on eût dit prêt à tomber dans ces eaux étincelantes de ſes rayons : voilà les objets innocents que recherchoit la comteſſe, & qui l'attachoient toujours davantage. Ma chère Sulton, diſoit-elle à ſon amie, ſens-tu comme moi cet heureux oubli du monde qu'inſpire ce ſéjour ? Il me ſemble que l'Écoſſe, que l'univers ait diſparu à mes regards, & qu'il n'y ait que nous deux qui éxiſtions dans cette paiſible retraite. Que ne m'eſt-il permis d'y couler le reſte de ma vie, loin des grandeurs, loin de la cour, maitreſſe de mon ſort, cherchant, trouvant dans mon cœur cette félicité pure qui fuit le tumulte des ſociétés, qui trompe, hélas ! tous nos deſirs, lorſque nous croyons l'avoir atteinte & la poſſéder ! Ah ! mon unique amie, je ne la goûterai point cette félicité dans l'engagement auquel le roi va m'aſſervir ! je ſerai une malheureuſe victime qu'on traînera à l'autel pour être immolée à un mari ... qui n'aura point ma ſenſibilité ! Sulton, mon cœur eſt conſumé du beſoin d'aimer ! & quel objet me paraîtroit digne de mon attachement ? je deſirerois que celui qui ſera mon époux, connût tous ces détails de ſentiment qui échappent aux cœurs vul-

gaires, & qui ne ſont ſaiſis que du petit nombre d'ames comme la mienne ; je voudrois qu'il eût éprouvé l'infortune ; je ne ſais, mais je penſe que le malheur ajoûte encore à la tendreſſe. De quelle volupté je m'enyvrerois à eſſuyer les larmes de quelqu'un qui me ſeroit cher ! que ma tendreſſe redoubleroit de délicateſſe & de vivacité ! non, Sulton, les heureux ne ſentent point l'amour ! Que je me plais dans l'hiſtoire à voir Eponine habiter un antre ſolitaire avec ſon malheureux époux, ouvrir ſon ſein à ſes pleurs, porter avec lui le fardeau de ſes peines, lui tenir lieu de tout au monde ! ils n'étoient point à plaindre : ils ſe diſoient qu'ils s'aimoient, ils ſe le répétoient ; ils ſouffroient enſemble. Ah ! Veſpaſien ſur ſon trône, maître de la terre, n'avoit point une idée de leurs plaiſirs.

Cet entretien de la comteſſe de Huntley la fera mieux connaître que tous les traits ſous leſquels on eût pu la repréſenter.

Cependant la ducheſſe de Bourgogne qui ne perdoit point de vue ſon projet, commençoit à répandre ſécretement l'apparition du duc d'Yorck ; chaque jour, des circonſtances plus détaillées groſſiſſoient cette nouvelle ; on racontoit comment ce

prince étoit échappé à la main des bourreaux par ſa compaſſion qu'il leur avoit inſpirée ; on diſoit qu'il les avoit engagés à le ſouſtraire à la barbarie de Richard, qu'ils avoient fui de la Tour avec le duc, & qu'enfin il ſortoit de la retraite où il étoit reſté trop longtems enſeveli. L'amour des nouveautés & des factions plus ardent peut-être en Angleterre qu'en tout autre pays adoptoit ces rumeurs ; un mécontentement marqué indiſpoſoit les grands contre leur monarque ; il les avoit abbaiſſés en ſoulageant le joug ſous lequel le peuple avoit gémi juſqu'alors. D'ailleurs les eſpèces de contributions qu'il levoit ſur les gens riches excitoient un murmure général :

Il les avoit abbaiſſés, &c On ne ſçait trop ſi le projet de Henri, en diminuant l'autorité féodale, & délivrant les vaſſaux des vexations de leurs ſeigneurs, fut de faire remplacer la ſervitude par l'opulence : il y a lieu de croire qu'il n'étoit conduit que par ſon intérêt perſonnel. Mais ce qu'on peut aſſurer, c'eſt que l'Angleterre lui doit les premiers fondements de ſa grandeur ; le peuple ſe releva de la pouſſière où il paraiſſoit être condamné à reſter enſeveli, & fut plus heureux en raiſon de l'abbaiſſement des grands ; le commerce naquit de l'induſtrie favoriſée ; l'agriculture ſurtout fut protégée par ce ſouverain qui la regardoit comme la force de la monarchie anglaiſe.

tout deſiroit, tout appelloit un rejetton des Plantagenets.

Malgré la prévention favorable qui ſembloit annoncer cette ſorte de réſurrection, Varbeck ne ſe faiſoit point connaître en Portugal : il ſe contentoit d'irriter la curioſité ; le peuple amoureux de l'extraordinaire aime à tirer de la claſſe commune des hommes quiconque paraît enveloppé d'un voile myſtérieux ; c'eſt une des erreurs de l'eſprit humain : il ſe plaît à jetter de l'ennobliſſement ſur ſes illuſions. Il faut ſe reſſouvenir auſſi que la nature ſembloit être d'intelligence avec ce jeune impoſteur pour lui concilier la faveur publique, & qu'il réuniſſoit tous les talents néceſſaires au ſuccès d'une révolution.

Fryon avoit ſoin d'écrire à ſa ſouveraine les progrès que faiſoit ſon élève. Les premiers de Lisbonne s'empreſsèrent d'accueillir Varbeck qui poſſédoit l'art d'entretenir une incertitude plus favorable peut-être que nuiſible à ſa vanité ; mais au milieu de cet éclat qui commençoit à le diſtinguer, il n'oublioit point que Marguerite lui avoit promis d'appuyer ſa tendreſſe pour la comteſſe de Huntley ; il le rappelloit ſans ceſſe à Fryon, qui ſe ſervoit de cet amour comme d'un aliment de l'incendie qu'il devoit allu-

mer. C'étoit ſurtout dans le ſein de ſon cher Aſtley que Varbeck répandoit les divers tranſports qui l'agitoient. Ces épanchements ſi doux multiplient les plaiſirs de l'ame, & elle a beſoin de les partager avec l'amitié. Aſtley, diſoit Varbeck, parle-moi de l'objet enchanteur que j'idolâtre. Connais-tu bien l'excès de mon bonheur? épouſer tout ce que j'aime... Mais, mon ami, ne puis-je être heureux que par une groſſière impoſture? quand je m'attache à cette image, c'eſt alors que je m'indigne contre le ſort. Que ne m'eſt-il permis de m'élever par moi-même au rang du premier monarque de l'univers, de me montrer, en un mot, tel que je ſuis, Varbeck, ſans ayeux, ſans extraction, mais le plus grand des hommes, devant tout à la noble ambition, à l'amour, à l'amour! j'aime à croire, que ſi la fortune m'eût fait naître ſur un trône, j'aurois été le bienfaiteur du monde entier. Quelle eſt la félicité d'un roi? il a le pouvoir de faire le bien, de ſécher les larmes du malheureux, de tendre la main à l'innocence abbatue; il peut donner des témoignages éclatants de ſa tendreſſe à l'objet qui règne ſur ſon cœur, l'enorgueillir de ſes hommages, élever, enflammer ſon ame par le deſir de lui plaire... Aſtley, je ſuis le plus à plaindre des hommes.

Cet ami, un des inſtruments dociles qu'employoit l'adroit Fryon, & qui d'ailleurs étoit extrêmement attaché à Varbeck, écartoit ſes incertitudes, ramenoit ſon eſprit flottant au grand projet qu'avoit conçu Marguerite; l'amour au reſte étoit de moitié avec eux pour ſoumettre le jeune homme à ce qu'ils avoient projetté.

Varbeck ne pouvoit plus demeurer en Portugal; les bruits augmentoient, & l'on ſe diſoit déjà tout bas qu'il pouvoit être le comte de Warwick, ou le jeune duc d'Yorck. Il brûloit de ſe rapprocher de l'Écoſſe. Fryon muni des ordres de la ducheſſe, va déclarer à ſon diſciple que tout eſt prêt pour ſon départ de Lisbonne, qu'il faut pour l'accompliſſement de leurs deſſeins, ſe tranſporter en Irlande, qu'enfin le moment eſt arrivé où le duc d'Yorck doit s'expoſer aux yeux dans tout l'appareil de ſon perſonnage. Varbeck quitte donc le Portugal, comblé des marques d'amitié de toute la nation, & ſe prépare à s'acquitter avec tous ſes talents du rôle important qu'on lui a confié.

Ils étoient débarqués ſur les côtes d'un pays où ils n'avoient qu'à paraître pour s'attirer une foule de partiſans. Fryon s'écrie : je rends mes hommages au

duc d'Yorck ; qu'on oublie juſqu'au nom de Varbeck : j'enviſage, je ſers un prince véritable, & digne d'occuper un des premiers trônes du monde. Allons, mes amis, pourſuit-il, en s'adreſſant aux deux Aſtleys,& au peu de gens qui compoſoient leur ſuite, c'eſt à la gloire qu'il faut marcher ; renverſons Henri d'une place qu'il n'a point méritée, & immolons l'uſurpateur aux juſtes reſſentiments d'une princeſſe qui ſe pique de reconnaiſſance : elle ne mettra point de bornes à ſes bienfaits.

Corck eſt la première ville de l'Irlande qui reconnait Richard Plantagenet, ſecond fils d'Edouard IV pour le ſouverain légitime de la Grande-Bretagne. Le duc d'Yorck (car déſormais nous n'appellerons plus autrement Varbeck) écrit aux comtes de Kildare & Deſmond, pour les engager à ſe déclarer en ſa faveur ; ſa lettre étoit une eſpèce de manifeſte où le prince expoſoit ſes droits au trône ; on y repréſentoit Henri VII comme le tyran de la nobleſſe, comme un concuſſionnaire ſans pudeur qui ſacrifioit tout à ſon inſatiable avarice;ces récits étoient appuyés de détails qui donnoient les couleurs de la vérité à l'apparition d'un deſcendant des Yorcks. Le maire de cette ville que, ſelon les apparences, Fryon avoit ſçû enroler au nom-

bre des acteurs de cette intrigue, prit ſoin de confirmer la nouvelle ; une infinité de gens qui attendent tout des révolutions, demandoient à ſervir le nouveau monarque ; ils ne ſe ſouvenoient plus de l'impoſture groſſière de Simnel ; la haine ſuſcitoit des ennemis à ſon vainqueur autant que l'amour du merveilleux.

Fryon ne ſe laſſoit point d'enſeigner à ſon pupile tout ce qui pouvoit l'affermir dans un perſonnage dont la réuſſite paraiſſoit aſſurée. Je ſuis forcé de vous quitter, lui dit-il, un jour, mais, dans peu de tems, vous viendrez me joindre ; continuez à mettre en uſages ces talents admirables que vous avez reçus de la nature ; ſongez au prix qui vous eſt réſervé, que vous ſerez poſſeſſeur d'une femme que vous adorez : une telle récompenſe vaut bien qu'on faſſe des efforts pour acquérir un trône. Vos amis reſtent auprès de vous. Surtout gardez un profond ſecret ſur la princeſſe qui vous honore de ſa bienveillance.

Le duc d'Yorck entraînoit toute l'Irlande dans ſon parti, quand un Français lui demande un entretien

---

Quand un Français, &c. On prétend qu'Etienne Tyron qui avoit abandonné le ſervice de Henri VII, & le nommé Lucas furent envoyés ſecrétement à Varbeck de la part du roi de France pour l'aſſurer de ſa protection, & l'inviter à ſe rendre à ſa cour.

ſecret, & l'invite de la part de ſon maître à ſe rendre auprès de lui.

Henri VII induſtrieux à trouver des prétextes pour groſſir ſes tréſors, feint d'avoir conçu le projet de porter ſes armes en France; c'étoit préſenter aux Anglais un fantôme qu'ils embraſſoient avec avidité. A juger les événements avec cet œil politique que le ſuccès n'éblouit pas, on peut avancer que les journées de Crécy, de Poitiers, d'Azincourt ont peut-être été auſſi funeſtes à nos voiſins qu'à nous-mêmes; ces victoires leur avoient fait illuſion, au point que la conquête de la France eſt long-tems entrée dans les vues du ſyſtême national. Henri vouloit recueillir quelque fruit de cette chimère de l'eſprit Anglais. Sous l'appas d'une expédition ſi flatteuſe, il eut l'art d'impoſer une taxe qu'on nommoit *bénévolence*; il pouſſa même la ruſe juſqu'à s'embarquer; il arriva au commencement d'Octobre à Calais. » Il lui importoit » peu, diſoit-il, que la ſaiſon fût avancée; auſſi bien » un été ne ſuffiroit pas pour achever la conquête » de la France. «

La ducheſſe de Bourgogne auſſi éclairée qu'implacable dans ſa vengeance, avoit ſaiſi l'heureuſe occaſion qui lui aſſocioit un monarque néceſſairement

l'ennemi du roi d'Angleterre. Fryon, par les ordres de Marguerite, s'étoit tranſporté à la cour de Charles VIII ; il avoit ſçu amener ce ſouverain à deſirer la viſite du duc d'Yorck.

On n'avoit pas eu de peine à obtenir de Charles une protection décidée en faveur du prétendu reſte d'une famille plus célèbre encore par ſes malheurs que par la nobleſſe de ſon origine. Ce jeune roi annonçoit cette ardeur héroïque qui depuis l'emporta dans un vaſte champ de rapides conquêtes. La paſſion de la gloire eſt rarement ſéparée de la généroſité ; une grande ame ſe plaît à réparer les injures de la fortune. Ranimer, pour ainſi dire, une maiſon illuſtre enſevelie ſous des diſgraces multipliées, porter ſon rejetton ſur un trône qui paraiſſoit lui appartenir, s'avouer à la face de l'Europe, le vengeur & l'appui d'un prince infortuné, dérobé au glaive des bourreaux, toutes ces images ont, de tout temps, eu de l'empire ſur nos ſouverains qui ſont les protecteurs & les amis nés des rois malheureux, & elles échauffoient ſurtout Charles de ce noble enthouſiaſme dont les tranſports ne ſe font ſentir qu'aux ames magnanimes.

L'Écoſſe retentiſſoit de l'événement ſingulier qui

ſembloit faire ſortir du tombeau un rival ſi redoutable pour Henri ; la renommée, dans ſes récits, n'avoit oublié aucuns de ces traits dont l'air de vraiſemblance répand l'intérêt juſques ſur les moindres particularités ; l'imagination s'allume en faveur d'illuſtres malheureux : elle en forme des héros de prédilection, & ils ne ſont jamais plus impoſants que lorſqu'ils combattent l'adverſité ; on goûte une eſpèce de plaiſir à voir un perſonnage connu, aux priſes avec l'infortune ; on le ſuit à travers les obſtacles, les dangers ; parvient-il à les vaincre : on jouit de ſa gloire & de ſon bonheur ; on triomphe avec lui. C'étoient les impreſſions qu'excitoit le duc d'Yorck ſur la plûpart des âmes ſenſibles ; & que celle de la comteſſe de Huntley étoit remplie de cet attendriſſement ſi honorable pour l'humanité ! Je ne ſçais, diſoit-elle à ſon amie, quel nom donner aux ſentiments que j'éprouve ! L'image d'un jeune prince échappé au fer de ſes meurtriers, n'ayant pour lui que ſon ſeul courage, faiſant tête à la fortune qui ſembloit l'avoir condamné à mourir dans l'obſcurité de la Tour, s'avançant au trône l'épée à la main ; un tel objet porte à mon cœur, y répand une ſorte de volupté qu'aſſurément ce qu'on appelle des plai-

ſirs n'eſt point capable de procurer. Croirois-tu que quelquefois je cherche la ſolitude pour verſer des larmes ſur le ſort de ce duc d'Yorck ? & quelles ſont douces ces larmes ! qu'elles me ſont chères ! de quel charme elles ſont animées ! la compaſſion eſt donc le premier des plaiſirs ! Elle ajoûtoit : que ne puis-je être de quelque utilité à ce prince ſi intéreſſant ? j'imagine, mon amie, que, s'il ne falloit que ma fortune pour le relever au trône de ſes pères, oh ! je ferois ſans peine ce ſacrifice. Peut-être eſt-ce l'orgueil qui m'égare, & que je prends pour une pitié généreuſe : mais je me croirois la plus heureuſe femme du monde d'avoir contribué à venger le duc d'Yorck des injuſtices de la deſtinée. Ah ! Sulton, je te l'ai dit, l'époux auquel on va m'enchaîner, n'aura point connu l'infortune, & il n'y a que les malheureux qui ſçachent aimer !

Le duc d'Yorck étoit arrivé à Paris ; la première perſonne qui vole dans ſes bras eſt le zèlé Fryon. Ils ont enſemble un long entretien. Fryon lui apprend comment ſa bienfaitrice, du fond de ſon palais, a ſçu lui ménager l'appui du roi de France ; il lui développe tous les reſſorts qu'il a fait agir à cette cour, & lui trace les diverſes routes par leſquelles il doit mar-

cher. Le duc pénétré de l'eſprit dont il n'étoit que l'inſtrument, eſt préſenté au roi qui l'attendoit, environné de toute ſa cour. Le diſciple de Fryon n'avoit jamais mieux repréſenté le prince. Charles VIII qui avoit toute la généroſité & la franchiſe d'un chevalier Français, lui fit une réception ſur laquelle, ſelon l'uſage, les courtiſans enchérirent encore. On ſe récrioit ſur ſon port majeſtueux, ſur ſon air noble & touchant; la ſorte de triſteſſe qui reſpiroit dans ſes traits, & dont le malheur paraiſſoit être la ſource, ajoûtoit encore à ſes graces, ſurtout aux yeux d'un sèxe que la ſenſibilité a ſouvent conduit à l'enthouſiaſme, & au dernier dégré de l'héroïſme; le duc eſt logé dans le palais de Charles qui lui aſſigne une penſion conſidérable, le traite de duc d'Yorck, & lui donne une garde, dont un lord fut le capitaine.

L'admiration, l'intérêt puiſſant, l'yvreſſe de généroſité & de compaſſion qu'a excités l'ennemi du roi d'Angleterre, ſe répandent juſqu'à Londres. On ſçait que la renommée s'accroit en marchant, & l'éloignement eſt favorable à toutes ces illuſions, à tous ces fantômes que la crédulité ne demande pas mieux que d'embraſſer: plus de cent Anglais paſſent la mer, ac-

courent à Paris, entre autres ſir George Réville, ſir John Taylord. Chaque jour amenoit des mécontents de Henri, & des partiſans zèlés de Richard Plantagenet. La galanterie Françaiſe qui ſe pique d'accueillir les étrangers, ne laiſſa rien à déſirer au duc d'Yorck; on imagina pour lui des fêtes où le goût ſe trouva réuni à la magnificence; il fit admirer ſon adreſſe dans pluſieurs tournois, & reçut des prix de la main des dames les plus diſtinguées pour les agréments & la qualité; on ſe demandoit pourquoi il portoit une écharpe verte, & l'on cherchoit à deviner le ſens de l'emblême qui décoroit ſon écu: il repréſentoit un aigle deployant ſes aîles, & dirigeant ſon vol vers le ſoleil; au-deſſous on liſoit ces mots: JE NE M'ÉLÈVE QUE POUR LUI.

Ces amuſements, cette pompe, ces honneurs auroient pu ſatisfaire une ame qui n'auroit eu d'autre paſſion que celles des plaiſirs & de la vanité: mais le duc d'Yorck aimoit éperdument, & tout diſparaît devant l'amour. Mon ami, rediſoit-il ſouvent à ſon fidèle Aſtley, tu me vantes mon bonheur, mon éclat; tu me parles de rangs, de gloire, de couronne; tu me fais voir un des plus grands rois du

monde, m'honorant d'un accueil que d'autres à ma place regarderoient comme l'excès des faveurs de la fortune : je ne te cacherai point que mon orgueil auroit lieu de s'applaudir, mais que l'orgueil eſt faible, comparé à l'amour ! & mon cœur peut-il être touché des illuſions d'un ſi beau ſonge, quand je ne les partage point avec la comteſſe de Huntley ? Cependant pour qui me ſuis-je abbaiſſé à devenir le héros d'une fable dont je ſuis forcé de rougir au fond de l'ame ? & ſi la comteſſe alloit former cet engagement... Aſtley, elle cédera aux volontés du roi ; qu'ai-je dit ? n'aimeroit-elle point ? juſqu'à préſent, auroit-elle été inſenſible ? quelle erreur m'abuſe ! pourroit-on avoir tant de charmes, & ignorer le pouvoir de l'amour ? elle formera des nœuds qu'aura préparés la tendreſſe. Mon ami, je ſuccombe à cette image ! il faut que tu me rendes un ſervice, que tu ailles en Écoſſe juger par toi-méme de ce que je dois eſpérer ; tu verras cette beauté adorable ; tu ſçauras ſi elle a donné ſon cœur, ſi ſa main... eh ! que m'importeroit d'être ſon époux, ſi je n'avois point à ſes yeux les traits d'un amant ? ſurtout oſe m'apprendre mon malheur ; je renonce aux promeſſes du ſort, aux bienfaits de la ducheſſe, à tout,

à la vie ; les grandeurs, le trône, l'exiſtence ne ſont rien, s'il faut les ſéparer de la divine Huntley.

Fryon impatient de conſommer ſon ouvrage, eut la complaiſance d'accorder à ſon élève ce qu'il demandoit. Aſtley part donc pour l'Écoſſe, bien déterminé à flatter les eſpérances d'un ami qui lui étoit cher, & dont il enviſageoit la fortune aſſurée. Dailleurs la deſtinée des deux frères étoit attachée à la révolution qui ſe tramoit ; il ne s'agiſſoit que d'enyvrer un jeune homme de toutes les erreurs qui pouvoient entretenir un enthouſiaſme utile aux projets de la ducheſſe, & à leurs propres intérêts.

Henri, qui d'un œil dédaigneux voyoit Simnel ramper dans la foule de ſes domeſtiques, avoit d'abord oppoſé le plus froid mépris à la nouvelle d'un ſecond vengeur de la maiſon d'Yorck ; il ſe repoſoit ſur ſon heureuſe fortune, qui juſqu'alors l'avoit ſi bien ſervi ; ce prince étoit beaucoup plus occupé du ſoin d'entaſſer des tréſors, & cette grande expédition dont il menaçoit la France, ne devoit aboutir qu'à les

Qu'à les augmenter, &c. Charles s'engagea à payer les dettes que la reine ſa femme avoit contractées pour défendre la Bre-

augmenter. Il feignoit de vouloir ſe rendre maître de Boulogne, qu'il tenoit aſſiégée, tandis qu'il ne ſongeoit qu'à préparer un traité avantageux à ſa ſordide avarice. La paix ſe conclut donc entre la France & l'Angleterre ; une des premières demandes de Henri fut qu'on lui livrât le duc d'Yorck dont les progrès commençoient à l'inquiéter ; le conſeil Français penchoit aſſez à ſatisfaire ſur cet article le ſouverain de la Grande-Bretagne. Charles ſe lève avec indignation : — Depuis quand la trahiſon & la baſſeſſe nous ont-elles ſouillés de leur ignominie ? & ce ſont des ſujets eſtimables par leurs lumières & par leurs vertus qui viennent de me donner ces conſeils ! On me parle de politique ! la politique d'un roi de France eſt de ne rien craindre, & de braver ſes ennemis, quand ils le forcent à les combattre ; ſa cour fut de tout tems la retraite des princes malheureux & perſécutés. Le duc d'Yorck ſe jette dans mes bras ; dumoins

---

tagne, lorſqu'elle n'en étoit que ducheſſe. Les ſommes qu'il donna à Henri, montoient à plus de huit millions de notre monoie. Les Anglois murmuroient tout haut de ce que leur ſouverain s'étoit ſervi du prétexte d'une guerre qu'il n'avoit pas deſſein d'entreprendre, pour leur extorquer, en quelque ſorte, des ſubſides exhorbitants.

c'eſt ſous ce nom reſpectable que j'ai reçu cet étranger. Qu'il ſoit, en effet, un reſte infortuné des Plantagenets, tel qu'il s'eſt annoncé, ou qu'il ait eu l'audace de m'en impoſer, quelqu'il ſoit, je n'abuſerai pas de ſa confiance ; il apprendra juſqu'à quel point un roi de France ſçait garder ſa foi, & ſacrifier même ſes intérêts à l'honneur & à la probité. Encore une fois, on n'eſt point politique, on n'eſt que roi, & loyal chevalier, quand on peut marcher à la tête de deux ou trois cent mille Français ; mon peuple ne me démentira point. Que Henri vienne donc m'attaquer, je l'attends ſans crainte : mais qu'il n'eſpère pas que j'achéte la paix aux dépens de l'honneur. Je ne ſerois pas digne de commander à des hommes tels que vous, ſi je penſois autrement.

Ce diſcours excite des tranſports d'admiration & d'attendriſſement en faveur d'un jeune roi dont l'ame généreuſe ſe montroit avec tant de nobleſſe & de magnanimité ; cependant Charles, dans la ſuite, fut obligé de ſe relacher un peu de cette hauteur de ſen-

---

On eut ſoin de ſtipuler dans un article ajoûté au traité : *qu'aucun des deux rois, tant que dureroit la paix, ne donneroit conſeil, aide ni ſupport, ſoit directement ſoit indirectement, aux traitres, rebelles ou conſpirateurs des états de l'un & de l'autre.*

timents. Quelquefois il eſt de la ſageſſe d'un ſouverain d'immoler ſes volontés & ſa gloire même aux beſoins de l'état ; il doit tout lui ſacrifier, excepté l'honneur, & aſſurément Charles conſerva le ſien dans toute ſa pureté, quoiqu'il ſe vît contraint pour ſceller la paix avec Henri, de renvoyer le duc d'Yorck ; il lui donna avant ſon départ une audience particulière, & chercha avec bonté à le conſoler de la perte d'une protection éclatante. L'intéret de mon royaume, lui dit-il, éxige que vous quittiez ma cour ; je ne violerai point les droits de l'hoſpitalité, comme votre ennemi m'avoit fait l'affront de s'en flatter ; il prétend que vous êtes un impoſteur : ſi j'en avois des preuves, je vous ferois punir, mais je ne vous trahirois pas. J'aime mieux croire que j'ai ouvert un azyle au duc d'Yorck ; il ſortira de mes états en toute ſureté, & quelque ſéjour qu'il choiſiſſe, il peut compter ſur ma bienveillance.

Cet événement imprévu déconcerta Fryon, qui, en politique habile, fut aſſez maître de lui pour cacher ſon trouble à tous les yeux, & même à ceux de ſon pupile ; il obtint cependant du roi une entrevue ſecréte. Le duc d'Yorck étoit conſterné ; ſes rêves éblouiſſants s'évanouiſſoient ; il falloit toute l'adreſſe du con-

fident de la ducheſſe de Bourgogne pour ranimer ſon courage. Ce coup vous abbat, lui dit Fryon! vous êtes donc bien peu avancé dans la connaiſſance des hommes, & des divers reſſorts qui les font agir! Cette diſgrace ne ſervira qu'à vous rendre plus cher au parti; apprenez qu'un prince malheureux en devient plus intéreſſant, que l'infortune paraît lui communiquer un caractère ſacré, avantage qu'il ne tient pas ſouvent du rang & de la grandeur. L'adverſité ſemble remettre entre les hommes cette égalité qui eſt de l'inſtitution primitive de la nature. C'eſt un prince perſécuté par le ſort, qui peut ſe flatter d'avoir de vrais ſerviteurs, des amis; on attache une eſpèce de gloire à le ſoutenir; l'orgueil ſe joint au ſentiment, & l'inclination fortifiée par la vanité forme une paſſion capable des actions les plus héroïques. Le roi de France a été forcé par les circonſtances, de paraître vous retirer la main qui vous ſoutenoit: mais ſi le ſouverain ſemble vous déſavouer, croyez que Charles vous aime, & vous appuyera par des voies indirectes, de tout ſon crédit. J'ai ſa parole. Allons auprès de votre protectrice déclarée: ſon génie eſt fécond en reſſources. Gardez-vous ſurtout de lui montrer ce découragement qui dégrade tout homme, dans quelque rang que le ſort l'ait

placé. Ce n'eſt qu'en oppoſant un front d'airain aux obſtacles & aux dangers que vous parviendrez à plaire à la ducheſſe, & à mériter ſes bontés. Tant qu'elle ſera pour vous, ne vous défiez point de votre deſtinée; ſongez d'ailleurs que la comteſſe de Huntley...

Le Duc d'Yorck, ſorti, à ce mot, de ſon accablement, interrompit Fryon pour l'aſſurer qu'il s'abandonnoit à ſes conſeils. Cet objet, que ce jeune homme aimoit avec idolâtrie, étoit la divinité inattendue que la fable nous repréſente venant au ſecours d'un mortel qui, dans l'ordre des événements, doit être accablé ſous ſa mauvaiſe fortune. Fryon & ſon élève quittent donc ſans bruit la cour de Charles, & partent pour la Flandres.

Aſtley étoit arrivé à Edimbourg; il avoit vu cette beauté dont ſon ami étoit épris; voici la lettre qu'il lui écrivit à ce ſujet.

» Un courage inébranlable; de la conſtance dans » vos projets; des aſſauts redoublés à la fortune, & » l'amour ſera pour vous. Je n'ai fait qu'entrevoir » la comteſſe de Huntley; elle eſt preſque toujours » à la campagne, livrée à une profonde ſolitude. Il » eſt vrai que la nature n'a créé rien de plus beau. » Il paraît que, depuis votre ſéjour ici, ſes charmes

» ſont encore augmentés. Que j'aime ſurtout la
» douce mélancolie répandue dans tous ſes traits !
» que cet air de triſteſſe rend ſa beauté touchante !
» un ſeul de ſes regards porte dans l'ame un intérêt,
» un attendriſſement... Je ne ſuis plus étonné de l'a-
» mour prodigieux qu'elle vous a inſpiré, & j'ajoûte
» encore aux éloges que vous lui donniez. Mais ce
» qui doit vous enflammer juſqu'à tenter l'impoſſi-
» ble, c'eſt ce que je vais vous apprendre : croyez-
» vous que la comteſſe, ſans vous avoir vu,
» eſt diſpoſée à vous payer de retour ? vos aven-
» tures l'attachent ; elle en ſuit les progrès ; elle
» eſt curieuſe d'être inſtruite des moindres parti-
» cularités ; l'autre jour il lui échappa de dire avec
» ces graces qu'elle ſeule poſsède : *on dit que chaque*
» *femme doit avoir ſon héros, le mien ſera le duc*
» *d'Yorck.* Voilà, mon ami, des traits de flamme
» pour le cœur d'un amant ! on ne parle point encore
» de ſon mariage ; il y a tout lieu d'imaginer qu'au-
» cune paſſion ne la préocupe. Elle eſt la plûpart
» du tems dans cet azyle, & n'a pour toute ſociété
» qu'une ſeule amie qui lui eſt dévouée depuis l'en-
» fance. Tout le monde ici ſe récrie autant ſur ſes
» vertus que ſur ſa beauté ; l'Écoſſe entière retentit

» de ſes actions de bienfaiſance ; jamais ame, dit-on, » ne fut plus ſenſible. Vous aviez bien raiſon de me » le répéter mille fois : ce n'eſt point une mortelle, » c'eſt une divinité ! quel prix vous attend ! il vaut » bien qu'on faſſe des efforts pour obtenir une cou- » ronne, & la lui préſenter. «

Cette lettre produiſit ſur le duc d'Yorck l'effet qui naîtroit d'une vive clarté pour les yeux d'un homme retiré d'un profond ſommeil. La comteſſe de Huntley s'intéreſſe à moi, s'écrie-t-il ! oui, je ſerai ſon héros. Allons, Fryon, quels nouveaux obſtacles le ſort va-t-il nous oppoſer ? je les franchirai tous.

Fryon rend un compte exact à Marguerite de leur ſéjour en France, des diſpoſitions où ſe trouve ſon diſciple ; elle a une converſation particulière avec eux, & aſſigne un jour où doit s'exécuter une ſcène qui alloit mettre le ſceau à la révolution méditée ſi profondément.

Fryon & le duc d'Yorck ne s'étoient point montrés en public. Tout-à-coup, au temps marqué, ce dernier accompagné de quelques-uns de ſes partiſans, demande à être préſenté à la ducheſſe ; elle étoit entourée d'un grand nombre de ſeigneurs Flamands & Anglais qu'avoit attirés une entrevue ſi intéreſſante.

Marguerite feint d'abord, par un mouvement de ſurpriſe, d'être frappée de l'extrême reſſemblance du duc d'Yorck avec Edouard IV; puis reprenant l'air réfléchi & majeſtueux: —Vous vous annoncez pour Richard Plantagenet, ſecond fils d'un ſouverain, de mon frère Edouard? Il eſt vrai que vous lui reſſemblez à me faire croire que c'eſt mon neveu même à qui je parle & que j'enviſage: mais on doit peu compter ſur ces rapports infidèles: j'en ai fait une trop cruelle épreuve! Un vil impoſteur a déjà joué ainſi ma crédulité; il a reçu une juſte punition de ſon groſſier menſonge. Qu'il m'en a coûté d'être retirée d'une erreur ſi chère! & que ce Simnel eſt coupable à mes yeux!

Le duc d'Yorck ne paraît point déconcerté: il ſe défend avec cette nobleſſe & ces graces qui lui étoient ſi naturelles, de l'affront que Marguerite lui fait de le comparer au fils d'un boulanger. La ducheſſe reprend, en élevant la voix: eh bien! je vais en préſence de cette aſſemblée & de mes ſerviteurs qui ont le plus d'expérience & de lumières, vous ſoumettre à un examen dont l'iſſue ſera un châtiment honteux, ſi vous avez eu l'audace de venir juſqu'en ma cour pour m'en impoſer.

La curioſité des aſſiſtans augmente avec l'heureuſe

prévention qu'a fait naître le duc d'Yorck ; tous les yeux, tous les cœurs, ſi on peut le dire, ſont tournés vers lui. Marguerite, avec l'adreſſe d'une femme conſommée dans l'art de former de pareilles trames, l'accable d'un nombre de queſtions : on s'attend bien que ſes réponſes furent d'une juſteſſe & d'une ſolidité qui avoient toute la force de l'évidence. Marguerite, afin de dompter les eſprits les moins portés à croire, pouſſa ſon eſpèce d'interrogatoire auſſi loin que l'exigeoit ſa politique. Les deux acteurs s'acquittèrent de leurs rôles avec une intelligence qui produiſit l'effet qu'ils s'étoient promis : il ne fut plus poſſible de douter. La princeſſe ſçait recueillir tous les fruits du ſtratagême : elle ſe lève avec vivacité, laiſſe un libre cours à des larmes qu'elle a l'adreſſe de répandre à propos, & courant dans les bras de l'impoſteur : — Oui c'eſt lui, c'eſt l'héritier des Plantagenets, Richard, duc d'Yorck ! c'eſt mon neveu que j'embraſſe ! ô ! comme la puiſſance du ciel ſe manifeſte ! qu'il prouve bien qu'il veut remettre le prince légitime à ſa place, & punir l'injuſtice & l'uſurpation ! oui, voilà l'unique eſpoir, & le ſoutien de la *Roſe blanche* !

Toute l'aſſemblée a la conviction & les tranſports

que paraît avoir Marguerite ; on éprouve une douce ſatisfaction à voir la fortune ſe déclarer en faveur d'un jeune-homme ſi intéreſſant. Prince, reprend la ducheſſe, vous n'aurez pas d'autre palais que le mien ; je ſçais les égards qu'on doit à l'héritier de la couronne d'Angleterre, & j'y joindrai l'accueil d'une parente qui partagera ſon bonheur & ſes diſgraces.

Le duc d'Yorck reçut en effet toutes les marques de diſtinction réſervées aux ſouverains : on lui donna une maiſon, & une garde compoſée de trente hommes ; ſes converſations avec les ſeigneurs Flamands, & quelques Anglais qui ſe trouvoient à la cour de l'archiduc, achevèrent de lui concilier les eſprits ou plutôt les cœurs : car il avoit excité un attendriſſement général qui alloit juſqu'à l'emportement.

Cette ſorte d'yvreſſe avoit paſſé les mers : ſir Stanley, tréſorier des revenus du roi d'Angleterre, le lord Fitzwalter, ſir Montfort, ſir Thomas Thwates députèrent vers Marguerite ſir Robert Clifford, & Guillaume Barley pour juger par eux-mêmes de la vérité ; entraîné peut-être par la ducheſſe, ou le jouet, ſans le ſçavoir, d'une crédulité groſſière, le premier écrivit à ſes amis de Londres que le perſonnage qui faiſoit tant de bruit, étoit effectivement le duc d'Yorck, fils d'E-

douard IV, qu'on ne pouvoit s'y méprendre. Cette nouvelle fut répandue & saisie avec un enthousiasme qui retira enfin Henri de la sécurité dédaigneuse où jusqu'alors il étoit resté assoupi. Chaque moment grandissoit le fantôme, & lui donnoit une consistence dont la réalité apparente pouvoit devenir funeste au roi d'Angleterre. D'abord il rendit publique la déclaration de Tyrrel & de Dighton : ils avouoient qu'ils avoient étouffé dans la Tour les deux princes Edouard V, & Richard, duc d'Yorck : mais ces dépositions n'étoient point suffisantes pour détruire la fable qui s'accréditoit, & Henri lui-même paraissoit convaincu de leur faiblesse. On prétendoit que l'autorité avoit arraché ces aveux si peu satisfaisants. Le monarque crut devoir recourir à des artifices plus victorieux : il chargea des émissaires qui lui étoient

---

Et de Dighton, &c. Richard III avoit employé le ministère de quatre personnes pour se défaire de ses neveux ; de ces quatre, deux existoient, Tyrrel & Dighton ; ils assurèrent que les princes avoient été étouffés : mais comme le prêtre qui les avoit enterrés sous les degrés de la prison, étoit mort, & que peu de tems après cette exécution, Richard avoit fait transporter les corps ailleurs ; cet aveu paraissoit denué de preuves convainquantes, ce qui ne contribua pas peu à raffermir le parti du faux duc d'Yorck.

dévoués, de s'appliquer à découvrir la naiſſance, l'éducation, tous les détails de la vie du prétendu Richard Plantagenet, ainſi que les noms de ceux qui le favoriſoient en Angleterre. Henri n'en demeura point à ces ſimples manœuvres : afin d'ôter toute défiance, il plaça dans la liſte des *ennemis du roi*, ſuivant l'uſage de ces tems, ces mêmes émiſſaires, dont il feignoit d'avoir à ſe plaindre : ils furent excommuniés à l'égliſe de ſaint Paul, & le monarque n'eut point de ſcrupule, quoique pluſieurs hiſtoriens ayent eu la maladreſſe de donner des éloges à ſa piété, de bleſſer la religion dans ſes privilèges les plus ſacrés, en faiſant ſervir la confeſſion à des recherches éxactes contre le prétendu fils d'Edouard IV, & ſes partiſans.

Henri ne s'arrêta point aux rapports ſourds & cir-

En faiſant ſervir, &c. La réflexion du père d'Orleans à ce ſujet eſt d'un écrivain judicieux & eſtimable. » Abus (dit-il) du » glaive de l'Egliſe dans un roi chrétien, mais beaucoup plus » encore en ceux qui ayant reçu ce glaive en dépôt, lui en » permettoient un tel uſage. De quoi n'abuſe point la politique, » quand la religion même ne lui ſert point de digue ? « C'eſt en écrivant ainſi qu'on peut ſe rendre utile, & donner des leçons profitables ; alors l'hiſtoire n'eſt plus une gazette ennuyeuſe, ou un amas de trivialités & de flatteries criminelles.

Henri ne s'arrêta point, &c. Il eut ſoin de rendre publiques

conſtanciés qu'il fit ſemer dans le peuple ſur la vie & les diverſes aventures de ſon concurrent : il déploya d'autres reſſorts qui produiſirent un effet plus certain : Clifford regagné par ſes artifices, ſe noircit d'une horrible trahiſon plus infâme encore que la première. La ducheſſe de Bourgogne, manquant à l'eſprit de cette politique ſi approfondie qui ſembloit l'avoir dirigée juſqu'alors, oublia qu'on doit toujours être réſervé avec des traitres. S'abandonnant à une confiance indiſcréte, elle avoit eu la faibleſſe de nommer à Clifford les principaux conſpira-

---

la généalogie, les aventures, la vie entière de Warbeck ; on le ſuivoit pas à pas depuis ſon berceau ; en un mot on n'oublioit rien de ce qu'il avoit pu faire, & même dire ; ces découvertes coûtèrent beaucoup de ſoins & de peine, Warbeck ayant erré juſqu'alors de pays en pays ſous des noms différents : mais le roi d'Angleterre étoit trop éclairé pour ne pas ſentir la faibleſſe de pareils moyens.

De nommer à Clifford, &c. En effet ce fut une très-grande faute en politique, dont la ducheſſe n'eut que trop lieu de ſe repentir. Comment put-elle ne pas ſe défier d'un traître qui avoit abandonné le parti du ſouverain légitime ? Il ſe ſouilla d'un crime encore plus odieux, en ſe prêtant à l'indigne manœuvre concertée pour perdre le lord Stanley, grand chambellan, & auquel Henri avoit obligation de la victoire de Boſworth,

teurs qui ſoutenoient en Angleterre le parti de la Roſe blanche. Le lâche courut, cette liſte à la main,

---

& du ſceptre d'Angleterre ; ce lord avoit à cette journée ramaſſé ſur le champ de bataille la couronne de Richard, & l'avoit poſée lui-même ſur le front du vainqueur. Clifford accourut à Londres, ſe jetter aux pieds du roi, offrant d'expier ſon attentat par tels ſervices qu'on éxigeroit de lui : le monarque lui promit ſon pardon aux conditions qu'il déclareroit ſes complices ; le ſcélérat Clifford nomme Stanley : Henri prenant le maſque & la profonde diſſimulation de Tibère, affecte de l'étonnement, charge avec vivacité l'accuſateur de prouver ce qu'il avançoit, & lui dit même que ſa vie répondroit d'une pareille inculpation contre ſon ami, s'il étoit innocent : Clifford perſiſta, & Henri fit mettre *ſon ami* aux fers : c'eſt où il brûloit d'arriver ; le malheureux Stanley poſſédoit des richeſſes immenſes : voilà ſon crime véritable aux yeux d'un prince qui tenoit un regître ſecret de tout ce que lui rapportoient les confiſcations, & qui avoit continuellement ſous les yeux la liſte des perſonnes riches, & de celles mêmes qui n'avoient qu'une fortune médiocre. Ce lord fut dans la ſuite condamné à mort, & décapité : on remarqua que tous ſes amis l'abandonnèrent & le trahirent. Je ne ſçais qui a pu faire cette remarque ; rien de plus naturel aſſurément, qu'un malheureux ſoit délaiſſé de ſes amis & trahi. C'eſt-là que l'hiſtoire eſt le tableau de la vérité.

Il n'eſt pas hors de propos d'obſerver que le roi d'Angleterre fit exécuter comme traitres cinq hommes du peuple que l'on avoit ſurpris répandant des écrits contre ce prince. Cette inhu-

vers Henri, en obtint à ce prix ſa grace, & fut la cauſe qu'une infinité de victimes périrent ſur l'échaffaut, entre autres Stanley, qui malgré ſa qualité de frère du comte Derby, beau père du roi, ſuccomba aux détours d'une manœuvre à jamais flétriſſante pour la mémoire de ce prince. D'un autre côté les Flamands dont la rupture de la cour de Londres avec l'archiduc ruinoit le commerce, demandoient à haute voix qu'on renvoyât des Pays-Bas l'auteur du mécontentement de Henri.

Marguerite n'étoit guères ſenſible à ces clameurs populaires; elle céda plutôt aux ſollicitations preſſantes du jeune-homme qui épris de la plus forte paſſion, brûloit de ſe rendre en Ecoſſe. Aſtley venoit de lui apprendre que Jacques, malgré la promeſſe qu'il avoit faite à la ducheſſe, étoit déterminé à diſpoſer de

---

manité de ſa part ne ſervit qu'à aigrir les eſprits. Il auroit peut-être fait tomber tout-à-coup le parti des Yorck, s'il eût penſé comme un ſouverain adorable qui commençoit ſon règne ainſi que Titus: ce monarque ſi digne du thrône diſoit au ſujet des délateurs: » Je n'en ai pas beſoin; ſi je remplis mes devoirs » de roi, on ne pourra que m'applaudir; s'il m'arrive d'y man» quer, je veux que la plainte ſoit permiſe à mon peuple: » elle m'avertira de mes fautes, & je me corrigerai. «

de la main de ſa pupile en faveur d'un prince, parent du roi de Dannemarck Quelle nouvelle foudroyante pour le duc d'Yorck il court à Marguerite, lui montre l'écrit de ſon ami, verſe des larmes, ſe jette à ſes pieds. La princeſſe qui vouloit remettre l'exécution de ſon projet à des tems plus favorables, ſe laiſſe fléchir : elle donne des troupes, des vaiſſeaux, & Fryon regardé toujours comme le moteur de cette grande affaire, eſt chargé par les ordres ſecrets de ſa ſouveraine, de ne point quitter ſon élève. Le duc deſiroit que quelque action d'éclat précédât ſon arrivée à la cour d'Écoſſe. Ils s'arrêtent près de Sandwich dans la province de Kent ; le courage de l'un, & l'adreſſe de l'autre n'opérèrent point ce qu'ils s'étoient promis : les habitans, loin d'embraſſer leur parti, cherchèrent par quelque ſtratagême à les attirer, & à s'emparer de leurs perſonnes. Fryon vit le piège qu'on leur tendoit : ils ſe retirèrent ; le peu de leurs ſoldats deſcendus à terre fut taillé en pièces ; on n'en réſerva que cent cinquante qui furent attachés à des gibets dreſſés le long des côtes de Kent, de Suſſex & de Nolfolk.

La fortune ne ſervit pas mieux cette fois les deux aventuriers dans leurs tentatives ſur l'Irlande. Le

chevalier Edouard Poynings, d'un mérite également reconnu pour la guerre & pour l'adminiſtration, préſidant comme député dans ce royaume, ſous le ſecond fils de Henri, étouffa toutes les ſemences de rébellion qui auroient pu éclater. Il faut croire, dit le duc d'Yorck que ſes diſgraces ne déconcertoient point, qu'un ſort plus heureux nous attend en Écoſſe : hâtons-nous de gagner ces bords ; l'amour peut-être nous dédommagera des rigueurs de la fortune.

Le chevalier Edouard Poynings, &c. C'eſt à lui que l'Angleterre eſt redevable de ce parlement, ſi célèbre dans l'hiſtoire, dont les actes ſubſiſtent encore, & favoriſent les Anglais établis en Irlande ; Poynings fut auſſi député avec ſir Guillaume Watcham de la part de Henri vers l'archiduc Philippe, pour ſe plaindre de la ducheſſe de Bourgogne, & demander qu'on lui livrât le prétendu fils d'Edouard IV : le conſeil répondit qu'en conſidération de l'amitié qui regnoit entre leur ſouverain, & le roi d'Angleterre, on promettoit de ne donner aucun ſecours à ſon concurrent : mais ils ajoûtèrent que Philippe n'avoit nulle autorité ſur la conduite de la ducheſſe douairière, & qu'elle étoit maîtreſſe de ſes volontés. Henri piqué de cette réponſe, rompit tout commerce avec les Pays-Bas, chaſſa les Flamands de ſon royaume, & rappella ſes ſujets qui ſe trouvoient en Flandres.

La comteſſe de Huntley étoit prête à former un engagement qu'elle n'avoit contemplé que de loin : elle ſentit alors toute la péſanteur du joug qui alloit lui être impoſé. L'époux qu'on lui donnoit, avoit pour lui la richeſſe, la naiſſance, la grandeur : mais que ces avantages touchent peu une ame qui ne connaît d'autre ſatisfaction que celle que procure la ſenſibilité ! & il n'y a que le rapport des cœurs, la tendreſſe mutuelle, qui rempliſſent les vœux de cette ſenſibilité ſi difficile à contenter. Hélas ! diſoit la comteſſe à ſon amie, n'aurois-je pas été trop heureuſe de vivre & de mourir dans cet état d'indépendance qui me laiſſoit maitreſſe de moi-même ? Si mon cœur demandoit un objet d'attachement qu'il ne trouvoit point, je goûtois du moins la conſolation de n'être pas obligée à feindre, à me parer de ſentiments...que je n'aurai jamais pour le tiran auquel on veut m'aſſervir. Eſt-ce l'amour qui nous unit ? ce ſont les volontés du roi, les bizarres convenances, la cruelle politique. Ah ! mon amie ! quel deſtin pour la comteſſe de Huntley ! & combien de fois je me ſuis indignée contre mon rang ! j'en ſerai la victime !

Le jour étoit arrivé pour la cérémonie du mariage. On faiſoit à la cour d'Écoſſe les préparatifs d'une fête

brillante, tandis que la comteſſe ſe livroit à ſa plus profonde triſteſſe ; ſa beauté en recevoit un nouvel éclat ; elle étoit auprès du roi qui liſoit des lettres de la ducheſſe de Bourgogne, lorſque le duc d'Yorck arrivé à Edimbourg, fait demander audience à ce monarque.

Qu'on ſe figure un jeune-homme de vingt-deux ans, réuniſſant un port noble & majeſtueux aux graces les plus touchantes, dont l'abord ſeul répandoit une ſorte de ſéduction inexprimable qui le rendoit maître des cœurs, & faiſoit deſirer ardemment de le revoir, de l'entendre ſans ceſſe, d'en être remarqué, de lui plaire enfin ; qu'on ajoûte à ces dons de la nature ſi précieux, l'appareil de la grandeur auquel, pour ainſi dire, l'infortune prêtoit encore plus de dignité, & l'on n'aura qu'une faible idée de l'enchanteur (car c'eſt le nom qu'on peut donner au duc d'Yorck) qui s'offroit aux yeux du roi d'Écoſſe, & ſurtout à ceux de la comteſſe de Huntley. Une émotion rapide la ſaiſit ; elle a été frappée d'un trait de flamme ; à peine a-t-elle la force d'attacher ſes regards ſur ſon vainqueur ; elle ne le voit qu'à travers un nuage ; ſes genoux ſe dérobent ſous elle ; elle a ſenti tout l'empire de l'amour. Ce jeune homme l'a déjà apperçue ; il partage ce trouble ſubit ; il alloit ſe précipiter à

ſes pieds, quand Fryon arrête ſes tranſports indiſcrets, & lui fait obſerver le roi qui lui tendoit la main. Le duc prend la parole ; l'enchantement qu'il a produit, augmente ; comme l'ame de la comteſſe vole au-devant de ſes expreſſions ! comme elle reçoit dans ſon ſein tout le feu d'une paſſion que juſqu'alors elle avoit ignorée ! de quels traits ſon cœur eſt déchiré au récit que fait le duc d'Yorck de ſes malheurs, avec cette nobleſſe qui relevoit ſes moindres diſcours ! il ne lui échappe pas un mot qui n'aille ſe graver dans ce cœur dont il eſt déjà l'arbître abſolu. La belle Huntley ne peut même cacher ſes larmes.

Jacques n'a point attendu que le jeune-homme ait ceſſé de parler, pour ſe décider en ſa faveur ; il brûle d'embraſſer ſa défenſe ; le monarque lui donne ſa parole royale qu'il le rétablira ſur le trône. Pour montrer qu'il ne ſe rend qu'à la vérité, il mande ſon conſeil, & ſe fait répéter en ſa préſence le détail

---

Lui donne ſa parole royale, &c. » Jacques (ſelon Rapin-Thoyras) parut touché des infortunes de ce prince, & lui dit que » quoiqu'il en fût, il ne ſe repentiroit jamais de s'être mis » en ſes mains. « Ce monarque en effet fut ſéduit par l'adroit impoſteur ; la jalouſie qui régnoit entre les deux cours ne contribuoit pas peu à entretenir ces ſentiments.

des revers dont la maiſon d'Yorck a été accablée. Des lettres du monarque Français ainſi que du roi des Romains, avoient déja inſpiré à Jacques une prévention favorable au rival de Henri. Le conſeil éprouva les mêmes impreſſions que ſon maître : tout eſt entraîné, enflammé pour le duc d'Yorck. Il n'eſt point de Flamand qui en particulier ne ſe déclare ſon vengeur & ſon ami.

La comteſſe de Huntley accourt vers ſa fidelle Sulton, tombe dans ſes bras : — Je l'ai vu... Non, rien n'eſt plus aimable ... mon cœur eſt à lui pour la vie. Que je ſuis malheureuſe ! — Et de qui me parlez-vous, ma chère comteſſe ? — Peux-tu me le demander ? ne ſçais-tu pas que le duc d'Yorck vient d'arriver ? quelle nobleſſe touchante dans toute ſa perſonne ! que le récit de ſes diſgraces m'a émue ! quels ſont les ſentiments qu'il m'a inſpirés ? ah ! Sulton, Sulton, puis-je m'y méprendre ? j'aime, & d'un amour que rien ne pourra vaincre ! par quelle fatalité ce prince s'offre-t-il à mes regards, au moment même où j'allois aux autels comme une victime ... je n'irai point, Sulton, je n'irai point... Hélas ! j'étois déjà ſi à plaindre ! & aujourd'hui quels ſeroient mes tourments ? l'infidélité, le parjure, l'horreur d'un époux,

& de moi-même ! puis-je promettre à un autre de l'aimer, lorſqu'au fond de mon cœur... Un inſtant ſeul a ſuffi pour faire naître cette paſſion qui me tyranniſe ! Henri, que je te déteſte ! que ne puis-je te précipiter du trône, & y placer de mes mains ... tout ce que j'adore ! oui, c'eſt tout ce qui m'intéreſſe, tout ce qui m'anime préſentement ; je n'entends, je ne vois que le duc d'Yorck ; ſa voix enchantereſſe retentit encore dans mon cœur ; il eſt devant mes yeux ; mon ame eſt remplie de ſes infortunes ; elles ſont les miennes... Le voilà donc réaliſé cet objet dont mon imagination ou plutôt ma ſenſibilité demandoit l'exiſtence ! tout ce qu'elle deſiroit, je le trouve réuni dans le duc d'Yorck ! & où me conduira ce penchant, cette yvreſſe qui s'eſt emparée de tous mes ſens ? mon ſort eſt fixé : le roi a prononcé ma mort, en diſpoſant de ma main... Elle n'eſt point encore donnée ; j'aurai le courage de repouſſer le joug cruel qu'on me propoſe ; j'irai me jetter aux pieds du roi, y porter mes larmes ; je lui avouerai tout ; il verra mon amour, ma douleur, mon déſeſpoir ; ſeroit-il aſſez barbare pour exiger un pareil effort de ma vertu ? Ah ! mon amie, je n'ai plus de raiſon, plus d'empire ſur moi-même ; je ſuis

toute à ma faibleſſe. Que le duc d'Yorck monte ſur le trône ; qu'il ſoit heureux ; fallut-il ma vie, pour lui aſſurer ſon bonheur, j'expirerois, en béniſſant ma deſtinée. Je ſens trop qu'un amour véritable eſt capable de s'oublier, de s'immoler.

Des larmes accompagnent ces dernières paroles.

Le duc d'Yorck éprouvoit une agitation encore plus violente. Qu'on ſe reſſouvienne que, ſans la prudence de Fryon, il avoit été ſur le point de tomber aux genoux de la comteſſe de Huntley ; ſes regards, toute ſon ame s'étoient fixés ſur elle ; ſa beauté lui avoit paru mille fois plus frappante que dans ſon premier voyage d'Écoſſe. A quels tranſports n'eſt-il pas abandonné, quand Aſtley lui apprend qu'elle eſt prête à ſe marier ! — Et je ſerai venu ici pour être témoin d'un pareil ſpectacle ! l'as-tu bien vue, Aſtley ? conviens qu'on ne peut avoir plus de charmes ; qu'ils ont augmenté ! que d'éclat ! ah ! divine Huntley, je mourrai à vos pieds ; vous ſçaurez combien je vous adore, que je n'ai vécu juſqu'à préſent que pour vous idolâtrer comme la divinité ſecréte à laquelle j'offre tous mes vœux... Aſtley, & quels biens prétend me faire la ducheſſe, ſi tout ce qui m'enflamme m'eſt enlevé ? Tu parles de nœuds qu'on va

former ... ils ne ſe formeront point, ou j'enſanglante la fête... La ducheſſe veut me donner des grandeurs, un rang, une couronne; & que me ſeroit le royaume d'Angleterre, ſi je ne le partageois avec la belle Huntley? Que dis-je? quel plaiſir je goûterois à mettre mon ſceptre à ſes pieds, à lui répéter cent fois: ô ma ſuprême maitreſſe, regnez ſur mes ſujets, ſur toute la terre, comme vous regnez ſur mon cœur; dictez des loix: je les attends à vos genoux; je ſuis votre amant, votre adorateur, votre eſclave le plus ſoumis; ne m'accordez qu'un regard, qu'un ſeul regard, & j'aurai reçu une faveur que ne payeroient point tous les tréſors de l'univers. Aſtley, qu'eſt-ce que l'ambition ſans l'amour? qu'eſt-ce que le trône ſans la comteſſe de Huntley? (Il apperçoit Fryon) Marguerite m'avoit promis... & aujourd'hui la comteſſe va dans les bras d'un autre... Je meurs mille fois à cette image. Et vous qui m'aimez, qui m'avez créé, reprenez vos bienfaits; laiſſez-moi rentrer dans l'obſcurité, me plonger dans le néant, dans la mort, ſi cet engagement eſt réſolu ... je ne rougis point de me proſterner à vos genoux, de les arroſer de mes pleurs; je ferai

tout ce qu'on éxigera ; mais... du moins que l'on ſuſpende cet affreux hymen ... il ne s'achevera point...

Il eſt au comble de la douleur ; Fryon le relève, l'embraſſe, lui donne ſa parole de ſolliciter le roi d'Ecoſſe à tenir la promeſſe qu'il avoit faite à Marguerite.

Ce prince que chaque inſtant attachoit davantage au jeune-homme, étoit déterminé à l'appuyer de toute ſa puiſſance.

Le duc d'Yorck ſe promenoit, un jour, dans les jardins du palais ; il cherchoit la ſolitude. Les ambitieux & les amants goûtent quelquefois de la ſatisfaction à ſe livrer à la rêverie. Il s'étoit arrêté à l'aſpect d'un boſquet de roſes dont la couleur & les parfums ſembloient flatter ſa diſpoſition mélancolique. Il n'eſt point de véritable paſſion ſans cette triſteſſe délicieuſe qui fait le charme du ſentiment, & ſa plus douce jouiſſance. Le duc va s'aſſeoir ſur un banc de gazon qui ſe trouvoit au fond du boſquet : là, il s'abandonne tout entier à ce penchant qui faiſoit à la fois les tourments & les délices de ſa vie ; il prend entre ſes mains ce portrait de la comteſſe qu'il avoit crayonné ; il laiſſe couler des larmes ſur cette

image : elle attachoit tous ſes regards. Oui, adorable Huntley, diſoit-il, recevez les ſerments d'un amour qui ne s'anéantira qu'avec moi ; voilà ces traits que j'idolâtre, gravés pour jamais dans mon cœur, qu'on ne ſçauroit en arracher, ſans percer de mille coups ce cœur trop ſenſible ! qu'il eſt plein de ſon ardeur ! que je vous aime, ô ſouveraine maitreſſe de tous mes ſentiments ! & vous épouſeriez, vous aimeriez un autre !.. Chère image, recevez mille baiſers, mes larmes, mon ame, ma vie... Qu'on ne me parle plus de régner...

Une eſpèce de gémiſſement vient frapper ſon oreille : il ſe lève avec precipitation, & court vers l'endroit d'où ce gémiſſement étoit parti ; quel ſpectacle s'offre à ſa vûe ! une femme preſque évanouie, dans les bras d'une autre femme ... quelle ſituation pour le duc d'Yorck ! il voit, il reconnaît la comteſſe de Huntley ; il court à ſes pieds : — C'eſt vous, madame, c'eſt vous ! ah ! prince, s'écrie la comteſſe, en r'ouvrant ſes beaux yeux, & les tournant avec une douce langueur ſur le duc d'Yorck, quelle étrange deſtinée vous a conduit en ce ſéjour ! Jy venois me pénétrer ... dans quel tems !.. Relevez-vous,

allez, laiſſez-moi ſeule... Mon amie, daignez me donner votre bras, & ... tachons de nous éloigner... Prince, j'ai tout entendu, & ... c'eſt pour mon malheur. — Pour votre malheur, madame! le mien dût-il augmenter, duſſé-je en perdre la vie, il faut que vous ſçachiez tout l'empire que vous avez ſur l'infortuné duc d'Yorck. Apprenez qu'il eſt déjà venu en Écoſſe, ſans ſe faire connaître. A peine vous ai-je vûe, j'ai ſenti que l'amour devoit me déchirer; j'ai porté partout cette ardeur dont j'étois conſumé; ma tendreſſe a eſſayé de ſe retracer une image qui n'étoit que trop empreinte dans mon ame; je parlois ſans ceſſe à ce portrait l'objet de mon culte, de mes hommages, de l'amour le plus paſſionné, le plus pur; hélas! en ce moment encore je l'arroſois de mes pleurs. Je ſors d'une nuit de douleur. Je veux réparer le déſaſtre de ma maiſon, reprendre une place qui m'eſt due: mais, belle Huntley, que m'importe le trône, ſi vous n'y montez avec moi? Je n'ai rien fait pour mériter votre amour ... vous ne me refuſerez pas votre pitié: dumoins vous différerez un hymen ... vous l'accompliriez! non, qu'on ne me parle plus de vengeance, de gloire, de ſceptre: mon ſort eſt réſolu;

ce n'eſt pas le trône qui m'attend, c'eſt le tombeau; il s'ouvre pour moi en Écoſſe, & c'eſt à vos pieds, madame : je n'irai pas plus loin pour terminer une exiſtence qu'il ne m'eſt plus poſſible de ſupporter, s'il faut renoncer à mon amour... — Vous m'aimeriez, prince ! & pourquoi me parler de couronne ?.. je ne puis ... Sulton, arrachons-nous de ces lieux. — Quoi, madame, je ne vous inſpirerois pas le plus faible ſentiment !.. — Je n'ai rien à vous dire ; plaignez-moi... Adieu ... faut-il que le ſort qui me pourſuit, m'ait entraînée dans ces lieux ?.. je voudrois ignorer ... je ſerai mille fois plus malheureuſe que vous. — Vous me quittez, madame ! & c'eſt vous qui me percez le cœur, qui irritez mes maux, ou plutôt c'eſt vous qui les cauſez !.. elle ne m'entend plus !

Le duc d'Yorck court vers Aſtley qui venoit à lui avec la même précipitation : — Je ſuis perdu : j'ai tout découvert à la comteſſe, & je ne ſçais ſi j'ai ſujet de me flatter ou de craindre ... mon amour lui aura déplu. Qu'un autre objet vous occupe en cet inſtant, interrompt Aſtley ; je vous cherchois : c'eſt le roi lui même qui m'a ordonné de vous amener au palais ; Fryon eſt avec lui.

La comteſſe, de retour chez elle, va ſe jetter ſur un ſiège, en verſant un torrent de larmes : — Sulton, ma chère Sulton, qu'ai-je fait ? le duc d'Yorck... eh ! il ne peut plus ignorer que je l'aime. Je ne ſuis plus maitreſſe de cacher ce malheureux amour ; la honte va ſuivre ma faibleſſe, mon égarement !.. à l'heure même où ſe prépare une chaîne... ma mort préviendra ces funeſtes liens. Mais ; Sulton, dis, quelle eſt ma fatale deſtinée ! je ſuis aimée de tout ce qu'il y a de plus charmant ; tu l'as entendu : ſa tendreſſe l'emporte peut-être ſur la mienne, & je ſerois condamnable, ſi je lui laiſſois voir des ſentiments... qu'il ne mérite que trop. Quelle tyrannie accable notre sèxe ! toujours diſſimuler ! toujours renfermer, déguiſer ſes tranſports ! les étouffer ! quelle eſt, encore une fois, la bizarrerie inconcevable de mon ſort ! j'ai trouvé le cœur que le mien demandoit, vers lequel voloit toute mon ame, &, Sulton... cet amour feroit ma ſuprême félicité ! le duc d'Yorck m'aime ; il m'en fait l'aveu ; il le jure à mes genoux... A-t-il beſoin d'un diadème pour fixer tous mes vœux ? ce n'eſt point le fils d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, le duc d'Yorck qui m'a captivée : c'eſt le plus intéreſſant, le plus aimable, le plus touchant des hommes ; conçois-

tu quel ſeroit mon bonheur, ſi le roi m'avoit donné un tel époux ! Partager ſon infortune, vivre au bout du monde avec lui, ne nous occuper que de notre ſeule tendreſſe, n'exiſter que pour nous aimer encore davantage : voilà les plaiſirs ... que je ne goûterai jamais. Encore, ſi j'avois la liberté de verſer mes pleurs dans ton ſein, de ne dépendre que de moi, de nourrir ma douleur d'un ſentiment, qui, quoique ſans eſpérance, ſuffiroit à l'adouciſſement de mes peines ... envain tu m'as oppoſé tes conſeils, tes efforts : oui, je vais trouver le roi : il n'aura point la barbarie d'ordonner qu'on me traîne aux autels ; il me rendra à moi-même, & je pourrai vivre du moins, en donnant mon dernier ſoupir à ce prince... Que mes derniers regards ne peuvent-ils le voir ſur le trône ! Cruelle amie ! c'eſt toi qui m'as preſſée de venir dans ces jardins ſi funeſtes ! j'aimois, je brûlois ... j'adorois ... j'ignorois encore tous mes malheurs : je ſuis aimée, je ſuis aimée ; je vais redoubler les infortunes de l'homme le plus digne d'être heureux, & l'on diſpoſe de ma liberté, de mon ſort, de ma vie !

Le duc d'Yorck étoit entré chez le roi : le monarque ne l'a plutôt apperçu, qu'il lui dit avec bonté, &

en lui préſentant la main : approchez, prince, je vais commencer à vous donner des preuves de l'intérêt que vous m'avez inſpiré ; j'avois écrit à la ducheſſe de Bourgogne que je ſuſpendrois le mariage de la comteſſe de Huntley ; des raiſons d'état m'obligeoient à retirer, en quelque ſorte, ma parole : mais Fryon m'apprend que vous êtes prévenu pour la comteſſe d'une paſſion à laquelle eſt attaché votre bonheur, & mon deſſein étant d'y contribuer, je cède, malgré des motifs puiſſants, au plaiſir de vous accorder ce premier témoignage de mon affection : recevez donc de mes mains la comteſſe pour épouſe. Je ne doute point qu'elle ne ſe conforme ſur cet engagement à mes deſirs ; vous l'allez voir ; je l'ai mandée.

Le duc, tranſporté de joie, veut exprimer ſa reconnaiſſance, ſa voix ſe perd, s'éteint ; & il tombe preſque évanoui aux pieds du monarque. La comteſſe paraît : elle craignoit que Jacques ne l'eut appellée pour conclure un hymen odieux : quelle révolution inexprimable elle éprouve, quand elle entend le roi lui dire : vous voyez, madame, le duc d'Yorck accablé, en quelque ſorte, de l'excès de ſon bonheur ; il vous aime éperdument & je le nomme votre époux ; je ne crois point gêner votre choix, en vous uniſſant

uniſſant l'un à l'autre : l'hommage de ce prince doit flatter la comteſſe de Huntley ; je vais ordonner qu'on prépare tout pour ce mariage... Fryon, ma préſence les contraindroit. Allons nous occuper de l'entrepriſe qui ſuivra cette fête.

La comteſſe étoit reſtée comme anéantie ; le duc d'York ſort, ſi l'on peut le dire, de ſon enchantement. Eſt-il bien vrai, madame, s'écrie-t-il ? il m'eſt permis de tomber à vos genoux, de vous parler de mon amour ! ſeroit-ce un ſacrifice que le roi exigeroit de la divine Huntley ? Ah ! plutôt qu'à ce prix... — Prince... il eſt inutile de vous le cacher : je goûte un doux plaiſir à vous en faire l'aveu ; connaiſſez tout l'excès de ma tendreſſe : ſçachez qu'avant de vous avoir vû, je vous donnois mon cœur ; vos malheurs avoient fait couler mes larmes ; ce n'étoit point la pitié, je le ſens trop aujourd'hui, c'étoit l'amour, oui, c'étoit l'amour, & le plus tendre qui m'animoit pour l'infortuné duc d'Yorck ; jugez de mes tranſports... La voilà cette main qui avoit prévenu les volontés du roi, qui brûloit d'être unie à la vôtre ; vous ſerez mon époux, mon amant, tout ce que je pourrai aimer ; ah ! cher prince !

Le duc ſe précipite ſur cette main, la porte à ſa bouche, y fixe mille baiſers de flamme, l'arroſe de ces pleurs qui ſont l'yvreſſe de la pure volupté : — Vous vous intéreſſiez à mes revers ! ils vous touchoient ! J'étois aimé ! je ſerai votre amant ! oui, belle comteſſe, je ne vivrai que pour vous adorer comme ma divinité ſuprême ; préſidez à mes deſtins ; échauffez mon courage ; & pour qui vais-je conquérir un trône ? pour y faire aſſeoir la vertu, la beauté, les graces, l'amour même, tout ce que j'idolâtre... (il ſe relève avec emportement) Tremblez, fiers ennemis, reconnaiſſez votre maître. Eh ! c'eſt encore bien peu que d'être roi, pour offrir à ma ſouveraine des hommages qui ſoient dignes d'elle.

Aſtley interrompt cet entretien pour remettre au duc d'Yorck un billet de Fryon ; la comteſſe ſe hâte de rejoindre ſon amie, & de lui apprendre ſa nouvelle deſtinée. Le duc bientôt revole auprès d'elle : — Qu'ils vont, madame, m'être inſupportables ces moments que les ſoins de la grandeur déroberont à mon amour ! mais une réflexion cruelle vient détruire tout mon bonheur : c'eſt le duc d'Yorck que vous

aimez ; je devrai à la naiſſance & au rang ces ſentimens ſi flatteurs dont vous daignez récompenſer les miens : ne pouvez-vous me ſéparer de tout ce qui m'environne ? C'eſt par ce cœur qui brûle de mille feux, & non par un vain éclat qui ne m'eſt, hélas ! que trop étranger, que j'aſpirerois à vous plaire, à mériter votre tendreſſe ; enviſagez votre amant, l'amant le plus tendre, le plus paſſionné, & ne voyez point le prince, le fils d'Edouard. L'amour, belle Huntley, a-t-il beſoin de titres, d'extraction, de couronne pour faire notre félicité ſuprême ? l'ardeur véritable ne ſçauroit-elle ſe ſuffire ? Pour moi, je ſens que c'eſt vous, que c'eſt vous ſeule que j'idolâtre, que je préférerois un regard de vos yeux enchanteurs à l'empire de l'univers, que, fuſſiez-vous née dans l'obſcurité la plus profonde, je vous euſſe choiſie pour être la maitreſſe de mon cœur. Eh ! que n'ai-je des reines, des déeſſes à vous ſacrifier ! encore une fois, accordez-moi cette grace : dites, répétez que c'eſt votre amant, & non le duc d'Yorck, dont les hommages ont pu vous toucher : — Prince... — Ah ! madame, quel nom, & qu'il m'eſt odieux ! ſi je n'étois point un prince... — Cette délicateſſe me flatte ; non, n'imaginez point que la ſplendeur de votre berceau ait

quelque part au penchant que je n'ai pas rougi de vous avouer : vos malheurs, voilà les premiers traits dont m'a frappée cet amour qui me fait aujourd'hui des bleſſures ſi profondes. Je vous l'ai dit : cette tendreſſe à laquelle je donnois le nom de compaſſion, s'eſt nourrie de mes larmes. Je vous ai vu, & j'ai connu enfin toute la force d'une paſſion ... qui fera le charme de ma vie. Quelque ſoit votre ſort, ſoyez aſſuré que votre femme, votre amante vous ſera toujours plus attachée. Un déſert, & mon époux, je m'applaudirois de ma deſtinée. — Adorable Huntley, répétez-les ces mots charmants : ils reſteront à jamais gravés dans mon ame. Pourquoi tant d'amour ne peut-il s'exprimer ? cette yvreſſe où mon cœur ſe plonge, vous parle au défaut de ma voix. Sentez-vous bien tout ce que vous inſpirez ?

Le duc d'Yorck ſe retrouve avec Aſtley : — Eh bien ! mon ami, me voilà au comble de mes vœux ! je ſuis aimé de la comteſſe de Huntley, de tout ce que j'adore ; & une amertume affreuſe empoiſonne ma félicité ! Aſtley, à quel titre ai-je pu plaire ? à qui la comteſſe donne-t-elle ſa main, ſon cœur ? Plains-moi plutôt, je ſuis ... le plus malheureux des hommes !.. Aſtley, il ne me ſera point poſſible de

devoir au menſonge ce que j'aurois voulu tenir de l'excès de ma tendreſſe. Jamais, jamais je ne pourrai goûter à ce prix un bonheur que j'euſſe acheté aux dépens de mes jours ! ah ! que Varbeck n'eſt-il en effet le duc d'Yorck !

Il verſoit des larmes ; il portoit partout ſon agitation : elle redoubloit en préſence de la comteſſe. Il lui échappoit des ſoupirs, des gémiſſements ; il paſſoit tout-à-coup des tranſports les plus vifs à l'accablement le plus profond ; il quittoit bruſquement cette femme qu'il aimoit à l'idolâtrie, & revenoit bientôt ſe précipiter à ſes genoux. Elle lui demandoit la cauſe de ce trouble, de cette eſpèce d'égarement qui le pourſuivoit : il ne répondoit que par des mots entrecoupés & qui ſe perdoient dans ſes pleurs. Mais, diſoit la comteſſe à lady Sulton, conçois-tu bien l'affreuſe bizarrerie de mon ſort ? J'aimois, en quelque ſorte, le duc d'York avant que de le connaître, de l'avoir vu ; j'étois prête à former des nœuds que je déteſtois : il vient ici ; j'apprends qu'il m'aime ; le roi enfin conſent à nous unir ; je n'ai plus rien à deſirer ; & ce prince, au moment d'être mon époux, éprouve un trouble inconcevable ! Lorſque je lui parle de mon ardeur, que je lui dis qu'elle ſera toujours la même ;

lorſqu'il voit tout mon amour, c'eſt dans cet inſtant que ce déſordre qui l'agite, redouble ! il voudroit me parler, & ſa voix s'éteint dans ſes larmes ! Sulton, je ſuis bien malheureuſe !.. Le duc ... quelle horrible lumière me frappe ! il ne m'aimeroit point ! des raiſons de politique, d'intérêt l'auroient fait rechercher un hymen ... l'amour n'en ſerreroit point les nœuds ! mais où vais-je m'égarer ? ne l'avons nous pas ſurpris dans ce boſquet ? ne l'avons nous pas entendu ?.. non, il eſt incapable de feindre ; on ne ſçauroit montrer tant de tendreſſe, lorſqu'on ne la ſent point ; il m'aime ... & pourquoi donc ces tranſports ſi oppoſés ? me cache-t-il quelques nouveaux chagrins, quelques nouveaux malheurs ? hélas ! qui les partageroit plus que moi ? Je te l'ai dit : que la fortune ceſſe de le combattre, qu'il ſoit heureux, qu'il règne, & qu'il m'en coûte mon bonheur, la vie, je mourrai avec joie.

Le jour du mariage eſt arrivé ; Fryon entre chez le duc d'Yorck : il le trouve verſant un torrent de larmes, la tête appuyée ſur une main, & de l'autre tenant une plume ; pluſieurs morceaux de papier étoient déchirés à ſes pieds. Que vois-je, dit Fryon ? au moment que vous allez devenir le poſſeſſeur de

la beauté même, vous êtes plongé dans la douleur ! que vous eſt-il arrivé ? apprenez-moi la raiſon de cette ſituation accablante. — Le plus heureux & le plus malheureux des hommes, voilà quel eſt mon ſort ! — Comment ! expliquez-vous. — Oui, un ſeul regard de la comteſſe de Huntley eût comblé mes vœux, & je vais dans ſes bras ... je touche au moment d'être ſon époux ; il n'eſt point ſans doute d'expreſſion qui puiſſe donner une idée de mon bonheur, & c'eſt ce même bonheur qu'accompagne le plus horrible des tourments ! Eſt-ce Varbeck qu'on rend heureux ? c'eſt lui, c'eſt lui qui ſouffre tous les ſupplices ! ſous quel nom la comteſſe va-t-elle être mon épouſe ?.. ſuis-je le duc d'Yorck ? Qu'entends-je, interrompt Fryon ? qu'eſt devenu cet eſſor ſublime qui vous élevoit au premier rang ? feriez-vous dépendre la paſſion la plus noble des caprices d'un fol amour ? l'ambition qui vous animoit avec tant d'ardeur, ſera étouffée par un ſentiment romaneſque ? Qu'exigez-vous davantage ? voyez d'où vous êtes parti : des richeſſes, de la gloire, un trône, la tendreſſe & la main d'une princeſſe qui réunit tous les charmes, voilà ce que Varbeck doit au duc d'Yorck. Si vous oubliez vos intérêts, ſouvenez-vous d'une

bienfaitrice dont vous êtes entierement l'ouvrage. Et que diroit l'Europe, l'univers, ſi jamais on venoit à ſçavoir que, pour céder à l'excès d'une fauſſe délicateſſe, vous avez immolé votre fortune, votre amour même ? Penſez-vous qu'on appellât vertu, généroſité, ce qui n'eſt que l'effet d'un ſcrupule bien digne de ces ames vulgaires nées pour ramper, & ſe perdre dans la foule des êtres obſcurs ? On vous flétriroit d'un mépris éternel, ou d'un ridicule plus aviliſſant encore que le dédain. Laiſſez ces petiteſſes au fils du bourgeois de Tournai ; qu'il ne ſoit plus queſtion de Varbeck : ſoyez un prince, le fils d'Edouard, le duc d'Yorck, & ne repouſſez point la brillante deſtinée qui ſemble prévenir vos vœux ... mais que ſignifient ces papiers épars ſur la terre ? écriviez-vous à la ducheſſe de Bourgogne ? — Ce ſont pluſieurs lettres que j'avois commencées pour la comteſſe, pour cette femme que j'adore, & que je trompe par la plus vile impoſture. Pourrai-je éternellement conſerver le maſque que j'ai emprunté ? ne ſçaura-t-elle pas un jour qui je ſuis ? & alors que je payerai cher tous ces plaiſirs auxquels mon cœur craindra de ſe livrer ! de quel œil me regardera-t-elle ? je voulois lui déclarer la vérité, & ma plume ... s'eſt tou-

jours refuſée au deſir qui me preſſe de tout avouer. — Il faut ſuivre ce noble tranſport ; courez tout révéler à la comteſſe : Varbeck en recevra l'accueil qu'il mérite. Pour moi je vais chez le roi vous prévenir, en le retirant de ſon erreur : vous paraîtrez tel que vous êtes ; votre amour délicat ſe bornera à ſolliciter quelque place auprès du prince que l'on deſtinoit pour époux à la comteſſe de Huntley ; vous ſerez témoin du bonheur d'un rival qui ne vous appercevra point dans la foule de ſes domeſtiques ... vous ſerez Varbeck... Je ſuis indigné que ma ſouveraine vous ait honoré de ſa confiance ; adieu, ne vous reclamez plus ni d'elle ni de moi : je vous abandonne à ces remords ſi peu faits pour un homme qui voudroit s'élever ; la ducheſſe trouvera aiſément quelque autre créature plus reconnaiſſante de ſes bontés.

Fryon feignoit de ſe retirer avec colère ; cet habile intriguant ſçavoit manier les paſſions, & il avoit ſaiſi les nouveaux mouvements de ſon élève qui court à lui : — Arrêtez, pardonnez moi ces irréſolutions, ces combats ; vous êtes mon bienfaiteur, mon maître, mon ami : je ferai tout, tout ce que vous m'ordonnerez. Ne penſons plus à Varbeck ; oui, je

ſuis le ſucceſſeur d'Edouard, l'héritier du trône d'Angleterre, l'amant, le mari de la comteſſe de Huntley... je marche aux autels... Je reconnais mon diſciple, reprend Fryon en l'embraſſant. Voulez-vous vous pénétrer du perſonnage que vous avez à repréſenter? ne détournez jamais vos regards ſur votre berceau; perdez entierement Varbeck de vûe; n'en conſervez aucun ſouvenir; ſçachez vous en impoſer à vous-même: c'eſt le moyen le plus ſûr d'en impoſer aux autres; ſoyez prêt à mourir, en portant le nouveau nom dont vous êtes décoré. Vous avez la nobleſſe de l'ame: il eſt aiſé de vous paſſer de celle qu'un hazard aveugle diſpenſe... Et peut-être le ſang des rois coule-t-il dans vos veines: qui ſçait ſi votre mère n'a pas été ſenſible aux agréments d'Edouard, ſi vous n'êtes pas le fils de ce monarque? Ce qui vous manque n'eſt que le fruit des conventions; la nature a tout fait pour vous: en vous formant, elle vous deſtinoit au rang ſuprême; c'eſt elle qui vous appelle au trône: cédez à ſa voix, & montrez-nous un prince digne de toute ſa fortune.

Le duc d'Yorck ſe rend chez la comteſſe; il la voit dans tout l'appareil de la beauté. Quel ſpectacle enchanteur pour un amant qui, cette même journée,

devenoit époux ! Cependant elle laiſſoit appercevoir un nuage au milieu de tant d'éclat ; ſes beaux yeux étoient couverts de larmes;elle fait retirer ſes femmes : — Prince, je touche au moment qui va nous unir : mais ces nœuds ne ſont point encore formés ; je vous aime : j'ai pris plaiſir à vous le dire ; ma main cherche la vôtre ; j'attache tout mon bonheur à cet hymen ; je vole à l'autel ; c'eſt pourtant à une condition : je veux être aimée auſſi ardemment que je vous aime : — Eh ! madame, quel amour approche du mien ? quelle flamme peut ſe comparer à celle qui me dévore ? vous douteriez... — Oui, je doute. — O ciel ! que dites-vous ? — Eh ! ſi vous m'aimez, ſi je vous ſuis chère, ſi cet engagement vous flatte autant que moi, ſi mon amant brûle d'être mon époux, pourquoi ce trouble qui vous afflige, ſurtout quand je vous aſſure de ma tendreſſe ? Me tromperiez-vous ? ne m'aimeriez vous pas ? la politique entreroit-elle dans cette union que je ne veux devoir qu'au ſentiment ? Parlez, parlez, prince... eh bien ! s'il vous faut ma main pour obtenir du roi les ſecours que vous en attendez, je vous la donne, & du pied de l'autel... je pourrai mourir de ma douleur ; perſonne, non,

perſonne ne ſçaura la cauſe de ma mort : il n'y aura que vous qui en ſerez inſtruit, & je vous pardonnerai encore en expirant par vos coups.

A ces derniers mots, le duc d'Yorck s'étoit précipité aux genoux de la comteſſe ; il les tenoit embraſſés, il les baignoit de ſes larmes. Que la politique, s'écrie-t-il au milieu des ſanglots, ſoit venue ſe joindre à mon amour : non, adorable Huntley, je n'ai vu que vos charmes, & je n'ai ſenti qu'une flamme qu'il m'eſt impoſſible d'exprimer. Ah ! ſi vous liſiez dans mon cœur, dans ce cœur ſi déchiré, où vous regnez avec tant d'empire !.. ce trouble, ces chagrins qui me conſument, cette agitation qui me fait paſſer de ſupplices en ſupplices ... vous ſçaurez.. madame ... c'eſt le fruit de mes malheurs paſſés ... l'excès de mon bonheur m'accable ... c'eſt moi qui croirai que la grandeur, que le diadême... Vous aimez le duc d'Yorck, &...

Peut-être alloit-il tout découvrir, quand, par un hazard heureux, Fryon entre dans l'appartement : il ſurprend le trouble de ſon élève ; il ſe hâte de l'arracher à cette ſituation ſi dangereuſe, qui pouvoit renverſer tous ſes projets. Tout eſt prêt, lui dit-il ;

le roi vous attend l'un & l'autre ; ne retardez plus un hymen qui fera le bonheur de tous deux.

Ils ſont aux autels. Jamais le duc d'Yorck, & la comteſſe n'avoient paru plus charmants ; un murmure flatteur annonçoit l'admiration & l'intérêt qu'ils faiſoient naître. Toute la cour ſembloit partager la ſatisfaction qu'ils devoient goûter. Au moment que ſe prononçoit le ſerment, le jeune-homme eſt ſaiſi d'un tremblement ſoudain, & tombe évanoui : Fryon, qui ſuivoit des yeux ſes moindres mouvements, vole à ſon ſecours ; le duc r'ouvre les yeux, les tourne, en gémiſſant, vers la comteſſe qui le ſoulevoit dans ſes bras ; enfin l'union eſt conſommée, & les amants ſont époux.

Le duc d'Yorck, du ſein des délices, couroit ſe livrer à la plus ſombre mélancolie ; il falloit toute la force des conſeils de Fryon pour l'empêcher de ne point trahir ſon ſecret. Plus ſa femme lui prodiguoit de careſſes, plus il éprouvoit d'agitations dont elle cherchoit envain à pénétrer le motif. Il ſe rejettoit toujours ſur la crainte qui corrompoit la douceur de ſes plaiſirs ; il appréhendoit, diſoit-il, que le rang, l'éclat d'une couronne qu'il attendoit, ne mélaſſent leurs images à celle de leur tendreſſe réciproque. Sa femme

lui demandoit ſans ceſſe s'il n'avoit pas des chagrins à lui confier, & ſes réponſes étoient des ſoupirs & des larmes. Auſſi cette princeſſe ſe plaignoit-elle ſouvent à ſon amie : Sulton, je croyois être au comble de mes vœux ! hélas ! je deſire encore ; mon mari paraît m'aimer : mais il me ſemble accablé d'une ſombre langueur dont il s'obſtine à me cacher la ſource ; s'il m'aimoit... Eſt-il des ſecrets pour l'amour ? & penſe-t-il que je craigne d'adoucir ſes peines ? ce ſont là les plaiſirs du cœur, & j'en ſuis privée ! au ſein du bonheur même, je reſſens des inquiétudes cruelles !

Jacques ne ſe contentoit point d'avoir donné un azyle & une épouſe au duc d'Yorck : il vouloit le placer ſur le trône d'Angleterre, & en même-tems ſervir ſa propre cauſe. On n'ignore pas qu'une haine immortelle diviſoit alors les Écoſſais & les Anglais; Jacques III avoit eu à ſe plaindre des derniers, & ſon fils brûloit de déclarer la guerre à Henri. Il réſolut donc de faire une incurſion dans un pays déjà en proye à des troubles dont il pourroit tirer avantage ; il lève une nombreuſe armée, & annonce au duc d'Yorck qu'il eſt prêt à le venger ; le duc devoit accompagner le roi à cette expédition.

De quel œil une femme qui adoroit ſon mari, voyoit-elle ces préparatifs ? elle n'avoit pu le retirer de ſa profonde mélancolie.

Quand le moment du départ eſt arrivé, la ducheſſe d'Yorck laiſſe éclater ſa douleur : — Cher époux, cachez-vous le ſpectacle de mes larmes ; n'enviſagez que le trône où la fortune & la juſtice vous appellent. — Ah, madame ! & ſi cette fortune me trahit, ſi elle me ravit le plaiſir d'embellir votre front du diadême... — Je n'en ſerai pas moins votre épouſe, votre amante ; vous me parlez toujours de couronne : eh ! prince, eſt-ce le rang qui m'a inſpiré ces ſentiments, cette ardeur qui ne mourra qu'avec moi ? vos nouvelles infortunes ne feroient qu'ajoûter à ma tendreſſe. Si je ne dois plus voir tout ce que j'adore, reprend le duc, en preſſant contre ſa bouche une des mains de la ducheſſe, & la mouillant de ſes larmes, ſi le ſort des combats alloit terminer ma carrière, ſouvenez-vous ... n'oubliez point que vous avez régné dans mon ame juſqu'à mon dernier ſoupir, que mon amour fut extrême ... que c'eſt lui ſeul qu'il faut accuſer ... vous ſçaurez... Aſtley vous remettra une lettre... Vous me pardonnerez, ſi vous ſentez ce que c'eſt qu'aimer ... non, jamais on n'a brûlé d'une flamme

plus vive. Je ſuis coupable ſans doute ... mais... — Prince, que voulez-vous dire?.. — Je vous quitte ... je m'égare ... c'eſt pour vous... Recevriez-vous mes adieux éternels ?

La ducheſſe étoit tombée preſque expirante dans les bras de ſon mari ; elle a perdu la voix ; ſes yeux à peine étoient ouverts à la lumière ; le roi lui-même paraît : — Allons, prince, il faut abandonner l'amour pour la gloire ; tranſportons-nous ſur les terres de l'ennemi ; que le Northumberland ſoit le premier théâtre de nos exploits.

Ils ſont arrivés ſur les frontières de cette province. Il ſe répand un manifeſte du duc, où il prenoit le titre de Richard IV, roi d'Angleterre : cet écrit émanoit du conſeil Flamand ; on y annonçoit le fils d'Edouard IV, le légitime héritier de la couronne ; il devoit combler de biens & d'honneurs ceux qui le reconnaîtroient pour leur monarque, & qui l'aideroient à chaſſer un brigand qui lui avoit ravi le ſceptre ; on joignoit ce nom à ceux de tyran, de meurtrier ; on peignoit en un mot Henri des couleurs les plus odieuſes.

Fryon & Aſtley ne s'étoient point ſéparés du duc d'Yorck ; on attendoit une bataille ; le duc prend Aſtley à part, & va avec lui ſur les bords d'un ruiſſeau peu

peu éloigné du camp : — Mon cher Aſtley, nous allons combattre. Je ne ſçaurois me diſſimuler que la vérité ne m'a point mis les armes à la main : c'eſt l'ambition ou plutôt l'amour, cet amour qui me rend ſi malheureux, quand je devrois goûter toute l'yvreſſe de ſon enchantement. Mon ami, quels efforts j'ai eu beſoin d'employer, pour ne pas révéler à la ducheſſe un ſecret qui pèſe tant ſur mon cœur ! de quels remords je ſuis déchiré, lorſque je me vois dans les bras d'une femme adorable, ſans défiance, pleine de candeur, qui croit prodiguer ſes careſſes au duc d'Yorck, & qui abandonne tous ſes charmes au menſonge, à la trahiſon, à un particulier obſcur.... Mais quel homme ſur la terre eût ſenti comme moi l'empire de ſa beauté ! quel prince, quel roi l'eût idolâtrée autant que je l'idolâtre ! Si je venois à perdre la vie dans la journée qui ſe prépare, tu lui remettras cette lettre : mon ame s'y eſt épanchée ; je ne veux point que mon crime ſurvive à mon trépas ; qu'elle le connaiſſe dans toute ſon étendue. Aſtley, ajoûte à mon écrit : fais lui bien ſentir qu'une paſſion dont je n'ai pu me rendre maître, m'a emporté à cet artifice ſi honteux, ſi indigne d'elle, & je puis dire, de moi. Qu'elle ſe pénètre de tous

mes tranſports ; elle aime : elle me jugera avec moins de ſévérité. Dis-lui bien que ce n'étoit pas la comteſſe de Huntley, la princeſſe du ſang royal d'Écoſſe que j'adorois : c'étoient tous ſes charmes, ces heureux préſents qu'elle a reçus de la nature ; ſa tendreſſe pour moi, ſes vertus ont achevé d'enflammer un cœur où n'auroit pu s'effacer un ſeul trait de ſon image. Mon crime, ſans doute, ſera moins grand, ſi elle le rejette ſur la bizarrerie du ſort ; Aſtley, je me ſentois l'ame d'un ſouverain, & nul mortel n'aima comme moi ; qu'elle pardonne dumoins à ma mémoire.

La ducheſſe d'Yorck ne ſe conſoloit point d'une réparation trop accablante pour ſa ſenſibilité : elle voyoit ſon époux toujours environné de dangers, bleſſé, expirant, mort ; elle ſe rappelloit ſes dernières paroles, & n'en pouvoit démêler le ſens ; tout portoit à ſon ame des atteintes douloureuſes.

Jacques s'étoit flatté qu'à ſon entrée dans le Northumberland, il trouveroit une infinité de partiſans des Yorcks qui voleroient ſous ſes drapeaux : il fut trompé dans ſes eſpérances. La déſertion de Clifford, & la fin du lord Stanley avoient jetté la conſternation dans les eſprits ; l'aſcendant de Henri en

imposoit plus que jamais à la nation ; ses généraux, loin de livrer bataille, comme les Écossais l'avoient cru, ne firent que harceler leur armée, qui tous les jours s'affaiblissoit. Leur souverain commençoit à perdre de cette espèce d'enthousiasme dont le duc d'Yorck avoit eu le talent de l'échauffer en sa faveur ; ce monarque montra même un ressentiment blâmable dans un roi ; le dépit d'avoir tenté sans aucun fruit une expédition qu'il regardoit comme une source de gloire & d'avantages pour l'Écosse, lui fit passer les bornes que la licence de la guerre se permet : il mit le pays à feu & à sang, & ne chercha plus qu'à ramasser un butin considérable qui dédommageât ses troupes du peu de succès de cette entreprise. Ces hostilités si peu attendues achevèrent d'indisposer les Anglais contre le duc d'Yorck : il courut se jetter aux pieds de Jacques, & le supplia d'avoir pitié des malheureux habitans du Northumberland : le monarque Écossais reçut assez mal sa prière ; il lui répondit avec une sorte d'ironie que c'étoit s'intéresser à ses ennemis, & que d'ailleurs ce peuple pourroit bien n'être jamais le sien. Ils revinrent en Écosse assez mécontents l'un de l'autre.

Le duc, ainsi que Fryon, s'apperçut avec regret

que le charme ſe diſſipoit. La ducheſſe n'en fut pas moins empreſſée à revoir ſon mari : ſes nouvelles diſgraces n'avoient ſervi qu'à le rendre plus intéreſſant pour un cœur qui connaiſſoit toute la force & la délicateſſe de l'amour. Mais de quel trait fut-elle frappée, quand pluſieurs papiers publics l'eurent inſtruite d'une des raiſons principales qui avoient empêché les Anglais d'embraſſer le parti de ſon époux ! On ſe plaignoit tout haut que, pour ſe placer ſur le trône, il eût recherché l'appui d'une nation de tous tems ennemie déclarée de l'Angleterre ; on lui reprochoit ſurtout ſon mariage avec la comteſſe de Huntley, qu'on appelloit un ſceau de réprobation qui lui devoit interdire à jamais juſqu'à l'eſpérance de recueillir l'héritage de ſes pères. C'eſt notre union, lui dit la ducheſſe, qui vous ferme le trône ! & il n'eſt point pour vous d'autre place ; cher prince, jugez de ce que j'ai à ſouffrir, moi, qui voudrois au prix de ma vie, vous procurer l'empire du monde ! La haine de votre peuple, ſon refus inſurmontable de vous reconnaître pour ſon ſouverain, voilà donc ce que mon amour vous aura coûté !

A ces mots, elle verſe un torrent de larmes ; elle s'abandonne à la plus vive douleur ; puis paraiſſant ſor-

tir d'une eſpèce d'anéantiſſement, & s'armer de courage : — Duc, je vous aime, & il s'agit d'en donner à vous, à toute l'Europe un témoignage éclatant... Je le donnerai. Notre hymen indiſpoſe contre vous les Anglais ; il vous arrache le ſceptre qui vous eſt dû ; le nom de mon époux eſt un crime à leurs yeux : eh bien ! il faut vous laver de ce crime, il faut régner, être heureux ... puis-je le dire ? que les nœuds de cet hymen ſoient rompus ; qu'un éternel divorce, c'eſt moi qui prononce ce mot, nous ſépare ... nous ſépare ... à jamais ; que votre amante ne ſoit plus votre épouſe : mais promettre de ne vous plus aimer, oh ! ces ſerments ſont au deſſus de mes forces.

Femme adorable, s'écrie le duc d'Yorck d'une voix étouffée par les ſanglots, comment ai-je pu juſqu'à ce moment vous entendre & vivre encore ? que me propoſez-vous ? ce ſacrifice, je l'accepterois ! & penſez-vous que le mien ne ſeroit pas mille fois plus horrible ? Qui, moi ! rompre un engagement pour lequel ... c'eſt moi qui n'aurois dû jamais prétendre à cet hymen ; c'eſt moi que l'amour a égaré ... un prince ... eh ! qu'eſt-ce que le titre de roi auprès du nom de votre époux, de votre amant ? régner ſans la divine Huntley !.. non, madame, non,

je ne veux point le trône à ce prix. Que tous les Anglais, que l'univers entier m'abandonne, me rejette : un regard de vos yeux me dédommagera de tout ce que j'aurai perdu ; mon épouſe ſera tout pour moi ; je ne puis aſſez l'aimer, l'idolâtrer... Madame, qui à oſé aſpirer à votre cœur & à votre main, doit éprouver des tranſports au-deſſus de l'humanité ; ce trône dont on veut m'écarter, je me ſens la force de le conquérir ; votre époux doit avoir l'ame d'un héros, & vous enflammerez mon courage. Ces Anglais ſi aveugles ſur vos charmes, ſur votre naiſſance, ſur vos vertus, vous rendront un jour plus de juſtice ; tout eſt fait pour adorer comme moi la maitreſſe de mon cœur.

Le duc d'Yorck court vers Aſtley :—Mon ami, ſi tu ſçavois combien je ſuis coupable ! croirois-tu que la ducheſſe, d'après ce cri d'un peuple farouche qui s'élève contre mon mariage, m'a offert de briſer des liens... C'eſt pour cet hymen que j'ai pu conſentir à me charger d'un rôle mépriſable, à devenir l'inſtrument du menſonge... Je ne ſuis pas roi, Aſtley : mais, quelque ſoit l'événement, je porterai un ſceptre ; ſi ce n'eſt pas comme le duc d'Yorck, ce ſera comme l'époux de la comteſſe de Huntley, comme

l'amant le plus épris, & qui cherche à mériter de poſſéder tant de charmes. Ah ! que l'amour nous excite, nous élève encore plus que l'ambition ! C'eſt à moi qu'il convient d'être plus qu'un homme, de tenter l'impoſſible. Divine Huntley, j'ai pu vous tromper ! je réparerai ce crime à force de grandeur d'ame & d'intrépidité.

Henri, toujours dévoré d'une paſſion aviliſſante ; ſaiſit l'occaſion de groſſir ſes tréſors ; il convoqua un parlement, ſe plaignit amérement de l'irruption des Écoſſais & de leur roi qui favoriſoit l'audace d'un impoſteur, fit un tableau touchant des ravages qu'avoient eſſuyés les provinces du Nord, & eut enfin l'adreſſe d'obtenir cent vingt-mille livres ſterling & deux quinzièmes. Les miniſtres de ces impoſitions agirent avec dureté ; le peuple murmura, & les habitans de Cornouaille levèrent l'étendard de la rébellion ; les collecteurs furent maſſacrés ; le lord Audeley ſe mit à la tête des factieux, qui s'avancèrent juſqu'à Londres Le génie du roi d'Angleterre l'emporta encore cette fois ſur les efforts d'une révolte preſque générale : il livra bataille aux rébelles ; ils furent vaincus, & leurs chefs ſubirent le dernier ſupplice.

Jacques avoit profité de cette émeute qui pouvoit entraîner la perte de Henri, pour tenter une ſeconde irruption en Angleterre ; il ne paſſa point le château de Norham qu'il avoit fait inveſtir. L'approche du comte de Surrey, qui jetta dans la place des ſecours & des munitions, força ce monarque de ſe retirer ; ce nouvel échec augmenta ſa mauvaiſe humeur contre le duc d'Yorck ; la ducheſſe ne prévoyoit que trop un avenir peu favorable à ſon mari. C'eſt de ma patrie, diſoit-elle, qu'il reçoit ces coups ! la mauvaiſe fortune le pourſuit, & ma tendreſſe redouble avec ſes revers. J'ai à expier auprès de lui, l'inconſtance du roi & des Ecoſſais. Eh bien ! s'il ne lui reſte plus d'appui, plus d'eſpoir, je dois chercher à lui tenir lieu de tout.

Le roi d'Angleterre étoit las d'avoir tant d'ennemis à combattre ; il voulut rappeller Jacques dans ſes intérêts : l'arrivée de D. Pedro d'Ayala, ambaſſadeur d'Eſpagne à la cour de Londres lui parut un moyen propre à l'exécution de ſon projet. Ce miniſtre étoit chargé de la négociation du mariage de l'infante Catherine, fille de Ferdinand & d'Iſabelle avec Arthur, prince de Galles. Perſonne n'avoit plus de talent que D. Pedro pour traiter de la paix

entre les deux monarques : il étoit doux, inſinuant, & ſçavoit cacher la profondeur de ſes vûes politiques ſous un air d'affabilité & de candeur. Il vint donc à Edimbourg, eut avec le roi de longues conférences dont le réſultat fut une inſtruction détaillée ſur tout ce qui concernoit le duc d'Yorck ; Henri faiſoit demander abſolument, par le médiateur Eſpagnol, que ſon ennemi fût remis entre ſes mains ; c'étoit le premier article du traité.

Jacques envoye chercher le duc. Vous ne doutez pas, lui dit le monarque, du deſir extrême que j'ai eu de vous être utile, & de mettre ſur votre front la couronne d'Angleterre ; je vous ai aſſocié à ma famille, puiſque votre épouſe eſt ma parente ; je vous regarde, en un mot, comme un prince de mon ſang : mais le roi de France m'a donné un exemple que doit ſuivre tout mortel appellé au trône. Un ſouverain n'a d'amis, de parents, d'objet enfin qui le déterminent que l'état ; il eſt une eſpèce de victime toujours prête à ſe dévouer au bonheur de ſes ſujets. On nous porte envie : eh ! eſt-ce pour nous que nous vivons, que nous aimons ? Vous m'aviez inſpiré un attachement dont vous avez reçu des preuves ſignalées : je ſuis forcé d'y mettre des

bornes : mais je vous l'ai promis, je tiendrai ma parole royale : qui que vous ſoyez, je ſuis incapable de vous abandonner au ſort attaché à vous perſécuter. Le roi d'Angleterre me propoſe une paix avantageuſe. Je vous l'ai dit : ce n'eſt pas pour moi que je règne, c'eſt pour un peuple qui m'a confié ſes intérêts ; j'accepte donc cette paix néceſſaire. Henri demandoit que vous fuſſiez livré à ſon ambaſſadeur : c'eſt ici que j'accorde le devoir & la généroſité ; je vous invite à quitter mon royaume ; mes bienfaits vous ſuivront par-tout où vous irez ; des vaiſſeaux, de l'argent, tout de ma part eſt à votre diſpoſition. Sire, répond le duc d'Yorck avec cet air de nobleſſe qui répandoit tant d'intérêt ſur tout ce qu'il diſoit, vous n'entendrez aucune plainte ſortir de ma bouche. Il y a longtemps que je dois être accoutumé au perſonnage d'infortuné, & les malheureux ſont-ils faits pour avoir des amis ? J'avois cru, il eſt vrai, que le ciel en ma faveur vous avoit diſtingué du reſte des princes, que mes diſgraces vous avoient touché, que mon bienfaiteur ne ſe laſſeroit point de m'appuyer ; ma reconnaiſſance étoit ſi vive ! D'ailleurs j'imaginois que vous daigneriez toujours voir en moi une épouſe qui a l'honneur

de vous appartenir. Des raiſons d'état vous empêchent de me continuer votre bienveillance déclarée : je les reſpecte, ſire, ces raiſons ſi contraires au ſentiment. Je n'examinerai point s'il eſt du devoir d'un ſouverain d'obéir à la cruelle politique qui proſcrit un prince malheureux, qui lui ferme tout azyle, qui le forcera peut-être lui & ſa femme, cette princeſſe de votre ſang, à ſuccomber de douleur, à connaître ces humiliations qu'entraîne l'adverſité. Je ne veux, en ce moment, vous parler que de vos bienfaits & de ma reconnaiſſance ; je la conſerverai juſqu'au dernier ſoupir. Promettez-moi ſeulement, ſi je cède à ma mauvaiſe fortune, ſi je meurs accablé de mes revers, que vous vous ſouviendrez d'une épouſe ... cette image eſt pour moi le comble des malheurs... Vous pleurez, ſire ! ah ! ces larmes me penètrent. Jugez de ma peine, reprend le roi d'Écoſſe en le preſſant dans ſes bras ; allez ... ſi vous n'êtes pas un prince, vous êtes bien digne de l'être.

Le duc d'Yorck apprend à la ducheſſe le nouveau coup dont il eſt accablé, qu'il n'a plus que quelques jours à demeurer en Écoſſe ; & quel azyle lui ſera ouvert ? ira-t-il montrer ſon infortune, un perſonnage avili aux Flamands dont les intérêts lui défendent

ſ'entrée des Pays-Bas ? ils ſe ſont en quelque ſorte réunis avec ſes ennemis. La ducheſſe de Bourgogne ne peut, dans cette occurence, lui offrir qu'une protection inutile.

La ducheſſe d'Yorck ne répond à ſon mari qu'en ſe rendant avec précipitation chez le roi. Ses cheveux épars, le déſordre de ſon ame, l'abandon qui régnoit dans ſa parure lui prêtoient de nouveaux charmes ; la majeſté des douleurs, ſi l'on peut le dire, ſe montroit ſur ſon viſage dans tout ſon éclat ; elle vole au palais, accompagnée de ſon époux ; elle entre, ſe précipite toute en larmes aux pieds du monarque : — Vous l'auriez réſolu, ſire, d'étouffer la voix de l'honneur, celle de l'humanité, pour écouter une politique impie qui viole toutes les loix, briſe tous les nœuds, vous fait oublier que je ſuis de votre ſang ? Après avoir ouvert votre ſein à l'infortuné duc d'Yorck vous le chaſſeriez de vos états ? Ses titres, ſon rang, ſa qualité de malheureux qui vous implore, & celle-là, ſire, n'eſt-elle pas la plus touchante pour un cœur comme le vôtre, rien ne pourra vous attendrir, & vous engager à finir un ouvrage que vous aviez ſi heureuſement commencé ? Je ne vous parlerai pas du lien qui m'unit au duc d'Yorck, qui me rend

propre ſa deſtinée, ſes revers encore plus que ſes ſuccès : c'eſt vous qui l'avez formé ce nœud devenu ſi funeſte à ce prince ; vous n'ignorez pas que les Anglais lui font un crime de cet hymen, & la dot que je lui apporte eſt un malheur conſtant, la privation du ſecours qu'il pouvoit eſpérer d'un peuple né pour lui obéir, la perte enfin de vos bienfaits, quand tout l'abandonne !

Le roi interrompt la ducheſſe pour lui dire qu'ils peuvent toujours compter ſur ſon attachement, & qu'ils en recevront des témoignages, en quelques lieux que le ſort les jette ; il ajoûte qu'il eſt obligé de céder à la néceſſité, au bien de l'état, que c'eſt malgré lui qu'il ſe ſépare du prince ſon époux. Le ſacrifice, pourſuit-il, me coûtera moins, ſi vous en croyez mes conſeils, & j'imagine que le duc d'Yorck joindra ſa prière à la mienne : cette politique ſi rigoureuſe à laquelle je m'immole en cet inſtant, ne me refuſe point la conſolation de vous retenir dans ma cour ; vous attendrez près de moi que le duc ait rétabli le calme, & que ſa ſituation lui permette de vous aſſurer une retraite, où dumoins vous ſoyez tranquille. Hélas ! interrompt vivement le duc d'Yorck, que cette épouſe ſi chérie ne

quitte point Edimbourg ! qu'elle ſoit heureuſe ! & que moi ſeul je ſupporte tous les aſſauts de mon inflexible deſtinée ! je conſens... N'achevez pas, s'écrie la ducheſſe, je connais mon devoir ; je connais mon amour ; cher époux, c'eſt le cœur plus qu'un lien conſacré par les loix, qui nous a unis ; il faut que les mêmes coups nous frappent. Il n'y a que la mort qui ſoit capable de nous ſéparer, & je veux encore partager ton cercueil : oui, je mourrai avec toi ; ma cendre cherchera encore la tienne ; ſire, continue-t-elle, en prononçant ſon arrêt, vous avez prononcé le mien.

Le monarque mêle ſes larmes à celles de la ducheſſe ; il l'embraſſe avec bonté : mais il ne peut changer de réſolution ; tout ce qu'il peut leur dire, au milieu des pleurs qui lui échappent, n'eſt que ce peu de mots : je ſuis roi.

Jacques avoit eu la généroſité de cacher à la ducheſſe d'Yorck ainſi qu'à ſon mari, les raiſons qui le déterminoient à les renvoyer ; on avoit éclairé ce prince ſur la vérité de la naiſſance de Varbeck, & cependant il y avoit des moments où il doutoit encore, tant ce jeune-homme avoit le talent de remplir le perſonnage qu'on lui faiſoit jouer !

Ils ſont montés ſur les vaiſſeaux qu'on leur avoit préparés. La ducheſſe dans une profonde douleur qui tenoit de l'abbattement, avoit les yeux continuellement attachés ſur le rivage ; elle eſt prête à le perdre de vûe. C'en eſt donc fait, dit-elle ! c'eſt pour la dernière fois que mes regards ſe ſont tournés vers toi, ô patrie ſi cruelle, ſi barbare ! je renonce pour jamais au ſéjour qui m'a donné la naiſſance ; j'ai fait un divorce éternel avec l'Écoſſe : je ne lui demanderai pas même un tombeau. Allons, cher prince, (en s'adreſſant à ſon époux) ſoyez tout pour moi ; famille, patrie, exiſtence, je les oublie, ou plutôt je les trouve, je les aime en vous ſeul ; qu'on nous tranſporte au bout du monde, dans une iſle déſerte, dans une affreuſe caverne ; que je vive, que j'expire à vos côtés, & je n'accuſerai point ma deſtinée.

Fryon avoit quitté ſon pupile, pour retourner auprès de la ducheſſe de Bourgogne. Le jeune Aſtley ſuivoit ſeul ſon ami ; l'attachement, plus encore que l'intérêt qui avoit paru d'abord le déterminer, l'entraîna conſtamment dans le parti de cet illuſtre aventurier.

Leur départ d'Écoſſe décida la paix entre Jacques

& Henri. D. Pedro en fit nommer garants ſes maîtres Ferdinand & Iſabelle ; on prétend même qu'il avoit traité du mariage de Marguerite, fille du roi d'Angleterre avec le monarque Écoſſais.

La navigation des deux époux fut aſſez heureuſe. Le duc d'Yorck avoit réſolu de ſe retirer une ſeconde fois en Irlande, dans l'eſpérance que cette nouvelle tentative ſur un pays auſſi enclin à la révolte, lui ſeroit plus favorable. Lorſque ſes yeux ſe fixoient ſur ſa femme, il lui échappoit de ſombres gémiſſements, & les careſſes innocentes qu'il en recevoit, ne ſervoient qu'à augmenter la triſteſſe dont il étoit conſumé. Souvent il repouſſoit ſes larmes, & alloit les répandre dans le ſein de ſon ami : — Aſtley, quel eſt mon ſort ! qu'il eſt affreux ! & quelle en ſera la fin ? tout m'abandonne, la France, les Pays-Bas, l'Écoſſe, & je traîne après moi une malheureuſe victime qui me fait ſentir bien plus vivement les tourments ſecrets qui me déchirent ! Où me conduira ce perſonnage qui ne me pèſe déjà que trop ? j'aurai trompé une femme de la plus illuſtre naiſſance, la beauté, le ſentiment, la vertu même, mon amie, ma ſouveraine maitreſſe ! & ce ne ſera point aſſez d'eſſuyer une

une fin tragique : j'envelopperai dans ma perte... Aſtley, je ne puis ſoutenir cette image ! C'eſt cette image, interrompt Aſtley, qui doit vous armer d'une fermeté inébranlable. Il ne s'agit plus d'écouter des remords qui ſeroient hors de ſaiſon : ſongez que vous êtes le mari de la comteſſe de Huntley, parente d'un monarque ; qu'il lui faut une couronne ; que le fils d'Owen n'avoit guères plus de droits que vous ; qu'il vous ſera facile d'expier cet artifice, en gouvernant l'Angleterre en grand homme. Perſuadez-vous que vous êtes le fils d'Edouard IV ; il eſt des menſonges utiles : celui-ci vous conduira à la gloire, & au plaiſir ſi flatteur pour vous, de placer votre épouſe dans un rang qui doit être le ſien. — Mais ſi la fortune me combat, ſi je ſuis découvert, ſi le myſtère eſt révélé, que dira cette infortunée ? Les héros & les amants, reprend avec vivacité Aſtley, ne doivent point enviſager d'obſtacles ; la crainte & le découragement ſont le partage des ames vulgaires ; n'ouvrez les yeux que ſur une femme que vous aimez ardemment, & vous forcerez la fortune à vous favoriſer.

Le ſuccès confirme la noble audace dont Aſtley enflammoit ſon ami ; des étincelles renaiſſent du feu que Henri avoit crû éteint ; ſon caractère ſombre

& dur s'étoit en vain démenti : l'eſprit de douceur qu'il avoit oppoſé à la révolte de Cornouaille, parut aux factieux plutôt un effet de ſa faibleſſe que de ſa clémence ; ils appelloient un nouveau chef.

Le duc d'Yorck deſcendu ſur les côtes d'Irlande, apprend que la rebellion ſe rallume ; des partiſans & des amis ſe remontroient ; il reçoit une députation de la part des mécontents, qui lui offrent le commandement d'une armée à laquelle il ne manquoit que ſa préſence, pour marcher contre Henri. Le duc accepte la propoſition avec joie, vole vers eux : ils lui diſent qu'il avoit fait une faute conſidérable, en ſe confiant à la ducheſſe de Bourgogne, & aux rois de France & d'Écoſſe dont les intérêts demandoient le ſacrifice des ſiens, qu'il s'étoit trompé dans ſes vûes politiques, lorſqu'il avoit tenté une deſcente dans la province de Kent, trop voiſine de Londres, que, s'il s'étoit adreſſé aux habitants de Cornouaille, il ſeroit déjà couronné à Weſtminſter. Le jeune ambitieux, à ces diſcours, ſe ſent tout de flamme ; ſes mains touchoient le ſceptre, & il voyoit ſa femme à ſes côtés ſur le trône d'Angleterre. Il ſe rend à Bodmin ; trois mille hommes viennent l'y joindre ; il prend le titre de roi ; tout enfin retentit de cette proclamation.

Le monarque Anglais en eſt bientôt inſtruit ; accoutumé au ſuccès, il ſemble ne point appréhender que la fortune lui ſoit infidelle : il s'applaudit même d'avoir à combattre un fantôme, qui depuis longtems, le fatiguoit d'une apparence de réalité ; une foule de ſeigneurs que les révoltés n'avoient pu gagner, ſe raſſemble autour de lui ; on ſe prépare à une bataille.

Le duc d'Yorck avoit revêtu ſa cuiraſſe ; il étoit prêt de ſe montrer à ſes troupes : la ducheſſe fait quelques pas pour le ſuivre ; elle l'arrête, le ſerre contre ſon ſein, ne peut que l'inonder de ſes larmes, que pouſſer des cris. — Eh quoi, madame ! vous qui aimez ma gloire, qui deſirez mon bonheur, vous m'offrez un ſpectacle ſi douloureux ! eſt-ce à vous de m'inſpirer des allarmes ?.. chère épouſe, il vous faut un diadême ; un époux qui ne ſeroit pas roi, n'auroit point votre tendreſſe...—Que dites-vous, cruel ? je vous l'ai cent fois répété : eſt-ce le rang ſuprême que j'aime, que j'adore en vous ? — Vous ne ſeriez point attachée à la grandeur, à la naiſſance ! ce ſeroit moi que vous aimeriez ! Le duc d'Yorck... — Eh ! pouvez-vous en douter ? pouvez-vous croire que ce n'eſt pas vous ſeul que je chéris, dénué de cet éclat, qui ne me ſéduit point... vous êtes malheu-

reux... — Oui, madame, je le ſuis ... & peut-être le plus coupable ... l'amour... Encore une fois, pardonnez ... je triompherai. C'eſt pour vous que je vole au combat.

Il ne ſçauroit s'arracher des bras de ſon épouſe ; lui-même verſoit des pleurs ; emporté ſubitement par un effort courageux, il s'élance à la tête de pluſieurs amis, accompagné d'Aſtley, & laiſſe la ducheſſe ſous la garde de quelques-uns de ſes partiſans les plus affidés.

Il court ſe préſenter devant Exéter, dans le deſſein de s'en rendre maître, & de ſe procurer une retraite, s'il perdoit la bataille ; il cherche à ſe concilier les habitans de cette ville par des promeſſes éblouiſſantes, & ne peut les gagner : loin de l'entendre, ils lui fermèrent leurs portes ; le duc ſe détermina à donner un aſſaut : il y perdit deux cens hommes. Il eſt informé que les lords Daubeney & Broke marchoient au ſecours de la place, ſuivis d'un corps de troupes, & que le roi d'Angleterre s'approchoit en perſonne à la tête d'une nombreuſe armée : il lève promptement le ſiège, & ſe retire à Tawton. C'étoit dans ces plaines qu'il attendoit Henri ; c'étoit là enfin que s'ouvroit pour lui le chemin

qui devoit le mener au trône, ou que ſe creuſoit ſon cercueil. Dans quelle foule de réflexions accablantes il ſe plongeoit ! D'un côté quels fruits de la victoire ! un ſceptre brillant, le plaiſir de combler de biens une femme adorée, de la faire aſſeoir ſur un trône, de lui montrer un époux digne d'elle, de voir un vaſte royaume à ſes pieds, de figurer parmi les premiers ſouverains de l'Europe ; à ces images ſéduiſantes ſuccédoient des tableaux bien différents : une défaite ſans reſſource, la honte, le déſeſpoir, la misère, la mort, la priſon plus cruelle encore, ou un trépas ignominieux, le dernier des revers, cette beauté aimée à l'idolâtrie, & qui avoit ſacrifié tout à l'amour, retirée de ſon erreur, forcée de mépriſer, de haïr celui qui l'avoit trompée ſi lâchement, victime elle-même d'une impoſture criminelle, abandonnée à l'adverſité, à l'humiliation, à l'opprobre, rougiſſant de ſon nom, expirant enfin ſous tant d'infortunes, en déteſtant leur auteur : voilà quels orages divers bouleverſoient l'ame du jeune audacieux. Céſar prêt à livrer bataille pour diſputer l'empire du monde, avoit eu peut-être l'eſprit moins agité.

Le duc d'Yorck veilloit ſeul avec Aſtley dans ſa tente ; il lui confioit ces penſées tumultueuſes

Le combat devoit ſe donner le lendemain, au lever de l'aurore. Le duc avoit ſa tête appuyée ſur la table où étoient ſon caſque & ſon épée.

Un homme entre avec précipitation, lui remet un billet conçu en ces termes : » Je ne ſçais, lorſque » vous recevrez cet écrit, s'il ſera temps encore de » me ſecourir. Henri eſt informé que ce lieu eſt ma » retraite ; il envoye un corps de troupes pour ſe » ſaiſir de moi ; cher époux, vous ſerois-je ravie ? « — Allons, mon cher Aſtley, empêchons que la ducheſſe ne tombe dans leurs mains. — Que faites-vous ? ſongez que nous touchons au moment... — Je ne vois rien que le péril d'une épouſe adorée, & ſi je la perds, que m'importe la victoire, le royaume d'Angleterre, l'empire de l'univers ? Ami, courons, volons, tranſportons la ducheſſe dans un azyle plus ſûr, & je reviens au jour naiſſant, combattre, ou mourir. Que nul ici que toi, & quelques ſerviteurs qui me ſont dévoués, ne ſoit inſtruit que j'ai quitté l'armée.

Il n'a pas achevé ces paroles, qu'il s'élance ſur un cheval, ſuivi d'Aſtley, & vole vers Bodmin. Il n'a que le temps de ſe précipiter dans les bras de ſa femme, de la prendre dans les ſiens, & de la con-

duire auſſi promptement dans un endroit écarté, à pluſieurs mille de cette place. Il ne lui échappe que des mots entrecoupés, des larmes, des ſanglots, enſuite des tranſports d'audace, des promeſſes de revenir mettre aux pieds de la princeſſe les drapeaux qu'il va remporter; il s'en ſépare avec vivacité, retourne avec le même emportement à ſes genoux, lui prodigue les careſſes les plus tendres, lui fait enfin ſes adieux, en verſant de nouvelles larmes, & reprend avec ſon ami le chemin de ſon camp.

Les vents ne ſont pas plus rapides. Le ciel commençoit à blanchir; le jour alloit paraître. Les deux cavaliers redoubloient d'efforts; ils approchoient de Tawton; déjà ils apperçevoient leurs étendarts. Un bruit affreux frappe leurs oreilles; un ſoldat couvert de ſang, accourt, & tombe aux pieds de leurs chevaux; il reconnaît le duc: — Sauvez-vous. Les ennemis n'ont pas attendu l'aurore pour nous attaquer. On a ſçu que vous nous aviez quittés. Nous ſommes vaincus; la plupart des nôtres ſont morts ou priſonniers. Prince, on vous cherche par-tout; une prompte fuite eſt la ſeule reſſource qui vous reſte.

Il n'en dit pas davantage, & ſur le champ ce malheureux expire de ſes bleſſures.

O ciel ! s'écrie le duc ; j'ai tout fait pour l'amour ; & c'eſt lui qui me perd ! Il tire ſon épée, veut s'en percer : Aſtley l'arrête : — Oubliez-vous la ducheſſe ? eh ! quel ſera ſon ſort ? c'eſt ici qu'il faut rappeller votre fermeté. Vivez pour faire tête au malheur. Un homme vraiment courageux renonça-t-il jamais à l'eſpoir ?

Aſtley, en lui parlant de ſa femme, s'étoit ſervi d'un moyen aſſuré pour le détourner du projet de ſe donner la mort. L'un & l'autre s'abandonnent à l'impétuoſité de leurs chevaux ; ils ne ſçavoient quelle route tenir ; la conſternation les égaroit ; ils voyent derrière eux s'élever un nuage de pouſſière ; ils diſtinguent un eſcadron ennemi qui accouroit de leur côté : comment lui échapper ? un château ſe préſente à leurs regards ; ils y précipitent leur courſe.

Quel nouveau coup de foudre ! ils ont reconnu ce château qui appartenoit au lord Courteney, un des partiſans les plus zélés des Lancaſtres ; ils ſont déterminés à éviter ce ſéjour ; cette troupe les preſſe ; elle va les ſaiſir ; l'épouvante s'eſt emparée d'Aſtley. Le lord Courteney étoit retenu dans cette campagne par la maladie d'un de ſes enfants qu'il aimoit beaucoup ; la fortune obſtinée à perſécuter les deux fugitifs, veut

que ce ſeigneur les apperçoive : auſſitôt il fait un mouvement, comme pour aller chercher des domeſtiques, afin de s'en rendre maître. Le duc pénètre ſon deſſein ; il vole à lui, & avec une noble fermeté : — Mylord, vous êtes mon ennemi ; vous êtes auſſi le plus généreux des hommes ; je ſuis le duc d'Yorck ; j'ai perdu la bataille ; on nous pourſuit, & c'eſt dans vos bras que je me réfugie avec mon ami : nous trahiriez-vous ? Le lord demeure interdit : — Oui, je ſuis votre ennemi, & vous n'êtes pas le duc d'Yorck : mais vous ne vous repentirez point de la confiance que je vous ai inſpirée ; entrez, ma maiſon vous eſt ouverte ; je ſçais reſpecter l'hoſpitalité ; ne craignez rien ; quand le péril ſera paſſé, vous irez ailleurs attendre la punition que vous méritez.

Le jeune-homme que nous avons dépeint comme l'eſprit le plus ſouple & le plus inſinuant, ne voit dans cette réponſe que la grandeur d'ame du lord, & a l'art de paraître ſe cacher ce qu'elle renfermoit d'offenſant ; il remporte une victoire d'un nouveau genre : il a une longue converſation avec Courteney, qui finit par être perſuadé que ſes ſoupçons étoient injuſtes, & que c'eſt en effet le duc d'Yorck auquel

il a donné un azyle ; il fait éclater ſa généroſité : il indique à l'un & à l'autre un endroit dans ſa maiſon où ils pouvoient défier les recherches.

A peine s'y ſont-ils réfugiés, que les chefs de l'eſcadron mettent pied à terre, arrivent au château, & demandent au lord s'il n'a point vû deux hommes qui fuyoient à travers champ, & qu'on diſoit être le faux duc d'Yorck, & ſon confident Aſtley : Courteney réplique avec fierté qu'il eſt un des ſerviteurs les plus zélés du roi, mais qu'il n'eſt ni eſpion, ni délateur. Ce ton en impoſe aux officiers qui ſe retirent, & tournent ailleurs leurs pas & leurs perquiſitions.

Le duc & ſon ami, qui de leur retraite avoient tout entendu, ſe hâtent d'en ſortir, quand ils préſument que la troupe eſt éloignée ; ils veulent témoigner leur reconnaiſſance : duc d'Yorck, dit Courteney, car je ne doute plus que vous ne ſoyez le fils d'Edouard IV, vous ne me devez aucun remerciment : j'ai agi pour l'honneur. Je ſuis déclaré ouvertement contre votre maiſon, & j'ai dévoué un attachement inviolable à celle de Lancaſtre : mais je ne ſçais point profiter du malheur de mon ennemi, & le trahir alors qu'il réclame mes ſecours ; reſtez ici juſqu'au moment qu'il n'y ait plus rien à craindre.

Ils attendent pour quitter le château, que le jour ſoit tombé. Partez, reprend le lord, en s'adreſſant au duc, nous pourrons nous revoir ſur un champ de bataille; c'eſt-là que je combattrai le concurrent de Henri, & que je tâcherai de lui donner des preuves de courage : aujourd'hui je veux ne lui montrer qu'un cœur ſenſible à ſa ſituation; je le prie donc de recevoir cette bourſe dont il peut avoir beſoin dans la circonſtance, & qu'il me rendra, quand ſa fortune le lui permettra.

Tel étoit l'aſcendant de Varbeck, digne à la vérité du rang & du nom qu'il avoit uſurpés : il ſçavoit ramener les eſprits les plus indiſpoſés contre ſes artifices, & ſe concilier l'eſtime ainſi que l'amitié.

Le duc vouloit, à la faveur des ténèbres, retourner à l'endroit où il avoit laiſſé la ducheſſe; cette ſeule idée l'occupoit. Aſtley s'égare dans l'obſcurité; ſon ami le cherche envain : à l'inſtant qu'il croit l'avoir retrouvé, il eſt ſaiſi par des ſoldats qui l'emmenoient priſonnier; il a l'adreſſe de ſe dégager de leurs mains; les portes du monaſtère de Bowley étoient ouvertes: il ſe jette dans cet azyle, & ſe hâte de s'y faire enregiſtrer, dans le deſſein de jouir des privilèges

De jouir des privilèges, &c. Quelque crime qu'on eût com-

accordés à ce lieu ſacré. Il eſt néceſſaire de ſçavoir qu'alors en Angleterre, comme dans les autres royaumes qui reconnaiſſoient le pape, il y avoit des endroits de *refuge*, inviolables mêmes pour les ſouverains. La plûpart des égliſes à Rome font encore valoir ce droit qui eſt une ſource d'abus, & qui n'en eſt pas moins reſpecté.

La première penſée de l'infortuné duc d'Yorck eſt de chercher à terminer promptement un ſonge qui l'avoit abuſé peu d'inſtants ; le réveil étoit terrible, & ne lui promettoit qu'un enchaînement de diſgraces toujours plus accablantes. Qui peut donc le retenir à la

---

mis, on étoit ſûr, en ſe retirant dans ces azyles, d'échapper aux pourſuites des loix ; ils étoient inviolables pour les rois mêmes qui n'auroient oſé les forcer, dans la crainte de s'attirer l'indignation & les anathèmes de la cour de Rome. Le pape, en qualité de ſouverain, étoit extrêmement attaché aux privilèges accordés par ſes prédéceſſeurs à ces lieux de refuge. Cependant Henri VII dans la ſuite, & du conſentement d'Innocent VIII, vint à bout d'affaiblir ces prérogatives d'où émanoient une foule d'abus d'autant plus dangereux, qu'on avoit ſçu intéreſſer un appui reſpectable à leur conſervation. C'eſt ainſi que de tout tems, ce qu'il y a de plus ſacré parmi les hommes a ſervi leur politique & leurs intérêts particuliers. Sçachons donc ſéparer la cauſe des effets, & pleins de vénération pour la tige, ayons le courage d'extirper les rameaux.

vie ? l'amour, l'eſpérance d'être utile à ſa femme, de la ſecourir, de la revoir encore ; c'étoit cependant cette épouſe chérie qui l'entraînoit dans cet abyme, & qui avoit ruiné toutes ſes eſpérances ; le deſir de la retirer de Bodmin l'avoit pour un ſeul moment fait abandonner ſon armée, & il n'avoit pas été plutôt hors du camp, que cette nouvelle s'étoit divulguée & répandue parmi les ſiens ; le découragement & la confuſion s'étoient mis auſſitôt dans ces troupes compoſées d'un ramas de vagabonds, d'étrangers, de ſoldats indiſciplinés, de ces gens qui *fuyent*, comme le dit très-bien le pere d'Orléans, *la pauvreté & la juſtice*.

Le malheureux antagoniſte de Henri, le croiroit-on, devoit eſſuyer des épreuves encore plus terribles : le prieur de Bowley lui apprend qu'on a découvert la retraite de la ducheſſe, & qu'elle eſt au pouvoir de Henri. — Quoi ! je n'étois pas aſſez briſé ſous les jeux cruels de la fortune ! ma femme, tout ce que j'aime, dans les mains d'un vainqueur qui brûlera de ſe venger ! Je perds tout, juſqu'à mon ami que la fatalité m'enlève, & dont j'ignore le deſtin ! Ne tremblez point pour vos jours, lui dit le miniſtre des autels, le roi lui même n'oſeroit y attenter. — Ah ! mon père, dans l'état où je

ſuis, c'eſt bien peu que d'avoir à craindre pour ſa vie. C'eſt pour une épouſe ... mon père, ſi vous ſçaviez...

Le duc d'Yorck épuiſé de douleurs, accablé ſous la charge de ſon infortune, tombe dans une eſpèce de léthargie : il en revient pour recevoir d'un religieux, qui le prie de lui garder le ſecret, cette lettre qu'il couvre de baiſers & de larmes : » Voilà » donc où vous a conduit cette tendreſſe dont la » mienne ſeule peut approcher ! Ce n'étoit pas aſſez » d'avoir indiſpoſé par notre union un peuple qui de- » voit vous ſoutenir, de vous avoir fermé le trône : » je ſuis cauſe que le fruit de tant de travaux vous eſt » ravi, que votre armée eſt vaincue, que vos eſpéran- » ces ſont détruites, qu'un ennemi enfin triomphe, & » vous tient en ſa puiſſance. Si votre gloire & votre » honneur ſouffroient de cette horrible cataſtrophe, je » vous preſſerois moins de vivre : mais un malheur » comme le nôtre, illuſtre plus qu'il n'humilie ; vos » jours ſeront en ſûreté ; ayez le courage de traîner » ce fardeau, & tant qu'il nous reſtera un ſoupir, ne » déſeſperons point. Croyez que, s'il ne s'agiſſoit que » de moi, je n'aurois pas héſité ſur le parti qui me » reſtoit à ſuivre ; quand on eſt parvenu au comble » du déſaſtre où nous ſommes, il eſt aiſé de mourir ;

» c'eſt l'exiſtence qui eſt un tourment difficile à ſup-
» porter, & je me ſoumets à cette peine, dans l'eſ-
» poir que nous nous reverrons, que notre ſort
» pourra changer, que je vous ſerai toujours chère,
» que mon amour ... eſt-ce ma deſtinée qu'il vous
» ſoit funeſte ? n'appréhendez rien pour votre fidelle
» épouſe ; elle ne craint ni Henri, ni la mort. Encore
» une fois, cher duc, oſez vivre, & le ciel peut-être
» viendra à notre ſecours. «

Cet écrit retient une ame prête à s'exhaler. Le duc d'Yorck le met dans ſon ſein : je vivrai, dit-il, en s'adreſſant au religieux, puiſque l'amour l'ordonne ... quelle plus forte preuve de tendreſſe puis-je donner ? mon père, qu'ils ſont heureux ces mortels, qui loin des paſſions, coulent ici leurs deſtinées ! ils ne diſputent point de trônes ! ils n'aiment point ! quel ſort m'eſt réſervé !

Henri victorieux avoit fait inveſtir le monaſtère ; pluſieurs de ſes courtiſans penſoient qu'il lui étoit permis d'employer l'autorité ſoutenue des armes, qu'il falloit arracher ſon ennemi à ſa retraite, & l'envoyer au ſupplice : d'autres d'avis contraire, ne vouloient point que le roi manquât au pape, en violant les privilèges ſacrés des azyles ; ils diſoient encore que

Henri ne viendroit jamais à bout de perſuader que ſon concurrent étoit un impoſteur, ſi ce dernier ne convenoit pas lui-même du menſonge; ils ajoûtoient, qu'en lui laiſſant la vie, c'étoit l'engager à payer cette grace d'un aveu ſincère & détaillé. Le monarque prudent ſuivit ce conſeil. Poynings revenu d'Irlande auprès de ſon maître, fut chargé d'aller retirer de Bowley le duc d'Yorck, avec la promeſſe qu'on lui aſſuroit la vie, s'il vouloit ſe rendre volontairement : le malheureux jeune-homme accepte la propoſition ; ſon amour, comme nous l'avons obſervé, lui faiſoit aimer l'éxiſtence ; il a pris enfin le chemin de la Tour.

Il n'étoit que trop vrai que la ducheſſe d'Yorck avoit été enlevée de ſa retraite ; on s'étoit empreſſé de l'amener au vainqueur ; jamais elle n'avoit eu plus de charmes. Que la beauté a de pouvoir lorſqu'elle eſt réunie à la douleur ! cette femme livrée à tout l'abandon du déſeſpoir, s'élance du milieu des ſoldats qui l'entouroient, ſe précipite aux pieds du roi, qu'elle inonde de ſes larmes : — Sire ... ſire, j'apprends qu'un malheureux époux eſt entre vos mains ; j'implore votre généroſité ; daignez lui faire grace ; qu'il vive dumoins, & que je ſois la ſeule victime

victime ſacrifiée à votre reſſentiment ; c'eſt moi qui ai cauſé tous ſes malheurs ! A ces mots, ſes pleurs redoublent. Henri, dont juſqu'alors l'ame ſévère & infléxible n'avoit connu de paſſion que l'avarice, eſt ſurpris de ſe ſentir un mouvement qu'il n'avoit point encore éprouvé ; le ſpectacle d'une belle femme déſolée excite en lui un trouble qu'il cherche à maîtriſer : — J'ai donné ma parole, madame ; je laiſſe la vie à Varbeck : mais j'éxige un aveu détaillé de toutes ſes impoſtures... Un impoſteur, s'écrie la ducheſſe ! lui ! le duc d'Yorck ! ah ! ſire, n'eſt-ce pas aſſez de l'avoir vaincu, de le retenir priſonnier, d'être le maître de ſes jours ? ne lui ôtez point le nom qui lui eſt dû : hélas ! c'eſt tout ce qui lui reſte. — Je veux croire, madame, que vous êtes dans l'erreur : une princeſſe auſſi reſpectable que la comteſſe de Huntley n'étoit pas faite pour donner ſa main au fils d'un miſérable Juif ; je vous plains d'avoir été vous-même le jouet de ſes artifices ... tant de charmes devoient-ils être ſon partage ? Son deſtin eſt fixé ; il ſera enſeveli dans les cachots de la Tour, juſqu'à ce qu'il révèle ſon intrigue & ſes complices. Peut-être ma compaſſion, en l'épargnant, l'enverra-t-elle ramper dans la foule obſcure à côté de Simnel : c'eſt tout ce qu'il

peut attendre de la clémence d'un roi dont il a oſé ſe dire l'égal & le concurrent. Pour vous, madame, ſoyez libre dans ma cour, & croyez qu'il eſt des cœurs ſenſibles qui peuvent vous faire oublier un mari trop indigne de vous.

Henri commande aux gardes de ſe retirer ; il ajoûte avec une eſpèce d'attendriſſement : madame, mon palais ſera votre azyle ; la reine ſe chargera du ſoin de vous rendre tous les honneurs dûs à une princeſſe du ſang royal d'Écoſſe, dont les vertus, les malheurs, les attraits ... vous pleurez ! je ferai tout, madame, pour eſſuyer vos larmes ; ſoyez perſuadée du vif intérêt...

Il n'achève point, fait quelques pas vers la du-

De vous rendre tous les honneurs, &c. En effet la comteſſe de Huntley fut traitée comme une princeſſe du ſang royal d'Ecoſſe : Henri la fit conduire auprès de la reine, & lui aſſigna ſur ſon tréſor une penſion conſidérable dont elle jouit pendant toute la vie de ce monarque, & même pluſieurs années après ſa mort. L'hiſtorien (Rapin Thoyras) dont j'emprunte cette anecdote, ajoûte : » on l'appelloit à la cour d'Angleterre la *Roſe* » *blanche*, tant à cauſe de ſa beauté, qu'à cauſe du nom que » la ducheſſe de Bourgogne avoit donné à ſon époux. « (Elle avoit auſſi ſurnommé Varbeck *la Roſe blanche*).

cheſſe, & veut lui baiſer la main : elle s'empreſſe de la retirer ; il s'éloigne, après lui avoir dit à voix baſſe : vous vouliez être reine, madame? vous regnez déjà ſur un cœur ... qui eſt pénétré de votre ſituation. Il parle haut : — Que la comteſſe de Huntley ſoit traitée en ſouveraine, & qu'on reçoive ſes ordres.

Obligée d'accepter les offres de Henri, elle vivoit au palais de Weſtminſter, près de la reine, qui s'efforçoit d'adoucir ſes peines. Juge de mon tourment, diſoit la ducheſſe d'Yorck à Sulton qui lui reſtoit attachée ! être contrainte d'habiter le même ſéjour que mon cruel ennemi, de m'expoſer à ſouffrir ſouvent ſa préſence ! aurois-je fait entrer la pitié dans cette ame juſqu'ici inſenſible ? eh ! Sulton, pour qui ai-je ſupporté la vie ? pour qui me ſuis-je domptée au point de revoir Henri, de l'entendre ? ah ! trop cher époux, je ne ſens que vos maux ; je ſuis prête à me ſoumettre à toutes les humiliations, ſi, à ce prix, je conſerve vos jours, ſi je romps vos fers... C'eſt moi, tendre amie, qui l'ai précipité dans ce gouffre d'infortunes ! il a volé à mon ſecours ; il m'a immolé un royaume, ſa gloire, ſa vie même ; ſans moi, il eût combattu à la tête de ſon armée ... il auroit remporté la victoire : je n'en doute point ; je

ne ſerois pas en butte aujourd'hui à toutes les douleurs... Mais, Sulton, s'il étoit vrai qu'il m'en eût impoſé ... il ne ſeroit point le duc d'Yorck! ah! il ne peut être que d'un ſang illuſtre, que du ſang des rois. On n'a point tant de grandeur d'ame, tant de charmes; on n'eſt point le plus ſéduiſant des hommes, lorſqu'on ne ſort que d'une origine vulgaire... c'eſt encore un des crimes de Henri que je ne lui pardonnerai jamais. Qu'il eſt dur d'avoir à ſolliciter ceux qu'on déteſte! mais je ne vois que le ſort de mon époux; il faut que je briſe ſes liens; nous irons nous aimer ... mourir au bout de la terre. Non, j'en ſuis aſſurée, il n'eſt point un impoſteur, il eſt le prince le plus à plaindre! eh! il n'a d'appui que moi.

Quels étoient les ſentiments que le roi d'Angleterre avoit éprouvés à l'aſpect de la ducheſſe? il étoit embarraſſé lui-même à démêler la nature de ſon trouble. On ſe rappellera que la politique avoit préſidé ſeule à ſon mariage; les douceurs de l'amour lui étoient inconnues. Aigri par les ennemis continuels, les révoltes, les dangers qu'il avoit à ſurmonter, dur par néceſſité peut-être autant que par caractère, dévoré de la ſoif de l'or, il ne lui étoit guères poſſible de

recevoir des impreſſions de tendreſſe : ce fut cependant ce que la vûe de la ducheſſe d'Yorck lui fit reſſentir. Mylord, diſoit-il au lord Daubeney qu'il honoroit de ſa confiance, je ne ſçais ce qui agite mon cœur ; les larmes de la comteſſe de Huntley ont coulé juſqu'au fond de ce cœur, étonné de ſes mouvements : elles y ſont reſtées ! Que cette femme eſt belle ! qu'elle me touche ! faut-il qu'un vil aventurier ait été le poſſeſſeur de tant de charmes ? & il eſt aimé, tandis que peut-être avec tout mon pouvoir, je n'exciterois pas un ſentiment... Pourquoi mon épouſe ne reſſemble-t-elle pas à la comteſſe de Huntley ? je veux qu'on ait tous les égards pour cette princeſſe infortunée ; je lui donne même, dès ce moment, une penſion ... je tâcherai, par mes bienfaits, de mériter du-moins ſa reconnaiſſance. Sire, interrompt le lord, un grand roi tel que vous, peut bien céder à un penchant qui le diſtrairoit de ces chagrins inſéparables de la couronne. Il eſt inutile de vous l'apprendre : la comteſſe de Huntley vous a inſpiré de l'amour. Ce que j'éprouve ſeroit de l'amour, reprend vivement le monarque ! j'aimerois la femme d'un intriguant que je devrois punir du dernier ſupplice ! & d'ailleurs me convient-

il d'aimer, à moi qui dois ſans ceſſe m'occuper de combats, de châtiments, appréhender que la fortune ne m'abandonne, m'aſſurer un port dans les orages ? — Rien n'empêche que votre majeſté ne goûte les douceurs d'une paſſion qu'il lui ſera facile de ſatisfaire. La comteſſe ſe trouvera flattée d'une tendreſſe dont elle eſt forcée de rougir avec ſon époux. Elle recevra les vœux d'un ſouverain ; elle aura bientôt oublié ce mépriſable Varbeck.

Henri revoyoit ſouvent chez la reine cet objet qui, tous les jours, lui paraiſſoit plus aimable. Il vouloit armer la vanité contre l'amour, & en mortifiant ſon orgueil, triompher d'une femme qui croyoit plaindre & aimer ſon égal : elle s'obſtinoit à regarder comme un des artifices groſſiers du roi, le ſoin qu'il prenoit de lui repréſenter inceſſamment ſon mari ſous les traits d'un intriguant obſcur.

Déſeſpéré de ſon peu de ſuccès, Henri réſolut d'employer un moyen qui lui aſſureroit à la fois & le trône, & peut-être le cœur de la princeſſe. Poyings, chargé des ordres du monarque, ſe rend à la Tour auprès du duc d'Yorck dont le malheur n'ébranloit point la fermeté ; ſi quelques larmes lui échap-

poient, c'étoit le ſort de ſon épouſe qui les faiſoit couler ; nous l'avons dit : l'amour ſeul le retenoit à la vie. Le roi, lui dit Poynings en l'abordant, vous a donné ſa parole qu'on épargneroit vos jours ; vous devez ſentir que c'eſt à une condition qu'il eſt en votre puiſſance de remplir : il faut qu'un écrit ſigné de votre main contienne votre hiſtoire détaillée depuis votre berceau juſqu'à ce moment, que tout ce qui concerne vous & votre famille, y ſoit offert avec ingénuité ; vous ajoûterez à cette confeſſion éxacte les noms de vos complices ; vous n'oublierez point leurs ſuggeſtions, leurs manœuvres, & alors le ſouverain tiendra ſa promeſſe. Le jeune-homme ſecoue ſes chaînes, en regardant l'émiſſaire de Henri d'un air dédaigneux : — C'eſt un roi qui vous envoye ! & telle eſt ſa parole ! j'ai beſoin en cet inſtant plus que jamais de me reſſouvenir que je ſuis le duc d'Yorck. Mes complices ſont tous ceux qui déteſtent l'uſurpation & le parjure ; c'eſt là ma réponſe. — Mais qu'eſpérez-vous en perſiſtant dans votre menſonge ? — Si Henri ne ſçait point régner, je ſçaurai mourir... C'eſt pour une épouſe ſeule que mon ame eſt troublée. — Quoi ! vous ne voulez point

avouer... — Je ſuis le duc d'Yorck, le fils d'Edouard IV, le frère du malheureux Edouard V; je me ſens digne de mon rang, & le petit fils d'Owen Tudor eſt fait pour trahir ſa promeſſe ſacrée, & pour achever d'exterminer une famille dont un faible reſte étoit échappé aux coups de l'inhumain Richard III. Voilà tout ce que j'aurai à dire juſqu'au dernier ſoupir. — Songez-vous que l'echaffaut vous attend? — J'y monterai, comme j'aurois monté au trône.

Poynings revole auprès de ſon maître, & lui fait part de l'obſtination dn priſonnier, & de ſon audace. Le roi garde quelque tems le ſilence, puis le rompant tout à coup: — Chevalier, l'intrépidité de Varbeck cédera au nouvel aſſaut que je lui prépare; ſoyez bien ſûr qu'il ne ſçauroit réſiſter; oui, j'obtiendrai l'aveu que je deſire.

Henri explique à Poynings le moyen victorieux qu'ils doivent employer, & ce dernier ſe hâte de retourner à la priſon.

La ducheſſe avoit demandé à être renfermée dans la Tour avec ſon époux: Henri s'étoit opiniâtré à lui refuſer cette grace; il n'avoit pas même voulu lui accorder la conſolation de le voir une ſeule fois. La

jalouſie ſe joignoit aux raiſons de politique ; cette princeſſe n'avoit d'autre ſoulagement dans ſes maux que de pleurer en liberté, & d'être certaine qu'on n'attenteroit pas dumoins à la vie de ſon mari.

A peine Poynings s'eſt-il remontré aux yeux du priſonnier : — La crainte du ſupplice qui vous menace, ne peut donc vous arracher cet aveu que vous devez au repentir & à la vérité ? — Je me ſuis expliqué ; eh ! puiſſé-je devancer cette mort qui va me frapper !.. je parle à un Anglais que je crois aſſez généreux pour ne pas m'immoler dans quelqu'un qui m'eſt bien plus cher que moi-même, & qui n'eſt point coupable ; je le prie ſeulement d'obtenir de Henri qu'on épargne mon épouſe ; qu'elle retourne en Écoſſe, qu'elle m'oublie ; & moi ... chevalier, avez-vous connu l'amour ? — Oui, j'ai connu l'amour, & en ce moment il vous preſſe lui-même par ma bouche de déclarer ... tremblez, vous êtes donc bien attaché à votre femme ? — Je donnerois mille fois ma vie, pour conſerver la ſienne. — Eh bien ! malheureux jeune homme, ſes jours ſont en danger ; frémiſſez : le fer... — Le fer... — Eſt levé ſur ſa tête, aujourd'hui, en cet inſtant, des bourreaux... — Arrêtez, arrêtez ; quelle image ! & quel eſt

ſon crime ? de m'avoir aimé ? j'ai fait tous ſes malheurs !.. je ne mourrai point aſſez tôt ! — Vous pourriez la ſauver. — Je détournerois le coup ... à quel prix ? parlez, parlez : faut-il épuiſer la fureur des ſupplices ? qu'on vienne, qu'on accoure me déchirer le cœur, s'abbreuver de mon ſang, & que la ducheſſe vive ; oui, que j'expire dans les tortures avec l'eſpérance qu'elle ne partagera point mon horrible deſtinée. — Vous devez m'entendre : ce n'eſt point votre mort qu'on demande ; vous ſauvez vos jours, ceux de votre épouſe ; peut-être même vous rendra-t-on la liberté : mais chargez-moi d'un aveu pour le roi... — Que me propoſez-vous ? — Clifford ſçavoit tout, & il a tout révélé ; Fryon lui-même... — Comment ? Fryon... — A quitté la ducheſſe de Bourgogne, & eſt revenu auprès du roi ; c'eſt vous inſtruire aſſez que vos artifices ſont découverts. — Fryon auſſi ! ah ! ciel ! ciel ! — Le roi n'ignore donc rien ; mais il veut que cette déclaration ſoit appuyée de votre aveu, & de votre ſeing. — J'entends : on ne ſe contenteroit point de me faire expirer dans les tourments : on brûle de me couvrir d'humiliations, d'opprobres ; & on a la barbarie d'éxiger que je conſacre moi-

même le monument de ma honte... Où ſont les bourreaux ? — Ils vous apporteront la tête de votre femme... — Elle ſeroit ma victime ? — Vous allez être couvert de ſon ſang. Adieu.

Qu'on ſe tranſporte dans une priſon ; qu'on deſcende au fond d'un cachot éclairé d'une lampe dont la ſombre lueur eſt bien plus affreuſe que les ténèbres ; que les yeux aillent s'attacher ſur un jeune-homme de la figure la plus belle & la plus intéreſſante, chargé de chaînes, pâle, échevelé, pleurant, s'écriant, tombant à terre, ſe relevant, répétant cent fois : ah chère épouſe, chère épouſe, tu perdrois la vie ! & ce ſeroit moi qui t'aſſaſſinerois ! cette tête adorée... Chevalier, revenez ... revenez ... un mot : que mon barbare vainqueur ſuſpende de quelques jours ce crime atroce, ce crime bien digne du meurtrier de Stanley, de ſon ami. — On ne différera point. — Demain... — Aujourd'hui ; dans une heure ; à l'inſtant.

Un inconnu entre dans la priſon, & parle bas à Poynings : vous ne voulez donc pas, continue ce dernier s'adreſſant au duc d'Yorck, ſauver votre femme ? voilà qu'on vient m'avertir que ſa mort eſt

décidée, & vous le ferez, cet aveu : il ne ſera plus tems. Je vous quitte. — Un moment, mon épouſe... — Elle étoit dans les mains de l'exécuteur, dit l'inconnu : on n'attend que votre réponſe pour frapper... — Ah ! courez, volez, qu'on ſuſpende... (Se tournant vers ſir Poynings) : j'avouerai ... à quelle extrémité je ſuis réduit ! ce ſeroit là le prix de tant d'amour ! allez donc ... on pourroit ... il le faut ; oui, je révélerai... Je ſuccombe à mille tourments. Eh bien ! reprend Poynings, êtes-vous déterminé à conſerver ſes jours ? — N'en doutez point ; c'eſt à moi de mourir. — Vous me donnerez donc cette confeſſion que le roi éxige ? — Que ma femme ſoit ſauvée. Hâtez-vous, dit le chevalier à l'inconnu, qu'on retarde l'exécution juſqu'à mon retour : ſurtout informez notre monarque que je cours lui porter ce qu'il demande. En ſortant de ce ſéjour, ordonnez de ma part qu'on apporte ici de l'encre & du papier.

Le duc d'Yorck éprouvoit dans tous ſes ſens un ſoulevement inexprimable ; un ruiſſeau de ſang jaillit de ſa bouche, tant ſa ſituation le tourmentoit ! il pouſſoit de ſombres gémiſſements. Les volontés de

Poynings ont été remplies. Quand le duc voit le papier, il s'écrie : plutôt me faire expirer dans les ſupplices ! — Songez-vous qu'il s'agit de la comteſſe de Huntley ? A ce mot, cet infortuné prend l'encre & le papier avec un ſaiſiſſement répandu dans tout ſon corps, puis après un moment d'un ſombre ſilence, elle vivra, s'écrie-t-il ! — Le roi tiendra ſa promeſſe... — Dois-je y croire, répart le priſonnier d'un ton d'indignation ? mais ... je n'aurai rien à me reprocher. Il prend la plume d'une main frémiſſante, & en prononçant ces paroles au milieu des ſanglots : ô femme que j'adore ! que pouvois-je faire de plus pour toi ? il écrit ce qui ſuit :

» Quand un homme, quelqu'il ſoit, s'eſt ſenti » l'ame aſſez grande pour concevoir un projet digne » de ſon ambition, il doit tout tenter pour l'exécu- » ter ; s'il ne réuſſit point, il doit mourir. Mais » qu'eſt-ce que la mort aux yeux des tyrans ? la » cruauté ingénieuſe ſçait imaginer des coups bien » au-deſſus de ceux qui nous délivrent de la vie : il » eſt donc un ſupplice qui m'effraye ! & je cède à » l'horreur qu'il m'inſpire. C'eſt pour une épouſe » innocente que j'ai tremblé, & que je me ſoumets

» à tout ce qu'on éxige de ma ſituation malheureuſe.
» On me promet d'épargner les jours de cette épouſe
» ſi chère ; je rends l'Être-ſuprême garant de cette
» promeſſe : oui, Maître des rois, c'eſt dans tes
» mains que je dépoſe ma plainte & ma vengeance,
» ſi le parjure trahiſſoit cet engagement ſacré.

» Non, je ne ſuis point le duc d'Yorck ; le duc
» d'Yorck n'auroit eu peut-être ni mon cœur, ni
» la noble ambition qui m'enflammoit : je ſuis le
» fils d'un ſimple particulier ; mon nom eſt Varbeck ;
» ce nom, je l'euſſe illuſtré, lorſque tant d'au-
» tres deshonorent le leur. Je ne voyois dans l'uni-
» vers entier qu'une place où l'on pût s'aſſeoir, le
» trône, & j'ai brûlé d'y monter. Il n'eſt point
» queſtion ici d'examiner ſi mes ayeux ont été
» inférieurs ou ſupérieurs à ceux d'Owen, ſi Henri
» eſt un uſurpateur ou un roi légitime, ſi l'aveu
» du peuple Anglais a conſacré ſon élévation au
» rang ſuprême : il ſuffit que le ſuccès ait favoriſé

A ceux d'Owen, &c. Qu'on ſe rappelle que cet Owen Tudor, Gallois d'origine, & biſayeul de Henri VII, ne fut connu que par ſa belle figure, & ſon mariage avec Catherine de France, veuve de Henri VI, &c.

» mon vainqueur, pour que je ſois coupable; & en
» effet, j'ai commis un crime à ſes yeux : j'ai tenté
» de lui enlever le ſceptre qu'il ravit à Richard, &
» que Richard lui-même avoit arraché à ſes neveux.
» J'ai pris un nom, un perſonnage qui ne m'ap-
» partenoient point, j'en conviens : c'eſt une baſ-
» ſeſſe dont je me ſuis ſouillé : j'en ſuis bien puni;
» J'aurois moins à rougir d'un forfait; le menſonge
» avilit toujours, & quelquefois la grandeur eſt à
» côté de l'attentat. Sans doute mon ambition ſe
» fût applaudie d'employer des moyens plus nobles;
» j'aurois aſpiré à exiſter par moi-même, à pouvoir
» dire : c'eſt Varbeck, le fils d'un marchand de
» Tournai qui déclare la guerre au ſouverain de
» la Grande-Bretagne, qui ſe prépare à l'attaquer
» juſques ſur ſon trône, qui tâchera de l'en préci-
» piter; offerte ſous ces traits, on eût ri de mon
» audace, & on l'admiroit dans le rôle du duc
» d'Yorck contre lequel mon orgueil ſe ſoulevoit
» ſans ceſſe, & qui n'étoit capable que de flatter ma
» vanité, ſatisfaction bien faible & même humi-
» liante pour une ame jalouſe de faire valoir ſes
» propres forces. Qui m'a donc déterminé à mettre
» en œuvre un reſſort qu'en ſecret je dédaignois ?

» l'amour, l'amour le plus violent, le plus tyran-
» nique, le plus effréné. Dès le moment que la
» comteſſe de Huntley eut frappé ma vûe, je fus
» embrâſé de tous les feux ; cet amour me ſurvi-
» vra : oui, j'enviſage aiſément des bornes à mon
» exiſtence, & je n'en vois point à ma tendreſſe.
» Voilà donc la cauſe véritable de tout ce que
» Henri penſe avoir droit de me reprocher. J'ido-
» lâtrois la comteſſe, & il n'y avoit qu'un ſouve-
» rain, ou qu'un homme fait pour prétendre à ce
» rang, qui oſât aſpirer au titre de ſon époux :
» c'eſt pour elle que je me ſuis abbaiſſé à tra-
» hir la vérité ; c'eſt pour elle que j'ai conçu le
» vaſte projet de parer mon front d'une couronne.
» Qu'on ſe figure les crimes les plus impoſants : je
» les euſſe commis tous, & ſans remords, pour ob-
» tenir un regard de cette femme maitreſſe de tous
» mes ſens, & qui m'enflammera juſqu'au dernier
» ſoupir.

» Après cet aveu, je n'attends point, je ne veux
» point de grace, comme ce vil Simnel dont la for-
» tune a diſparu ſous l'opprobre : je préfère la mort,
» toutes les tortures, à une deſtinée auſſi ignomi-
» nieuſe. Mais que la comteſſe de Huntley, dirai-je

» mon

» mon épouſe, ne ſoit point punie d'une entrepriſe » que le ſuccès eût juſtifiée, & qui, ſans doute, eſt » aujourd'hui criminelle. »

Le duc en reſte à ces mots, & remettant cet écrit à Poynings, il lui dit d'une voix ſombre & concentrée : tout eſt révélé ; je n'ai plus qu'a mourir. Auſſitôt il retombe ſur ſes chaînes, baiſſe la tête, & garde un morne ſilence. — Mais vous ne parlez point de vos complices ? (Il ne répond pas.) Penſez-vous que ces aveux ſoyent ſuffiſants ? — Je vous l'ai dit : je n'ai plus qu'a mourir. Poynings s'obſtine vainement à l'interroger : il voit trop que le priſonnier eſt déterminé à ſe taire.

Le courtiſan eſt empreſſé de porter cette confeſſion au roi : — Sire, nous avons enfin ce que vous deſiriez : voici de quoi confondre & anéantir les factions ſans ceſſe renaiſſantes. Hâtez-vous ſeulement de commander qu'on aille promptement à la Tour, & que des perſonnes ſûres ſoient chargées de tenir les yeux attachés ſur Varbeck ; j'ai ſurpris ſon deſſein : il eſt impatient de ſe procurer la mort, & vos intérêts demandent qu'il vive.

Henri donne des ordres conformes à l'avis du chevalier ; celui-ci inſtruit le monarque du ſtratagême

qu'il a mis en uſage : il lui apprend que, c'eſt en menaçant Varbeck d'ôter la vie à ſon épouſe, qu'on a pu en obtenir cette déclaration ſi eſſentielle dans les circonſtances. Le roi ſaiſit tous les avantages qu'il pourra retirer de cet écrit : il eſt perſuadé qu'indépendamment de l'extinction totale du parti des Yorcks, la comteſſe humiliée de ſe voir un ſemblable mari, étouffera ſa tendreſſe, & ſera diſpoſée à écouter un amant qui peut uſer de l'autorité ; il ordonne qu'elle lui ſoit amenée.

La comteſſe paraît. — Vos yeux, madame, ſeront toujours couverts de larmes ! — Ah, ſire ! eſt-ce à votre majeſté à s'appercevoir de ces pleurs ?.. & qui les fait couler ?.. il ne tiendroit qu'à vous d'en tarir la ſource. — J'avois cru, madame, que ma généroſité avoit fait plus que vous même ne pouviez en attendre ; le fer dont ma juſtice & ma ſûreté peut-être menaçoient un coupable, a été détourné ; je lui ai laiſſé la vie ; vous êtes dans ma cour moins traitée en priſonnière, que reſpectée comme l'égale de la reine ; tous ces bienfaits, je les rappelle à regret, devoient m'attirer dumoins quelque reconnaiſſance de votre part. — Sire, mon époux... — Mérite peu, madame, cet amour ... dont un autre ſentiroit tout

le prix... Il ne m'eſt plus poſſible, madame, de contraindre des ſentimens... — Songez-vous, ſire, que je ne puis vous accorder que mon eſtime, que je n'oſe ſolliciter que votre compaſſion? Vous me parlez de vos bienfaits : mettez-y le comble : rendez la liberté à un infortuné, & alors cette reconnaiſſance... — Vous l'aimez, madame ; eh ! ce n'eſt pas le moindre de ſes crimes : mais il faut abſolument que vous ouvriez les yeux, que vous vous rendiez au témoignage de la vérité, qu'enfin vous contempliez dans toute ſa baſſeſſe l'objet d'une paſſion qui vous deshonore... — Qui me deshonore ? le duc d'Yorck... — N'eſt qu'un impoſteur. Je vous l'ai dit... — Et c'eſt par de tels artifices que votre majeſté s'obſtineroit à vouloir triompher de mon amour, de mon devoir ! Sire, redoublez le poids des chaînes d'un malheureux qui eſt en votre puiſſance ; trahiſſez votre parole royale ; privez-le de la vie : mais, encore une fois, laiſſez lui ſon nom, ce caractère ſacré qui eſt au deſſus des caprices injurieux de la fortune. Penſez-vous que j'ignore toutes les calomnies répandues à ſon ſujet ? elles ſont l'ouvrage de vos partiſans. Un roi ne doit point s'appuyer de ces moyens abandonnés à des ennemis vulgaires ; c'eſt les armes à la main qu'il combat ſes

rivaux, & qu'il cherche à les vaincre. Le ſort s'eſt déclaré pour vous : méritez votre victoire ; n'ajoûtez point l'outrage au malheur. Pour être dans vos fers, mon époux en ſeroit-il moins le rejetton d'une maiſon illuſtre, le fils d'un ſouverain... — Dites d'un particulier obſcur dont il n'eſt pas même digne d'avoir reçu la naiſſance ; il a pouſſé l'audace juſqu'à vous en impoſer. — Sire ... il m'aime trop pour m'avoir trompée ; il eſt aiſé de le voir : il eſt du ſang ... que vous avez proſcrit, dont vous voulez répandre juſqu'a la dernière goutte... C'eſt vous qui prétendez vous jouer de ma crédulité !

Henri tire un papier de ſa poche, & d'un air tranquille le donnant à la ducheſſe : — Vous connaiſſez le caractère ? — Du duc d'Yorck ! — Liſez, madame.

La ducheſſe dévore l'écrit des yeux : arrivée à la confeſſion de l'Impoſture, elle s'écrie, en laiſſant tomber le papier de ſes mains : quoi ! ce n'eſt point le duc d'Yorck que j'ai épouſé, que j'aimois ! Un abbattement inexprimable ſuccède à ce tranſport : elle eſt anéantie. — Vous le voyez, madame : vous ne ſçauriez plus douter que vous n'ayez été le jouet du menſonge, de l'impudence la plus groſſière, qui

ſeule mériteroit une punition éclatante. Etoit-ce à ce vil mortel à former des vœux, à ſe permettre ſeulement de lever les yeux juſqu'à vous, tandis que les premiers rois du monde ſe diſputeroient un de vos regards? Oubliez, madame, un époux ſi peu fait pour vous être uni.

La ducheſſe, n'écoutant point le roi, reprend le papier, y reporte la vue, & répéte avec un gémiſſement douloureux : ce n'eſt point le duc d'Yorck! enſuite après l'avoir relu encore pluſieurs fois, elle le rejette loin d'elle, & retombe dans un plus profond accablement : — Je l'avouerai, madame, ces revers ſont terribles : mais votre fermeté doit leur réſiſter ; vous avez été la victime d'un penchant dont s'honoroit votre ſenſibilité ; vous avez cru plaindre, aimer, épouſer un prince malheureux, un homme digne de vous, & vous vous êtes jettée dans les bras d'un aventurier audacieux. Séparez ſon deſtin du vôtre ; rompez des nœuds qu'a tiſſus l'artifice ; vous ſerez toujours une princeſſe, l'alliée des rois, la comteſſe de Huntley.

Cette femme qu'on pourroit citer comme un modèle d'héroïſme, ſemble ſe relever du ſein même de la mort, & interrompant avec dignité le monarque :

— Je ſerai toujours la femme de Varbeck. — Que dites-vous ? — Mon parti eſt pris ... il m'aime ; il eſt au comble du malheur ; c'eſt pour moi qu'il lui eſt échappé cet aveu que les tourments les plus horribles ne lui euſſent point arraché. Hélas ! l'infortuné n'a tremblé que pour mes jours ! &... vous alliez ordonner mon ſupplice ! ah ! frappez, percez mon cœur, & ſauvez mon époux. — Eſt-ce à vous, madame, à me ſoupçonner de cette cruauté ? pouvez-vous imaginer que j'ai eu ſeulement la penſée de vous cauſer le moindre chagrin ? vous refuſerez donc toujours de connaître mes ſentiments ? ne voyez-vous point qu'on s'eſt ſervi de ce détour, qu'on vous a repréſentée en danger, pour obtenir de Varbeck une déclaration qui importoit à mon autorité, à mon repos... Vous me l'avez ravi ce repos, plus que cette foule d'ennemis qui s'élèvent contre moi ; oui, vous m'êtes bien plus redoutable que Simnel, que Varbeck dont une main, qui m'eſt connue, dirigeoit les coups.— Sire, eh ! dans quel tems ... ſire, vous ferois-je encore une prière inutile ? j'embraſſe vos genoux ; ordonnez que la Tour me ſoit ouverte ... que je puiſſe voir... — Vous demanderiez, madame ... au moment ... cet impoſteur doit-il encore vous intéreſſer ?

& c'eſt moi qui vous enverrois à ſes pieds ! — Vous n'avez point voulu me permettre de partager les horreurs de ſa priſon...dumoins qu'aujourd'hui...C'eſt pour la dernière fois que je le verrai, que je lui parlerai ... que j'eſſuyerai ſes larmes... Sire, me refuſeriez-vous cette grace ? voyez-moi mourante...

La ducheſſe étoit aux genoux de Henri, & les arroſoit de ſes pleurs. Ce ſpectacle ſi touchant, le déſarme, l'attendrit, lui fait ſacrifier ſon amour : — Je veux bien, madame, vous donner cette preuve de ſenſibilité ; jugez du pouvoir que vous avez ſur mon cœur... Allez ſupporter la préſence d'un homme qui vous a outragée, l'aſſurer encore de votre tendreſſe, tandis... Madame, ſongez que vous abuſez de ma faibleſſe, qu'après cet inſtant...N'eſpérez plus ... non, n'eſperez-plus ... vous ne le reverrez jamais. Cependant je vous renouvelle ici ma promeſſe que j'épargnerai ſes jours. Qu'il profite de ma clémence pour céder au repentir, pour nommer ſes complices ; & vous, madame, ſouvenez-vous que la reconnaiſſance eſt le moindre des ſentiments que vous me devez.

L'intérêt du roi d'Angleterre, autant que le deſir de plaire à la comteſſe, l'engageoit à conſerver la vie de ſon priſonnier, mais cet infortuné jeune-homme

auquel nous ne donnerons plus déſormais que ſon véritable nom de Varbeck, n'aſpiroit qu'à la terminer. Entouré de ſatellites qui l'épioient jour & nuit, il avoit formé la réſolution de ſe laiſſer mourir de faim ; il étoit tombé dans un anéantiſſement total qui différoit peu de la mort.

Un des officiers de la Tour vient ordonner aux gardes de ſe retirer, & lui-même ſort avec eux. La comteſſe de Huntley entre, ſe traînant à peine : ſon malheur l'accabloit. Elle profère ces mots d'une voix éteinte, avant même que d'avoir apperçu le priſonnier; c'eſt vous ! c'eſt vous qui m'avez trompée ! Elle ne l'a pas plutôt vû ſuccombant ſous le poids des chaînes, au moment d'expirer, qu'elle court à lui, en lui tendant les bras :—Ah, malheureux !.. C'eſt alors que la nature, la compaſſion, que l'amour l'emporté ſur l'orgueil outragé ; la femme du premier rang n'eſt plus qu'une amante éperdue ; elle inonde la terre d'un torrent de larmes.

Quelle ſituation que celle de Varbeck ! quels déchirements il éprouve ! — Oui, je vous ai trompée ! & voilà le forfait que je ne ſçaurois me pardonner ! mais ... vous connaiſſez l'amour : lui ſeul a fait tous mes crimes, tous mes malheurs !

Le premier moment où je vous ai vûe, un trait de flamme s'eſt précipité dans mon ſein; je vous ai adorée comme ma divinité ſuprême; vous vous êtes rendue la maitreſſe de mon âme, de ma raiſon, de tous mes ſens; un penchant impérieux m'a emporté. Je me ſoulevois ſans ceſſe contre le moyen que j'employois pour vous ſéduire; j'en étois tourmenté; vous avez dû ſouvent le remarquer; juſques dans vos bras, j'apportois le trouble, les combats, les remords; un mot de votre bouche, un ſeul regard de vos yeux écartoit tous ces orages, & me ramenoit à cette paſſion, le ſupplice & l'enchantement de ma vie. Aſtley, dont ma cruelle deſtinée eſt venue me ravir le ſoutien, étoit chargé pour vous d'une lettre où je vous éclairois ſur un artifice qui m'avilit encore plus qu'il ne vous outrage. Non, je ne ſuis point le duc d'Yorck: je ſuis... un mortel obſcur que l'eſſor de ſon ame, ſa ſenſibilité, ſon amour dévorant élevoit au-deſſus des autres hommes. Jamais, jamais on n'a aimé comme je vous aime; je viens de vous en donner une preuve éclatante; ce n'eût été rien de vous faire le ſacrifice de mes jours: je meurs couvert de honte. Il s'agiſſoit de vous ſauver; je n'ai point héſité: j'ai tout déclaré. Je vous ai vûe... vivez, retournez en Écoſſe; oubliez-

moi. Je n'ai plus qu'à laiſſer exhaler une ame raſſaſiée de douleurs & d'opprobres. — Que je t'oublie! eh! le pourrois-je, quand je voudrois n'écouter qu'un trop juſte reſſentiment? Je l'ai dit à Henri, je me le ſuis dit à moi-même: Varbeck, je ſuis ta femme. Oui, je ſuis ta femme: je le ſens trop à cet amour auquel je ſacrifie tout. Loin de moi & pour toujours les images de naiſſance, de grandeur, de rang ſuprême... vous n'êtiez point le duc d'Yorck!.. ah! ce nom ne m'échappera plus; il ne m'échappera plus. Elle ſe penche ſur les chaînes de ſon mari; ſes pleurs redoublent; puis reprenant la parole, & d'une voix aſſurée: — C'eſt la comteſſe de Huntley qu'il faut oublier. Aujourdhui n'enviſageons que le rang de ton épouſe, cet affreux ſéjour, tes fers. Écoute: on compte les moments que je paſſe à mêler mes gémiſſements aux tiens; ſi tu ſçavois... peut-être ne me ſera-t-il plus permis de te revoir! c'eſt pour la dernière fois que je m'entendrois dire que je ſuis aimée par l'homme qui m'eſt le plus cher! Encore ſi j'étois libre de partager l'horreur de ta priſon, de te ſoulager, de recevoir tes larmes dans mon ſein, d'expirer près de toi: mais je n'ai plus de conſolation à eſpérer. Tu me parles de retourner dans ma patrie, & de quel œil penſes-

tu qu'on m'y verroit ? j'ai perdu tous mes droits... Varbeck, ta honte eſt la mienne. Je ne dois plus ne m'occuper que de tes malheurs, de mon amour. Quel eſt donc notre ſort ? on veut que tu nommes tes complices ; je te connais aſſez pour être perſuadée que tu emporteras leurs noms dans le tombeau. Si Henri eſt fidèle à ſa promeſſe, tu traîneras ici quelques jours qui te ſeront odieux, coupable, il ne faut pas ſe le cacher, aux yeux de l'Europe, à tes propres regards, déchiré par des reſſouvenirs, par un ſonge qui s'eſt, hélas ! évanoui... Nous ſerons déſunis, & moi ... non, toute l'horreur de notre ſituation ne t'eſt pas dévoilée. Ma tendreſſe, que je ne ſçaurois vaincre, mon devoir exigent que je vive, & que je meure ton épouſe... Nous expirerons enſemble. Un religieux t'a dû rendre une lettre où je t'annonçois mes ſentiments véritables. Tiens, c'eſt ainſi qu'on expie ſes fautes, qu'on triomphe de la fortune, qu'on ſurmonte tous les obſtacles : regarde. (Elle tire un poignard de ſon ſein) Depuis l'inſtant cruel qui nous ſépara, je me ſuis munie de cette reſſource ; je ne doute point de ton courage ; le mien va t'être connu. Reçois l'exemple.

Varbeck pouſſe un cri, & malgré ſes chaînes s'é-

lance vers ſa femme ; elle avoit déjà le fer ſur ſa poitrine.

Arrêtez, arrêtez, leur crie un homme qui avoit ouvert la porte de la priſon, & qui ſe précipitant ſur la comteſſe, lui arrache le poignard des mains. Varbeck & ſa femme reſtent immobiles de ſurpriſe & de joie ; tous deux à la fois ne peuvent que dire : Aſtley ! —Oui, Aſtley lui-même qui vole à votre ſecours. Vous ſçaurez tout ; l'approche de la nuit nous favoriſe ; le tems preſſe ; un de vos gardes ſuit mes pas ; il va, mon cher Varbeck, détacher vos fers ; des chevaux nous attendent ; ne ſongeons qu'à la fuite.

En effet le garde paraît, fait tomber les chaînes du priſonnier ; déjà ils ſont loin de Londres, & à l'abri de la pourſuite de leurs ennemis.

Le paſſage rapide de la ſituation la plus malheureuſe à un état ſi oppoſé, les diverſes impreſſions, le bouleverſement qu'il produit dans l'ame des deux époux, tous ces tableaux ſont plus faits pour être ſentis que repréſentés.

La comteſſe & ſon mari ne ſortoient point de l'étonnement qui les avoit frappés ; ils ne pouvoient s'exprimer. Varbeck enfin prend le premier la parole : c'eſt vous, mon cher Aſtley, vous, notre libérateur ! la fortune ſe reconcilieroit-elle avec nous ?

j'ai retrouvé mon ami ! je lui dois ma liberté, la vie d'une épouſe adorée ! Sans toi, généreux Aſtley, je la perdois ; mais dis, dis : par quel prodige nous es-tu rendu ? — Vous vous rappellez que je m'égarai dans les ténèbres ; je vous avois retrouvé, & je volois à vous ; un détachement ennemi vous enveloppe ; ſi j'euſſe écouté mon premier tranſport, j'aurois tenté, pour vous délivrer, des efforts qui auroient été impuiſſants ; mon amitié ne céda point à l'imprudence. Je cherchois à raſſembler quelques ſoldats des nôtres, dans l'intention de vous procurer un ſecours aſſuré. J'apprends que vous vous êtes jetté dans l'azyle de Bowley, enſuite qu'on vous a renfermé dans la Tour, que Henri cependant a promis de ne point attenter à votre vie. Alors ce n'étoit pas aſſez de plaindre en ſecret mon ami, & de lui demeurer fidèle : je conçois le projet de lui être utile ; j'ai ſoin, pour écarter tout ſoupçon, d'anéantir ce qui pouvoit trahir notre intimité ; je brûle la lettre que je devois donner à mylady, ſi vous périſſiez dans le combat ; je change d'habillement & de nom ; à la faveur d'une eſpèce de déguiſement, je me tranſporte en Flandres ; j'ai une entrevûe ſecréte avec la ducheſſe votre protectrice ;

elle étoit informée de vos revers. Touchée de votre circonſpection courageuſe à ſon ſujet, elle me charge de mettre tout en uſage pour briſer vos fers, & pour vous ramener vous & votre épouſe dans les Pays-Bas. Vous pouvez vous repoſer ſur ſa reconnaiſſance & ſur ſon eſtime (ce ſont ſes expreſſions) d'un dédommagement qui vous conſolera peut-être de la perte d'une couronne ; elle penſe que vous êtes digne de la plus haute deſtinée ; elle ajoûte à ces marques de bonté une ſomme conſidérable dont je vous rendrai compte. C'eſt de ſa propre bouche que j'ai appris que Fryon avoit eu la baſſeſſe de vous trahir. Auſſi-tôt j'ai revolé en Angleterre ; j'ai eu le bonheur à force de largeſſes, de gagner pluſieurs de vos ſatellites ; en un mot j'ai ſçu tromper la défiance ſi vigilante de Henri, vaincre tous les obſtacles, aſſurer votre évaſion. A quelques milles d'ici, nous trouverons une chaloupe qui nous conduira dans un port où vous n'aurez rien à craindre. Sans doute vous n'avez point renoncé au perſonnage du duc d'Yorck, &... Qu'on ne me prononce plus ce nom, interrompt vivement la comteſſe : Aſtley, mon époux n'eſt point fait pour jouer le rôle d'un impoſteur ; qu'il ſe montre tel qu'il eſt ; plus de grandeur empruntée ; j'abjure à jamais

celle qui m'appartenoit, pour être avec orgueil l'épouſe de Varbeck; qu'il montre du courage, de la fermeté, des vertus, & qu'il n'en impoſe ni aux autres, ni à lui-même. Sa femme ſçaura partager ſon ſort.

Varbeck pénétré d'admiration & d'amour, ſe précipite aux genoux de la comteſſe: —Je ſuis votre époux! vous me permettez de garder ce titre! eh! quelles dignités en approchent? votre amant eſt au-deſſus de tous les rois du monde. Puis je me flatter que les reſpects les plus profonds, la plus vive, la plus pure tendreſſe vous feront oublier mon crime? hélas! je ne me le pardonnerai jamais.

Ils paſſoient auprès de ce château dont le poſſeſſeur s'étoit fait voir ſi généreux à l'égard de Varbeck. Aſtley, dit ce dernier, ne quittons point l'Angleterre, ſans avoir acquitté une dette qui eſt celle de l'honneur; cours chez le lord; porte lui l'argent qu'il m'a prêté, & aſſure le bien que, ſans être le duc d'Yorck, Varbeck n'eſt pas moins reconnaiſſant de ſon bienfait. Aſtley s'empreſſe de ſatisfaire ſon ami. Le lord reçoit cette ſomme, en diſant: je ne m'étois point abuſé ſur le perſonnage de Varbeck; il faut avouer pourtant qu'il méritoit de naître duc d'Yorck; il me donne de nouvelles marques de con-

fiance : j'y répondrai par de nouveaux témoignages de franchiſe : qu'il prenne garde d'être découvert ; le roi, cette fois, n'écoutera point la clémence ; on a mis ſa tête à prix.

Le rapport n'étoit que trop certain : Henri n'avoit pas plutôt appris l'évaſion de ſon priſonnier & de ſon épouſe, qu'il s'étoit répandu par tout des ordres abſolus de pourſuivre les fugitifs, & de tenter tous les moyens de s'en ſaiſir. Au dépit du monarque, ſe joignoit la colère de l'amant jaloux & outragé. Ce prince verſoit ſes fureurs dans le ſein du lord Daubeney : il parloit de les immoler lui-même, s'ils retomboient dans ſes mains : — Oui, la comteſſe ſera ma première victime ; c'eſt dans ſon ſang que j'éteindrai cette paſſion qui m'indigne contre moi. M'avilir à ce point, quand je ne dois m'occuper que du ſoin de régner ! étoit-ce à moi d'ouvrir mon cœur à ce ſentiment inſenſé ? j'expierai ma faibleſſe, en ſacrifiant ſon objet ; elle périra avec ſon vil époux.

Que la nouvelle du lord avoit été foudroyante pour Aſtley ! il craintqu'ils ne puiſſent ſe rendre juſqu'à cette barque qu'ils enviſageoient comme le terme de leur infortune. Il retourne promptement

à

à ſes amis, leur fait part de ce que le lord vient de lui révéler ; la comteſſe eſt allarmée ; elle tremble bien moins pour elle que pour ſon époux : elle voit pour lui la mort dans chaque pas. Ils profitent des ténèbres. Aſtley les quitte un inſtant, & revient à la hâte : — Redoublons notre marche ; le bâtiment eſt prêt ; une fois jettés dans l'eſquif, nous bravons toutes les recherches de l'Angleterre.

Ils ſont arrivés au moment où ils vont enfin ſe débarraſſer du fardeau accablant qui leur pèſe. Ils ſe livrent à l'eſpérance, à la certitude, à la joie ; ils entendent le bruit des vagues ; ils entrevoyent la barque ſecourable ; ils y touchent. Aſtley, qui les devançoit, accourt vers eux tout éperdu : — Sauvons-nous ; des ſoldats bordent le rivage ; on a ſaiſi le conducteur de la chaloupe ; le nom de Varbeck a retenti à mes oreilles.

La comteſſe n'a plus la force de gouverner ſon cheval ; les rènes lui échappent ; elle tombe dans les bras de ſon mari ; que les mêmes coups nous frappent, dit-elle d'une voix défaillante !

Cependant ils cherchent à s'aſſurer une retraite. Ils apperçoivent une forêt : ils y pouſſent avec impé-

tuoſité leurs chevaux ; ils veulent s'y enfoncer ; la terre chancelle ſous leurs pieds ; ils s'empreſſent de deſcendre. Aſtley le premier démêle à travers les broſſailles une ouverture qui excite ſa curioſité : il y court. Le ciel, s'écrie-t-il avec tranſport, nous donne une marque viſible de ſa protection ! Approchons ; je crois avoir découvert un de ces ſouterrains creuſés dans le tems des guerres civiles. Ils volent à cet endroit ; Varbeck emportoit dans ſon ſein ſa femme évanouie. Ils trouvent un eſcalier compoſé de pièrres groſſierement arrangées. Ils diſtinguent au bas des marches une eſpèce d'antre qui ſembloit s'élargir à meſure qu'on avancoit. Ils ne pouvoient guères que ſoupçonner ce qu'étoit leur azyle. Une épaiſſe obſcurité les enveloppoit ; ils avoient fait entrer avec eux leurs chevaux dans cette ſombre demeure.

La comteſſe reprend l'uſage des ſens ; ne ſçachant

Un de ces ſouterrains. On trouve dans l'Angleterre beaucoup de ces cavernes artificielles, qui ſont même antérieures à Guillaume le conquérant ; c'étoit la coutume des anciens habitants du Nord de ſe conſtruire ces ſortes d'azyles, ſoit pour ſe défendre de l'intempérie des ſaiſons, ſoit pour ſe garantir de la ſurpriſe des ennemis &c.

où elle ſe retrouvoit, elle pouſſe un cri. O ma ſuprême maitreſſe, dit Varbeck, en lui prodiguant des baiſers mêlés de larmes, tu es dans le ſein de ton époux, de ton amant. Il lui explique en peu de mots ce que peut être le ſéjour où ils ſe ſont retirés, & comment le hazard, ou plutôt le ciel le leur a fait découvrir. Attendons ici, ajoûte-t-il, quelques heures; nous profiterons d'un inſtant favorable où il nous ſoit permis d'en ſortir.

La comteſſe va s'aſſeoir ſur une de ces pièrres façonnées en dégrés: — C'eſt ici que j'expirerai. Pourquoi aller chercher plus loin notre tombeau?

Les deux amis remontent les marches, en obſervant un profond ſilence; ils approchoient de l'ouverture: ils ſont frappés d'une nouvelle crainte: ils entendent le bruit que formoient les pas de pluſieurs chevaux; ils entrevoyent à travers l'obſcurité des ſoldats errants çà & là dans la forêt. Les deux fugitifs regagnent leur retraite. Varbeck court à ſon épouſe, la preſſe contre ſon cœur:— Il eſt inutile de nous flattter: nous ſommes perdus... Je crois pourtant que je puis ſauver ma femme & mon ami. Aſtley, reſte ici avec cette épouſe qui m'eſt ſi chère, & que j'ai rendue ſi malheureuſe; je la recommande à ton zèle; peut-être on n'étendra point

les recherches juſqu'à vous deux ; c'eſt moi qui ſuis le principal objet des perquiſitions, & dont on veut ſe ſaiſir ; je retourne à l'entrée de la caverne ; je m'offre aux regards des ſatellites ; ils ſe précipiteront ſur moi, & ils n'auront que mon cadavre à porter au cruel qui les envoye : je me ſerai donné la mort, avant que d'être tombé dans leurs mains. Que dis-tu, malheureux, reprend la comteſſe, en le retenant ? eh ! penſes-tu qu'il me ſoit poſſible de vivre ſans toi ? ignores-tu qu'après ton trépas, l'éxiſtence ſeroit pour ta femme un ſupplice continuel ? Tu croirois donc qu'il n'y a que Varbeck qui ſçût mourir ? tu as oublié qu'hier tu ne pouvois aſpirer qu'à m'imiter. Je ne vous quitterai point, mon cher Varbeck, ajoûte ſon ami ; s'il faut perdre la vie, nous la perdrons enſemble ; & auſſi-tôt l'un & l'autre s'élancent ſur les traces de l'infortuné jeune-homme qui faiſoit des efforts pour les repouſſer ; il conjuroit ſurtout ſon épouſe de ne point s'expoſer au ſort qui l'attendoit ; il la baignoit de ſes larmes.

Tous les trois ſont remontés à peu de diſtance de l'ouverture. Le calme avoit ſuccédé à cette rumeur ; ils prêtent l'oreille : aucun bruit ne ſe fait entendre ; les ombres commençoient à s'éclaircir ; ils

ſe replongent dans leur demeure ténébreuſe, incertains ſur le parti qu'ils devoient prendre, & accablés de leur déſaſtre.

Aſtley n'attend point que le jour ait paru : il va dans les environs de la caverne raſſembler des cailloux & des branches d'arbres, revient près de ſes amis, & s'efforce d'allumer du feu ; à la faveur d'une faible clarté, ils contemplent leur azyle ; ils trouvent qu'en effet c'étoit une retraite, ouvrage de l'art, & compoſée de pluſieurs ſouterrains qui aboutiſſoient les uns aux autres ; dans un des angles de la caverne, jailliſſoit une ſource qui formoit une eſpèce de petit baſſin. Le premier mouvement qui échappe à la comteſſe, eſt d'aller puiſer de cette eau dans le creux de ſa main, & d'en boire. O ciel ! s'écrie Varbeck, c'eſt à cette extrémité que je vous ai réduite, femme adorable ! Quand ces trois infortunés ſont à portée de diſtinguer leurs traits, ils s'épouvantent mutuellement ; Varbeck étoit plein de frayeur pour ſon épouſe, & à ſon tour, elle ne reſſentoit le trouble le plus violent que pour ſon mari. Il lui prépare un lit de feuillage, étend deſſus une partie de ſes habits, & l'invite à gouter du repos, du repos dans un pareil ſéjour, & agités par une ſi

horrible ſituation ! Aſtley & lui devoient s'occuper à chercher quelque aliment. La nature eſt donc une mère tendre qui dans les plus grands malheurs veille ſur nous, & nous accorde ſes bienfaits ! le croiroit-on ? la comteſſe ne peut ſe refuſer au ſommeil.

D'abord Varbeck & Aſtley réſolurent d'égorger leurs chevaux, dans l'appréhenſion que, s'ils leur donnoient la liberté, ces animaux n'excitaſſent de nouvelles recherches, & ne les fiſſent découvrir. Ils les enterrent dans un des ſouterrains ; enſuite ils ſe conſultent ſur les moyens de ſe précautionner contre la faim qui les menaçoit. Aſtley ſe charge de ce ſoin, & engage ſon ami à demeurer auprès de ſon épouſe.

Elle dormoit profondément ; Varbeck la conſidéroit avec une ſombre attention ; quels traits lui perçoient l'âme ! c'étoit là une femme du ſang des rois, auſſi vertueuſe que belle, auſſi courageuſe que tendre, qu'il avoit trompée indignement, que pour prix de tant d'amour, il avoit amenée à cet excès d'adverſité, & étoit-ce aſſez de s'arracher la vie, pour venger une telle victime ? quand il s'enfonceroit le poignard dans le cœur, ſon crime ſeroit-il réparé ? ſa fin apporteroit-elle quelque adouciſſement à l'état ſi déplorable de la comteſſe ? ah ! loin

d'adoucir ſon ſort, cette mort le rendroit plus affreux; il faut donc vivre pour cette femme adorée, pour la retirer de ce tombeau, pour la mettre à l'abri des dangers; ſi les jours d'une épouſe ſi chérie peuvent être en ſûreté, alors il ſera libre de ſe punir, ou plutôt de s'affranchir de tant de maux, en terminant une deſtinée qui ne ſçauroit que devenir plus inſuportable.

Telles étoient les réflexions cruelles où Varbeck ſe plongeoit. La comteſſe ſe réveille, elle lui tend les bras : — Varbeck, s'il n'y avoit point à craindre pour ta vie, je préférerois cet antre habité avec toi, à tous les palais que je pourrois occuper en Écoſſe. Quoi ! il ne ſera point de terme à nos douleurs ?... Tu pleures ! ah ! cher époux, n'irritons point nos peines. Voilà donc où l'amour conduit ! mais je ne vois pas Aſtley ! Varbeck lui apprend le motif de ſon abſence, & ne doute point qu'il ne reparaiſſe bientôt.

Les heures s'écoulent : Aſtley n'eſt pas encore venu. Ils ſe livrent à des allarmes ; ils commencent à reſſentir la faim ; leur beſoin augmente avec leur crainte ; le jour va finir ; la nuit eſt de retour. Varbeck revole pluſieurs fois à l'entrée de la caverne : il n'eſt frappé que d'un ſilence effrayant ;

tout les abandonne. Il revient, l'air égaré, auprès de ſon épouſe: — Henri ne ſera plus notre bourreau; ce ſera la faim, la faim la plus déchirante; je ne vois point mon ami! il ſera tombé dans les mains de nos perſécuteurs! il n'aura point voulu nous trahir ... il n'eſt plus! & nous, dans ce lieu ſolitaire, dans ce ſépulcre, nous allons être conſumés par la mort la plus épouvantable... Je te verrai te deſſécher, expirer ſous mes yeux!.. j'irai à mes tyrans: qu'ils me frappent, pourvû que tu vives.

Varbeck remonte encore, s'avance un peu dans la forêt, & en rapporte quelques racines qu'il préſente à la comteſſe; il ne peut prononcer que ces mots touchants: voici donc la nourriture que Varbeck donne à la comteſſe de Huntley!

Il étoit déterminé à courir tous les riſques, plutôt que d'expoſer plus longtems ſa femme aux horreurs d'une infortune auſſi opiniâtre; il ſortoit de la forêt dans ce deſſein; un homme vient à lui ſous l'habillement & l'extérieur d'un mendiant; Varbeck ne voyant perſonne autour de lui, alloit tirer ſon épée, quand une voix, qui lui eſt connue, ſuſpend le coup: — Qu'allez-vous faire? ôter la vie à votre ami! enviſagez-moi bien. — Aſtley! ô ciel! &

qui t'a pu éloigner?.. — Courons vîte retrouver notre azyle ; lorſque nous y ſerons rentrés, je ſatisferai votre curioſité ; préſentement ne ſongeons qu'à profiter de ce que je vous apporte. Aſtley découvre une eſpèce de manteau, & laiſſe voir pluſieurs pains, & d'autres proviſions. L'un & l'autre s'empreſſent de regagner la caverne. Varbeck court à ſa femme : — Ce n'eſt pas encore la faim qui t'arrachera la vie.

Ils ſont un repas bien différent de ceux que la ſomptuoſité & la délicateſſe préparoient à la cour d'Écoſſe. Le déguiſement d'Aſtley excitoit la curioſité des deux époux ; il leur en apprend la raiſon : ſon projet, au ſortir du ſouterrain, avoit été d'aller dans quelque hameau le plus écarté de la route, chercher des aliments : il avoit apperçu de loin un homme dont l'extérieur annonçoit l'extrême indigence ; auſſitôt concevant un ſtratagême qui ſervoit leurs vûes, il s'étoit dépouillé de ſes habits, les avoit cachés dans des feuillages répandus ſur le chemin, étoit accouru vers cet homme, en ſe plaignant d'avoir été volé ; cependant trois guinées, ajoûtoit-il, qu'il avoit ſçu dérober aux recherches des brigands, lui étoient reſtées, & il les offroit au pauvre, s'il

vouloit, ponr cette ſomme, lui céder ſon chapeau & un vieux manteau qui compoſoit ſon miſérable vêtement ; celui-ci avoit accepté avec joie la propoſition. A l'aide de cette métamorphoſe, pourſuit Aſtley, j'ai ſçu tromper nos ſurveillants : ils ſont ſemés dans les villages qui nous environnent ; les paſſages de la mer ſurtout ſont gardés avec éxactitude ; on a promis une récompenſe conſidérable à quiconque nous découvriroit ; ayons donc aſſez de fermeté pour reſter ici juſqu'au moment heureux où nous puiſſions nous retirer en ſûreté, & nous ouvrir l'azyle des Pays-Bas ; je prendrai ſoin de ce qui concerne notre ſubſiſtance. Hélas ! interrompt la comteſſe, en verſant des larmes amères, ma vie ne vous ſera pas longtems à charge. Lorſqu'elle venoit à regarder ſon mari, elle changeoit de langage : — Que la fortune nous laiſſe nous enſevelir dans cette caverne, oubliés de Henri, de tout le monde ! Varbeck, je puis te dire que tu m'es toujours cher, quoique ... ah ! pardonne, je ne veux te parler que de ma tendreſſe, enviſager que mon époux... Varbeck, je t'ai tout ſacrifié.

Il ne leur étoit pas même permis de jouir de la

clarté du jour ; ce n'étoit qu'en tremblant qu'ils ſe hazardoient quelquefois à ſortir la nuit de leur retraite. Je l'avouerai, diſoit Varbeck à ſon ami, ſi je n'étois allarmé pour une femme que j'adore, je trouverois cette ſituation bien moins inſupportable ; tous les rêves qui m'ont agité, ſe ſont évanouis ; il me ſemble que la nature entière ait diſparu à mes regards ; ici, dans un ſombre ſilence, je ne m'occupe que de mon amour. Aſtley, pourquoi faut-il que j'aye tant d'égarements à me reprocher ? que ſont les preſtiges de l'ambition, les vœux inquiets, les grandeurs ? qu'eſt-ce qu'un trône ? ah ! que Henri ceſſe de nous pourſuivre ; que mon épouſe dumoins n'ait rien à craindre, & je conſentirois à tenir caché dans ces lieux le reſte de ma vie. Que regretter, que deſirer, Aſtley, lorſqu'on aime, & qu'on eſt aimé ?

Pluſieurs mois s'étoient écoulés ; Aſtley, ſeul, à la faveur de ſon déguiſement, continuoit de pénétrer juſques dans les lieux d'alentour ; il prêtoit une oreille attentive aux moindres nouvelles qu'on y débitoit.

Il arrive, un jour, pâle, égaré, hors d'haleine : — Nous étions trop heureux : on a des ſoupçons ; on épie notre retraite ; je ne puis en douter aux

diſcours que j'ai entendus ; il faut, cette nuit, la quitter, & ſans nous écarter de la forêt, tacher de gagner les bords de la mer. Le ciel qui juſqu'à préſent a paru nous protéger, nous abandonneroit-il ? la comteſſe ſaiſie de terreur, ſe jette dans le ſein de Varbeck : — On te pourſuit encore ! j'imaginois que nous avions trouvé ici notre ſépulcre ; irons-nous chercher la mort ailleurs ?

Ils attendent l'heure où l'obſcurité eſt plus épaiſſe. La comteſſe ne peut s'éloigner de la caverne, ſans répandre des larmes ; elle eût préféré ce ſéjour aux demeures les plus ſomptueuſes ; ils ſe mettent en chemin. A chaque pas, elle ſentoit redoubler ſes craintes. Quelle frayeur les ſaiſit ! ils entendent dire à leurs côtés : quoi ! nous ne les trouverons pas ! ſi nous pouvions nous en rendre maîtres, nous ſommes aſſurés d'une récompenſe qui nous payeroit bien de nos peines ! quels mots ! quels coups de poignard, ſurtout pour l'épouſe de Varbeck ! ſon ſang étoit glacé ; tous les trois s'étoient jettés à terre, & reſpiroient à peine.

Ils n'entendent plus rien ; ils ſe relèvent, & continuent leur route. Le premier objet, que leur offre le jour naiſſant, eſt la mer dans le lointain ; leurs

forces ſe raniment ; leur ame ſuſpendue entre l'effroi & l'eſpérance s'eſt, ſi on peut le dire, précipitée ſur les flots. C'eſt au-delà qu'ils enviſagent une nouvelle terre, une nouvelle nature, la fin de leurs tourments : mais quels tranſports n'éprouvent-ils pas, quand ils apperçoivent un vaiſſeau dans l'enfoncement de l'horiſon ? Vient-il de leur côté ? leurs regards, tous leurs vœux, tous leurs cœurs, ſont attachés ſur le bâtiment ; il avançoit vers le rivage. Aſtley s'écrie : nous ſommes ſauvés ! j'ai diſtingué le pavillon français ; je verrai le capitaine ; je lui parlerai ; cette nation eſt ſenſible ... à quelque prix que ce ſoit ... je remettrai notre ſort à ſa généroſité ... il nous paſſera ſur ſon bord ; & ſoudain Aſtley court vers le navire.

Varbeck & ſa femme ne pouvoient contenir l'yvreſſe de leur joie ; ils vont ſe retirer dans le creux d'un rocher d'où ils ſe montroient l'un à l'autre le vaiſſeau ; ils attendoient qu'Aſtley fût revenu. Il parait : Allons, dit-il à la comteſſe, nous avons vaincu notre cruelle deſtinée ... mon ami ... on nous attend ... je vous dirai ... redoublons nos pas.

La fortune ſe ſeroit laſſée de perſécuter Varbeck ! ils précipitent leur marche ; ils volent ; la comteſſe les précédoit ; elle avoit un pied dans l'eſquif : un

cri horrible lui fait détourner la tête : elle voit ſon époux déſarmé, & Aſtley, qui ſe débattoient entre les mains d'une troupe de ſoldats. Les gens de l'eſquif veulent l'arrêter, & la dérober au ſort qui l'attend : on ne ſçauroit la retenir ; elle s'élance ; elle court, veut défendre ſon mari, & n'a que la force d'aller tomber ſans connaiſſance à ſes pieds, tandis qu'on le chargeoit de fers ; il eſt enfin conduit à Londres, replongé à la Tour ; ſon ami ſubit la même deſtinée, & l'on amène devant le roi la comteſſe expirante.

Ces coups de foudre s'étoient ſuccédés rapidement. Les preſſentiments d'Aſtley n'avoient été que trop fondés ; on l'avoit ſoupçonné, & ſuivi ; pluſieurs ſatellites cachés derrière une petite éminence n'avoient paru que pour s'aſſurer de ces malheureux, au moment qu'ils enviſageoient la fin de leurs infortunes.

Henri avoit médité pluſieurs projets de vengeance. Varbeck, par ſes ordres, alloit recevoir la mort ; il ſe préparoit même à joindre à cette victime la comteſſe de Huntley ; l'amour outragé s'abandonne aux plus vifs reſſentiments. L'épouſe de ſon ennemi étoit en ſa puiſſance, ſous ſes yeux : mais, ſi les orages de la jalouſie s'élevent aiſément, ils ſe calment avec la même facilité. Les premières paroles qui échappent

à la comteſſe, ſont pour Varbeck : — Suſpendez vos coups ... ſoyez aſſez généreux pour épargner mon mari ... c'eſt moi qui lui ai donné le conſeil de briſer ſes fers ; c'eſt moi ... qui ai tout fait ; j'attends la mort à vos pieds : mais, que Varbeck ne ſoit point enveloppé dans la punition que je mérite ! me refuſeriez-vous cette grace ?.. mes malheurs vous touchoient.

Elle étoit proſternée aux genoux de Henri ; ſa beauté n'avoit jamais eu plus d'empire ; ce prince la regarde : le ſouverain furieux n'eſt plus qu'un amant déſarmé ; c'etoit la ſeconde fois qu'il éprouvoit la même révolution : vos malheurs me touchoient ! & c'eſt le faible nom d'intérêt que vous donneriez à mes ſentiments ?.. cruelle, ils l'emportent ſur tout ce que je dois à vous, à moi-même ; ma généroſité me laſſe ! tout ne vous a-t-il pas inſtruite que l'amour le plus tendre... — Sire, ſi mon époux alloit être immolé !.. commandez qu'on n'attente point à ſa vie, & ... vous connaîtrez mon cœur ... vous ſçaurez ... ſes jours ſont en danger...

Le roi fait appeller un de ſes officiers : — Volez à la priſon : qu'on n'exécute point l'ordre que j'ai donné. (S'adreſſant à la comteſſe) vous voyez, madame, tout votre pouvoir ! eh bien ! mon rival

vivra... — Il vivra ! ah ! ſire ... ma reconnaiſſance... ſire, écoutez-moi, écoutez-moi : je parle à un monarque digne du trône : que me demandez-vous ? je n'eus jamais de ſenſibilité que pour l'homme le moins pardonnable peut-être à mon égard, mais le plus à plaindre, & je ne vois aujourd'hui que ſes revers & ſon amour ; je ne vois que ma tendreſſe : car il ne faut point vous en impoſer, elle eſt encore plus forte que mon devoir. J'en conviendrai : Varbeck m'a trompée : je croyois aimer un mortel de ma condition, le duc d'Yorck : mais Varbeck eſt mon époux ; & c'eſt cette fatale paſſion dont je l'ai enflammé, qui l'a précipité dans tous ſes égarements, qui l'a fait ſi coupable, ſi malheureux ! eh ! ſire, quand il ne me ſeroit point cher ; quand je ne ſerois pas conduite par tout l'amour qu'il a ſçu m'inſpirer, ſon infortune ne ſuffiroit-elle pas pour me le rendre un objet ſacré ? Je vous l'ai déjà dit : je ne ſuis plus la comteſſe de Huntley, je ſuis la femme de Varbeck. Sire, c'eſt vous montrer ce que nous nous devons mutuellement ; je ſuis la victime d'un engagement que le ciel lui même à revêtu de ce qu'il y a de plus ſolemnel ; ce lien n'eſt point rompu par un artifice dont l'amour le plus violent a été

la

la ſeule cauſe. Mon eſtime, mon admiration, la reconnaiſſance la plus vive, voilà les ſentiments auxquels il m'eſt permis de m'abandonner en votre faveur, & le tems ne fera que les augmenter. Conſervez mon époux; accordez-lui un pardon qui expoſe à l'univers votre clémence dans toute ſa généroſité. Je vous le redis encore : c'eſt moi qui l'ai engagé à s'affranchir de ſes chaînes ... c'eſt moi que vous devez punir. — Eh ! le puis-je, madame ? ſans doute je devrois vous oublier, vous immoler à ma juſte colère, à l'intérêt de mon royaume, à celui de tous les ſouverains. Quoi ! il faudra que Varbeck reſpire, & qu'il ſoit aimé ! & vous penſez que ſa préſence... —Sire, qu'elle me ſoit ravie; que je ne le voie jamais; jamais ! quelle condition je m'impoſe ! mais qu'il vive : vous me l'avez promis, & que j'expire dans l'obſcurité, dans les larmes, enſevelie dans ma douleur profonde. — Non, vous ne le verrez plus; vous avez abuſé de ma faibleſſe; ſes jours... — Sont en ſûreté : j'en crois la promeſſe d'un roi tel que vous... — Mais, madame, ces ſentiments...

On vient annoncer l'arrivée d'un ambaſſadeur qui demande audience à l'inſtant même; elle lui eſt accordée; il remet au monarque une lettre de ſon

ſouverain. Madame, dit Henri, en ſe tournant vers la comteſſe, le roi d'Ecoſſe ſenſible à votre ſort vous preſſe de revenir à ſa cour. — Que je retourne dans un pays qui m'a rejettée, qui a proſcrit Varbeck ? ah ! que mon ingrate patrie n'eſpère point me revoir ; qu'elle m'oublie comme je l'ai oubliée ! J'irai mourir dans un déſert, où il me ſera permis de pleurer un infortuné dont je chérirai toujours la mémoire. (S'adreſſant à l'ambaſſadeur :) c'eſt votre roi qui eſt l'auteur de tous mes maux, qui me déchire le ſein ! je ne ſuis plus ſa parente ; je ne ſuis plus Écoſſaiſe ... je ſuis ... la plus malheureuſe des femmes : qu'on me laiſſe à mes tourments !

La comteſſe avoit à peine prononcé ces derniers mots : elle quitte Henri, noyée dans les larmes, & va retrouver la généreuſe Sulton qui avoit revolé auprès d'elle.

Le lord Daubeney flattoit l'erreur de ſon maître : Henri croyoit qu'il viendroit à bout de triompher de la comteſſe : elle ſeroit obligée d'oublier un mari qu'elle ne reverroit plus, & les rois ſont des amants auquels il eſt difficile de réſiſter.

Varbeck, renfermé dans ſa priſon, accablé de chaînes peſantes, livré à toute l'horreur de la nou-

velle cataſtrophe, vivoit encore, & ne vivoit que pour l'amour. Cette paſſion ranimoit ſon audace : il parvient par ſon intrigue à revoir Aſtley. Quelle entrevûe ! après s'être embraſſés, & avoir confondu leurs larmes, Varbeck s'écrie : mon ami, ce ne ſont point des pleurs qui rompront nos fers : il faut nous occuper des moyens de les briſer, nous affranchir d'un eſclavage plus cruel que la mort. Je ſuis ſéparé de mon épouſe, & tu ſçais qu'elle eſt tout pour le malheureux Varbeck.

Croiroit-on que les ſouffrances de cet infortuné puſſent encore augmenter ? un priſonnier, qu'avoit inſtruit un homme de la cour qui venoit d'être privé de la liberté, a l'indiſcrétion d'apprendre à Varbeck l'amour du roi pour la comteſſe ; quels poiſons, quels ſerpents jettés tout-à-coup dans ſon ſein ! — Elle eſt aimée !.. & de Henri ! Aſtley, voilà le dernier trait aſſaſſin que me réſervoit la fortune ! elle m'oubliera ! elle ne m'aime plus ! elle aime ce cruel... Aſtley, il a une couronne ; Aſtley, je ſuis Varbeck, dans les chaînes ... ô ciel, ciel ! que m'a-t-on dit ? penſons à nous échapper de ces lieux ; ſi la comteſſe... Je me ſens la fermeté de l'immoler, & de me percer de mille coups de poignard ſur ſon corps pal-

pitant. Non, il n'eſt point d'homme ſur la terre qui ſoit impunément mon rival... Je voudrois bouleverſer l'Angleterre, ſacrifier Henri à ma fureur, me venger ... de toute la nature. J'ai imaginé un nouveau projet : je ne ſuis plus le duc d'Yorck : mais je puis rétablir cette famille dans tout ſon éclat, remettre le ſceptre dans ſes mains.

Il confie à ſon ami des particularités qui prouvent combien ce célèbre aventurier avoit de reſſources dans l'eſprit. Il conçoit, en un mot, l'idée de retirer le véritable héritier des Plantagenets, le comte de Warwick, du fond de ce ſéjour où il languiſſoit.

Jamais complot ne fut tramé avec plus de profondeur & de ſecret. Varbeck avoit ſçu gagner quatre domeſtiques du lord Digby, lieutenant de la Tour; on devoit égorger cet officier, ſe ſaiſir des clefs de la priſon, prendre la fuite, & emmener le comte de Warwick. Ce dernier peu digne de jouer un premier rôle, ne prêtoit que ſon nom à une entrepriſe ſi hardie ; c'étoit un fantôme dont l'audacieux Varbeck prétendoit ſe couvrir. Tu verras, diſoit-il à Aſtley, qui de ce prince où de moi étoit fait pour occuper un thrône ; le tems viendra où j'y monterai, ſoutenu de mon ſeul courage & de mon amour : en

attendant, je préſenterai au peuple anglais ce faible Warwick qui m'applanira la route ; c'eſt un inſtrument néceſſaire à nos projets : je ſçaurai le rejetter à l'inſtant que ma fortune prévaudra... Au reſte qu'il règne pourvû que je me venge... Henri ſeroit mon rival, & la comteſſe ... Aſtley, je te l'ai dit : j'effrayerois l'univers ... où la ſombre jalouſie vient-elle m'égarer ? eſt-ce à moi qu'eſt permis le ſoupçon ? ah, malheureux ! ne ſongeons qu'à ſortir de cette affreuſe demeure.

Tout a réuſſi au priſonnier ; ſes fers ſont tombés ; cependant on n'a pu ôter la vie à Digby ; mais on ſe flatte d'avoir endormi ſa vigilance : Varbeck a déjà paſſé pluſieurs cours avec ſon ami ; le comte de Warwick les ſuivoit ; ſon audacieux conducteur eſt arrivé à la dernière porte ; Digby paraît tout-à-coup, ſe précipite ſur Varbeck à la tête d'une eſcorte ; le comte eſt ramené dans ſa priſon, & l'on traîne Varbeck dans le plus noir cachot ; il ne lui échappe que ces paroles : adieu mon cher Aſtley ; je vois bien qu'il faut renoncer à tout ; pardonne-moi ; l'amitié t'a perdu ; je devois être ſeul malheureux, & je cauſe la ruine de tout ce qui m'environne ! la comteſſe... Aſtley ne pouvoit plus l'entendre.

Le bruit ſe répand que Varbeck, une ſeconde fois prêt à ſe ſauver, a été repris, & qu'il lui ſera difficile de ſe dérober au châtiment. Henri, en effet, avoit prononcé ſa ſentence, & défendu ſurtout qu'on laiſsât approcher la comteſſe de Huntley. Il prévoyoit tous les combats qu'il auroit à ſoutenir de la part d'une épouſe éplorée, & il étoit déterminé à ſe défaire d'un homme qui étoit ſon rival à pluſieurs titres. Varbeck, quoique condamnable aux yeux de la juſtice & de la raiſon, avoit eu la grandeur d'ame de ne nommer aucun de ſes complices ; Fryon, qui lui fut confronté, eut la baſſeſſe de révéler les moindres détails relatifs à leur liaiſon ; le jeune-homme ne lui répondit point : il ſe contenta de le regarder d'un œil de mépris.

Un ſeigneur Flamand eſt introduit chez le roi : — Sire, j'ai oſé vous demander un entretien ; je ſuis envoyé par ma ſouveraine, la ducheſſe de Bourgogne ; voici une lettre qui prouvera qu'elle vous parle par ma bouche ; vous connaiſſez ſon écriture. La princeſſe convient, ſire, qu'elle eſt votre ennemie, qu'elle a tout tenté pour vous perdre ; elle avoue que Varbeck eſt ſon ouvrage ; oui, c'eſt elle qui l'a élevé & armé contre vous : mais elle vous croit aſſez généreux pour ne point étendre votre ven-

geance ſur une pareille victime ; elle implore donc votre clémence pour ce malheureux jeune-homme. Hâtez-vous de retourner à votre maîtreſſe, répond Henri enflammé de colère, & dites-lui que Varbeck aura ceſſé de vivre, lorſqu'elle vous reverra ; la généroſité a des bornes ; il y a trop longtems que ſa haîne me pourſuit ; je ne dois plus écouter qu'un juſte reſſentiment.

Marguerite n'étoit point la ſeule qui intercédât en faveur de Varbeck. Auſſi-tôt que la comteſſe de Huntley avoit été informée du nouveau revers qui venoit d'accabler ſon mari, elle étoit accourue auprès du roi ; tous les chemins lui avoient été fermés, ſes lettres mêmes refuſées. Henri étoit inéxorable, & ne reſpiroit que la mort de Varbeck. Il traverſoit le parc ; il apperçoit une eſpèce de tumulte : une femme échevelée, s'efforçoit d'écarter les gardes qui s'oppoſoient à ſon paſſage. Elle va tomber aux pieds du monarque, tire un poignard de ſon ſein ; le roi reconnaît la comteſſe de Huntley. — Sire, vous m'écouterez, ou je me frappe à vos yeux de ce poignard. Henri s'arrête, & bientôt il cède à la crainte, ou plutôt à l'amour : il ſe jette ſur la main de la comteſſe, la déſarme : — Que voulez-vous, ma-

dame ? — Que vous voyiez mes larmes ; ne penſez pas vous oppoſer à ma mort, ſi vous avez réſolu... — Je préviens votre demande, madame... Il eſt inutile : l'arrêt eſt prononcé. Vos ſollicitations ne feront qu'allumer mon courroux. — Sire, mon trépas ... vous ne ſçauriez l'empêcher. Hélas ! vous me diſiez que j'avois pu attendrir votre cœur. (Henri fait éloigner ſes courtiſans) : — Sans doute, madame, vous y régnez toujours dans ce cœur que ſe plaît à déſeſpérer votre ingratitude, mais ne vous flattez point de déſarmer ma juſtice. Qui ! moi, j'épargnerois un obſcur aventurier qui a porté l'audace juſqu'à lever les yeux ſur le trône, juſqu'à me le diſputer, qui eſt mon rival, qui eſt votre époux, que vous aimez ... vous croiriez ... il payera ſa folle arrogance de ſon ſang ; je refuſerois ſa grace à tous les ſouverains de l'Europe. — Vous daignerez me l'accorder, ſire ... je meurs à vos genoux. — Non, madame, je ne me laiſſerai point vaincre par des ſentiments ... dont je dois triompher... Vous les avez repouſſés avec trop de mépris. — Si je vous euſſe été chère ! — Eh ! doutez-vous ... vous me l'êtes plus que jamais ! qu'éxigez-vous donc ? vous abuſez de votre empire ! — Sire, ſire ... qu'il éprouve encore votre généroſité,

— Qui ? madame ? — Pouvez-vous me le demander ? mon époux... Je conviens de ſon crime, ſire ; puniſſez-m'en ; je ne ceſſerai de vous le dire : c'eſt pour moi qu'il a briſé ſes fers, qu'il a cherché à vous ſuſciter des ennemis... Non, ſans ſon amour, il ne vous eût point fait cette nouvelle offenſe, qu'il vive, & que j'expire de douleur. Je ne quitterai point vos pieds que je n'aye obtenu ſa grace ; je ſuis la ſeule coupable ... oui, mon ame pénétrée... — Vous ſentiriez le prix de mes bienfaits ! — Ah ! ſire, tout ce que l'honneur ... le tems preſſe ; donnez vos ordres ; qu'on vole à la Tour.

Henri cette fois eſt inflexible ; la comteſſe embraſſoit ſes genoux ; au milieu de ſes larmes & de ſes ſanglots, le roi a cru entendre qu'elle promettoit d'être ſenſible à ſon amour aux conditions qu'on épargnât Varbeck ; on court ſuſpendre le coup qui le menaçoit. Le prince veut parler de ſes ſentiments à mylady Huntley ; elle ne l'entendoit point ; elle n'étoit remplie que du deſir d'être inſtruite de la deſtinée de ſon mari.

Varbeck, depuis ſa dernière aventure, avoit perdu toute eſpérance : il enviſageoit la mort comme le ſeule terme d'une vie ſi orageuſe. Cependant l'a-

mour venoit l'agiter encore ; il obtint d'un ſoldat, en lui faiſant préſent d'une bague de prix, la liberté d'écrire à ſon épouſe ; cet homme ſe chargea de remettre l'écrit dans les mains de la perſonne à laquelle il étoit deſtiné. On peut dire que Varbeck avoit répandu toute ſon ame dans cette lettre ; jamais il ne s'étoit exprimé avec plus de tendreſſe & de force. C'étoit ſur cette paſſion ſi violente qu'il rejettoit ſes malheurs, ſes égaremens, ſes fautes ; il finiſſoit par ſupplier ſa femme de lui pardonner ; il l'aſſuroit qu'il ceſſoit de vivre dans l'idée que cet amour le ſuivroit au tombeau. Au milieu de ſes tranſports, éclatoient pourtant des mouvements de jalouſie.

On le conduit au lieu de ſon ſupplice préparé dans une des cours de la priſon : le premier objet qui frappe ſa vûe eſt le cadavre enſanglanté d'Aſtley ; il recule d'horreur, & pouſſant un cri : — C'eſt ainſi que j'ai reconnu l'attachement & les ſervices d'un ami ! il court pour l'embraſſer : on lui refuſe cette conſolation ; enſuite il monte à l'échaffaut, tire un portrait de ſa poche, & prie le lieutenant de la Tour qui devoit aſſiſter à l'exécution, qu'on ne lui bande point les yeux. Ne craignez point, ajoûte-t-il, en ſe

tournant vers le bourreau, de manquer votre coup ; je ſçaurai mourir ; ah ! chère Huntley ! chère Huntley ! il attache ſes regards, ſa bouche ſur cette image qui lui préſentoit les traits de ſa femme, quand ſa tête tombe ſéparée de ſon corps. » Telle fut (dit » Rapin-Thoyras) la fin de Varbeck, qui avoit été » reconnu pour prince légitime en Irlande, en Fran- » ce, en Flandres, en Angleterre, en Écoſſe, & qui » avoit fait trembler Henri juſques ſur ſon trône. «

Jamais la fortune ne donna plus à croire qu'elle étoit un mauvais génie acharné à pourſuivre la perte de Varbeck. Au moment que l'épée de l'exécuteur le frappoit, entre celui qui apportoit ſa grace. Du plus loin que la comteſſe le voit revenir, elle s'écrie : mon époux eſt mort ! l'officier n'a point commencé ſon récit, qu'elle a perdu entierement l'uſage des ſens ; elle eſt ramenée chez elle, & ſe retrouve entre les

---

Pour prince légitime, &c. Les Anglais ont des écrivains qui veulent abſolument que Varbeck ait été le vrai duc d'Yorck. M. Hume combat cette opinion hazardée par des raiſons convainquantes qui prouvent combien un hiſtorien éclairé doit ſe tenir en garde contre les récits populaires, &c.

bras de Sulton qui l'inondoit de ſes larmes ; elle ne lui dit que ces mots : il n'eſt plus !

Un inconnu veut parler à la comteſſe : elle cède à ſes inſtances ; il lui remet une lettre. A quels nouveaux emportements ne s'abandonne point ſa douleur, quand elle a jetté les yeux ſur l'écriture ! — C'eſt de mon époux ! c'eſt de mon époux ! elle fait donner une ſomme au porteur de la lettre, & ſe hâte de l'ouvrir : — Sulton, c'eſt de Varbeck ! Ah ! mon amie ! combien j'étois aimée !.. Mais étoit-il bien aſſuré à quel excès je l'adorois ! auroit-il penſé un moment, que cette tendreſſe avoit pu ſeulement s'affaiblir ? Hélas ! ſa vie m'étoit ſi chère ! c'eût été peu de lui ſacrifier la mienne : connais mon amour : je crois que pour ſauver les jours de Varbeck ... j'euſſe tout immolé. Varbeck étoit tout pour moi ... me trompé-je ? Sulton, des tranſports jaloux ſont mêlés aux tranſports les plus tendres ! ah ! Varbeck, tu aurois emporté ce ſoupçon dans la tombe ? ah ! Varbeck, pourquoi mes derniers ſoupirs n'ont-ils pu ſe confondre avec les tiens ? pardonne ſi je t'ai caché les ſentimens d'un rival qui, ſans doute, ont précipité ta perte ! cher époux, ne liſois-tu pas juſqu'au fond de mon ame ? je craignois

par cette confidence d'augmenter tes peines ! n'étoient-elles pas aſſez cruelles ? quel ſouverain l'eût emporté ſur toi ? Sulton, il ſera expiré avec cette idée preſque auſſi déchirante pour mon cœur que ſa mort ! que n'ai-je, ô ciel ! cèdé à mon premier mouvement ! je voulois lui apprendre que Henri avoit oſé me révéler ... je veux m'arracher de ce ſéjour. La ſeule penſée que je reverrois Henri, me cauſe des tourments ... je ne pourrois les ſoutenir : allons fixer notre demeure, au bout du monde ... près de cette caverne... ce ſera pour moi un lieu de délices ! j'y ai paſſé les plus beaux jours de ma vie ; j'en partageois la ſolitude & l'horreur avec ce que j'aimois ; j'étois loin de tout l'univers, près de Varbeck ; ſi je verſois des larmes, ſa main les eſſuyoit.

Ce n'étoit point un projet vague qu'avoit conçu cette femme ſi digne de compaſſion ; elle ſe traîne chez la reine, la conjure d'obtenir pour elle du roi la permiſſion de ſe retirer dans un aſyle écarté, où elle iroit enſevelir le peu de jours que lui laiſſoit ſa ſituation déplorable. L'épouſe de Henri eſt ſenſible à ſa demande ; le roi héſite longtems à ſe rendre aux ſollicitations preſſantes de mylady Huntley ; enfin il eſt forcé de conſentir à ſon éloignement ; de nou-

veaux plans de politique & d'avarice venoient le diſputer à l'amour qui d'ailleurs ne pouvoit être qu'un ſentiment étranger pour ſon ame : la véritable tendreſſe éxige le ſacrifice de toutes les autres paſſions ; c'eſt une ſorte de culte religieux qui n'admet qu'une divinité. La comteſſe quitte donc la cour d'Angleterre avec lady Sulton, & va habiter une maiſon retirée, voiſine du ſouterrain qui avoit ſervi de refuge à ſon mari.

De nouveaux plans de politique &c. On ne ſçauroit trop s'élever contre les excès où cette dernière paſſion jetta Henri VII ; un certain William Capel, bourgeois de Londres, s'aviſa de parler un peu trop librement ſur les rapines & les extorſions de ce prince ; le frondeur fut taxé à une amende de deux mille livres ſterlings. Empſon, & Dudley étoient les miniſtres de ces concuſſions révoltantes. Ces deux ſcélérats ſatisfirent depuis à la vengeance divine & humaine en périſſant ſur l'échaffaut. Tous les malheurs qui, ſous le règne ſuivant, affligèrent l'Angleterre, tirent peut-être leur ſource de cette déteſtable avarice dont Henri fut dévoré ; la crainte de rendre la dot de Catherine, veuve de ſon fils Arthur, la lui fit donner en mariage à ſon ſecond fils. » Aux approches de la mort, (obſerve judicieuſement l'eſ» timable auteur des Eléments de l'hiſtoire d'Angleterre) ce » monarque crut expier ſes injuſtices par des aumônes & des » fondations plus propres quelquefois à tromper la conſcience, » qu'à ſatisfaire le ſouverain juge. «

Arrivée dans ces cantons, elle court à la caverne ; elle y cherche les traces de Varbeck, & ſemble les y retrouver. C'étoit là, diſoit-elle à Sulton, qu'il s'arrêtoit ſouvent pour s'accuſer de m'avoir rendue malheureuſe, lui dont un regard faiſoit tout mon bonheur. Ici il me prépara un lit de ſes mains ; plus loin je diſtingue la pièrre où il dépoſa ſes armes. Je le revois, je le chéris par-tout dans cette demeure conſacrée à l'infortune ; elle ſera mon temple ... elle ſera mon tombeau. Combien de fois la comteſſe ſeule, & à l'aide d'une ſombre lumière, ſe livra-t-elle dans ces lieux ſolitaires au plaiſir de relire la lettre de Varbeck ! Elle la mettoit dans ſon ſein, la preſſoit contre ſon cœur, la couvroit de baiſers & de larmes. Il eſt donc, s'écrioit-elle, des plaiſirs pour les malheureux ! je ſens que ma douleur m'eſt chère, & qui voudroit l'adoucir, me priveroit de l'unique ſatisfaction qu'il me ſoit permis de goûter.

Sulton trouve un jour ſon amie plus agitée qu'elle

Il eſt donc, s'écrioit-elle, &c. Voici le bel éloge que le père d'Orleans fait de la comteſſe de Huntley : » Elle mit le » comble à ſes vertus par l'amour conjugal qu'elle eut pour ſon » mari dans l'une & l'autre fortune. «

ne l'étoit ordinairement. — Ma chère comteſſe, ſeroit-il poſſible que vous fuſſiez la victime d'un nouveau chagrin ? — Je ne ſçais, ma tendre amie, ſi je dois ajoûter aux reproches que quelquefois je me permets envers le ciel, ou ſi j'ai des graces à lui rendre ... j'imagine que Varbeck va renaître pour moi. Sulton ne ſçauroit comprendre ce que veut lui dire ſon amie : enfin la comteſſe lui fait part de ſa ſituation : elle ne pouvoit plus ſe la diſſimuler, elle étoit enceinte, & l'enfant de Varbeck ſe trouvoit proſcrit même avant ſa naiſſance. Ce n'étoit point aſſez, dit la comteſſe, d'être la plus à plaindre des épouſes : je ſerai la plus miſérable des mères ! eh ! quel don ai-je à faire à l'infortunée créature que je ſens déjà s'agiter dans mon ſein !

Les deux amies dérobent ce myſtère à tout ce qui les environne ; la comteſſe accouche dans la caverne, aidée de la ſeule Sulton : tous ſes regards s'attachent ſur un fils dont les traits naiſſants annoncent déjà l'exacte reſſemblance de Varbeck. C'eſt dans ce ſéjour ténébreux, qui n'étoit éclairé que d'une lampe, que cet enfant commence la carrière de la vie, verſe ces premières larmes qui ſemblent

blent indiquer la deſtinée de l'homme. La comteſſe goûtoit tous les plaiſirs maternels : elle allaitoit ſon fils, le baignoit de ſes pleurs, répétoit ſans ceſſe : cher enfant ! c'eſt ton père que je vois, que j'embraſſe ! quel ſort t'eſt réſervé ! ſi le cruel Henri alloit ſoupçonner ſeulement ton éxiſtence ! Ah ! n'es-tu point aſſez à plaindre ? pourroit-on t'envier cette demeure où tu as reçu le jour, ou plutôt où tu es condamné à une nuit éternelle ? qu'il regne le barbare, & qu'il me laiſſe dans le centre de la terre te nourrir de mes larmes; je ne demande rien aux rois, aux hommes, au ciel même. Un fils eſt tout pour ſa mère.

La comteſſe en étoit un exemple frappant. L'Angleterre, le monde entier n'étoient plus à ſes yeux qu'un tableau effacé qu'elle banniſſoit même de ſon ſouvenir ; elle paſſoit ſes jours dans la caverne ; ſon enfant commençoit à lui ſourire, à bégayer le tendre nom de mère. Cœurs ſenſibles, vous connaiſſez le charme attaché à ce mot, quand il eſt prononcé par une bouche où la nature ſemble avoir imprimé ſon plus touchant caractère.

Cette infortunée avoit été obligée de confier pour

quelques inſtants ſon fils à ſon amie : elle revient dans la caverne : quel ſpectacle l'a frappée ! elle voit, elle voit des flambeaux, des armes, des ſoldats féroces, ſon enfant qui pouſſoit des cris, qui lui tendoit les mains, qu'on vouloit enlever du ſein de Sulton, proſternée aux pieds de ces barbares : —Mon enfant ! mon enfant ! cruels ! vous ne me l'arracherez pas ... (elle s'élance avec impétuoſité ſur ces inhumains, qui ſourds à ſes prières, à ſes ſanglots, la repouſſent avec rudeſſe, & s'emparent de leur proie.) Vous me percerez de mille coups, ou vous me le rendrez ... il m'adreſſe ſes pleurs ! oh ! mon cher fils !.. barbares ! vous n'avez donc point d'enfant !

Ces monſtres de cruauté ſe retiroient ; la comteſſe avoit ſuccombé ſous l'excès du déſeſpoir ; furieuſe, elle ſe ranime, ſe relève, ſe traîne, court après les raviſſeurs, fait un dernier effort, ſe jette ſur celui qui emportoit l'innocente créature. Ce miſérable, ſans prévoyance, oppoſe ſes armes ; la comteſſe n'aſpirant qu'à reprendre ſon enfant, ne voit point le danger, & ſe précipite ſur le fer : auſſi-tôt ſon ſang jaillit à gros bouillons ; Sulton fait retentir le ſouterrain de ſes gémiſſements ; elle

court embraſſer mylady mourante, qui n'a que la force de demander, avant que de jetter le dernier ſoupir, à coller ſa bouche ſur celle de ſon fils ; ces cœurs d'airain ne peuvent ſe défendre de la pitié ; des larmes mêmes leur échappent ; un de la troupe accourt, apporte l'enfant à cette malheureuſe mère qui le ſaiſit avec tranſport, le preſſe dans ſon ſein, lui prodigue mille baiſers, & le couvre de ſes larmes & de ſon ſang ; elle expire enfin, en le retenant encore dans ſes bras, & le recommandant à la tendreſſe de Sulton.

Cette fidelle amie ne quitte point les ſoldats ; elle apprend que c'eſt le roi qui, ſans doute, inſtruit par la trahiſon de quelques domeſtiques, qu'il reſtoit un ſucceſſeur de Varbeck, avoit commandé qu'on s'en aſſurât, & qu'il lui fût amené. La généreuſe Sulton obtint du monarque qu'elle demeureroit auprès du fils de ſon amie, qui étoit gardé à vûe ; il vint à mourir. Sulton avoit donné des ordres pour qu'on inhumât la comteſſe dans cette caverne où elle étoit expirée ; elle revole vers cette ſombre demeure, & fait mettre l'enfant dans le cercueil de la malheureuſe Huntley. Une erreur populaire s'eſt même

conſervée à ce ſujet : on prétend qu'on vit ſe renouveller le prodige qu'on ſuppoſe être arrivé, lorſque Héloïſe fut enſevelie près d'Abailard; la comteſſe, dit-on, ouvrit ſes bras pour recevoir ſon enfant. Sulton, tous les jours, alloit verſer des larmes ſur le tombeau qu'elle leur avoit élevé. Elle ne tarda point à ſubir le même ſort, & elle voulut être enterrée dans le même lieu, & aux côtés de ſon amie.

Dessiné par Ch. Eisen 1775 Gravé par Delaunay le Jne

Le Sire de Créqui.

LE SIRE DE CRÉQUI.

IL eſt de ces fortes ſecouſſes qu'un ſiècle reçoit, & qu'il communique à celui qui le remplace : les croiſades ſont aſſurément une des plus

Les croiſades, &c. Elles ont trouvé des panégyriſtes ardents, & des cenſeurs auſſi emportés. Il eſt dans la nature des entrepriſes qui ſortent du cercle des opérations ordinaires que la ſomme des abus équivale preſque toujours à celle

grandes révolutions de l'eſprit humain ; nulle claſſe de citoyens ne fut éxempte de cette eſpèce d'é-

---

des avantages ; on ne ſçauroit nier que cette eſpèce de convulſion dont les trois quarts de l'Europe furent agités, n'ait produit une foule d'inconvénients ; mais à prendre la balance d'une main ſage, les biens réſultés de ces guerres de religion n'auront pas moins de poids que les maux qu'on peut leur reprocher ; les croiſades ont changé les reſſorts de notre légiſlation, fait une monarchie aſſiſe ſur des fondements inébranlables, d'une vaſte république livrée inceſſamment aux orages du gouvernement féodal, rendu, en un mot, le peuple libre, & jouiſſant du fruit de ſes travaux ; elles ont reſſerré dans de juſtes bornes l'indépendance effrénée d'un amas de tyrans ſubalternes, qui traitoient les hommes comme des bêtes de ſomme, & les faiſoient ſervir d'inſtruments à leurs barbaries extravagantes. Qu'on jette les yeux ſur les deſcendants de Hugues-Capet juſqu'à S. Louis, & l'on verra la France, ainſi que nous avons vû la Pologne, la proie de furieux, auxquels la faibleſſe des Carlovingiens avoit fourni des armes, & des victimes pour les égorger. Quand nous ne ſerions redevables aux croiſades que de cet amour de l'honneur, une des émanations de la chevalerie, & qui forme la baſe du caractère national, nous devrions être plus circonſpects dans nos déclamations critiques ; nous tâcherions ſurtout de nous tranſporter dans un ſiècle où la métaphyſique n'avoit pas tué les images, & où l'on ſe contentoit de ſentir fortement. Ce n'eſt point le *raiſonner* qui

pidémie ; l'enthouſiaſme avoit gagné, comme un feu dévorant, les trois quarts de l'Europe chrétienne, & l'incendie n'étoit pas facile à éteindre : tout ſembloit concourir à lui procurer de nouveaux aliments ; une dévotion fervente, mêlée à un excès de courage aveugle, qui alloit juſqu'au fanatiſme, le beſoin de promener des deſirs vagues & inquiets, maladie attachée à notre nature, & ſur tout à la nature françaiſe, l'eſpérance de ſaiſir le bonheur fugitif, autre mal qui afflige l'humanité, la curioſité irritée par le ſpectacle de climats différents des nôtres,

produit les héros ; on ne ceſſera de le rédire : étendons le nombre des ſignes, au lieu de chercher à le diminuer. Quel reſſort plus puiſſant ſur un être quelconque, que l'ardeur de venger ſa religion ! Que les princes chrétiens euſſent banni l'intérêt perſonnel, & ſe fuſſent remplis de ce grand objet : ils ſeroient encore les maîtres de tous ces pays abandonnés à des Scythes farouches ; l'empire Grec ſubſiſteroit dans tout ſon éclat ; Mahomet n'eût pas détruit le ſiège de la littérature ; on parleroit encore la plus belle langue qui ſoit au monde, & les croiſades ſeroient regardées aujourd'hui comme l'entrepriſe à la fois la plus ſage & la plus brillante. C'eſt ainſi que l'événement donne le change aux idées ! on veut abſolument juger des cauſes par les effets. Seroit-on fondé à décrier une ſource, parce que du poiſon auroit infecté le ruiſſeau qui en découleroit ?

un air de merveilleux répandu ſur l'entrepriſe, l'image enfin la plus impoſante, qui repréſentoit la délivrance du tombeau du ſuprême Auteur de notre religion, ces objets réunis avoient dû néceſſairement produire dans les eſprits & dans les cœurs une fermentation que ne pouvoient calmer le tems ni la malheureuſe expérience. Il n'eſt donc pas étonnant que cette flamme nourrie ſous la cendre, ſe réveillât avec plus de vigueur, & qu'elle allumât un nouveau deſir de reporter nos drapeaux dans la Paleſtine.

Louis VII, ſurnommé le *Jeune*, avoit à ſatisfaire à la fois & ſes remords, & cette ſorte de paſſion

---

Du tombeau, &c. Le Taſſe, en homme de génie, a rendu cette image ſublime en un ſeul vers.

» Che 'l gran ſepolcro liberò di Criſto.

Et ſes remords. Nous avons des hiſtoriens qui ont paſſé légèrement ſur cette horrible action, le fruit d'un emportement aveugle de Louis VII; plus de treize cent perſonnes furent conſumées par les flammes dans l'égliſe principale de Vitry; & des écrivains qui ſe piquent d'avoir des lumières, ont été étonnés que ce monarque éprouvât des remords auſſi violents: il ne pouvoit ſe ſoumettre à une réparation aſſez éclatante; ſon deſir extrême d'expier ſon crime, car c'en eſt un des plus atroces, prouve qu'il eſt des rois meilleurs que les courtiſans & les beaux-eſprits.

chevaleresque qu'on peut appeller la passion de son siècle, & que notre noblesse partageoit vivement avec son maître. Les envoyés d'Antioche & de Jérusalem étoient venus exciter par des peintures touchantes cette espèce de transport unanime qui ne demandoit que l'occasion d'éclater. La seconde prise d'Edesse, rentrée sous le pouvoir de Noradin, remplissoit d'une juste consternation les Chrétiens d'Orient ; ils imploroient de prompts secours ; tous les fruits des premières guerres dans la Palestine, alloient être perdus sans ressource : Louis, en qualité de roi de France, & d'après son cœur généreux, brûloit d'embrasser la cause de ces infortunés : il crut cependant que la dignité du souverain devoit commander à la fougue du héros ; & qu'avant d'écouter une valeur impatiente de se signaler, il falloit rechercher des lumières & des conseils : il sçut donc cacher ce qui se passoit dans son ame ; & convoqua pour les fêtes de Noël de l'année 1144, une nombreuse assemblée des principaux de son royaume.

La nouvelle en fut bientôt répandue ; il n'y eût point de chevalier banneret qui ne fût jaloux d'assister à cette brillante convocation. Raoul sire de Créqui étoit l'un des plus distingués après les grands vas-

ſaux ; il avoit paſſé ſes premières années à la cour ; élevé, en quelque ſorte, avec Louis qui l'honoroit de ſon amitié ; depuis quelque tems, il vivoit dans ſes terres, ſituées vers le Boulonnois, aux confins de la Flandres ; ce jeune ſeigneur venoit d'épouſer une riche héritière de Bretagne, & de la plus haute nobleſſe ; ces avantages étoient encore inférieurs aux autres bienfaits dont la nature avoit comblé Adèle : ſa ſenſibilité égaloit ſes charmes ; elle aimoit ſon mari autant qu'elle en étoit aimée, & ces deux époux ſe promettoient d'être toujours amants.

Le père de Raoul, Gérard, terminoit une des carrières les plus glorieuſes ; *frère d'armes* du célèbre Godefroi, il s'étoit ſignalé, à la première croiſade, par des exploits dont l'Aſie s'entretenoit encore. Ce digne vieillard ne pardonnoit point au tems d'étendre des rides ſur ſon front, quand il ſentoit ſon cœur plus enflammé que jamais pour ſon roi, ſa patrie & ſon Dieu. Pluſieurs enfants aſſuroient l'honneur de ſa maiſon : mais Raoul étoit l'objet de ſes préférences : il le regardoit comme un autre lui-même ; il revivoit dans ce fils chéri, & s'applaudiſſoit des liens qui uniſſoient un couple auſſi heureux qu'aimable.

Gérard va trouver Raoul : — J'apprends que le roi appelle auprès de lui ſa nobleſſe ; ſans doute que quelque expédition éclatante & digne de la valeur françaiſe ſe prépare. Raoul, le fils de Créqui ſeroit il des derniers à ſe trouver à cette aſſemblée auguſte ? aurois-tu oublié les bontés du monarque ? je t'approuve d'aimer ta femme ; elle mérite ta tendreſſe : mais il faut ſavoir quitter l'amour, quand le devoir commande.

Le ſire de Créqui n'eut pas beſoin que ſon père eût avec lui une ſeconde converſation ; il adoroit Adèle : mais ſon honneur ne lui étoit pas moins cher que ſon épouſe ; jamais gentilhomme n'avoit réuni avec plus d'éclat toutes les qualités qui formoient le caractère du chevalier Français : il ſe ſépare donc de ſa femme, en l'aſſurant qu'il revoleroit promptement dans ſes bras, & ſe hâte avec ſes écuyers de prendre le chemin de Bourges, lieu fixé pour la convocation.

Louis fait un accueil diſtingué au ſire de Créqui. Chevalier, lui dit le monarque, vous venez à propos : j'ai beſoin que de braves gens ſe raſſemblent ſous mes étendards, & je vous regarde comme un des plus zélés vengeurs de la bonne cauſe. Sire,

reprend Raoul, mon épée eſt comme mon cœur, dévouée au meilleur des maîtres, & au plus grand des rois ; j'attends vos ordres ; & je puis promettre de les remplir avec toute l'ardeur que vous êtes capable d'inſpirer.

Le monarque enfin laiſſe échapper ſon ſecret : il déclare qu'il avoit deſſein de paſſer en Orient, & de délivrer les Chrétiens de l'oppreſſion totale qui les menaçoit ; Godefroi, évêque de Langres, appuya la déclaration du ſouverain du diſcours le plus pathétique ; il offrit un tableau ſi vif de la ſituation préſente des Fidèles dans la Terre-Sainte, qu'il fit couler des larmes : mais l'effet prodigieux de cette délibération étoit réſervé à une autre aſſemblée qui ſe tint aux fêtes de Pâques de l'année 1145, & qui s'appella *Parlement* : c'eſt pour la première fois, obſerve Vély, que ce nom ſe trouve dans notre hiſtoire ; toute la France y accourut ; la foule fut ſi abondante, qu'aucun endroit fermé ne put contenir tant de monde ; on éleva une eſpèce de tribune en pleine

---

Et au plus grand des rois, &c. Louis VII avoit un excellent cœur & une bravoure admirable ; il donna des preuves éclatantes de l'une & l'autre qualité, dans ſon repentir pro-

campagne ; S. Bernard y étoit placé à côté du roi. Son éloquence acheva ce qu'avoit commencé l'évêque de Langres : il ſembla qu'il ſe fût rendu maître de tous les cœurs ; on entend un cri général : *Diex volt, Diex volt*, « Dieu le veut, Dieu le veut ! la croix, la croix ! » Louis ſe lève & ſe précipite aux pieds de Bernard, en demandant hautement la croix ; il ſe l'attache lui-même à l'épaule droite ; Créqui eſt le premier à ſuivre l'exemple du roi, & s'écrie avec tranſport : ou vaincre ou mourir. L'enthouſiaſme ſe répand avec rapidité, tel qu'un embraſement qui dévoreroit une vaſte forêt. La reine, Robert, comte de Dreux, frère du roi, les comtes de Flandres, de Nevers, de Tonnerre, de Soiſſons, de Ponthieu, de Blois, Enguerrand de Couci, Hugues de Luſignan, le ſire de Conflans, toute l'aſſemblée, même les prélats, ſont animés d'un ſemblable eſprit. S. Bernard, après

---

fond qui ſuivit le ſac de Vitry, & dans cette intrépidité ſurnaturelle qu'il fit éclater à la bataille perdue contre les Sarraſins. On lui a reproché ſon divorce avec Eléonore de Guyenne ; ſans contredit, le monarque commit une faute énorme de politique : mais l'homme ſenſible ſatisfit à ſon honneur outragé. Que manqua-t-il à Louis pour mériter une place parmi nos plus grands rois ? un autre ſiècle.

avoir jetté un nombre de croix du haut de la tribune; eſt obligé d'en former de ſes habits qu'il met en morceaux; il lut à haute voix la lettre du pape Eugène III; la ſeconde croiſade fut enfin arrêtée, & au bout de l'année, le roi devoit ſe mettre en marche à la tête d'une armée de plus de deux cent mille hommes. Le rendez-vous étoit fixé à Metz.

Adèle fut peut être une des premières à être informée du réſultat de cette convocation. Le vieux Gérard l'apprit par la profonde douleur où il trouva plongée ſa belle-fille. A peine l'a-t-elle apperçu: — Ah! mon père, il faut donc que je renonce à la vie! je n'ai plus d'époux! hélas! les fleurs de l'hymenée ſont encore ſur mon front, & je le perds, je perds Raoul! — Ma fille, expliquez-vous ... mon fils... — Seigneur, vous ignoreriez la cauſe de ma mort? Louis prend les armes ... une ſeconde croiſade... — Une ſeconde croiſade!.. ô mon Dieu! mon roi va embraſſer ta défenſe!.. & voilà, Adèle, le ſujet de ton chagrin? Depuis quand la fille, la femme d'un chevalier n'a-t-elle pas de généreux ſentiments? Quoi! c'eſt Adèle qui s'afflige, quand mon fils vole à la gloire, qu'il ſuit les traces de ſon maître, qu'il venge ſa patrie & ſon Dieu! c'eſt Adèle qui pleure, quand Raoul

va tremper ſes mains dans le ſang infidèle !.. Où eſt-il ce cher fils, que je le preſſe contre mon cœur ? qu'il eſt heureux ! il va donc voir les rives du Jourdain ! O ciel ! devois-tu permettre qu'une obſcure vieilleſſe enchaînât ici le compagnon de Godefroi ? Ah ! rends-moi, rends-moi ce bras qui a fait mordre la pouſſière à tant d'ennemis de notre ſainte religion. Adèle, cache-moi ces larmes honteuſes ; ſi des pleurs t'échappent, que ce ſoit des pleurs de joie ! mon Dieu ! nous purgerions la terre de cette race réprouvée ! Edeſſe rentreroit ſous le pouvoir des Chrétiens ! Seigneur, s'il ne falloit que la vie de mon fils pour aſſurer la dé-

---

De cette race réprouvée, &c. Qu'on ſonge que c'eſt un croiſé, un vieillard pénétré de ſa religion qui parle, & non un *raiſonneur* du dix-huitiéme ſiécle. Pourquoi Luſignan eſt-il un des plus beaux rôles du théâtre ? parce qu'il eſt dans la vérité, & que le perſonnage effectif ne ſe fût point exprimé autrement. Homère, & bien inférieur à Homère en cette partie, Virgile nous ont laiſſé des exemples immortels de cette vérité de nature ſans laquelle un caractère ne ſçauroit intéreſſer. Aujourd'hui ce ne ſont plus les acteurs d'un drame que nous entendons : c'eſt l'auteur qui l'a compoſé. Auſſi la plupart de nos pièces ſont-elles inſupportables ; c'eſt un menſonge continuel contre le ſentiment, & toute production où l'art ne cache point l'eſprit, ne tarde pas à ennuyer, & peut être décidée ſans appel un mauvais ouvrage.

livrance des ſaints lieux, qu'il me ſoit enlevé! qu'il me ſoit enlevé! & que la vérité triomphe! — Ce vœu, mon père, peut-il ſortir de votre bouche! qui! mon mari périr! — Eh! n'es-tu pas chrétienne, avant que d'être épouſe? crois-tu que Raoul me ſoit moins cher qu'à toi? mais la gloire, mais l'honneur, mais la cauſe même de Dieu, quels objets pour un Français, pour un guerrier, qui eſt mon fils, l'eſpoir, l'honneur de mes cheveux blancs! Adèle, encore un coup, ne me montre pas cette douleur ... qui m'indigne; jette les yeux ſur la France; la dernière des femmes, n'en doute point, arme ſans héſiter ſon mari pour une ſi noble entrepriſe; c'eſt ici qu'il faut étouffer l'amour, la nature, & qu'on ne doit reſſentir d'autre paſſion qu'une ferveur ... l'ame d'un vrai chevalier. Il apperçoit Raoul qui accouroit vers lui, & vers ſon épouſe; les forces du vieillard ſe raniment; il précipite ſes pas, & en prodiguant des baiſers & des larmes à la croix qui étoit ſur l'épaule de ſon fils: — Je te revois donc, mon cher fils, décoré de la marque la plus brillante dont puiſſe s'honorer un Créqui! laiſſe mes pleurs, les reſtes de mon ame s'attacher ſur cette divine croix, empreinte reſpectable & ſi chère à mon ſouvenir! Raoul! je l'ai portée comme toi!

Cependant Adèle, à l'aſpect de ce ſigne des croiſés, étoit tombée évanouie entre les bras de ſes femmes ; ſon mari étoit auprès d'elle ; il la rappelloit au jour ; elle reprend l'uſage des ſens, & pouſſant un cri d'effroi : — Raoul, qu'ai-je vû ? cette croix m'apprend tout ce que j'ai à redouter : — Tu m'aimes, Adèle, & ma gloire ne te touche pas ! — Tu me parles de gloire : ah ! Raoul, Raoul, je ne ſens que mon amour, les peines, les peines ſi déchirantes attachées à l'abſence, les allarmes continuelles qui bouleverſeront mon ame ! Connais-tu tous nos malheurs ? ſçais-tu que je porte dans mon ſein un fruit précieux de cette tendreſſe qui m'unira toujours à toi ? & c'eſt dans cette ſituation que tu m'abandonnes ! Raoul ! cruel & cher époux ! ah ! tu n'aimes pas comme Adèle ! les premiers regards de ton enfant ne s'ouvriront donc point ſur ſon père ! il ne lui tendra point ſes bras careſſants ! peut-être ... ô quelle horrible image ! il ne te verra jamais ! ſa mère ne te ſurvivra pas ! il reſtera orphelin !.. — Adèle, c'eſt pour Dieu que nous allons combattre : nous obtiendrons la victoire ; tu me reverras couvert des plus beaux lauriers ; quel plaiſir je gouterai à les dépoſer à tes genoux ! j'en ſerai plus digne de ta tendreſſe, plus cher à cet enfant

auquel j'offrirai des exemples glorieux à ſuivre ; oſerois-tu m'aimer, ſi je démentois l'éclat attaché à mon nom ? n'es-tu pas la femme d'un chevalier ? Adèle, cache cette triſteſſe qui me déſeſpère, ſans pouvoir l'emporter ſur le devoir ; crois-moi, le guerrier ajoute aux charmes de l'amant ; tu ſeras la première à m'applaudir de ma fermeté ; que ſurtout mon père ne voye point ta douleur ; ce ſpectacle l'irriteroit contre un amour ... qui me ſuivra au-delà des mers. Raſſure-toi : je ſçaurai ſatisfaire à la fois le chevalier, le chrétien & l'époux.

Gérard ne ceſſoit d'entretenir ſon fils des belles actions qui ſervoient d'époque à l'ancienne croiſade : — Raoul, tu trouveras dans ces lieux le théâtre des merveilles de notre religion, les veſtiges du plus grand des hommes : Godefroi de Bouillon fut mon maître & mon modèle ; Jéruſalem, ſans doute, eſt pleine encore de ſa mémoire. Ne manque pas de viſiter le ſaint tombeau & de l'arroſer de tes larmes. Ce fut moi qui le premier mis l'épée à la main, & me jettai dans les bataillons ennemis à cette fameuſe bataille remportée ſur le ſoudan d'Egypte ; ton père ſauva la vie au vaillant Tancrède ; cette célèbre journée aſſura les conquêtes de nos Chrétiens ;

Chrétiens ; je me la rappelle, comme ſi tant d'années ne s'étoient point écoulées, & qu'hier nous euſſions triomphé ; je ſuis de l'œil nos braves chevaliers qui ſe diſputent de valeur & de zèle ; j'entends les cris des vainqueurs, ceux de ces indignes Sarraſins expirants ſous nos coups ! ô mon Dieu, que ne terminiez-vous ma vie dans ces plaines !.. tu y verras nos trophées, mon fils ! quel honneur t'attend ! heureuſe jeuneſſe ! heureuſe jeuneſſe ! & je ne puis voler ſur tes pas ! ſi l'age du-moins me permettoit de m'y traîner, qu'avant de deſcendre au tombeau, j'euſſe encore la ſatisfaction de rougir mes mains de ce ſang proſcrit ! Louis va porter l'épouvante aux deux mers ; il nous vengera de la perfidie de ces déteſtables Grecs, eux qui auroient dû nous ſervir, & qui

---

J'euſſe encore la ſatisfaction, &c. Qu'on ſonge que ce n'eſt pas moi qui deſire d'immoler les Sarraſins, dont le nom étoit en ces tems, confondu avec celui des Turcs : c'eſt Gérard de Créqui, un vieux chevalier Français du douzième ſiécle.

De la perfidie de ces déteſtables Grecs. Entendons à ce ſujet les hiſtoriens ſi peu philoſophes, ſi livrés aux préjugés aveugles, à la mauvaiſe foi, au menſonge groſſier, à la partialité indigne de tout écrivain : les uns rejettent entierement le blâme ſur les princes d'Occident, qu'ils nous repréſentent comme une

forgent les chaînes flétriſſantes, dont tôt ou tard ils ſeront écraſés.

Cependant le roi, ſelon la coutume de ſes prédéceſſeurs, après pluſieurs actes de piété, étoit allé prendre l'oriflamme à ſaint Denys; il reçut enſuite la bénédiction du pape, ainſi que le manteau & le bourdon de pélerin, & partit pour Metz, où vinrent le joindre ſes deux oncles maternels, le comte de Morienne & le marquis de Montferrat, avec d'excellentes troupes d'Italie.

Le moment étoit arrivé : Raoul de Créqui devoit ſans nul délai ſe rendre auprès du ſouverain; deux de ſes frères, & vingt-ſept écuyers s'étoient

---

horde de brigands affamés de pillage, & voulant déchirer entre eux l'héritage des ſucceſſeurs de Conſtantin; les autres nous peignent ces mêmes Grecs ſous les traits de ſcélérats voués à la traliſon, à l'empoiſonnement, &c. La vérité eſt que nos croiſés ne connurent point l'art ſi néceſſaire de ménager leurs alliés, qu'ils s'abandonnèrent à une infinité d'imprudences, la ſuite du peu de raiſonnement & de la cupidité brutale qui emporte les âmes peu éclairées. La vérité eſt encore que Manuel, empereur d'Orient, réuniſſoit à quelques bonnes qualités, cette fourberie ſi baſſe, que ſes ſujets appelloient politique, & perſonne aſſurément ne niera que ce malheureux peuple ait été le premier auteur de ſa deſtruction.

rangés ſous ſa bannière ; l'inſtant du départ eſt fixé. Raoul vouloit épargner à ſa femme de trop cruels adieux. Succombant ſous la fatigue de pluſieurs nuits qu'elle avoit paſſées dans les larmes, vaincue par le ſommeil, elle goûtoit un repos agité. Raoul la contemploit, en formant des regrets que lui arrachoit ſon horrible ſituation. Il étoit revenu pluſieurs fois vers elle, & chaque fois il lui avoit donné de légers baiſers mouillés de pleurs : — Chère Adèle ! épouſe adorée ! la gloire & la religion s'offenſeroient-elles de ces larmes ? je te quitte ! je quitte l'innocente créature qui nous doit la vie, & qui bientôt verra le jour ... peut-être ... eſt-ce à un chevalier de concevoir de fâcheux preſſentiments ?.. je ſuis aſſuré de ne point démentir l'éclat de ma race, ma valeur... Attendons tout du ciel : c'eſt en lui ſeul que je mets ma confiance, & après Dieu, c'eſt de mon épée que j'eſpère un retour auſſi noble qu'heureux.

Le jeune chevalier avoit pourtant de la peine à ſe ſéparer ainſi d'Adèle qui auroit une eſpèce de trahiſon à lui reprocher.

Gérard, ſous le harnois du vieux ſoldat, ne portoit pas un cœur auſſi inſenſible qu'il eût voulu le faire accroire, & ſe le perſuader à lui-même. Il avoit

couru embraſſer les pieds d'un crucifix, & en pleurant avec effuſion : — On ne me voit pas, on ne me voit pas ! C'eſt ici, ô mon Dieu, c'eſt devant toi que je puis déployer toute la tendreſſe d'une ame paternelle ; ne me le pardonnerois-tu point ? n'eſt-ce pas toi, Seigneur, qui as fait les pères, qui nous as donné un cœur ?.. oh ! le mien ... le mien eſt déchiré... Seroit-ce pour la dernière fois que ce cher fils ... conſerve-le moi, ſuprême Providence, ſi l'intérêt de ton ſaint nom peut ſe concilier avec mon amour... Que diroient nos chevaliers, s'ils ſurprenoient ces ſecrettes allarmes, que je m'efforce envain de combattre ? Mais, Seigneur, te faut il une victime ? frappe, ô mon Dieu, frappe, que ma mort ſeulement précède la ſienne ! Ce n'eſt pas toi qu'il faut tromper ; je t'ouvre ici mon ame... Je ſuis le père ... le plus tendre & le plus malheureux ! allons ... raſſurons-nous ... cachons ſur-tout ma faibleſſe aux regards de Raoul... Tout digne chevalier ne doit connaître nulle crainte, dès qu'il s'agit de défendre ta cauſe... Affermis mon courage ébranlé, dompte la nature, & qu'il n'y ait que le chrétien zélé qui éclate.

Le vieux banneret apperçoit ſon fils qu'entraî-

noient ſes écuyers. Gérard ſe relève, & s'efforce d'aller à lui : — Viens, Raoul, viens mon fils, recevoir mon embraſſement... Puiſſe ton père te revoir encore ! je touche aux portes du tombeau : mais j'y deſcendrai ſatisfait, ſi j'apprends que tu as marché ſur les pas de tes ancêtres. (Le jeune chevalier preſſoit le ſein paternel, & laiſſoit tomber quelques larmes.) Tu pleures, mon fils ! des regrets échappent à Créqui ! — Ah ! mon père ; je pars ! je vous laiſſe ... je vous laiſſe appéſanti ſous le fardeau des années ; Adèle ... hélas ! elle ignore notre ſéparation : je l'ai abandonnée aux erreurs d'un ſommeil, qui peut-être ne lui préſente que des images flatteuſes... Elle va ſe réveiller... Mon père, dites-lui que j'ai voulu ménager l'excès de ſa ſenſibilité. Raoul revenant pluſieurs fois, répétoit : dites-lui bien qu'elle m'eſt plus chère que jamais ; prodiguez-lui tous les ſoins ; qu'elle vous tienne lieu de ce fils ... qui ne peut ſe détacher de vos bras ; mon enfant... A ce mot, Raoul perd la parole. Je crois que nous nous attendriſſons, replique Gérard, quand ce ſeroit à un jeune homme à m'offrir l'exemple de la fermeté !.. ſerions-nous des femmes ?.. allons, mon ami, ſéparons-nous, & n'enviſageons l'un & l'autre, toi, que la carrière

brillante qui s'ouvre à ta noble audace, & moi, que mon tombeau, couvert des rayons de ta gloire; va, va, que je ſois informé de tes ſuccès, & je me réſigne ſans murmurer à l'Arbitre des deſtinées.

Ils ſont interrompus par un ſpectacle, qui, comme un coup de foudre, vient les frapper également tous deux. Adèle, retirée du ſommeil, ſans doute par les allarmes continuelles qui la ſuivoient juſques dans le repos, ſurpriſe de n'avoir point trouvé Raoul à ſes côtés, s'étoit levée précipitamment; l'appareil d'un départ prochain étoit le premier objet qui avoit fixé ſes regards; auſſitôt, dans ce deſordre d'habillements, qui prête de nouveaux charmes à la beauté, les cheveux épars, ſes yeux baignés de larmes, ſon ſein à moitié découvert & tout palpitant, elle étoit accourue; la douleur, l'amour l'avoient emportée; elle vole, & vient tomber dans les bras de Raoul: — Tu me quittois, cruel!.. je repoſois dans ton ſein, & tu me trahiſſois! ce caſque ... cet écu, ces armes, ah! Raoul, tout me dit que c'eſt pour la dernière fois que tu verras mes pleurs! & à l'inſtant ſes plaintes expirent dans un torrent de larmes. — Adèle ... Adèle, eſt-ce à vous à m'accuſer?.. voilà les coups dont je voulois ſauver

ma ſenſibiliré ! mon père ... adorable épouſe ... euviſagez donc mon devoir... Non, je ne ceſſerai point de t'aimer ; ton image n'eſt-elle pas au fond de mon cœur ? mon ame n'eſt-elle pas la tienne ? ah ! modère ces ſanglots ... qui me percent de mille traits aſſaſſins... Pourquoi t'ai-je revûe ?

Gérard prend ſon fils dans ſes bras : — Raoul ... point de faibleſſe. Le clairon retentit ; arrache-toi des bras de ta femme, de ceux de ton père. — Je vous obéis, mon père, je vous obéis, mais me refuſeriez-vous votre bénédiction ? & il tombe aux genoux paternels. — Ma bénédiction, mon cher Raoul ! que ne puis-je te donner ma vie, & aſſurer ta gloire !

Le vieillard preſſoit contre ſon ſein ſon fils proſterné à ſes pieds ; il hauſſe enſuite ſes deux mains vers le ciel, & les inclinant, quelques moments après, ſur

Votre bénédiction, &c. Ce ſont là de ces traits précieux de l'ancien tems qu'on ne ſçauroit trop conſerver ; qu'ils nous peignent bien la noble ſimplicité des mœurs, cette virginité de nature, ſi l'on peut le dire, qu'on ne trouve guères qu'aux beaux jours du premier âge, tableaux charmants dont la bible & Homère peuvent ſeuls nous donner quelque idée. Les parents en Allemagne & en Angleterre béniſſent encore leurs enfants, &c.

la tête du jeune banneret, prononce d'une voix touchante cette prière : » *Beau ſire Dieu ! je lève mon* » *ame & mon cœur envers toi ! prens pitié de mes triſ-* » *tes ſollicitudes ; Seigneur omnipotent, c'eſt à toi de* » *bénir mon chier fils ; amene-le à bien en cette en-* » *trepriſe tienne, & qu'il retourne ſous ta ſainte pro-* » *tection en ſa terre natale !* «

Raoul embraſſoit ſon père ; il leur échappoit à l'un & à l'autre des larmes qu'ils s'efforçoient mutuellement de ſe cacher. Non, s'écrie Adèle, comme ſortant d'un accablement profond, nous ne nous ſéparerons point ; je te ſuis, Raoul ; je vais partager tes ſuccès, tes dangers ; je volerai ſur tes traces au milieu des combats ; je recevrai les coups qui te menaceront ; je mourrai à tes côtés. Toujours des obſtacles, interrompt le vieillard, animé d'un noble emportement ! ſi votre époux vous étoit cher... mais, vous ne l'aimez pas ! vous parlez de l'accompagner ! oubliez-vous votre ſituation ? ſongez-vous que vous êtes prête à donner la vie à une créature qui aura beſoin de toute la ſenſibilité & de tous les ſoins de l'amour maternel ? Adèle ... es-tu ma fille ? — Eh ! oui, Seigneur, je la ſuis !.. en douteriez-vous, puiſque j'ai aſſez d'empire ſur moi-même ... pour ne pas

expirer de douleur à vos yeux ? Oui, je ſuis l'épouſe de Raoul ; aſſurément le bien de l'état, la gloire de mon mari, ma religion me ſont chers : mais, mon cœur ... mon cœur ... il ſe ſoulèvera toujours contre moi. — Voyez un héros. — Je ne vois que mon époux, & il me quitte ! ma paupière appéſantie ſous les larmes, s'ouvrira demain pour le chercher inutilement... (Adèle changeant de ton, & s'armant d'une fermeté ſoudaine.) Eh bien, Raoul, je cède à ce Dieu qui commande ; entre dans la carrière qui t'eſt ouverte ; parcours-la toute entière ; va combattre pour la patrie, pour le ciel, pour ce ciel qui verra mes jours ſe conſumer dans la douleur ... promets-moi ſeulement, cher époux, de hâter ton retour, quand tu auras ſatisfait à ton devoir. Voici un faible témoignage de ma tendreſſe : que j'attache à ton bras ce braſſelet tiſſu de mes cheveux ; tu le vois ; il eſt arroſé de mes larmes ... il te rappellera ton Adèle... — Ah ! femme adorable ! crois-tu que tu puiſſes ſortir un inſtant, un ſeul inſtant de mon cœur ? je voudrois que quelque taliſman, ſenſible à mes deſirs, te fît partager les bai-

---

Quelque taliſman, &c. Eſt-il néceſſaire de dire que ces ſiècles étoient ceux de l'ignorante ſuperſtition, qu'on croyoit aveu-

ſers que je prodiguerai à ce don de l'ardeur la plus tendre, la plus vive... Adèle, il n'en eſt point comme la nôtre ! va, tous les tréſors de l'Aſie, où je cours, ne vaudront point ce préſent ; je le conſerverai aux périls de mes jours ; toi, ma ſuprême maitreſſe, ame de ma vie, reçois à ton tour cet anneau où nos deux noms ſont entrelacés ; qu'il ne s'échappe jamais de ton doigt ! portes-y ſans ceſſe tes regards ; dis ſans ceſſe : nos deux cœurs ſont également liés par des nœuds que la mort même ne ſçauroit rompre.

Gérard revient auprès de ſon fils : — Mon ami, nous allons donc montrer des ames vulgaires ! on t'attend ; encore une fois, la trompette t'appelle ; c'eſt moi qui t'enlève à ton épouſe ; & le vieux chevalier ranimant auſſitôt ſa vigueur, prend Raoul par la main, & le conduit lui-même vers ſon cheval. Adèle ne peut s'exprimer ; elle ſe relève, elle retombe, elle s'écrie, les ſanglots la ſuffoquent ; elle n'a que la force de tendre les bras vers ſon mari, qui, en détournant

---

glément à toutes les ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, & qu'on avoit emprunté des Arabes la manie de compoſer des taliſmans, & de leur attribuer toutes les qualités merveilleuſes qu'une imagination déreglée ſuppoſoit ?

continuellement la tête pour la regarder, étoit cependant monté ſur ſon *palefroi* ; un de ſes écuyers a déployé devant lui ſa bannière où étoit empreinte une croix ; ſes deux frères l'accompagnent, après avoir ainſi que Raoul, reçu la bénédiction de Gérard. Le jeune-homme prononce encore ces mots en s'éloignant du château : adieu, mon père, ſongez que je vous laiſſe mon Adèle, tout ce que j'ai de plus cher.

Louis paſſoit le Rhin à Worms, & prenoit le chemin de l'Autriche ; ce fut vers la Hongrie que Raoul & ſa troupe atteignirent le monarque. Le ſire de Créqui attachoit tous les yeux ; il étoit à la fleur de l'age, & poſſédoit ces grâces ſéduiſantes qui font naître une heureuſe prévention. Le roi l'embraſſa en préſence de ſa cour, le ceignit de ſa propre épée, & eut avec lui pluſieurs entretiens ; le comte de Dreux, frère du roi, & le ſire de Conflans, chevalier connu par mille belles actions, devinrent les amis intimes du jeune banneret.

On étoit entré ſur les terres de l'empereur Grec, & déja la perfidie, qu'on a tant reprochée à ſa nation, s'étoit manifeſtée. Le roi ne s'avançoit qu'au milieu des obſtacles vers la capitale de l'Orient ; il arriva enfin à Conſtantinople au commencement d'oc-

tobre 1147. Louis ignoroit encore la malheureuſe deſtinée de Conrad. Manuel, revêtu de ſes habits impériaux, à la tête de ſes courtiſans, du patriarche, du clergé & de tous les ordres de la ville, ſortit au-devant du monarque, & alla le recevoir à la porte du grand palais. Le roi préſenta le ſire de Créqui à l'empereur : mais les careſſes de Manuel n'éblouirent point Raoul ; il pénétra dans cette ame déjà aguerrie à une profonde diſſimulation : il ſaiſit ſous les témoignages affectés d'une réception flatteuſe, le tiſſu d'artifices qui ſe développa dans la ſuite ; il fut même de l'avis de l'évêque de Langres qui vouloit que nos armes s'eſſayaſſent ſur les Grecs, avant que de frapper les Infidèles. Ce caractère tout à la fois de franchiſe & d'imprudence, qui nous eſt propre, ne permit pas qu'on ſe rendît à ces raiſons politiques ; au

---

De Conrad. Ce malheureux prince fut la victime de ſa bonne foi & de ſon inexpérience ; il donna tête baiſſée dans tous les pièges que lui tendirent les Grecs, & courut avec la plus belle armée qu'on eut encore miſe ſur pied, s'engloutir & ſe perdre dans les rochers de l'Aſie-mineure ; il eut toutes les peines du monde à ſe ſauver, ſuivi de quelques fuyards, & finit par jouer le rôle miſérable de pelerin, n'ayant pu remplir le perſonnage de capitaine & d'empereur.

premier coup d'œil elles pouvoient paraître bleſſer la juſtice, & l'on reconnut trop tard qu'elles n'étoient dictées que par une ſaine connaiſſance des hommes & de leur méchanceté.

Enfin, après avoir éprouvé un nombre de difficultés qui rebutoient la vivacité Françaiſe, Louis réſolut de gagner la route de Nicée. Ce fut ſur ces entrefaites qu'il apprit de la bouche de Frédéric le déſaſtre qu'avoit eſſuyé ſon oncle. Le roi fit éclater cette ſenſibilité qui ſemble diſtinguer nos ſouverains, & qu'ils témoignent ſurtout aux princes malheureux ; il promit des ſecours à Conrad. Celui-ci ſe croyant rabaiſſé d'avoir beſoin des bons offices de Louis, aima mieux courir étaler ſon infortune & ſa honte aux regards de Conſtantinople, que d'accepter les offres généreuſes d'un allié & d'un ami.

Des envoyés du perfide Manuel étoient venus trouver le roi à Ephèſe. Ils lui apportoient de la part de leur maître des lettres pleines d'impoſture : on re-

---

Frédéric. Le fameux Fréderic Barberouſſe, ſucceſſeur de Conrad à l'empire d'Allemagne, & ſi connu depuis par ſes démêlés avec le Saint Siège, & par la fermeté qu'il montra dans les diverſes révolutions qui en furent les ſuites.

préſentoit à Louis que toutes les forces Mahométanes le menaçoient, & qu'il ſe mettroit aiſément à l'abri de l'orage, en ſe repliant ſur les places de l'empire : le monarque Français n'eut pas de peine à démêler la trame : l'empereur vouloit l'amener à diviſer ſes troupes, & en les affaibliſſant, le livrer aux mains des ennemis. Vois, diſoit Louis à Raoul, juſqu'à quel point les Grecs portent la trahiſon ! comment un prince aſſis ſur le thrône peut-il avoir des ſentiments auſſi bas ? qu'eſt-ce qu'un ſouverain, ſi ce n'eſt un homme plus vertueux que les autres ? Il s'adreſſe aux envoyés : allez, rapportez à votre maître que la politique d'un roi de France eſt de combattre ſans crainte, quand il croit céder à la juſtice ; mes intrigues ſeront une bataille, & je brûle de la donner. Quelque ſoit le ſuccès, que Manuel n'oublie point les égards qui me ſont dûs ; on peut nous battre : mais nous ne ſommes jamais déshonorés ; nous ſçavons mourir, & nous entraînons ſouvent dans notre chûte ceux qui ont eu la baſſeſſe de nous tromper. (Les envoyés veulent répliquer) C'eſt là toute ma réponſe, retirez-vous.

Louis n'avoit plus à douter de la mauvaiſe foi de Manuel : mais il attendoit tout du ciel & de

ſa valeur. Les ames ſublimes dédaignent ces petits reſſorts, ces ſourdes manœuvres, le partage des gouvernements faibles, & des eſprits vulgaires.

Le roi avoit aſſis ſon camp ſur les rives du Méandre, ce fleuve ſi connu par les menſonges ingénieux de la fable; il arroſe un des pays les plus beaux de l'Aſie. Aucun de nos mouvements n'étoit échappé à la connaiſſance des Turcs, graces à l'infidélité des Grecs. Les premiers, poſtés ſur des montagnes qui ſont des deux côtés de la rivière, s'apprêtoient à fondre ſur nos troupes, & formoient un double corps que nous avions à repouſſer; ſi l'on entroit dans le fleuve, ſoudain on étoit aſſailli d'une nuée de flèches. Louis prend donc la réſolution de combattre à la fois & le Méandre & les Infidèles. Il donne ſes ordres, & ſe met lui-même à la tête de l'arrière-garde. Le ſire de Créqui s'élance dans le fleuve. Mes

---

Sur les rives du Méandre, &c. L'imagination féconde des poëtes l'a couvert de cygnes qui n'ont jamais exiſté ſur ce fleuve, un des plus grands de l'Aſie-mineure; l'hiſtoire s'accorde ſeulement avec la fable pour lui donner un nombre de détours qu'on fait monter juſqu'à ſix cens: auſſi parcour t-il plus de pays que tous les autres fleuves. Il eſt large & profond, & va ſe jetter dans la mer Egée.

amis, s'écrie-t-il aux chevaliers qui le ſuivoient, ſouvenons-nous que nous ſommes Français & Chrétiens. Allons chercher ces barbares qui nous inſultent. (les Turcs faiſoient un bruit affreux avec des inſtruments de guerre que les hiſtoriens de ces tems appellent *cors & macaires*) Thierri comte de Flandres, Henri fils de Thibaud, comte de Champagne, Guillaume, comte de Mâcon, le ſire de Conflans n'avoient pas tardé à imiter Raoul. Le roi les enflammoit de ſon courage. Ils ont bientôt franchi le fleuve, malgré les traits qu'on leur lançoit; ils ſe jettent ſur les Turcs avec cette impétuoſité qui nous caractériſe, & à laquelle il eſt ſi difficile de réſiſter. Louis fait des prodiges de valeur; le ſire de Créqui nâgeoit dans le ſang; il eſt prêt de ſuccomber ſous un gros d'aſſaillants qui l'entouroit; le roi, l'épée à la main, court le délivrer, en criant à ſes ſoldats: » *ne laiſſez pas emmener un* » *de mes plus braves preud'hommes.* « La victoire enfin ſe déclare pour nous; on pourſuivit l'ennemi juſques aux montagnes qui lui ſervirent de retraite, & l'on revint chargé de leurs étendarts, & maître d'un nombre conſidérable de priſonniers. La ſuperſtition, qui quelquefois eſt un aiguillon néceſſaire pour exciter l'ame, & l'élever au-deſſus d'elle-même, avoit

avoit répandu qu'un cavalier vêtu de blanc, & armé de pied en cap, qu'on ne voyoit cependant point, combattoit en faveur de notre armée. Cette viſion avoit achevé d'allumer la valeur des troupes; Louis, ſur le champ de bataille, détacha ſon écharpe enſanglantée, & en fit préſent au ſire de Créqui, en ajoûtant à ce don ces paroles ſi flatteuſes pour un ſujet: » *beau ſire, recevez ce guerdon de votre vaillance & » preud'hommie.* Créqui prend avec vivacité l'écharpe, & la baiſant, en laiſſant tomber des larmes arrachées à l'excès du ſentiment: — Quelle marque de bonté plus touchante pouvoit me donner mon maître? que ces *infames méſcréants* reparaiſſent: je les defie tous. Nos Français s'abandonnèrent à l'yvreſſe de la joie; les échos des montagnes renvoyoient au loin leurs cris d'allégreſſe; on ne parloit plus que de conquérir l'Aſie

Un cavalier vêtu de blanc, &c. Eudes, religieux de S. Denis, donné par Suger au roi pour remplir auprès de lui les fonctions de chapelain eſt le premier à convenir qu'il n'a point vû ce cavalier, mais qu'on lui a fait le récit de cette viſion. Tout ce qu'on peut dire, c'eſt que ce prodige vrai ou ſuppoſé, étoit bien capable d'exciter le courage des Chrétiens de ces tems, & il en falloit moins pour ſuſciter aux Turcs des ennemis preſqu'invincibles.

entiere, & de refoulet vers leurs ſtériles contrées, ce déluge de barbares indignes d'habiter ces climats, qui ſemblent être les champs de prédilection de la nature. Chacun oublioit, dans des embraſſements mutuels, les ſujets particuliers de diviſion, & ſe donnoit des feſtins & des divertiſſements; on ne s'entretenoit que de la bravoure du ſire de Créqui, que l'on comparoit aux grands hommes de l'antiquité; notre caractère ſe développoit dans toute la faillie de ſa gaieté, & Raoul n'étoit pas le dernier à faire éclater cet enthouſiaſme, & ces tranſports qui ſuivent les jours brillants de la conquête.

Qu'Adèle éprouvoit des mouvements différents! elle ne ſe conſoloit point du départ de Raoul, quoiqu'elle reçût ſouvent de ſes nouvelles, & que Gérard cherchât à lui inſpirer ſa fermeté: — Je vous l'ai dit, ma fille: votre sèxe montra d'autres ſentiments, quand je m'enrôlai ſous les drapeaux de Godefroi: les femmes, d'une main courageuſe, attachèrent l'armure de leurs époux; je les ai vû, animées d'un ſaint zèle, repouſſer de leur ſein leurs

---

Animées d'un ſaint zèle. On envoyoit une quenouille & un fuſeau à qui ne ſe croiſoit pas; il y eut même de ces

maris, leurs enfants, les envoyer à la Paleſtine; elles-mêmes relevoient par la richeſſe des broderies cette croix, le ſigne de la victoire. Ma mère fut la première à échauffer en moi cette invincible ardeur de combattre pour notre ſainte religion. Songez que nous ſervons le ciel... — Ah! Seigneur, je ne vois point Raoul! — Il nous écrit... — Des lettres peuvent-elles dédommager d'une abſence qui m'eſt toujours nouvelle? — Vous venez d'apprendre qu'il partage l'éclat de ce ſuccès? — Seigneur, il n'eſt point de retour; vous contemplez des images brillantes: je n'enviſage que des périls certains; rarement la victoire eſt conſtante dans ſes faveurs. Tournez les yeux ſur la première croiſade: qu'eſt-il reſté aux Chrétiens de leurs conquêtes ſi renommées? — La gloire, qui eſt la véritable éxiſtence, la ſatisfaction d'avoir rempli ſon devoir, l'honneur d'avoir verſé ſon ſang pour un Dieu... N'a-t-il pas inondé du ſien ces contrées, qui doivent être le ſiège de notre foi?

---

pieux enthouſiaſtes qui emmenèrent leurs femmes avec eux. La France étoit devenue, en quelque ſorte, une vaſte ſolitude, abandonnée à la faibleſſe de l'enfance, & à la vieilleſſe infirme; on appelloit ce voyage d'outremer, *la voye de Dieu*.

Ces entretiens ne raſſuroient point une femme craintive, livrée à ſon amour, & cette paſſion peut-elle être éxempte d'allarmes ? Adèle ne ceſſoit de porter à ſa bouche cet anneau que ſon mari lui avoit donné en partant ; les moments qu'elle arrachoit à ſa rêverie mélancolique, elle les employoit à embellir du travail de ſes mains une armure précieuſe qu'elle devoit lui faire parvenir.

Malgré cette rudeſſe apparente, Gérard ſe ſentoit conſumé d'un ennui ſecret ; le jeune chevalier étoit celui de ſes fils qu'il aimoit le plus ; la vieilleſſe, comme l'enfance, a beſoin d'appui ; le vieux banneret ne ſe cachoit point qu'il s'avançoit vers le tombeau. Il n'y a que la main d'un enfant chéri qui puiſſe ſemer quelques fleurs ſur cette route ſi pénible pour la nature, & dont les courages les plus aſſurés n'enviſagent point le terme ſans émotion. Gérard ſe paroit d'une fauſſe tranquilité, ſurtout aux regards de ſa brû.

Adèle vint à goûter le plaiſir d'être mère : elle mit au monde un garçon ; il n'avoit pas vû le jour, que ſon grand-père s'en ſaiſit, le prend dans ſes bras, & l'élevant ſur un bouclier, adreſſe au ciel cette prière naïve : « *beau ſire Dieu, que vet enfant ſoit tien ! qu'il*

» *vive & meure à ton ſervice, & qu'il faſſe la lieſſe &* » *l'honneur de ſa maiſon !* « Il ne pouvoit, ainſi que ſa fille, ſe laſſer de preſſer contre ſon ſein l'innocente créature ; c'eſt mon fils Raoul, diſoit inceſſamment le digne vieillard ! ce ſont ſes yeux, ſa bouche ; il aura comme lui l'ame d'un digne chevalier.

Le ſire de Créqui, au milieu des fêtes qui conſacroient la journée du Méandre, reçoit des lettres de Gérard & de ſon épouſe : il apprend qu'il eſt père ; cette nouvelle redouble ſa joie ; il la communique à ſes frères, à ſes amis, à ſes écuyers ; le roi même joint ſes félicitations à celles de tout le camp. Sire, lui répond Créqui, avec la chaleur d'un bon Français, je m'en réjouis d'autant plus, que c'eſt un nouveau ſerviteur que vous venez d'acquérir ; je veux que votre nom ſacré ſoit le premier mot que mon enfant balbutie ; s'il ne peut y avoir aſſez de rois tels que vous pour nous commander, il ne ſauroit être trop de Créqui pour les ſervir.

Les Grecs ne perdoient point de vûe leur dé-

Les Grecs ne perdoient point de vûe, &c. C'étoit à leur méchanceté, comme nous venons de le remarquer, que Conrad pouvoit attribuer ſa perte ; ils n'agirent pas mieux avec

teſtable projet ; ils avoient en horreur les Croiſés, & appuyoient de tout leur pouvoir ces mêmes Muſulmans qu'ils auroient dû s'attacher à détruire. Ils ne rougirent pas de donner dans Antioche une retraite aſſurée à leurs troupes fugitives ; Louis, dont l'armée commençoit à manquer de vivres, s'étoit acheminé vers la ville de Laodicée : il eſpéroit qu'il en tireroit des rafraichiſſements néceſſaires ; ce ne fut pas ſans peine qu'ils lui furent accordés : il falloit en quelque ſorte combattre les Grecs ainſi que les Turcs. Le roi continua ſa route vers la Pamphilie, dans le deſſein d'atteindre Antioche de Syrie, la première place ſous la domination des Chrétiens de la Paleſtine ; tout promettoit le ſuccès le plus brillant : la faute d'un ſeul homme changea, pour ainſi dire, l'ordre des choſes, & fit tout-à-coup évanouir cette flatteuſe perſpective, après laquelle couroient avidemment tant de braves guerriers.

---

les Français, & vouloient également les détruire ; on mêloit de la chaux aux farines ; on vendoit les vivres un prix exorbitant ; on donnoit des guides infidèles ; on faiſoit part à l'ennemi de nos moindres démarches. Il auroit été bien étonnant, après de pareils procédés, que les Grecs ne fuſſent pas tombés ſous la domination Muſulmane.

Avant d'arriver à ce facheux évènement, qu'il nous ſoit permis de nous arrêter ſur une réfléxion que nous arrache l'amour de la vérité. Il eſt bien ſingulier que preſque la plupart de nos défaites les plus célèbres, partent d'une même ſource, de cet eſprit de préſomption & d'indépendance, qui de tout tems a fait négliger aux Français les loix de la ſubordination. On ſe rappelle que les Romains ont dû à leur ſévère diſcipline l'empire de la terre, qu'un père parmi eux eut la force de condamner ſon fils à mort, quoiqu'il revînt triomphant, parce qu'il avoit livré la bataille contre les ordres du général. Il falloit peut-être un ſi grand ſacrifice de la part de la nature, pour aſſurer la ſuite de ſuccès glorieux que remporta ce *peuple-roi*. Il eſt encore aujourd'hui dans l'Europe un ſouverain que ſon eſpèce de culte religieux pour la règle militaire, a rendu un des princes les plus redoutables. Qu'on ouvre notre hiſtoire, on y trouvera les malheureuſes journées d'Azincourt, de Poitiers, de Pavie, les batailles mêmes qu'on a perdues ſous Louis XIV, ſous Louis XV, produites par la même cauſe. On ne ſauroit trop engager notre jeune nobleſſe à étudier attentivement nos faſtes : cette lecture l'éclairera

ſur les erreurs où nous précipite néceſſairement l'yvreſſe de l'amour propre, & l'orgueil d'une confiance aveugle. Ayons toujours devant les yeux la faute mémorable d'un de nos principaux ſeigneurs, auquel Louis avoit remis le commandement de l'armée.

La coutume de ces tems étoit que notre milice fût diviſée en deux corps, dont l'un compoſoit l'avant-garde, & l'autre l'arrière-garde, & tous les jours, deux de nos bannerets, chacun à ſon rang, avoient l'honneur de les commander. On déterminoit dans le conſeil qu'on tenoit le ſoir, les opérations du lendemain. Il étoit donc arrêté que l'avant-garde aſſéyeroit ſon camp ſur le ſommet d'une montagne eſcarpée, pour dominer ſur les défilés, & qu'elle y attendroit le reſte de l'armée, qui devoit deſcendre enſuite dans la plaine, & s'y développer avec toutes ſes forces. C'étoit pour le commandement de ce premier corps le tour de Geoffroi de Rançon, chevalier Poitevin, ſeigneur de Taillebourg; il jouiſſoit d'une réputation méritée; il portoit la bannière royale, que, ſelon l'uſage, précédoit l'oriflamme. Le roi, jaloux de ne ſe diſtinguer de ſes barons qu'en cherchant les dangers les plus imminents, étoit demeuré à l'arrière-garde, comme plus expoſée aux attaques de

l'ennemi qui la harceloit & la fatiguoit à coups de traits & de javelots.

Geoffroi arrivé ſur la hauteur, contemple de loin, à ſes pieds, une plaine délicieuſe; le ſoleil brilloit dans tout ſon éclat; auſſitôt il forme le deſſein de hâter ſa marche, & d'aller s'établir dans la vallée; il préſente ſon plan ſous des couleurs favorables au comte de Morienne & aux autres officiers ſupérieurs qui embraſſent le projet avec la même chaleur & le même eſprit d'imprudence qu'il avoit été conçu. On eſt impatient de ſe rendre à cette campagne riante, dont l'aſpect promettoit toute ſorte de rafraîchiſſements; on la dévore des yeux; indocile enfin aux ordres de Louis, on a quitté ſon poſte, & l'on s'eſt étendu dans la plaine. C'étoit là que les Mahométans devoient punir Geoffroi de ſa déſobéiſſance & de ſa préſomption. Il les voit avec une activité qu'il n'attendoit point, s'emparer des hauteurs, couper les paſſages, intercepter les défilés; il reconnaît ſa faute, & il n'étoit plus tems de la réparer.

De quelle ſurpriſe eſt frappé le roi, quand il trouve les Turcs qui font pleuvoir ſur les Français les flèches, les pierres, la mort! La confuſion a bientôt gagné la première ligne; la ſeconde ne tarda guères

à être enfoncée ; les ſoldats fugitifs, égarés par la terreur, enveloppés de toutes parts, vont ſe précipiter ſur l'épée des Infidèles ; alors tous ces braves chevaliers, échauffés par l'exemple de leur maître, qui vouloit renouveller le combat, forment autour de lui une eſpèce de rempart, réſolus de mourir, avant que les coups parviennent juſqu'à leur ſouverain. C'eſt dans ces ſortes d'occaſions qu'un roi de France ſent combien il eſt aimé ! Louis VII n'eſt pas le ſeul de nos monarques qui ait éprouvé ces témoignages d'amour ſi éclatants : pluſieurs ſiècles après, Jean & François Ier. reçurent de la nation les mêmes marques de fidélité & de tendreſſe. La nuit approchoit ; la bataille recommence près du roi avec un acharnement qu'on ne ſçauroit ſe figurer ; des troupeaux de barbares reviennent ſans ceſſe à la charge ; Louis étoit tout couvert de ſang, & n'aſpiroit plus qu'à vendre chérement ſa vie, entouré de ſes premiers barons, dont les uns étoient morts, & les autres expirants ranimoient encore leurs forces pour défendre leur prince ; les ſires de Varennes, de Breteuil, de Tonnerre, Gauthier de Mont-Jay, Ithier de Magni, & trente-cinq autres des principaux ſeigneurs qui accompagnoient le roi, étoient étendus ſur la pouſſière.

Le ſire de Créqui, qui s'étoit écarté de ſon oſt (c'eſt ainſi qu'on nommoit la troupe que commandoit un banneret) ſeul avec ſes deux frères Roger & Godefroi, ſoutenoit l'impétuoſité des ennemis, & paroit de ſon bouclier les coups qu'on vouloit porter au monarque. Bientôt le malheureux chevalier voit tomber à ſes pieds Roger, qui lui crie: mon frère, mon frère, laiſſez-moi mourir, & ne vous occupez que du roi. Son autre frère ſubit la même deſtinée. Raoul, quoique le plus ſenſible des hommes, triomphe en ce moment de la nature, & ne ſe remplit que du péril preſſant du ſouverain; on ne diſtinguoit plus les objets qu'avec peine. Louis entrevoit un arbre: il y court; Créqui l'aide à y monter; les Muſulmans le pourſuivent, excités par l'eſpérance de s'emparer de ſes éperons dorés; nouveau combat autour de l'arbre. Le roi & Créqui repouſſoient avec un courage qui tenoit du prodige, tous les aſſauts de cette multitude acharnée; ils en tuèrent même pluſieurs; fatigués d'une réſiſtance ſi opiniâtre, & ignorant qu'un des deux guerriers étoit le roi, les ténèbres d'ailleurs s'épaiſſiſſant, cette troupe ſe retire, & court ſe joindre à ſes compagnons, pour ſe livrer au pillage.

Le chevalier reçoit dans ſes bras Louis qui deſcend de l'arbre, & dont les premières paroles expriment ſes allarmes ſur le reſte de l'armée : — Créqui, c'eſt donc à cette extrêmité que nous a réduits la faute de Geoffroi ! hélas ! que ſont devenus tant de braves guerriers ? — Sire, le ſort de la France eſt attaché à votre ſûreté ; mes compagnons n'ont rien à craindre pour leur gloire ; ceux qui ont perdu la vie, ſont morts au champ d'honneur, les autres auront remporté l'avantage ; un chevalier Français rarement ſupporte l'éxiſtence, s'il n'eſt vainqueur ; mais, ſire, en ce moment, ne ſongeons qu'à vous ſeul : vous devez ſuccomber de fatigue ; livrez-vous quelques moments au repos ; je me charge de veiller pour vous ; & auſſitôt il étend ſon manteau ſur la terre, & conſervant dans les périls la gayeté du caractère national : — Il faut avouer que voilà un lit bien étrange pour un roi de France ! — Ah ! Créqui, les rois ne ſont-ils pas des hommes ſoumis à toutes les viciſſitudes ? je l'éprouve trop en cet inſtant ! tu parles de me repoſer, quand j'ignore le deſtin de nos amis !.. Créqui, je te coûte deux frères ! — Sire, ils vous doivent une gloire immortelle ; ce n'eſt pas le tems de leur donner mes lar-

mes ; j'envierois leur fin, ſi je n'eſpérois vous être de quelque utilité ; vous reſpirez, nous ne ſommes point défaits.

Un bruit ſoudain s'élève ; il augmente ; le chevalier prête l'oreille, & le premier, entend pluſieurs voix qui s'entrediſoient : c'eſt lui ! c'eſt le roi ! ne le laiſſons pas échapper. Auſſitôt Créqui comprenant à ces paroles qu'on cherche à s'aſſurer de la perſonne de ſon maître, animé d'un ſentiment ſublime, dans l'intention de le ſauver, s'élance l'épée à la main ſur ces nouveaux aſſaillants qui s'approchoient, & leur crie : reconnaiſſez à ces coups le roi de France. En effet ranimant ſes forces, il frappoit de toutes parts ; pluſieurs Mahométans ſont tués ou bleſſés ; ceux-ci redoublent leurs efforts. Louis ne voulant point céder en généroſité à Créqui, accouroit vers les barbares : — N'en croyez point ce digne chevalier ; c'eſt moi, c'eſt moi qui ſuis le roi. Les Turcs ne doutent point qu'on ne veuille leur en impoſer. Attachés à la priſe du ſeul Créqui, ils s'en ſaiſiſſent, après l'avoir couvert de bleſſures ; ils diſtinguent un bataillon Français qui précipitoit ſa marche vers eux ; ils ſe hâtent de s'éloigner avec leur proie. Créqui a découvert auſſi cette

troupe, qui voloit vers Louis ; ô Dieu, dit-il, donne-moi la mort ; je ſuis content, j'ai ſauvé la liberté & la vie peut-être à mon prince.

On s'empreſſe de conduire le chevalier à la tente d'un *chefvetaine* ; c'eſt le nom qui ſe donnoit aux officiers ſupérieurs des Mahometans. Mille cris de joie lui annoncent qu'on a fait priſonnier le roi de France ; ce monarque lui étoit connu : quelle eſt ſa ſurpriſe, quand on lui préſente Créqui, pour ce ſouverain qu'il s'attendoit à voir ! — Mes amis, vous vous êtes trompés : ce n'eſt pas l'empereur des Francs. Créqui tout-à-coup l'interrompt : il eſt vrai que tu ne tiens pas dans tes fers le roi de France, mais un de ſes gentilshommes, qui lui eſt le plus attaché. Tu as pu t'abbaiſſer au menſonge, dit le commandant ! nous avions cru que les Chrétiens connaiſſoient l'honneur. Barbare, réplique avec intrépidité le banneret, ſonges-tu que je ſuis déſarmé ? eſt-ce d'un vil Sarraſin qu'un chevalier François recevroit des leçons d'honneur ? j'ai rempli mon devoir ; je ſuis ſatisfait ; le roi eſt hors de danger ; tu peux diſpoſer de mes jours.

Ces furieux irrités d'avoir manqué leur priſe, ſe précipitent ſur Créqui, & le percent de mille coups. Ce n'eſt pas le roi que vous immolez à votre rage,

s'écrioit le chevalier expirant ; je vous pardonne ma mort.

On le traîne hors de la tente, & on le jette ſur un monceau de corps enſanglantés qu'on s'apprêtoit à dépouiller.

En effet un bataillon Français étoit accouru auprès du monarque ; ſon chapelain Eudes leur avoit indiqué l'endroit où ils pourroient le trouver. Louis s'oubliant lui-même pour ſe remplir de la belle action d'un ſujet fidèle & de ſa malheureuſe deſtinée, n'entretient ſes libérateurs que de Créqui, de ſa généroſité, verſe des larmes ſur ſon ſort, demande, ordonne qu'on aille à l'inſtant l'arracher des mains des barbares, & que l'on offre pour ſa rançon tout ce que l'avarice inſatiable éxigera ; la troupe répond d'une commune voix qu'en toute autre occaſion, elle ſe diſputeroit l'honneur d'obéir à ſon maître, mais, que dans cette conjoncture, il s'agit du ſalut de l'état, attaché à la conſervation du prince, qu'on ne ſçauroit trop tôt le rendre à l'armée qui le croit au nombre des victimes de cette fatale journée, qu'on devoit tout appréhender de l'ennemi qui pouvoit revenir en forces ; on ajoûte qu'auſſitôt que le roi ſera en ſûreté, on s'occupera de ſon généreux défenſeur.

La réuſſite du paſſage du Méandre avoit répandu par toute la France, l'allégreſſe univerſelle ; Gérard en partageoit les tranſports, & les faiſoit éclater avec l'ardeur de l'amour d'un père, & l'orgueil d'un chevalier qui combattoit & triomphoit dans ſon fils. La ſeule Adèle s'obſtinoit à repouſſer ces nouvelles flatteuſes, & la joie qu'elles inſpiroient; ſon cœur ſenſible ne s'ouvroit qu'à l'image des dangers où elle voyoit ſon mari continuellement expoſé. Non, mon père, diſoit-elle au vieux banneret; je ne ſaurois me réjouir avec vous de ces heureux commencements ; je tremble toujours ... un père n'aime donc pas comme une épouſe, comme une amante ? mon cœur eſt déchiré ! je ſuis en proie à d'éternelles frayeurs ! oui, il n'y a que la préſence de Raoul qui puiſſe me raſſurer. Le vieillard condamnoit hautement ces craintes, les accuſoit de puſillanimité, & ne parloit que des fêtes qui ſignaleroient le retour de ſes fils, & ſurtout de Raoul. Hélas ! qu'il alloit payer cher cette yvreſſe ſéduiſante !

Le ſire de Créqui étoit au nombre des morts ; des ſoldats affamés de butin brûloient de recueillir les dépouilles de ces infortunés; ils diſtinguent le chevalier dans la foule des cadavres; la richeſſe de ſes habits

ſurtout

ſurtout excite leur avidité ; ils fondent ſur lui, ſe diſputent ſes vêtements, les lui arrachent ; il échappe au chevalier un profond ſoupir. Un de ces guerriers moins farouche, moins inhumain que les autres, guidé peut-être auſſi par l'eſpoir d'une rançon conſidérable, laiſſe ſes camarades ſe ſaiſir de tout ce qu'ils ont pu enlever à Créqui, & ſe réſerve ſon corps pour eſſayer de le rappeller à la vie ; il le prend tout nud dans ſes bras, l'enveloppe d'un des pans de ſa robbe, & va le dépoſer dans un hameau voiſin du lieu où ils campoient. Il lui prodigue tous les ſecours ; ils ne ſont point infructueux : ils ont ranimé Créqui ; ſon premier mouvement, avant de r'ouvrir les yeux, eſt de porter la main à ſon bras ; il s'apperçoit de la perte de ſon braſſelet : auſſitôt s'adreſſant avec vivacité à Oſmin (on nommoit ainſi le Mahométan dont il étoit devenu l'eſclave) où eſt-il ? où eſt ce préſent de ma chère Adèle ? qu'on garde l'or, les diamants, tout ce que je poſſédois ! je ne regrette, je ne redemande qu'un tiſſu de cheveux ... c'eſt tout pour moi ... c'eſt tout pour moi ; mettez ma liberté à quelque prix que vous le deſiriez, demandez tous mes biens : mais ce braſſelet ... s'il m'eſt ravi ... je ſuccombe à mon déſeſpoir.

A ces dernières paroles, il ſe livre à l'excès de la déſolation la plus touchante ; Oſmin lui donne ſa main à baiſer : c'étoit chez ces peuples une eſpèce d'engagement ſacré, qui aſſuroit un priſonnier qu'il n'avoit point à craindre pour ſes jours ; il lui promet d'employer tous ſes ſoins à la recherche du braſſelet, & il ajoûte qu'il lui ſera rendu fidèlement.

Le Turc reparaît, quelques moments après, chargé de cet effet ſi précieux pour ſon eſclave. Créqui à cet aſpect ſemble recevoir une nouvelle éxiſtence ; il ſe précipite ſur le braſſelet, auquel étoit attaché un reliquaire, & met l'un & l'autre dans ſon ſein, en diſant à ſon maître : oh ! pour le coup, on ne me les ôtera qu'avec la vie. Il s'informe enſuite du roi, déplore les malheurs que les Chrétiens viennent d'eſſuyer ; il eſt emmené par Oſmin dans le fond de la Syrie, & chargé de la garde de ſes troupeaux.

Louis rendu à ſon armée, eſt reçu comme le Dieu ſauveur des Français ; on accouroit de toutes parts ; on ne ſe raſſaſioit point du plaiſir de le re-

---

Qu'avec la vie. Quelques perſonnes du dix-huitième ſiècle auront de la peine à concevoir cette étrange alliance du ſacré & du profane : c'étoit alors l'eſprit de la nation, & ſurtout de notre nobleſſe.

voir ; on eût dit que ces braves gens, à l'aſpect de leur roi, avoient oublié la perte que chacun en particulier éprouvoit : tant notre amour pour nos maîtres, l'emporte ſur toutes les autres impreſſions ! Le monarque, non moins ſenſible, cherchoit à lire dans les cœurs, & y faiſiſſoit les ſujets de larmes qu'on s'efforçoit de lui diſſimuler ; il ſe pénétra vivement de tant d'afflictions partagées ; Geoffroi auroit dû payer de ſa tête une action ſi impardonnable ; la bonté naturelle de Louis, & la conſidération dont jouiſſoit le comte de Morienne, ſauvèrent le coupable. C'eſt ainſi que de tout tems la faveur a ſçu s'aſſurer de l'impunité, & que des obſtacles ont toujours contrarié l'eſprit de juſtice qui doit être la première règle d'un ſouverain.

Le roi, après s'être occupé du ſalut général de ſes troupes, tourne toutes ſes penſées vers le malheureux Créqui ; il raconte avec reconnaiſſance à ſes barons l'action ſublime de généroſité qui lui rend le chevalier ſi cher ; des envoyés alloient le redemander de la part de Louis ; quelque prix qu'on mît a ſa rançon, on avoit ordre de s'y ſoumettre ; un ſoldat qui s'étoit dérobé à la fureur des Infidèles, accourt au camp, y répand la nouvelle que Créqui, victime de ſon amour.

pour ſon maître, a été couvert de bleſſures, & qu'il eſt tombé mort ſur un tas de cadavres ; il ajoûte qu'il a été témoin de ce ſanglant ſpectacle. Ce bruit parvient juſqu'aux oreilles de Louis, qui donne de nouvelles preuves de ſa ſenſibilité : il veut qu'à l'inſtant les cérémonies funèbres, conſacrées par la religion, ſoyent prodiguées à la mémoire d'un homme ſi digne d'éloges, & il s'engage à le combler de ſes faveurs dans ſa famille & dans ſa poſtérité.

L'oſt (la troupe) de l'infortuné banneret, s'étoit reſſenti de l'eſpèce de fatalité attachée à la deſtinée de ſon chef ; les chevaliers, les écuyers, de jeunes gentils-hommes à peine hors de l'âge où on les nommoit *varleton* ou *damoyſel*, entre ces derniers Jean de Surèſnes, Guillaulme de Baurain, Pierre d'Allènes, avoient été enveloppés dans le carnage ; Jean d'Azincourt, Hugues de Humières furent peut-être les ſeuls qui échappèrent à ce maſſacre preſque général ; le ſecond mûni de la bannière de Créqui, étoit parti avec ce dépôt pour regagner la France.

Le roi, après avoir combattu mille obſtacles, & ſurtout les périls renaiſſants que lui oppoſoient les

Et ſurtout les périls renaiſſants. Ce peuple qui auroit dû plutôt s'attacher à la perte des Muſulmans, qu'à celles des Croiſés,

Grecs, ſe remit en marche vers la Pamphilie ; il ſervit de modèle à l'armée, autant par ſon courage que par ſa piété profonde. Il rempliſſoit à la fois les fonctions ſi diviſées de monarque, de capitaine, de ſoldat & de chrétien. On eſſuya tous les funeſtes effets de la mauvaiſe politique qui avoit réſiſté aux ſages avis de l'évêque de Langres. La méchanceté de Manuel

épuiſoit ſur ces derniers ſa mauvaiſe foi, & ſes artifices : il leur donnoit de la monnoye altérée & fabriquée exprès pour les tromper, en échange de ce que la néceſſité les forçoit de vendre, tandis qu'on refuſoit de leur part cette même monnoye, lorſqu'ils vouloient acheter. Ce ſont les hiſtoriens eux-mêmes de cette nation, qui ont conſacré dans leurs écrits ſes procédés ſi odieux, ſi contraires à ſes propres intérêts, puiſqu'elle ſe joignit aux Turcs, comme nous l'avons obſervé, pour nous traverſer dans toutes nos entrepriſes. Il faut auſſi redire avec la même ſincérité que nos compatriotes portèrent en Aſie de l'étourderie, de la hauteur, & une liberté indécente, qualités bien oppoſées à la ſaine politique : mais nos Français ne connaiſſoient alors que leur épée, & le culte, & non l'eſprit de la religion.

La méchanceté de Manuel, &c. Ce prince, dont pour l'inſtruction des grands, on ne ſçauroit trop flétrir la mémoire, cachoit ſous l'extérieur le plus ſéduiſant, l'ame la plus dépravée ; ſon eſprit & ſes agrémens ne ſervoient qu'à parer ſes vices,

ſe montra à découvert ; Louis, en butte à ſes honteuſes manœuvres, eut encore à ſe plaindre de la conduite de la reine : une paſſion dégradante la

---

& il les réuniſſoit tous ; une débauche ſcandaleuſe comblée par l'inceſte, tout à la fois une avarice ſordide, & une folle prodigalité, des goûts auſſi ridicules que bizarres, cruel & ſuperſtitieux juſqu'à céder aux ſottiſes de l'aſtrologie judiciaire, au-deſſus de toutes ces mauvaiſes qualités, un fond de diſſimulation & de perfidie impénétrable : voilà quel étoit Manuel à l'age de 25 ou 26 ans. Il n'eut pas de peine à en impoſer d'abord au roi de France : de tout tems la franchiſe fut la dupe de l'artifice. Quel tableau au-reſte que la ſucceſſion des empereurs Grecs ! on croiroit voir paſſer ſous les yeux une ſuite dégoutante de brigands & d'aſſaſſins de grand chemin. Quelle hiſtoire à mettre ſur-tout dans la main des princes, & qu'elle prouve juſqu'à quels excès peuvent s'abandonner les hommes qui dominent, quand ils ne ſont retenus ni par les mœurs, ni par le frein ſacré des loix & de la religion ! Tout ce qui paraît étonnant, c'eſt que cet empire qu'on peut appeller l'égoût de tous les crimes, ait pu ſubſiſter ſi longtems ! il portoit dans ſon ſein tous les principes deſtructifs, & il y a une grande apparence qu'il ne reviendra jamais à la vie, tant la cauſe de mort étoit inhérente à ſa conſtitution !

De la conduite de la reine. Oui, comme monarque, Louis aſſurément a fait une faute très-grande, en ne fermant point les yeux ſur les galanteries d'Eléonore : mais, encore une fois, il y a tout lieu de croire qu'il regardoit en homme ſenſible

retenoit à Antioche ; le roi fut forcé de l'enlever en quelque ſorte de cette ville ; il ſe rendit à Jéruſalem, où il reçut des honneurs preſque divins ; on entreprit le ſiège de Damas, qui n'eut point de réuſſite :

ſon honneur outragé, & peut-être aimoit-il ſa femme. Il eſt bien difficile alors que le roi l'emporte. C'eſt pourtant de cet excès de ſenſibilité que ſont ſortis tous les malheurs qui ont affligé la France près de trois ſiècles. Comme les plus grands événemens tiennent à de faibles cauſes ! après de telles épreuves, oſons envier le ſort des ſouverains.

De l'enlever de cette ville. Soit que Raymond, prince d'Antioche, & parent maternel de la reine, voulût éxiger ce que l'intéret de l'état défendoit au roi de lui accorder, ou ſoit que l'oncle eût des ſentiments trop vifs pour ſa nièce, Louis toujours emporté par ſon cœur, prit un parti peu convenable, il le faut avouer, à la majeſté du thrône : il ſe ſauva pendant la nuit, emmenant Eléonore avec lui.

Où il reçut des honneurs preſque divins. Il y fut reçu, dit-on, *comme l'ange de Dieu.* Toute la ville alla au-devant de lui : les vieillards, les femmes, les enfants portoient des rameaux dans leurs mains, en criant avec une ferveur religieuſe : *béni ſoit celui qui vient au nom du Seigneur !*

Qui n'eut point de réuſſite. Ceux qui profeſſoient notre religion, les barons mêmes qui poſſédoient pluſieurs petites principautés dans la Syrie, aidèrent de leurs trahiſons nos ennemis ; il ne faut donc pas s'étonner que dans ces climats la fortune ſe ſoit obſtinée à nous être ſi contraire.

les Chrétiens eux-mêmes travaillèrent à nous chaſſer de ces pays. Louis revint donc dans ſon royaume pour ſe plaindre de ſa mauvaiſe fortune, de ſes alliés, & de ſa femme, dont il ne tarda point à ſe ſéparer.

Pluſieurs écrivains ſe ſont élevés à ce ſujet contre S. Bernard; ils l'ont accuſé du peu de ſuccès

---

Ils l'ont accuſé, &c. On ne ſoupçonnera point Vély de favoriſer le clergé : voici ſes propres paroles au ſujet des croiſades : » Il étoit tout naturel que les princes croiſés » échouaſſent dans leur entrepriſe ; on convient qu'avec des » troupes auſſi braves, ils pouvoient ſubjuguer toute l'Aſie : » Alexandre, avec bien moins de monde, la conquit ſur des » ennemis incomparablement plus puiſſants : mais pour cela, » il falloit dans les chefs une habileté égale à leur puiſſance, » & dans les membres, une dépendance qui répondît à leur » courage. C'eſt au défaut de ces qualités ſi eſſentielles pour » réuſſir, qu'on doit attribuer le peu de ſuccès de ces fa- » meuſes expéditions. Des généraux ſan expérience & preſque » ſans vûes, conduiſoient à l'aventure, dans des régions loin- » taines, des multitudes de ſoldats ſans diſcipline & ſans ſu- » bordination ; ils furent trompés, trahis, ſurpris, battus : » ils le devoient être. La loi générale de la Providence eſt » de laiſſer agir les cauſes ſecondes. La conduite des Croiſés » ne méritoit pas qu'elle y dérogeât par un miracle. Ce fut la » réponſe, & en même tems la juſtification de S. Bernard.

qui ſuivit ces brillantes expéditions, dont le fruit avoit été, ſelon une hyperbole reçue, de tranſporter & d'engloutir les trois quarts de l'Europe dans l'Aſie. N'écoutons que l'impartialité, & oſons prononcer d'après les paroles de l'abbé Vély. Bernard avoit prodigué des promeſſes ſéduiſantes, rien de plus vrai: mais il étoit aiſé de ſuppoſer que l'abbé de Clairvaux prétendoit avoir les faveurs du ciel à eſpérer, ſi les Croiſés euſſent cherché à s'en rendre dignes. Ils ſe conduiſirent avec un oubli total de tous les devoirs & de toutes les vertus. L'égarement de leur eſprit put ſeul égaler la corruption de leur cœur. Il n'y eut point de déſordres, d'impiétés, de ſacrilèges auxquels ils ne ſe livraſſent; ils furent l'horreur & le ſcandale des Infidèles mêmes; on ne ſçauroit lire ſans indignation les excès dont ils ſe ſouillèrent, & c'étoit à des chrétiens, à des hommes que S. Bernard avoit promis la victoire.

Gérard entouré d'un nombre de gentils hommes, & de vaſſaux, célébroit dans un feſtin l'anniverſaire

---

Il n'y eut point de déſordres, &c. La plupart de ces Croiſés imaginoient, en s'armant pour cette entrepriſe, avoir rempli tous les devoirs de l'honneur & de la religion, &c.

de ſon fils bien-aimé ; il tenoit une coupe, & prioit le ciel de verſer les flots de ſes bénédictions ſur ſes enfants, ſurtout ſur ſon cher Raoul. L'affreuſe nouvelle de la défaite des Français vient frapper le vieillard comme d'un coup de foudre ; la coupe lui échappe des mains : — Et mes fils ... Raoul ... Raoul ? on lui répond que la plupart des chevaliers qui accompagnoient le roi, ont été tués, qu'au reſte on eſt à ce ſujet dans l'incertitude. Ah ! Raoul aura perdu la vie ! ce ſont les ſeuls mots que Gérard ait la force de prononcer ; il tâche enſuite de reprendre ſa fermeté : — Mes amis ... mes amis, pardonnez à des premiers moments ... la nature me trahit ; je le ſens trop : le cœur paternel ne ſauroit ſe vaincre ; vous avez tous connu mes enfants ... mon fils, Raoul ... vous ſavez que j'étois le père le plus heureux ! Hélas ! je ne le ſuis plus, je ne le ſuis plus ! il ne faut pas s'attendre à un miracle ; le ciel auroit-il épargné Raoul ? le reverrois-je encore ? cachons ſur-tout cet horrible événement à ma bru : elle en mourroit. Il ſemble qu'un ſecret preſſentiment l'agite : depuis quelques jours, une ſombre mélancolie l'écarte loin de la ſociété.

On veut repouſſer les allarmes du chevalier ; on

lui préſente les illuſions de l'eſpérance : il n'a aucun indice qui l'aſſure que ſes enfants ſoient du nombre des victimes de cette journée ſi funeſte à toute la chrétienté ; il y a même des moments où il embraſſe des images conſolantes.

Adèle tenoit continuellement le jeune Raoul dans ſon ſein, & y retrouvoit avec plaiſir la reſſemblance du père ; cette image tour-à-tour faiſoit couler & arrêtoit ſes larmes ; chaque fois qu'elle voyoit Gérard, elle lui demandoit ſi l'on n'avoit point des nouvelles de ſon époux, & elle cherchoit à ſaiſir dans les yeux du vieillard une réponſe ſatisfaiſante. Elle s'apperçoit qu'il eſt miné par une triſteſſe qu'il s'efforce de déguiſer : — Mon père, auriez-vous quelque ſecret pour votre fille ? je ne ſçais, je ne vous vois plus la même ſérénité ! vous ne m'entretenez plus des ſuccès qui nous attendent ! quand je m'informe des Croiſés ... de Raoul, vous me paraiſſez troublé... Aucun combat n'a ſuivi le paſſage du Méandre ?.. daignez m'éclairer... Votre fils ... mon mari... Des larmes ! vous les repouſſez !.. vous les repouſſez !.. ah ! Raoul n'eſt plus ! — Et qui vous dit que ſes jours... Mettons notre confiance dans le ſeul appui que doive reconnaître un chrétien... Ma fille, c'eſt

Dieu auquel nous devons nous ſoumettre, qui m'a fait père, qui vous a fait épouſe... Nous ſçaurons bien-tôt... Adèle, ne m'interrogez point... — Vous me quittez !.. Seigneur, je me jette à vos genoux, je les embraſſe ... non, je ne veux point me relever, avant que vous m'ayez tirée d'une perplexité ... elle eſt affreuſe ! cet enfant ... cet enfant eſt avec moi à vos pieds ; a-t-il encore un père ? mon mari ... vous tournez vos regards vers les cieux ! — Adèle ... Adèle, que me demandes tu ? va ... j'ai toute ta ſenſibilité... (& auſſitôt le vieillard fond en larmes) — Vous pleurez ! eh ! pourquoi le déguiſer ? j'ai perdu mon époux ! — Non, ma fille, ma chère fille, je ne ſuis point aſſuré qu'il ait ceſſé de vivre : mais le ciel a retiré ſon bras protecteur ; les Chrétiens ont eſſuyé une défaite ... la plupart de nos chevaliers ont mordu la pouſſière... — Et Raoul ? — On n'a pu me rien apprendre ſur ſon ſort, ni ſur celui de mes autres enfants ! — Seigneur ... Seigneur ! c'eſt aſſez m'en dire ; eſt-ce à moi de douter du coup qui me frappe ? je n'ai plus qu'à le ſuivre au tombeau.

Cette femme infortunée ne vouloit recevoir aucune conſolation ; le vieillard s'efforçoit en-vain de lui donner un eſpoir qu'il avoit bien de la peine lui-

même à ne pas rejetter ; cependant ils ſe ſurprenoient quelquefois tous deux, adoptant des erreurs ſéduiſantes qui leur peignoient Raoul jouiſſant de la vie, de retour dans ſes foyers : tant le ciel pour le bien de l'humanité l'a pénétrée des douceurs de l'eſpérance ! Elle eſt ſortie des cœurs d'Adèle & de Gérard, cette divine conſolatrice, elle les a fuis pour jamais : Hugues de Humiéres, environné d'écuyers, apportoit la bannière de Créqui : il aborde Gérard avec un ſombre chagrin, & ne peut s'exprimer : la douleur l'accabloit ; il ſe contente de préſenter la bannière au vieux chevalier. Je vous entends, s'écrie le père infortuné !.. je n'ai plus de fils ! Oui, répond Hugues, à travers les ſanglots, & après quelques moments d'un ténébreux ſilence, oui, Raoul ... nous reſſentons tous cette perte : mais, père malheureux, ce qui doit vous conſoler ainſi que nous, il eſt deſcendu au tombeau couvert d'une gloire immortelle.

Le chevalier entre dans les détails de l'action généreuſe de Créqui ; il le repréſente le ſauveur de ſon roi, de l'état, de la chrétienté, honoré des larmes de ſon maître & de toute l'armée. Il parle de ſes deux frères qui partagent le même éclat. Gérard veut affecter de la fermeté aux yeux de Hugues, &

va tomber dans ſes bras en fondant en larmes, & en s'écriant: je n'ai donc plus d'enfants !.. mon cher Raoul n'eſt plus !

Adèle, retirée dans ſon appartement, avoit entendu quelque bruit : elle accourt, en preſſant ſon enfant contre ſon ſein ; elle apperçoit Hugues qui ſoutenoit Gérard ; elle demande des nouvelles de ſon époux. Le vieillard, à ſa voix, rouvre les yeux, ne peut que ſoulever un bras languiſſant, & lui montre la bannière qu'elle n'avoit point encore vûe : elle n'y a pas jetté les yeux, qu'elle pouſſe un cri d'effroi, laiſſe échapper ſon enfant, & tombe ſans connaiſſance ſur les bras de ſes femmes.

Créqui avoit offert deux cent bézans d'or pour recouvrer ſa liberté ; Oſmin la lui accordoit à cette condition ; un eſclave More s'étoit chargé de lettres que le chevalier écrivoit à ſon épouſe & à ſon père, & où il leur demandoit cette ſomme : il ne pouvoit

---

Deux cents bézans d'or. Le bézan d'or, à peu près dans ces tems, étoit évalué neuf ſols, la huitième partie alors du marc d'argent, qui étoit à trois livres dix ſols, ce qui feroit aujourd'hui ſix francs & plus. Au ſacre de nos rois on portoit à l'offrande un pain, un baril d'argent plein de vin, & *treize bézans d'or.*

ſolliciter des ſecours auprès de ſes amis : la plupart avoient été tués, & ceux qui ſurvivoient, s'éloignoient de la Syrie à la ſuite de Louis.

Le banneret commençoit à ſortir de ſon accablement ; ſes bleſſures ſe guériſſoient ; d'ailleurs ſon maître le traitoit avec quelque douceur. On ſe reſſouviendra que l'emploi de Créqui, étoit de garder les troupeaux.

Le ſeul adouciſſement qui lui reſtât dans l'eſclavage, conſiſtoit à entretenir tout ce qui nourriſſoit ſa mélancolie ; la triſteſſe ſemble être l'aliment de nos affections, & ſurtout de l'amour ; la ſolitude a des douceurs inexprimables pour l'ame qu'occupe une impreſſion profonde ; tout, dans un ſéjour champêtre, rappelle l'objet aimé, le rapproche, malgré la diſtance des lieux, le repréſente tel qu'il eſt, quelquefois même exagère ſes charmes : précieux abus de l'imagination ! Pourquoi aime-t-on à la campagne plus tendrement qu'à la ville ? parce que c'eſt-là que la nature ſe développe davantage, & que le cœur ſe développe avec elle, prend des mouvements plus délicats, ſe purifie, en quelque ſorte, *s'affine* ainſi que l'or, ſi l'on peut riſquer cette comparaiſon, & jouit ſans diſtraction de toute la plé-

nitude du ſentiment. C'eſt la ſociété qui nous enlève à ces jouiſſances délicieuſes. Combien d'hommes ſeroient plus heureux livrés à eux-mêmes, & qu'il y en a peu qui goutent le plaiſir de ſentir leur cœur!

Créqui s'abandonnoit à tout ce que le ſien lui inſpiroit : il avoit ſous les yeux un ſite ſauvage & conforme à ſon état préſent ; il rediſoit le nom d'Adèle à tout ce qui l'environnoit; il alloit graver ce nom chéri ſur tous les arbres, juſques ſur le ſable, d'où les vents venoient bientôt l'emporter, & Créqui ſur le champ, en renouvelloit l'empreinte, en diſant : ma chère Adèle, ils ne pourront parvenir à l'effacer de mon cœur! en ce moment où je ſuis plein de ton image, de mon amour, quelle eſt ton occupation? hélas! aurois-tu oublié ton époux, ton époux qui meurt loin de toi! mon père reſpire-t il encore? mon fils me ſeroit t-il conſervé? ſouvent il s'amuſoit à répandre des ſentiments ſi touchants dans ces vers ſortis du cœur, qu'il appelloit ſes *Complaintes*, & qu'il accompagnoit des ſons d'un inſtrument en uſage chez les Arabes :

D'un inſtrument Arabe, &c. C'eſt une eſpèce de harpe qui reſſemble à celle de David ; elle eſt en uſage dans pluſieurs

PREMIÈRE COMPLAINTE
DU SIRE DE CRÉQUI.

Que ces lieux flattent ma triſteſſe !
J'y puis du-moins gémir en liberté,
Seul plaiſir que le ciel me laiſſe,
Et qui ſoulage un cœur trop agité ;
Dans les horreurs de la captivité,
Le ſouvenir d'une pure tendreſſe
Fait encor ma félicité.

Abélard, dont Paris ſe vante,
A qui l'amour apprit l'art de rimer,
N'eut jamais mon ardeur conſtante ;
Son Héloïſe eût le don de charmer ;

---

contrées de l'Aſie, ainſi qu'en Egypte ; les Francs l'appellent pſaltérion ; il a la forme d'un triangle oblique ; lorſqu'on veut en jouer, on le poſe ſur ſes genoux. Les Arabes, en chantant leurs poéſies, s'accompagnent avec cet inſtrument.

Première Complainte. La muſique de cette *première Complainte* ainſi que de la *ſeconde*, ſe trouve à la fin de ce volume.

Abélard, &c. Il étoit en ces tems l'Ovide de la France ; on s'arrachoit ſes chanſons ; elles étoient dans toutes les mains, dans toutes les bouches. La jeuneſſe amoureuſe cherchoit à ſe modeler ſur lui ; on le regardoit enfin comme le maî-

Pour ſes attraits on le vit s'enflammer :
Mais mon Adèle eſt cent fois plus touchante,
Abélard ne ſçut point aimer.

❁

C'eſt moi ſeul, ma charmante Adèle,
Dont le cœur brûle & n'aimera que toi ;
Reſſens-tu mon amour fidèle ?
M'as tu gardé tes ſerments & ta foi ?
Hélas ! toujours je t'entends, je te voi ;
Brillante aux yeux comme la fleur nouvelle,
Ta beauté règne encor ſur moi.

❁

---

tre de la galanterie & de la tendreſſe. Ce que c'eſt que la deſtinée des écrivains ! & comme il faut ſe méfier de la réputation ! Abélard a éprouvé l'inconvénient attaché à un jargon barbare, à ce même jargon, d'où devoit dans la ſuite éclore la langue qui a conſacré les chefs-d'œuvres de l'enchanteur Racine. Les poéſies du premier ſont totalement ignorées, au lieu que nous liſons encore avec délices les lettres latines d'Héloïſe, la ſeule femme peut-être qui ait eu un ſentiment exempt de la corruption du bel-eſprit. Ce n'eſt pas là le prétendu naturel d'une infinité d'écrivains modernes qui ſe tourmentent en cent façons différentes, pour nous faire accroire, ainſi qu'à eux-mêmes, qu'ils compoſent d'après le cœur, & l'art le plus recherché perce à chaque ligne dans leurs productions, qu'on peut appeller *infelix operis ſumma.*

Ton image adoucit mes peines ;
Elle me ſuit ſur ces bords étrangers ;
Oui, ta main ſoulève mes chaînes ;
Le ſeul amour rend mes fers plus légers ;
Je crois errer dans nos riants vergers...
Songe impoſteur ! mes douleurs ſont certaines !
Et mes plaiſirs ſont menſongers !

Je vais donc fermer la paupière
Sans attacher mes regards ſur un fils,
Sans pouvoir, ô mon tendre père,
Verſer des pleurs ſur tes reſtes chéris !
Les miens ſeront à la France ravis,
Ils vont au ſein d'une odieuſe terre,
Sans honneur être enſevelis !

Encor ſi la Parque ennemie
Près de Louis eût moiſſonné mes jours !
Si j'avois terminé ma vie
Pour nos autels, ou bien pour mes amours !

Ou bien pour mes amours, &c. Toujours ce caractère de chevalier Français, qui par une bigarrure ſingulière, parloit de ſervir *ſa Dame*, comme il ſe piquoit de ſervir Dieu. Les dames

De mes deſtins, j'euſſe illuſtré le cours:
Mais, vil eſclave aux champs de la Syrie,
Oublié, je meurs pour toujours!

Cher objet, ne peux-tu m'entendre?
Viens, dans tes bras ton époux veut mourir;
Viens, reçois l'ame la plus tendre,
Ses derniers vœux, & ſon dernier ſoupir;
Si tu pouvois ſur ma tombe gémir!..
Si tu répands des larmes ſur ma cendre,
Tu verras mon cœur treſſaillir!...

---

alors ſe chargeoient du ſoin d'apprendre à notre jeune nobleſſe *le catéchiſme & l'art d'aimer*: de là cette fauſſe dévotion, qui prêtoit ſon fanatiſme à l'amour, & dont elle recevoit en échange des abus bizarres & profanes. Par une ſuite d'idées groſſières, dignes d'un ſiècle ignorant, la chevalerie oſoit ſe couvrir du voile reſpectable de la religion. L'amant qui *entendoit à loyaument ſervir une dame*, étoit aſſuré de ſon ſalut, ſur la croyance qu'on devoit aux préceptes *de la dame des belles couſines*. Auſſi avoit-on introduit à la fin des lettres familières, cette formule digne des *ſervants* des dames: *je prie Dieu qu'il vous doint joye de votre dame, & ce que vous deſirez.*

Vain eſpoir !.. Ciel, je t'en conjure :
Guide en ces lieux nos chevaliers Français,
Ces rochers, cette grotte obſcure,
Tout de mon nom leur offrira les traits ;
Ils le liront gravé ſur ces cyprès,
Et de ces eaux le triſte & long murmure
Redira mes touchants regrets.

Le chevalier ne voyoit pas revenir ſon émiſſaire. Oſmin commençoit à lui témoigner quelque impatience : le ſort ne s'étoit point laſſé de perſécuter Créqui ; c'eſt envain qu'il attendoit cette ſomme qui devoit faire tomber ſes fers : un parti Arabe, en ravageant la campagne, s'étoit ſaiſi de l'eſclave More, & l'avoit aſſaſſiné. Pour comble de malheurs, Oſmin ſuccomba aux aſſauts d'une maladie opiniâtre, & le chevalier, après ſept ans de captivité, paſſa ſous le joug d'un autre maître bien différent du premier.

Méhémet étoit un des enthouſiaſtes de ſa ſecte le plus ſuperſtitieux, & par conſéquent le plus dur & le plus cruel ; il penſoit plaire à ſon prophéte, en épuiſant ſa barbarie ſur les Chrétiens qu'il ne mettoit point au rang des hommes : tout ce qui n'étoit pas Muſulman, paraiſſoit à ſes yeux une créature qu'il

falloit abſolument exterminer, ou elle n'obtenoit ſa grace qu'en renonçant à ſa religion. Méhémet ne connaiſſoit point d'autre choix, ou la mort ou le Mahométiſme, & quoiqu'il fût extrêmement avare, il préféroit encore la ſatisfaction de faire des proſélytes, à celle d'entaſſer des richeſſes : tant il étoit enivré des fureurs d'un faux zèle ! Il n'avoit qu'un fils unique nommé Abdalla, & d'un caractère entierement oppoſé à celui de ſon père. La mère de ce jeune homme étoit une eſclave Chrétienne, dont il avoit reçu les premiers éléments d'éducation ; elle venoit de mourir. Méhémet retenoit Abdalla dans une eſpèce de ſervitude, & travailloit inutilement à lui inſpirer ſa férocité & ſon fanatiſme ; le jeune-homme lui diſoit ſans ceſſe : non, mon père, je ne ſçaurois croire que Mahomet ordonne la barbarie & le meurtre ; il ne m'eſt pas poſſible de vaincre là-deſſus mon cœur : il ſe refuſe toujours à vos préceptes. Vous m'oppoſez que je ne dois point me ſervir de ma raiſon : je veux bien vous la ſoumettre ; mais ôtez-moi donc ce malheureux ſentiment de compaſſion qui me fait plaindre les Chrétiens & leurs erreurs, ſans avoir ſoif de leur ſang. Méhémet lui promettoit que le ciel l'endurciroit, c'eſt-à-dire, le rendroit un digne Muſulman, en le faiſant triompher de cette ſenſibilité qu'il trai-

toit de faibleſſe criminelle, & ce miracle n'arrivoit point.

Que Créqui eut lieu de regretter Oſmin, & qu'il éprouva qu'il n'avoit point eſſuyé les rigueurs de l'eſclavage! Du moins ſous ſon premier maître, jouiſſoit-il d'une ſorte de liberté: il lui étoit permis d'aller verſer ſes larmes dans le ſilence des forêts, de confier ſes gémiſſements à des êtres inſenſibles pour les mortels heureux, mais qui ſemblent s'animer pour les infortunés, les plaindre, s'attendrir avec eux, & devenir leurs confidents & leurs amis. Une ame mélancolique cherche la ſolitude des campagnes, s'abandonne à la pente facile des ruiſſeaux, ſuit le mouvement léger des feuilles agitées par les vents, s'enfonce dans les profondeurs des cavernes, impreſſions touchantes qu'ignore le tumulte des villes, & qui ne ſe font ſentir que dans ces lieux où la nature nous parle, & nous rapproche de la vérité & de nous-même.

Le chevalier fut d'abord employé aux travaux les plus aviliſſants & les plus durs; une nourriture groſſière ſoutenoit ſes miſérables jours; il avoit eu l'adreſſe de dérober aux ſatellites qui l'entouroient, ce braſſelet ſi précieux pour ſa tendreſſe, ainſi que ſon reliquaire; l'un & l'autre lui étoient

chers également ; il leur donnoit tour-à-tour des baiſers arroſés de larmes ; tantôt il adreſſoit ſes plaintes à ſon épouſe, comme ſi elle les eût entendues ; tantôt il tournoit ſes regards & pouſſoit ſes ſoupirs vers le ciel, dont il imploroit l'appui. L'amour & la religion échauffoient mutuellement ſon ame, & l'aidoient à ſupporter le fardeau de tant d'infortunes.

Méhémet mêt le comble à un traitement auſſi inhumain : on frappe Créqui de mille coups. C'eſt alors que toute la ſenſibilité du chevalier Français éclata. Homme indigne de ce nom, dit-il à ſon tyran, ſçais-tu bien qui je ſuis ? connais-tu ce qu'on doit à la nobleſſe, au malheur, à l'humanité ? crois que, ſi des armes ſe trouvoient dans mes mains, je ne te laiſſerois pas ſeulement l'idée de m'outrager à cet excès. Juge de l'excellence de ma religion : je lui dois le courage qui me fait ſupporter l'éxiſtence, après des affronts pareils. Oui, c'eſt Dieu qui m'ordonne de vi-

---

L'amour & la religion, &c. Tel étoit l'eſprit de ces tems ; l'un & l'autre ont été pour nos chevaliers la ſource des actions les plus éclatantes & les plus vertueuſes : d'ailleurs la tendreſſe de Créqui pour ſa femme ne pouvoit offenſer le ciel, qui lui-même a conſacré ces engagements, &c.

vre, écraſé, humilié ſous le poids de tes fers ; & ſans la crainte de lui déſobéir, il y a long-tems que j'aurois ſçu par un prompt trépas me ſouſtraire à ta barbarie ; un homme tel que moi n'auroit pas de peine à mourir ; tu n'en peux douter. Que veux-tu ? mets à ma liberté le prix le plus haut qu'impoſe ton avarice, & tu ſeras ſatisfait ; je ferai de nouvelles tentatives ; j'enverrai un autre exprès en France ; il faut eſpérer que celui ci remplira mes deſirs, qu'il parviendra juſqu'à ma famille, & qu'il rapportera ma rançon. Epuiſe, en attendant, ſur moi toutes les horreurs de la misère : que je reſſente la ſoif, la faim ! qu'on me faſſe haleter ſous des travaux immodérés, mais que des coups ... l'indignation lui coupe la parole. Ton ſort va changer, répond Méhémet : il ne tiendra qu'à toi de mériter mes bontés.

Auſſitôt le vieux Muſulman fait ſigne à quelques-uns de ſes eſclaves : on s'empreſſe autour de Créqui ; on lui ôte ſes chaînes ; les parfums les plus odoriférants lui ſont prodigués ; il eſt revêtu de riches habits ; il ne ſçait ce que ſignifie cette métamorphoſe extraordinaire. Méhémet le rappelle auprès de lui, le fait aſſeoir à ſes côtés : — Français, ce changement imprévu dans ta deſtinée, t'annonce que j'ai

le pouvoir de t'élever de l'abyme au ſommet de la proſpérité. Tu me parles d'une rançon conſidérable : je puis te donner des richeſſes au-deſſus de tout ce que tu poſsèdes dans ton pays. Je te promets tous les biens, tous les plaiſirs, le comble des grandeurs : ta nouvelle fortune ne te coûtera qu'un mot... Qu'un mot, interrompt Créqui, je ſuis prêt à le prononcer, ſi ma religion & mon honneur ne ſont point bleſſés... — Renonce à tes erreurs ; embraſſe notre croyance, & notre ſaint prophète... — N'achève point, Méhémet ; tu me propoſerois de quitter la foi de mes pères ? à moi ! Créqui ceſſer d'être chrétien ! faire le perſonnage d'un abominable renégat ! être un vil Muſulman !.. barbare ! voilà, voilà mon cœur ; je le livre à ta rage : plonges-y la mort, déchire mes membres ſous les plus cruelles tortures. N'attends point que tu m'arraches une penſée... — Eh bien ! arrogant eſclave, nous allons éprouver ta fermeté.

Des ſatellites accourent ; on a dépouillé le chevalier de ces vêtements ſomptueux ; il eſt rendu à des chaînes bien plus accablantes que les premières ; ſon ſang ruiſsèle ſous des coups multipliés. L'impitoyable Méhémet revenoit inceſſamment : — Es tu toujours

chrétien ? toujours, reprenoit Créqui d'un ton aſſuré, & il eſſuyoit de nouveaux outrages & de nouvelles ſouffrances.

Ce monſtre de cruauté & de fanatiſme avoit entendu le chevalier prononcer ſouvent le nom d'Adèle; Il lui demande ce que c'eſt que cette Adèle qui ſemble être l'objet principal de ſes plaintes. — Ah ! c'étoit tout, c'étoit tout pour moi, la femme la plus chérie, mon épouſe, que j'aimerai juſqu'au dernier ſoupir, pour laquelle je donnerois mes triſtes jours; oui, je ferois ſans peine le ſacrifice de ma malheureuſe vie, ſi à cette condition, je pouvois la revoir un ſeul inſtant... Je ne la verrai plus ! je ne la verrai plus ! — Tu l'aimes à ce point ! — Une tendreſſe auſſi vive ne ſçauroit s'exprimer ! Et mon enfant ... mon enfant ... mon père... — Il ne tient qu'à toi de revoler dans leurs bras. — Que dis-tu ?.. ah ! je pardonne tous les outrages ... parle, tous mes biens ſont à toi. Mon père ... ma femme ... mon fils... — Ce ne ſont pas tes richeſſes que j'éxige, je te l'ai dit, un objet plus noble m'anime ; ſouffre qu'on t'inſtruiſe, qu'on t'éclaire du-moins ſur les vérités de notre religion, & tu es libre à ce prix. Créqui regarde d'un œil fier Méhémet, & fait quelques pas pour ſe

retirer. — Où vas-tu ? — Tes bourreaux ſont-ils prêts ? je cours me préſenter à tous les ſupplices ; & voilà quelle rançon tu m'impoſois ! ah ! Dieu ! Dieu de mes pères ! revoir Adèle, embraſſer ma famille, mourir de joie dans leur ſein, quelle heureuſe deſtinée ! mais te trahir, mon Dieu ! manquer un ſeul inſtant à la vérité, à ma foi, à l'honneur ! feindre un moment ! Méhémet, tu as prononcé mon trépas : il n'y a plus d'eſpérance pour moi.

Le Turc agité de colère, commande qu'on redouble les tourments du malheureux eſclave ; il eſt obéi ; le chevalier demeure inébranlable : il ne lui échappe que ces paroles qui enflammoient ſon courage : j'adore Adèle, mais mon honneur, mon Dieu, me ſont encore plus chers. Méhémet, fatigué d'une réſiſtance ſi opiniâtre, fait jetter Créqui chargé de fers aux pieds & aux mains dans le fond d'une tour découverte, & expoſée aux injures de l'air, au ſoleil le plus brulant, aux orages, à toute l'intempérie des diverſes ſaiſons ; ſa nourriture ne conſiſtoit qu'en quelques morceaux de pain noir, & une eau corrompue, à laquelle ſe mêloient ſes larmes.

Adèle ne ſouffroit guères moins que l'infortuné Créqui : elle n'avoit revû le jour que pour éprouver

une mort continuelle ; ſon époux ne ſortoit point de ſa mémoire ; ce nom ſi cher étoit le ſeul mot qu'elle pût proférer ; ſes yeux reſtoient continuellement attachés ſur ſon anneau, & ne s'en détournoient que pour jetter ſur ſon fils de triſtes regards appéſantis de larmes. Combien de fois s'écrioit-elle : il n'eſt donc plus ! il ne m'entend point ! il ne voit point couler des pleurs dont la ſource ſera intariſſable ! Ah ! je n'étois que trop aſſurée de mon malheur ! quand il s'eſt éloigné de ces lieux, mon ame m'avertiſſoit aſſez du ſort affreux qui m'attendoit. Il les faut croire ces craintes, ces allarmes que la raiſon dément & que le ſentiment adopte ! non, la nature ne ſe trompe jamais : elle a mis en nous une voix ſourde qui nous annonce nos funeſtes deſtinées ; cette voix lamentable s'eſt élevée, lorſque mon cher Raoul... Faut-il que je ſois mère, que ce nom me condamne à ſupporter une odieuſe éxiſtence ?.. malheureux enfant, combien tu me coûtes ! il m'eſt défendu pour toi de ſuivre au tombeau tout ce qui m'attachoit à la vie ; je l'ai perdu !

Gérard reſſentoit peut-être une douleur auſſi vive ; qu'il s'efforçoit de diſſimuler, & à laquelle il s'abandonnoit, quand il ſe trouvoit ſeul : — Mon fils, mon

cher fils ! je ne rendrai point mes derniers ſoupirs dans ton ſein ! mes yeux ne ſe fermeront pas ſous ta main chérie, ces yeux qui ne voyent qu'à peine, qui bientôt vont être couverts des ténèbres éternelles ! (en effet ſa vûe affaiblie ne diſtinguoit preſque plus les objets ; ſouvent il tenoit ſon petit fils dans ſes bras.) Mes regards me ſervent mal : mais mon cœur ... il m'éclaire : je crois voir, je vois Raoul c'eſt lui que je ſerre contre ce ſein où je ſens déjà le froid de la mort ! hélas ! c'eſt ainſi que ſon enfance m'amuſoit, me touchoit, rempliſſoit mon ame !.. malheureux les pères qui ne ſentent pas tout le charme d'une ſeule careſſe de ces innocentes créatures !

Le vieillard ne marchoit preſque plus : enchaîné, en quelque ſorte, ſur un ſiège, par l'affaiſſement de l'âge, il vouloit qu'on le tournât vers l'Orient. C'eſt-là, diſoit-il, c'eſt-là que mes fils ... que Raoul eſt expiré aux champs de l'honneur ! mon ame franchit un intervalle immenſe, & va chercher dans les plaines de Syrie, l'endroit où il a ſuccombé ſous le fer meurtrier ; n'y puis-je exhaler les reſtes d'une vie qui m'eſt inſupportable ?

Ces deux victimes du malheur, Adèle & ſon beau-père ne devoient goûter aucun genre de conſolation,

Baudouin de Créqui, fils du frère du vieux Gérard, n'avoit point ces nobles ſentiments dont ſa race s'applaudiſſoit encore plus que de ſa haute extraction; conſumé d'une avarice ſordide qui dégradoit ſa naiſſance, depuis longtems il dévoroit dans ſon cœur la riche ſucceſſion de ſon oncle; il ſe ſert du prétexte de la caducité d'un vieillard, & de la faible inexpérience d'une femme, pour s'ériger en défenſeur des droits du jeune Raoul. A la faveur de cette qualité impoſante, il accourt au château de Créqui, ſuivi d'un nombre d'*hommes d'armes* & de vaſſaux, y établit le ſiège de ſa tyrannie, & les premiers auxquels il en fait reſſentir les violences, ſont le vieux banneret, & ſa belle-fille. Celui-ci eſt abandonné ſans pitié aux ſoins des domeſtiques, c'eſt à-dire à une négligence qui ne diffère guères de la dure inſenſibilité; la ſeule Adèle eſſuyoit les larmes qui échappoient à ſes yeux

De ſa tyrannie, &c. Tous ces petits deſpotes qu'avoit produits la faibleſſe du gouvernement féodal, ne manquoient pas de ſe livrer aux abus les plus odieux du ſuprême pouvoir. Ils ſe faiſoient des guèrres éternelles, & marquoient leurs ſuccès par des cruautés inouies; il n'y avoit point d'autre code que les armes & la force.

preſque éteints : mais il ne la voyoit point auſſi ſouvent qu'il l'eût voulu, & qu'elle-même l'auroit deſiré : un état de langueur la retenoit dans ſon appartement, où elle ſembloit recueillir toutes les forces de ſon ame, pour s'occuper de ſon fils.

L'unique ſociété qui reſtât au vieillard défaillant, étoit un chien fidèle que Raoul dans ſon enfance avoit beaucoup aimé ; il l'avoit même recommandé, en partant, à ſon père & à ſon épouſe. Cet animal tenoit une compagnie aſſidue à Gérard ; il ne le quittoit ni le jour ni la nuit ; il l'échauffoit de ſon haleine, lui léchoit les pieds & les mains, paraiſſoit toujours prêt à le défendre, & lui donnoit les marques les plus touchantes de ſenſibilité : le vieux banneret ſouvent laiſſoit tomber ſur lui ſes larmes : — Hélas ! tu es la ſeule créature ici qui s'intéreſſe à mon ſort ! je ne ſçaurois oublier combien tu

---

Un chien fidèle, &c. Celui qui lira de ſang-froid l'épiſode d'*Argus*, chien d'Uliſſe, dans le dix-ſeptième livre de l'Odyſſée, peut ne point s'arrêter à cet endroit où l'on s'eſt efforcé de ſuivre de loin le grand peintre de la nature : il eſt vrai qu'Homère ne poſſédoit pas le *ton du jour*, & que *là dedans il n'y a rien de plaiſant.*

fus

fus cher à mon fils Raoul ! quel exemple pour des hommes, pour un parent ! mon pauvre Gerfault ! l'âge ne t'a pas épargné plus que moi : l'un & l'autre nous allons bientôt mourir, & l'on nous abandonne à notre miſérable ſituation ! perſonne, perſonne ne prend pitié de nous ! Encore ſi Raoul, ton ſecond maître, eût reçu mes derniers ſoupirs ! on auroit dit que cet animal éclairé par le ſentiment, comprenoit les plaintes que lui adreſſoit le vieillard : il ſembloit pleurer & gémir avec lui.

Les procédés révoltants de Baudouin envers ſon oncle & la malheureuſe Adèle, réduiſirent celle-ci au déſeſpoir : elle en inſtruit ſon père Mahault ſire de Craon : il accourt du fond de la Bretagne, arrive au château de Créqui, vole dans les bras de ſa fille : ſon état le frappe ; il la trouve plongée dans un accablement mortel ; c'eſt envain qu'il veut l'en retirer ; Mahault ne tarda point à éprouver lui-même que les plaintes d'Adèle étoient fondées : il eſſuya les hauteurs & les duretés de Baudouin. Alors indigné d'une conduite qui offenſoit juſqu'à l'humanité, il preſſe ſa

Mahault, &c. On ſoupçonne que le père d'Adèle fut Mahault de Craon, d'une des plus grandes Maiſons de la Bretatage ; ſon fils parait en 1198.

fille de le ſuivre avec ſon fils dans ſa patrie. — Que je quitte, mon père, les lieux qu'habitoit Raoul, qui nous ont vû heureux, qui me retracent ... tout ce que j'aime plus que jamais ! que j'abandonne un vieillard reſpectable, intéreſſant, le père de mon époux, à la barbarie d'un parent ſi peu digne de ſon nom ! c'eſt ici que j'épouſai Créqui, j'y mourrai ; je recueillerai l'ame du malheureux Gérard, & ma tombe ſera près de la ſienne.

Le tyran de Gérard & de ſa brû ne garde plus aucun ménagement ; il ſe montre à viſage découvert ; il les veut chaſſer tous deux, ainſi que le jeune Raoul, de cette terre qu'il a réſolu d'uſurper ; il a recours à d'illégitimes prétentions, & s'appuie des complots de ſerviteurs ingrats & infidèles à leurs anciens maîtres. Dans ces temps d'anarchie féodale, c'étoit le triomphe du fort ſur le faible : l'épée ſeule décidoit, & le ſuccès établiſſoit les droits.

Allarmé pour ſa fille d'un danger inévitable, & perſuadé que rien ne pourra l'engager à s'arracher de ce pays, Mahault conçoit un projet, l'exécute, & va trouver Adèle qui tenoit ſon fils dans ſes bras, & l'inondoit de ſes larmes : — Ma fille, vous êtes donc déterminée à ne point revoir la Bretagne ? vous voulez

expirer dans ce ſéjour ? — Mon amour, mon devoir, tout, mon père, m'en impoſe la loi. — Eh bien ! puiſque cet enfant vous eſt ſi cher, que le ſort de Gérard vous touche, que vous ne ſçauriez vous cacher ... l'inhumanité, ma fille, l'avarice entraînent à des excès ... vous devez m'entendre. Vous aimez votre fils ... frémiſſez ... Baudouin ... il eſt capable de tous les crimes ; c'eſt pour parer ces coups que je viens vous propoſer ... Raoul, oui, Raoul lui même, s'il étoit poſſible qu'on ſortît du tombeau, vous donneroit ce conſeil... Adèle, vous n'avez point d'autre parti... — Quel eſt-il, mon père ? quel eſt-il ? eh ! quelle autre eſpérance puis je avoir, que de ſuccomber bientôt à ma douleur ? oui, ce cher enfant eſt tout ce qui m'attache à la vie. Hélas ! penſez-vous, ſi je n'euſſe pas été mère, que j'aurois tardé un ſeul inſtant à ſuivre mon époux chez les morts ? Depuis ce jour horrible, qu'eſt-ce que mon éxiſtence ? je n'ai donc eu la force de vivre que pour mon fils... Parlez, ſeigneur ; je ferai tout pour mon enfant. — Écoutez, Adèle : loin de blâmer votre amour pour la mémoire de votre mari, qui n'y eſt plus ſenſible, j'enflammerois encore un feu ſi noble, s'il étoit ſuſceptible de ſe réfroidir ; Créqui ſans doute méritoit cet excès de tendreſſe ;

mais il n'eſt plus ; vous l'éprouvez trop : ſon nom eſt ſans pouvoir en ce château ; & il a un fils auquel il faut un appui ... je vous ai dit... — Expliquez-vous, ſeigneur ... je ne vous comprends pas... — Raoul... étoit votre ſoutien. — Me tromperois-je... Juſte ciel ! vous voudriez... — Qu'un autre hymen... — N'achevez point, grand Dieu ! qui ! moi ! moi ! que je forme un nouvel engagement ! que je trahiſſe la fidélité que j'ai vouée à tout ce que je pouvois aimer ! que dans les bras d'un autre... Ah ! mon père, mon père, montrez-moi la plus cruelle mort, je ſubirai tous les ſupplices ... mais, que j'expire maîtreſſe de ma main, de ce cœur ... il n'eſt point à moi, mon père : Créqui l'a emporté dans la tombe ; Créqui doit y regner juſqu'après mon trépas. Eh ! ceſſerois-je de l'aimer ? peut-il être un terme à mon amour ? — Adèle, vous avez donc réſolu de porter le couteau dans le ſein de votre fils ? aſſurément je ne m'occupe point de votre deſtinée ; je ne me diſſimule pas que c'eſt le moindre objet qui vous ſollicite : mais cet enfant eſt tout ... ma fille, vous êtes mère ... c'eſt donc cet enfant que je mets ſous vos yeux : la misère, l'opprobre qui ſuit l'adverſité, la dégradation attachée à l'infortune, que ſçai-je ? une fin cruelle, voilà les maux ſuſpendus ſur

une tête ... que vous-même vous dévouez à tant de malheurs. — Qu'un ſecond époux m'arrache des ſerments ! — Que votre fils ſans ſoutien ... il périra ... Adèle, ma fille, ma chère fille, le meilleur des pères, oui, le meilleur des pères, votre ami le plus tendre vous conſeille ; il gémit de ce moyen : mais c'eſt le ſeul que votre ſituation vous laiſſe, & ... femme infortunée, vous n'avez point à choiſir. — Raoul ! ta femme formeroit d'autres nœuds ... & quand je me rendrois à vos raiſons, mon père, quand mon fils l'emporteroit, il n'eſt que trop vrai, c'eſt tout ce qui m'anime, c'eſt tout ce qui m'anime, puis-je vous répondre que j'aurai la force de me traîner aux autels ? eh ! non, jamais, jamais je ne l'aurai ... oui, je ſuis mère, & mère la plus tendre ... & la plus malheureuſe.

Le ſire de Craon prend le jeune Créquidans ſes bras : — La voilà, cette chère victime que vous immolez, quand vous perſiſtez dans vos refus; regardez-le bien, cet enfant : il vous implore, vous demande du ſecours, & vous l'abandonnez ? — Qu'exigez-vous, ſeigneur ? — Que vous permettiez qu'on embraſſe votre défenſe & celle de votre fils, s'écrie un homme qui accourt ſe précipiter aux pieds d'Adèle, demeu-

rée immobile d'étonnement : elle reconnaît ſous l'habit d'un ſimple ſerviteur, le ſire de Renti ; ce banneret de la plus haute naiſſance, jouiſſoit d'une fortune conſidérable ; il étoit allié à la maiſon de Créqui ; il avoit reſſenti la paſſion la plus violente pour Adèle, avant qu'elle épouſât Raoul ; une belle-mère qui tyrranniſoit Renti, s'étoit oppoſée à ſon mariage avec la fille de Mahault ; il avoit conſervé ſon amour, & renoncé à tout engagement ; ſes terres touchoient à celles de Gérard ; Craon l'ayant vû à l'inſçu de ſa fille, avoit préparé cette eſpèce de ſurpriſe. Renti s'étoit introduit ſous ce déguiſement pour ne point exciter la défiance de Baudouin, qui s'apprêtoit à s'emparer du château ; il reprend : n'enviſagez point, madame, un amant malheureux, qui vous eſt toujours reſté fidèle : écartons cette image, puiſqu'elle vous offenſe ; mon deſſein eſt de vous reſpecter comme la vertu même ; c'eſt un ami, c'eſt un vengeur que je viens vous offrir en moi, & je ne puis me déclarer, repouſſer les intrigues & la force ouverte d'un uſurpateur, qu'appuyé du nom d'époux. Une troupe de gentilshom-

---

Le ſire de Renti, &c. Maiſon alliée à celle de Créqui, & tombée dans la maiſon de Croy.

mes qui brûlent de vous ſervir, n'attend que ce moment; du pied de l'autel, je cours à Baudouin; je ſuis prêt à me meſurer avec lui, s'il oſe un inſtant vous diſputer vos biens & vos droits; je ſuis le père de votre enfant, il eſt mon fils... Adèle, au milieu des ſanglots, ſe tournant vers le ſire de Craon, s'écrie: ah! mon père! étoit-ce ainſi que vous deviez adoucir mes malheurs? Je ferai plus, pourſuit Renti, je le jure ici à vos genoux, & j'en prends à témoin votre père & le ciel même: je vous prouverai qu'un amour véritable m'anime; hélas! il n'a jamais ceſſé d'enflammer mon cœur; oui, vous ſçaurez combien je ſuis capable d'aimer. Créqui, Créqui n'auroit point eu cet excès de tendreſſe: — Ah! gardez-vous de bleſſer ... tout le monde doit avoir mes ſentiments pour Créqui ... —Je m'engage à vous rappeller, Madame, combien mon parent méritoit d'être aimé, à reſpecter votre douleur, à ne point vous reprocher cet amour dont je ne dois être que trop jaloux ... je combattrai, j'étoufferai l'ardeur la plus vive, la plus pure; je ne ferai point valoir le pouvoir que l'hymen me donnera; c'eſt votre ami, j'en fais ſerment, l'ami le plus déſintéreſſé auquel vous accorderez votre main; j'attendrai que ma confiance aſſure mes droits

triomphe de votre inſenſibilité : du moins ſi je ne puis la vaincre, j'aurai goûté la ſatisfaction de vous être utile, de faire votre bonheur, celui de votre fils ; ces plaiſirs ſi touchants pour une ame pleine de la divine Adèle, me les envieriez-vous ? — Seigneur ... vous ne pouvez avoir que ma reconnaiſſance, que mon eſtime ; l'une & l'autre ſeront à vous ſans réſerve ; mais mon amour ... en puis-je aimer un autre que Créqui ?.. je lui étois ſi chère ! nous éprouvions des tranſports mutuels... Voyez cet anneau qui me lie à lui, tant que je reſpirerai ; regardez : nos deux noms ſont entrelacés, & un autre nom... — Madame ... adorable Adèle, il n'eſt point de ſacrifice qui m'étonne ; encore une fois, croyez que Renti l'eût diſputé à Créqui même par la vivacité, le déſintéreſſement, la nobleſſe de ſes tranſports. S'il étoit permis à tout autre qu'à un mari de s'armer hautement en votre faveur, & de réclamer vos droits, je ne demanderois point à vous conduire à l'autel ; ce ſeroit à force de ſervices, de ſoins, après toutes les épreuves que vous éxigeriez, que j'oſerois ſolliciter le nom de votre époux. Mais ſans ce titre, je n'ai aucun pouvoir ; que dis je ? mon appui vous offenſeroit : on jetteroit des ombres

ſur votre réputation, & l'honneur d'Adèle m'eſt encore plus cher que le mien.

Le ſire de Craon qui s'étoit retiré pour quelques inſtants, accourt ſuivi du vieux banneret, que des domeſtiques portoient ſur une eſpèce de ſiège : — Gérard ſçait tout, ma fille, & le voilà qui vient ſe joindre à nous, pour preſſer cet hymen où ſont attachés tant d'intérêts qui doivent être les tiens mêmes. Oui, dit le vieillard, d'une voix preſqu'éteinte, j'unis mes prières à celles de ton père ; eh ! ce n'eſt pas à toi, Adèle, à ignorer combien j'aimois Raoul : mais il ne faut en ce moment enviſager que ſon fils, que ton fils, l'unique rejetton qui reſte de moi ; la néceſſité nous l'ordonne. Je connais le ſire de Renti ; c'eſt un de nos *preux*, & ſa valeur me répond de ſa vertu ; qu'il t'affranchiſſe de la tyrannie de Baudouin ; que je puiſſe du-moins expirer, avoir une tombe dans ce château qui ma vû naître, où mon fils, où Raoul fut élevé ! Hélas ! mes yeux qui ne jouiſſent plus que d'une faible clarté, ſaiſiſſent par-tout ſes traces ; je les arroſe de mes larmes ; je ſens que j'ai peu de jours à vivre : qu'en mourant, je voye cet héritage aſſuré à notre cher enfant (il embraſſe ſon petit-fils), & que mes derniers regards ſoient témoins de la punition de Baudouin !

Adèle étoit livrée à l'agitation la plus violente: — Que voulez-vous, que demandez-vous ? Créqui s'élève du tombeau : ne le voyez-vous pas ? il eſt devant mes yeux : j'entends ſa voix lamentable : » C'eſt donc » ainſi que tu me gardes ta foi ! Adèle ! c'eſt toi qui » me trahis !.. tu vas porter un autre nom ... tes ſer- » ments ... tu vas commettre un parjure «. Ah ! mon père, laiſſez-moi reprendre les ſens ... ma ſituation m'accable ! Seigneur ; (ſe tournant vers Renti) je ſuis pénétrée de votre généroſité ; non, perſonne n'eſt plus reconnaiſſante qu'Adèle, & vous (s'adreſſant à Gérard & à ſon père) vous ne doutez pas de ma docilité & de ma tendreſſe ; vous connaiſſez mon amour pour mon fils, c'eſt tout vous dire : mais ſouffrez au nom de l'humanité, du ciel, & c'eſt votre pitié que j'implore, permettez que je recueille mon ame : elle eſt abbreuvée d'un torrent d'amertumes ! Créqui m'eſt toujours préſent... Non, non, je ne pourrai jamais ... ma bouche prononceroit ce que vous deſirez ... mon cœur ſe révolteroit, ſe briſeroit... Comment m'accoutumer à cette idée ?.. daignez, par grace, me laiſſer quelque temps à moi-même : que je puiſſe contempler toute la profondeur de l'abîme où l'on veut m'entraîner !

L'infortuné Raoul réſiſtoit à tous les mauvais traitements de Méhémet ; il ne ſortoit point de cette tour où le barbare le retenoit accablé ſous le poids des chaînes ; il offroit ſes tortures à ce Dieu qu'il invoquoit ſans ceſſe ; après le ciel, c'étoit Adèle qui l'occupoit tout entier. L'eſpoir eſt le dernier ſentiment qui nous abandonne. Créqui s'aviſa d'un expédient, que Richard, roi d'Angleterre, mit dans la ſuite en uſage : il ſe flattoit que quelque Chrétien pourroit paſſer ſous les murailles de ſa priſon : il

---

Richard. Richard, ſurnommé *cœur de lion*, revenant de la Terre-Sainte, fait naufrage ſur le golfe de Veniſe, ſe ſauve, paſſe par l'Allemagne à la faveur d'un déguiſement, de peur d'être découvert de ſon ennemi Léopold duc d'Autriche, eſt reconnu tournant la broche dans une hôtellerie, & mené au duc qui le charge de chaînes, & le jette dans une priſon. Le malheureux Richard imagine de chanter jour & nuit, ſe flattant que le hazard pourroit amener ſous les murs de ſa tour quelqu'un qui reconnaîtroit ſa voix, & s'intéreſſeroit à ſon ſort ; ſon attente qui eût pu paraître une eſpérance chimérique, ne fut point trompée : un cuiſinier de ce monarque, par un jeu ſingulier des évenements, vient à traverſer l'Autriche ; ſon chemin, par un autre effet de l'heureuſe deſtinée du prince, conduit le cuiſinier près de la priſon ; il entend ſortir des accents qui ne lui ſont point étrangers : il approche, diſtingue la voix de Richard dont on ignoroit l'aventure, & en reçoit des inſtructions qui opérèrent la liberté de ce ſouverain, & le rendirent à ſon royaume.

imagina de compoſer une *Complainte*, où il détailloit ſon hiſtoire, & il la chantoit inceſſamment, dans l'eſpérance qu'un hazard heureux le feroit entendre, & que par ce moyen, il exciteroit la pitié, & feroit parvenir de ſes nouvelles à ſa famille.

SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE DU SIRE DE CRÉQUI.

Le mortel le plus miſérable,
Dans cette tour,
Victime d'un ſort déplorable,
Meurt nuit & jour;
Veuille le ciel en notre France
Porter mes cris!
Qu'on vienne alléger ma ſouffrance,
Ou je péris.

Chevalier à pleine bannière,
Créqui, j'ai nom;
La croiſade eſt héréditaire
Dans ma maiſon;
Près Boulogne, devers la Flandre,
Eſt mon château;
Qu'en ce manoir du-moins ma cendre
Ait ſon tombeau!

J'étois de monſeigneur mon père
Le fils chéri ;
Il avoit à la Sainte-Terre
Bouillon ſuivi ;
A le choiſir pour mon modèle,
Il m'animoit,
Et pour combattre l'Infidèle,
Il me formoit.

J'eus à peine obtenu le grade
De chevalier :
Je commençai d'amour malade,
A m'ennuyer ;
J'épouſai dame ayant naiſſance,
Biens par-deſſus,
Elle avoit plus groſſe chevance,
Charmes, vertus.

Roſe du jour, ou *la plus belle*
On l'appelloit,
Tant ſa beauté fraîche & nouvelle
Emerveilloit !
Combien je l'aimois d'amour tendre !
Dieu ! quelle ardeur !
Il vous faudroit, pour le comprendre,
Avoir mon cœur.

Le ſon guerrier de la trompette
Vient m'avertir
Qu'il faut de ma douce retraite
Sus départir.
Adèle envain verſa des larmes,
Je l'embraſſai,
Mais de ſon ſein, bien vîte aux armes
Je m'élançai.

Avec Louis, plein d'un ſaint zèle,
Je pris la croix;
Je retournai vers mon Adèle
A pluſieurs fois;
J'entends encor ſa voix pâmée:
— Vous me quittez!
— Je ſuis du ciel, ma bien-aymée,
Les volontés.

Dans ce fleuve dont le rivage
Bornoit nos pas,
Le premier, j'ouvris un paſſage
A nos ſoldats;
Le Méandre m'a vû pourſuivre
Les Muſulmans;
Que n'ai-je, hélas! ceſſé de vivre
En ces momens!

Nous avions attiré ſans doute
L'ire du Ciel ;
Les Chrétiens ſont mis en déroute :
Revers cruel !
De Louis le trépas s'apprête :
Soudain je cours
Au coutelas offrant ma tête,
Sauver ſes jours.

Semblablement pour lui, mes frères
Tous deux occis,
A mes regrets vifs & ſincères
Furent ravis ;
Mais leur fin ne doit faire naître
Triſte pitié :
Tout Français qui meurt pour ſon maître
Eſt envié.

Il me faut plaindre davantage
Des coups du ſort.
Je ſuis tombé dans un ſervage
Pis que la mort.
Or apprenez, Ames chrétiennes,
Si m'écoutés,
De ces Ames vraiment payennes
Les cruautés.

Une longue chaîne me ſerre
A travers corps,
Je n'ai de couche que la terre,
Las! je n'y dors;
Mes pieds, mes mains ſont d'autres chaines
Encor chargés:
Auſſi mes traits, ſous tant de peines,
Sont tout changés!

Tour-à-tour froid, chaleur, orage,
Depuis trois ans,
Sur moi, ſe joignent à la rage
Des Meſcréants:
Un pain noir nourrit mes misères;
Mes pleurs je boi;
J'ai ſerpents, couleuvres, vipères
Autour de moi.

Tous ces maux, hélas! que j'endure
Sont encor peu:
Ils voudroient me rendre parjure
Envers mon Dieu;
Le croiriez-vous, Chrétiens mes frères?
Ces Turcs méchants
Veulent à la foi de nos pères,
Oter les gens.

Ils me diſent cent fois : renie,
Et ſur le champ,
Auras mainte gentille amie,
Et force argent.
Moi, je réponds : à mon Adèle
Point ne faudrai ;
Ainſi qu'à Dieu toujours fidèle
Lui reſterai.

Vous qui paſſez ſous ces murailles
Où je gémis,
Puiſſent s'émouvoir vos entrailles
A ces récits !
Par le ſaint nom, je vous ſupplie :
Ne retardez
D'aller conter en ma patrie
Ce qu'entendez.

Vous trouverez peut-être encore
Gérard vivant,
Dites-lui que ſon fils l'implore
Dans ſon tourment.
Vous trouverez auſſi ma dame...
Quel ſouvenir !
Rien juſqu'ici n'a de mon ame
Pu la bannir.

Demandez que belle monnoye,
Or à foiſon,
Sans différer ici s'envoye
Pour ma rançon.
Que ſi mes jours, par coups funeſtes,
Étoient finis,
Faites qu'on tranſporte mes reſtes
En lieux bénis.

Clercs, chevaliers, manants, notables,
Qui que ſoyez,
N'oubliez les cris lamentables
Que vous oyez.
Pour guerdon de faveur ſi grande
Et loyauté,
A vos foyers le ciel vous rende
En ſûreté!

C'étoit envain que Créqui cherchoit à faire éclater ſes plaintes : elles ſe perdoient dans les airs; moins heureux que Richard, il ne trouvoit perſonne qui l'entendît, & qui pût contribuer à ſa délivrance; le chagrin ſeul eût ſuffi pour lui donner la mort.

Deux ſatellites entrent dans la tour, & traînent le chevalier aux pieds de Méhémet, dont la phyſionomie ſombre & terrible lui annonçoit un arrêt fou-

droyant : — Vil eſclave, j'ai héſité juſqu'ici à céder à la voix de ma religion : elle veut que tu meures dès l'inſtant, ou que tu l'embraſſes, en reconnaiſſant l'impoſture & la fauſſeté de la tienne ; ſonge que tu n'as qu'un moment, que le glaive étincèle ſur ta tête. Je te l'ai dit : déclare ſeulement en préſence de nos bons Muſulmans & de nos prêtres, que tu ne demandes pas mieux que de renoncer à tes erreurs, & de t'éclairer ſur nos myſtères, qu'en un mot, notre ſaint prophète eſt le ſeul, après Dieu, qu'on doive honorer, comme l'auteur du vrai culte. Si ton eſprit n'eſt point convaincu, que ton cœur ne ſoit pas encore touché, fais cet aveu de bouche ; nous nous en contenterons, en attendant que tes yeux ſoient deſſillés, & je m'acquitte de ma promeſſe : la liberté t'eſt rendue ; tu revois ta patrie, ta famille, cette épouſe qui t'eſt ſi chère. Créqui ne répond pas : il regarde ſeulement avec fierté le barbare, & s'adreſſant à ceux qui l'avoient amené : — Qu'on me replonge dans ma priſon. Méhémet s'écrie : Chrétien arrogant, eſt-ce là ta réponſe ? — Eh ! quelle autre pouvois-tu attendre ? ſans doute ... je ſerois au comble de la félicité, en revoyant la France, mes parents, mon père, s'il reſpire encor.

je pleurerois du moins ſur ſa tombe ; preſſer mon enfant dans mes bras, jouir de la préſence de mon épouſe, quand un ſeul de ſes regards me feroit oublier toutes mes infortunes, quel bonheur ineſpéré !.. applaudis toi de mon ſupplice : jamais je n'ai plus aimé : Mais ma religion, mon Dieu... Méhémet, tu ne te ſouviens plus que je ſuis Français & chevalier, que des hommes tels que moi ſont au-deſſus de la menace & de la ſéduction, qu'ils peuvent mourir ... trahir le ciel ! manquer à la foi, à l'honneur !.. m'en croirois-tu capable ? où ſont tes bourreaux ? où ſont tes bourreaux ? — Ils vont épuiſer ſur toi les tortures... Sois certain que ma juſte fureur en imaginera, que tu ſeras la plus grande victime que nous aurons encore immolée au divin prophète ; tes membres ſeront déchirés ; tu ſentiras de toutes parts une mort ... elle ne ſçauroit être aſſez violente ... tu frémis... — Il faut donc renoncer à l'eſpoir de revoir Adèle, ma chère Adèle ... c'eſt le dernier regret qu'elle obtiendra d'une ame où Dieu ſeul & la vérité doivent régner... J'attends tes tourments ... — Qu'on le remène à la tour ... remplis-toi bien du ſort que tu vas ſubir. Cette nuit, je ſerai vengé de ton obſtination inſultante & criminelle, tu ſeras puni,

tes cris retentiront juſqu'à moi : il ne ſera plus tems de reclamer mes bontés ; mon oreille reſtera fermée comme mon cœur ; je veux m'enivrer de ce ſang marqué du ſceau de la réprobation. Mahomet lui-même preſſe ton châtiment ; je crois l'entendre ; je l'entends ; il me parle ; il éxige que je ſois inſenſible à la voix de la pitié ... je ne l'écouterai point cette compaſſion que tu mérites ſi peu... Eſclaves, délivrez-moi de ſon aſpect qui m'irrite, & que les miniſtres d'une vengeance légitime s'apprêtent à remplir mes volontés. Les jours de clémence ſe ſont écoulés ; la nuit de la mort eſt venue : qu'elle ſe développe toute entière ſur ce Chrétien trop coupable.

On reconduit le chevalier à ſa priſon ; des portes de fer ſe ſont fermées avec un bruit lugubre, & il n'a plus ſous les yeux que l'image de l'horrible ſupplice qui ſe prépare.

Le premier mouvement de cet infortuné eſt de ſe jetter à deux genoux, & de crier du fond de ſon ame au ſeul appui qui lui reſte & qu'il puiſſe implorer. On ne ſauroit trop remettre cette vérité devant les yeux : Dieu eſt l'unique réfuge qui s'offre à l'homme dans l'excès de ces malheurs où tout ſe retire de lui & l'abandonne ; il n'a point d'autre conſolateur,

d'autre ſoutien, d'autre ami. Créqui lève les mains au ciel, & d'une voix gémiſſante prononce ces paroles entrecoupées de ſanglots : Mon Dieu ! mon Dieu ! il eſt donc arrivé ce moment terrible ! ſupporter une mort affreuſe ... j'oſe répondre de mon courage, je ſuis capable de te faire ce ſacrifice : mais, Seigneur, ſi moins fidèle ... j'euſſe revû cette femme adorée, &... je te l'immole, je te l'immole ; non, mon Dieu, non, je n'adopte point des ſentiments qui t'offenſent, qui me déshonorent ; je les rejette ; je les déſavoue ; je repouſſe cet amour... Seigneur, m'avois-tu créé ſi ſenſible, pour me ſoumettre à une pareille épreuve ?.. Allons, je ferai mon devoir : je mourrai pour toi ; prends ma vie, mon cœur, mon cœur tout entier... Encore ſi Adèle pouvoit être inſtruite de ma fin, qu'elle ſçût que je l'ai idolatrée juſqu'au dernier ſoupir, qu'elle a pu balancer ... ah ! pardonne, ſuprême Providence ... que l'époux d'Adèle a de la peine à ſe vaincre !.. Seigneur, verſez ſur elle toutes vos bénédictions ; qu'elle apprenne à mon enfant à vous ſervir, à vous aimer ! qu'elle le rende digne de vous, de ſa patrie, & de ſon roi ! qu'il mérite, par ſes ſoins, de mériter le nom de chevalier, le nom de Créqui ! qu'Adèle enfin ne m'oublie jamais !

qu'un autre ... ô mon Dieu ! qu'elle ſoit heureuſe ! c'eſt-là tout le prix de mon ſang que je vous demande, & ... Dieu de nos pères, ſois à préſent le ſeul objet qui m'occupe.

Créqui accablé de ſon horrible ſituation, tombe endormi, ou plûtôt épuiſé de douleur ſur ſes chaînes.

Près de trois heures s'étoient écoulées ; le jour ne paraiſſoit pas encore ; le chevalier ſe réveille : — C'eſt un ſonge, une illuſion ! quoi, Adèle, je ne te voyois point ! tu ne me parlois point ! tu ne me ſerrois point dans tes bras ! tu ne me diſois point que le ciel me récompenſoit de ma fermeté, que nous nous revoyons pour n'être plus déſunis ! tu me préſentois mon enfant ; mon père m'arroſoit de ſes larmes ... (il continue après avoir jetté les yeux de tous côtés) ah ! ce n'eſt qu'un rêve ! ce n'eſt qu'un rêve ! faible conſolation que Dieu m'envoye au moment que les tourments vont m'arracher la vie ! mes maux ne ſont que trop véritables ! non, je ne ſuis point en France ; j'expire, loin de mes parents, loin de mon fils, loin de ma femme ... je ſuis dans la patrie de l'impiété : voilà mes chaînes, les murs de ma priſon, cette terre humectée de mes larmes ! (il entend quelque bruit) tout mon ſang ſe glace ! Il eſt venu cet inſtant ... que je ne puis m'empêcher de

redouter !.. Ciel, ſoutiens ma fermeté, & donne-moi aſſez de forces pour ſupporter ce coup terrible (le bruit redouble) C'en eſt fait ! j'ai vécu ! plus d'eſpérance ! plus d'Adèle !

Un homme qui paraiſſoit ſuivi d'un autre, entre & approche de Créqui : — Chrétien, bannis toute crainte ... me reconnais-tu ? — C'eſt vous, jeune Abdalla ; le fils du cruel... — Il eſt mon père... Chrétien, il ne s'agit point ici d'accuſer ſa conduite ; pénétré de ſa religion, il croit la ſatisfaire, en montrant cette ſévérité ... à laquelle mon cœur, je le ſens trop, ſe refuſera toujours ; peut-être je ſuis infidèle aux préceptes ſacrés du ſaint prophète ; mes yeux ſe ferment, éblouis de ſon éclat ; oui, ma raiſon anéantie ſuccombe toute entière ſous Mahomet ... il eſt le maître des ames, il peut changer la mienne ; qu'il me donne la fermeté de mon père, ce zèle ... qui preſſoit ton ſupplice... Hélas ! c'eſt de ma mère que je tiens ces ſentiments ... qui ſont une faibleſſe condamnable, je n'en doute point. Sélime étoit de ta religion, & m'a imbu de ſes erreurs ; on dit que ta loi prêche la douceur, la clémence, qu'elle eſt d'accord avec cette nature ... qui, en ce moment, me parle & m'a entraîné auprès de toi ; je t'ai vû ſouvent, & cha-

que fois tu m'as inſpiré, je ne ſçais pourquoi, de la compaſſion ; il ne m'a pas été poſſible de la dominer : elle m'a pouſſé vers ce lieu, malgré tous mes efforts pour lui réſiſter ; profite des ténèbres ; devance le jour. Tiens, voici vingt bezans d'or, c'eſt tout ce que je poſsède ; cet eſclave qui m'eſt attaché va te conduire juſqu'à l'entrée d'un bois qui aſſurera ta fuite ; à la ſortie de la forêt, tu trouveras un port où tu pourras t'embarquer. Adieu ; le tems preſſe. (il ſe tourne vers l'eſclave) ôte-lui ſes fers.

Quelles expreſſions pourroient ſeulement donner une idée de la nouvelle révolution qu'éprouve Créqui ! Il reverra Adèle : c'eſt le premier rayon d'éxiſtence qui frappe cette ame enveloppée de toutes les horreurs d'une deſtruction prochaine. Il pouſſe des cris inarticulés, ſe précipite aux genoux d'Abdalla, les embraſſe, les preſſe, en verſant un torrent de larmes : — O mon libérateur, mon libérateur ! après Dieu, après Adèle, vous ſerez ce que j'aurai de plus cher. Si vous ſçaviez tout ce que je vous dois ... je vais revoir une femme adorée ! eſt-il poſſible ? mais ma fuite ... ame généreuſe, ſi votre père, dans ſa fureur... — N'appréhende pas, Chrétien : je ſuis ſon fils unique ; & quand j'en recevrois quelques mauvais trai-

tements, approcheroient-ils de la ſatisfaction ſi touchante que je goûte à t'obliger?.. Non, je ne comprends point comment le ciel peut nous ordonner l'inhumanité! la nature eſt ſi douce à entendre !..—Eh! mon cher bienfaiteur, on vous trompe : ce n'eſt pas Dieu qui commande la dureté, la barbarie ... que n'êtes-vous Chrétien! avec tant de vertu, tant de bonté... mais ſi vous étiez pour moi l'objet du reſſentiment paternel... — Allez, mon ami, je vous le répéte : de quelque ſévérité que mon père uſe à mon égard, je n'aurai point à me repentir de vous avoir ſauvé la vie, & d'avoir briſé vos fers; cette action me fait tant de plaiſir !.. pardonne, Mahomet, j'aime à croire que ma pitié ne ſera point un crime à tes yeux ; j'arrache un malheureux à la mort ; il n'a pas le bonheur d'être éclairé comme moi : mais il eſt mon ſemblable, il faut le plaindre : il pourra revenir de ſes erreurs, en voyant qu'il eſt des Muſulmans qui connaiſſent la ſenſibilité.

Les chaînes de Créqui ont été rompues ; il a quitté ſon cachot ; l'eſclave enfin l'a conduit dans la forêt, & eſt revenu auprès de ſon maître.

Le lendemain, Méhémet apprend la fuite de Créqui : il ſe livre à toute ſa rage, & veut qu'on ôte la

vie à ceux de ſes ſerviteurs, qu'il ſoupçonne avoir facilité l'évaſion du chevalier. Abdalla court ſe jetter aux genoux de cet homme impitoyable : — Ne cherchez point un autre auteur de ce qui excite votre colère. C'eſt moi ... c'eſt moi qui ai briſé les fers de ce gentilhomme Français ; vous alliez l'immoler ; je n'ai pu vaincre la compaſſion qui me ſollicitoit en ſa faveur ... mon père, ſerois-je ſi coupable ?

Méhémet, dans ſes premiers tranſports, n'entend point ſon fils, & lève ſur lui le poignard ; la nature l'emporte ſur la ſuperſtition ; le Muſulman cède enfin au père qui donne des ordres pour qu'on ſe reſaiſiſſe de Créqui ; Abdalla avoit prévu ces démarches, & ſon adreſſe les rendit inutiles. On ne ſuivit point la route que le chevalier avoit priſe, & Méhémet fit un ſerment ſolemnel que le premier Chrétien qui tomberoit dans ſes mains, le dédommageroit de la perte de ſa victime.

Cependant le ſire de Créqui s'étoit enfoncé dans le bois ; à peine ſe trouve-t-il ſeul, il s'empreſſe de s'agenouiller, & de rendre graces à l'Être ſuprême, dont il éprouvoit la protection viſible ; c'étoit Dieu qui avoit touché Abdalla en ſa faveur. Le chevalier à l'inſtant forma un vœu ſecret ; peut-être à ſa re-

connaiſſance ſe mêloit-il le deſir de pénétrer s'il étoit encore cher à ſon épouſe & à ſa famille : il promet au ciel de ne ſe préſenter à leurs regards que dans l'appareil de la pauvreté, & avec les miſérables haillons dont il étoit revêtu ; un longue barbe deſcendoit juſques ſur ſa poitrine ; les injures de l'air, la maigreur & les ſouffrances continuelles d'une captivité de plus de dix années l'avoient défiguré au point qu'il étoit entièrement méconnaiſſable.

Le chevalier arrive au port indiqué, s'embarque, fait enſuite un voyage par terre, reprend la mer, & eſſuye un naufrage, dans le canal de la Manche ; il s'étoit ſauvé ſur un eſquif avec quelques paſſagers ; ils ſont engloutis dans les eaux.

Au moment que Créqui offroit au ciel ſon dernier ſoupir, il eſt pouſſé vers une côte qui lui eſt inconnue ; il s'abandonne au bras ſuprême qui le ſoutenoit à travers tant de périls ; deſcendu ſur le rivage, il prend la route qui arrête ſes regards ; il entre dans une forêt,

---

Les miſérables haillons, &c. Un *ſayon*, autrement une eſpèce de *ſurcot* ſans manches, c'eſt le nom que l'on donnoit à ces habillements d'eſclave, qui ne deſcendoient qu'au milieu des cuiſſes, &c.

toujours ſans ſçavoir où ſes pas le conduiſoient ; il apperçoit un bucheron, s'avance vers lui ; le payſan effrayé à l'aſpect du chevalier, qui paraiſſoit plutôt un ſpectre qu'une créature humaine, a recours à la fuite ; celui-ci redouble ſa marche, & lui crie du plus loin qu'il le voit, en langue ſarraſinoiſe : mon ami, de grace, enſeignez-moi le chemin ; que je ſçache dans quelle contrée je ſuis ! l'épouvante du bucheron augmente encore à ce langage étranger ; il répond avec crainte : laiſſez-moi, qui que vous ſoyez, je ne vous entends pas. Le ſire de Créqui tranſporté de ſe trouver dans un pays où l'on parle ſa langue maternelle, ſe hâte de répliquer, dans la même langue : ô ciel ! c'eſt un Français que j'entends ! n'appréhendez rien, mon cher : je ſuis un de vos compatriotes ; le naufrage m'a jetté ſur ces bords : mais au nom de l'humanité, ſatisfaites mon impatience, comment appellez-vous le lieu où nous ſommes ? Eh ! répart le bucheron, qui commençoit à revenir de ſon effroi, vous vous prétendez un des nôtres : vous me ſemblez cependant bien étranger ! par quel hazard ne reconnaiſſez-vous pas les confins du Boulonnois ? — Les confins du Boulonnois ! — Eh ! oui, c'eſt ici la forêt de Créqui. Le chevalier ſur le champ tombe

proſterné à terre, & la baiſant avec tranſport, s'écrie: ô Dieu ! Dieu ! tu m'aurois rendu à mon pays !.. je ſerois près des lieux, &... (il ſe tourne vers le bucheron) tu dis... la forêt de Créqui ?.. Adèle... Gérard ... le jeune Raoul ... ah ! parle, mon ami, parle, explique-moi... Le payſan, à toutes ces diverſes éruptions d'une ame qui n'eſt plus maitreſſe d'elle-même, ne doute pas que ce ne ſoit un inſenſé qui l'interroge: — Je ne puis répondre à tant de queſtions à la fois. Je vous dis que c'eſt ici la forêt de Créqui ; vous voyez comme elle eſt inculte & négligée : tout ſe reſſent de la perte du meilleur des maîtres; combien nous l'avons pleuré ! hélas ! nous le pleurons encore. — Vous le pleurez ? — Aſſurément nous ne ſçaurions trop le regretter ; il a fait un malheureux voyage d'outremer ; il a été tué, en combattant, avec notre bon roi, contre ces infâmes Mécréants, que Dieu devroit bien exterminer juſqu'au dernier ! Oui, nous avons appris que notre pauvre ſeigneur a laiſſé la vie dans ces contrées lointaines. Et, interrompt le chevalier d'une voix tremblante, ſa femme.. — Sa femme a été inconſolable de la mort de *ſon baron.* — Mon ami... mon ami ... eſt-ce qu'elle auroit oublié ?.. elle n'aimeroit plus le ſire de Créqui ! —

Oh ! il n'y a pas lieu de croire qu'on change auſſi facilement ; je parierois bien qu'elle a toujours ſon mari dans le cœur : mais notre maître avoit un monſtre de neveu qui ne nous laiſſe pas un moment de tranquillité ; il eſt venu s'emparer du château, & notre dame eſt obligée ... peut-être en cet inſtant, la cérémonie eſt-elle faite... — Quelle cérémonie ?.. éclairciſſez ... quoi... — Elle eſt mariée... — Adèle mariée !

Le chevalier n'en dit pas davantage, & tombe aux pieds d'un arbre, comme frappé de la foudre. Le villageois ému de pitié va vers lui : — Oui, mariée ... & s'il vous plaît, quel intérêt prenez-vous à ce mariage ? — Quel intérêt, mon ami ! ah ! ſi tu ſçavois ... ſi tu ſçavois... — Eh ! pourquoi ... tu pleures ! — Sans doute je pleure ; je voudrois expirer dans mes larmes ... je te demande un ſervice ... je vais mourir, car je n'ai pas la force d'aller plus loin, tu iras après ma mort vers cette dame, & tu l'engageras à ſe rendre dans cette forêt ... qu'elle prenne ſoin de ma ſépulture ... Adèle, ô Dieu ! Adèle ! & tu me réſervois ces coups !.. — Je ne ſçais pas bien préciſément ſi cela eſt fini : tout ce que je puis aſſurer, c'eſt qu'elle devoit ſe marier aujourd'hui au ſire de Renti ; c'eſt un des

parents & des meilleurs amis de notre bon ſeigneur ; peut-être rétablira-t-il la paix en ces lieux : on prétend que ce mariage étoit néceſſaire, & qu'il empêchera que l'héritage de notre jeune maître ne ſoit envahi par ſon couſin Baudouin. — Je diſois que je voulois mourir ici ; non, c'eſt au château que j'irai rendre les derniers ſoupirs... Vous m'avez paru aimer la mémoire de Créqui ... quoique j'aie l'air bien malheureux ... il avoit quelque amitié pour moi. — De l'amitié pour vous ! — Mon ami, il ne faut pas mépriſer l'indigence ; quelquefois l'apparence nous trompe. Les tréſors ſe trouvent dans les terres qui paraiſſent les moins fertiles. — Je ne mépriſe point les pauvres : moi qui vous parle, je ne ſuis guères aiſé, ſurtout depuis la perte que nous avons faite : mais je penſe que vous n'avez jamais pu être l'ami de notre ſeigneur ... au-reſte, que me demandez-vous ? — Je vous le répéte, je vous en conjure par le ſouvenir de Créqui, qui vous aimoit tous ; oui ... vous lui êtes tous chers juſqu'au dernier de ſes vaſſaux : aidez-moi à marcher juſqu'au château ; je veux abſolument voir votre dame, & ... j'expirerai en ſa préſence. — Mais vous portez vos vûes bien haut d'aller en cet inſtant troubler une fête... On

ne

ne nous laiſſera pas entrer. — Marchons toujours ... je ſuis ſi affaibli !.. vous daignerez me conduire ... apprenez-moi de grace ... le père de Créqui ... il vivroit ? — Je ne ſçais ſi l'on doit appeller cela vivre. Ce digne chevalier ! il meurt plus encore de douleur que de vieilleſſe ; il n'a que le nom de ſon fils Raoul à la bouche. — Il ne l'a point oublié ? — Il en parle ſans ceſſe ; ah ! s'il étoit plus jeune, ſon neveu n'auroit pas eu l'audace de vouloir dépouiller notre jeune maître de ſon héritage : mais le ſire de Renti va maintenir ſes droits, & nous venger tous d'un raviſſeur qui nous traite comme ſes propres ſerfs... Hélas ! où eſt le ſire de Créqui ?

Le chevalier, à chaque inſtant, étoit prêt à ſe découvrir ; le bucheron le regardoit attentivement : il étoit étonné de lui trouver ſous cet extérieur miſérable un air qui lui en impoſoit malgré lui. Ils avançoient, & Créqui paraiſſoit reſſentir la plus vive douleur ; il ſortoit quelquefois de ſon accablement profond, & rediſoit : ſi votre dame avoit eu pour ſon époux l'amour... qu'il a toujours pour elle... Je ne vous comprends point, interrompoit le payſan : notre brave ſeigneur n'eſt-il pas mort à la Terre-Sainte & puis, que pouvoit faire notre vertueuſe maitreſſe pour

ſe mettre, elle & ſon fils, à l'abri des perſécutions & des injuſtices d'un méchant parent? vous ne m'entendez donc pas? on vous dit que c'eſt contre ſon gré qu'elle prend un ſecond mari; Gérard même l'a contrainte de former ce nouvel engagement. — Mon père auſſi! — Votre père! notre vieux maître votre père! — Excuſez, mon ami: ma raiſon s'égare ... mon trouble eſt ſi grand!.. — Je le vois bien ... vous imaginez ... mais vous me faites tant de demandes?.. eh! qui êtes vous? — Ce que je ſuis ... ce que je ſuis, le plus malheureux des hommes; je deſirerois n'avoir jamais mis le pied dans ce ſéjour ... c'eſt mon infortune qui m'arrache au naufrage, qui me jette ſur ces bords... je reviens de la Terre Sainte ... c'eſt-là que j'ai connu Créqui. — Vous l'avez connu? — Vous oubliez que je vous ait dit qu'il m'honoroit de ſa bienveillance; je l'ai vû mourir victime de ſon amour pour ſon roi; s'il n'avoit pas ſuccombé dans cette guerre ... il ſeroit venu expirer en ces lieux ... quelle mort plus cruelle que tous les ſupplices qu'on lui préparoit! — Ah! que n'a-t-il pu ſe ſauver de cette malheureuſe guerre! nous donnerions tous notre vie pour qu'il revint au monde; pour moi, je n'ai qu'une miſérable chaumière & un morceau de pain: mais je

les ſacrifierois de grand cœur, ſi à ce prix notre cher maître nous étoit rendu. — Eſt-il bien vrai, mon ami ? je puis donc...

Créqui tout-à-coup ſe tait comme un homme que la réflexion force à garder le ſilence ; il a de la peine cependant à cacher ſon émotion ; des pleurs lui échappent ; dans toute autre occaſion, il eût cédé à ſon attendriſſement.

Ils approchoient du château ; ils découvrent une foule de monde ; le chevalier rencontre un jeune garçon : il vole à lui avec tranſport : — Eſt-elle mariée ? — Pas encore, mais elle s'apprête à ſe rendre au moûtier (à l'égliſe). — Elle n'eſt point engagée !.. que je la voye... que je la voye ! Conduis-moi, ajoûte-t-il, s'adreſſant au bucheron ; que je lui ſois préſenté ; il faut abſolument que j'aye un entretien avec elle. Quelle témérité, interrompt le jeune garçon ! vous concevez-là un étrange deſſein ! Bon-homme, ce n'eſt pas aujourd'hui que vous pénétrerez juſqu'à notre dame ; vous prenez mal votre tems : mais croyez-moi, profitez de la fête : *il y aura largeſſe ;* on diſtribuera des aumônes, & vous me paraiſſez en avoir beſoin.

Créqui n'écoutoit point ces propos, & il preſ-

ſoit le bucheron de le mener au château, & de lui obtenir la permiſſion de parler à la dame.

Ce qu'on lui avoit annoncé n'étoit que trop véritable : Adèle, vaincue par les ſollicitations, par les ordres, par les prières de ſon père & de Gérard, le viſage baigné de larmes, mourante dans les bras de ſes femmes, s'avançoit lentement vers l'égliſe. Sa bouche avoit enfin conſenti au ſacrifice affreux qu'on lui impoſoit, tandis que ſon cœur plein de l'image de Créqui, ſe révoltoit contre un nouvel hymen. Le jeune Raoul la ſuivoit, éloigné à quelque diſtance. Plus loin paraiſſoit le vieux banneret, porté ſur un ſiège, & pleurant lui-même avec ſa belle-fille. On voyoit enſuite le ſire de Renti, entouré de ſes vaſſaux, & s'applaudiſſant des nœuds qu'il alloit former.

Quel ſpectacle pour Créqui ! il a la fermeté de rappeller les forces de ſon ame ; de quelque côté qu'il tourne les yeux, mille objets divers lui retracent ſes premières années, les jours de ſon bonheur, de ſon amour. Il apperçoit Adèle, parée de tous les ornements, plus belle qu'elle n'avoit jamais été, livrée cependant à une profonde douleur. A cet aſpect, un frémiſſement ſubit s'empare de tous ſes membres;

toute ſon ame a paru s'élancer vers Adèle. Le bucheron qui ne perdoit pas un de ſes mouvements, ne ſçait à quelle cauſe attribuer cette agitation. La voilà ! c'eſt elle, c'eſt elle, s'écrie le chevalier ! que je lui parle ! annoncez qu'un inconnu de retour de la Paleſtine, a quelque choſe d'intéreſſant à lui communiquer ... hâtez vous. Le bucheron va aux ſentinelles qui gardoient les tourelles à la tête du pont : — Voici un homme, je crois que c'eſt quelque matelot échappé du naufrage, qui deſireroit abſolument avoir un entretien avec notre dame. Ces gardes que notre ancien langage nomme des *queſteurs*, repouſſent avec mépris le villageois, & ne lui prètent pas la moindre attention. Créqui n'attend point qu'ils ayent rendu une réponſe : il court à ces ſoldats, & leur adreſſe la même demande que le bucheron avoit faite pour lui ; on l'interrompt : — Que veut ce miſérable ? il choiſit bien ſon jour pour ſe faire préſenter à notre maitreſſe ! Il perſiſte : — Après la cérémonie, on verra ſi on doit te procurer cet honneur... Après, dit le chevalier tranſporté de colère !.. il en reſte à ce mot, & veut continuer ſa route. On s'oppoſoit à ſon paſſage : on voit avec ſurpriſe un chien défaillant de vieilleſſe, ſe ranimer & ſe traîner juſqu'à lui, le careſ-

ſer, pouſſer des hurlements de joie, on reconnaît Gerfault. Comment, ſe dit-on ! cet homme ne ſeroit point étranger ici ! Raoul qui ne ſçauroit ſe vaincre à l'aſpect de ce chien qu'il avoit aimé, le careſſe à ſon tour, & ne peut s'empêcher de murmurer ces paroles : il n'y auroit que toi, mon pauvre Gerfault, qui me ſeroit demeuré fidèle ! cependant il s'avançoit toujours, & éprouvoit de nouveaux obſtacles.

La rumeur augmente; Adèle en demande la cauſe : on répond qu'une eſpèce de matelot, arrivé de la Terre-Sainte, ſollicite la liberté de la voir & de l'entretenir ; on ajoûte que ſon extérieur annonce un malheureux qui implore la charité ; Adèle n'a entendu que les premiers mots : —Il vient de la Terre-Sainte! ah ! peut-être aura-t-il connu Créqui ; du-moins on lui en aura parlé ; qu'il approche, qu'il approche ; oui, je m'entretiendrai avec lui de tout ce que j'aimois, de tout ce que j'aime ... & on veut que je l'oublie, que je le trahiſſe !

Les gardes ſont alors les premiers à ouvrir le chemin à Créqui preſſé de la multitude ; il hâte ſa marche ; quand il eſt près d'Adèle, qu'il peut jouir de ſa préſence, qu'il la voit embellie de tous les atours, & pour quelle fête ! de quels coups à la fois il eſt frappé ! ſes yeux ſe couvrent d'un nuage ; ſes ge-

noux fléchiſſent ſous lui ; la voix lui manque ; il eſt prêt à tomber en défaillance. Etranger, dit Adèle de ce ton qui va percer le cœur de Créqui, vous avez été à la Paleſtine ?.. Ah ! ſans doute ... ſans doute, vous avez eu connaiſſance de mon époux ?.. quelle horrible deſtinée me l'a enlevé !.. parlez ... dites-moi... Il répond par ces mots mal articulés : — Oui, madame, j'ai connu le ſire de Créqui... — Vous l'avez connu ?.. eh bien ... eh bien ... racontez-moi toutes les circonſtances ... n'en oubliez aucune ; il n'en eſt point qui ne ſoit chère à ma douleur, & je veux m'en pénétrer, m'abbreuver de toute l'amertume ... vous l'avez vû mourir ? — Madame, le ſire de Créqui eſt expiré, couvert de quelque gloire, pour avoir rempli le devoir de tout Français jaloux d'acquitter ſes obligations, pour avoir ſauvé ſon maître ; il eſt mort, madame, en vous aimant ... en vous aimant toujours... Et vous ... pardonnez ... vous dites ... étoit-ce là ce qu'il devoit attendre ? vous allez... — Ah ! l'on voit bien que vous ignorez ce qui ſe paſſe en ces lieux ... dans mon cœur déchiré de mille traits. Je vais ... je vais mourir à l'autel... — Quoi ! ſi Créqui n'eût point ſuccombé... — Ciel ! que ne peut-il renaître ? comme je volerois dans ſes bras !...

il ſçauroit ... il verroit ... jamais, non jamais on n'a plus aimé, & on n'a été plus malheureuſe !.. je vous le dis : ce jour ſera témoin de mon trepas, de la fin de tous mes maux; non, je n'acheverai point cette union qui me déſeſpère ; mon cher Créqui aura ma foi, toute mon ame, ma vie ... étranger, qu'avez-vous ? vous chancelez !.. vous gémiſſez !.. des pleurs vous ſuffoquent ! — Vous l'aimez donc encore, cet époux qui vous adora ... qui vous adore... — Qui m'adore !.. qu'eſt-ce que j'entends !.. il ne ſeroit point au rang des morts !.. il vivroit !.. — Oui, il reſpire... — Il vit !.. ah ! où eſt-il ? où eſt-il ?.. que je le voye ... que je coure .., que je meure dans ſes bras !.. où eſt mon cher Raoul ? A vos genoux, ma chère Adèle, (s'écrie le chevalier accablé de l'excès de ſes tranſports, & au milieu d'un torrent de pleurs,) à vos pieds; mes malheurs, mon amour, mon amour, le chagrin de ſouffrir loin de votre préſence, ont défiguré mes traits : mais reconnaiſſez Créqui, votre fidèle amant, à ſon cœur pénétré de la plus vive tendreſſe, à ce gage de votre amour (il lui montre le braſſelet,) & vous, avez-vous conſervé cet anneau ?.. Adèle n'a que la force de tendre ſa main à ſon époux, & de lui montrer cette bague qu'elle a toujours portée ;

le Chevalier la couvre de baiſers & de larmes de joie; Adèle preſque ſans connaiſſance, ſoutenue par ſes femmes, reprend l'uſage des ſens, pouſſe un cri : — C'eſt vous, mon cher Créqui ! & auſſitôt elle s'eſt précipitée dans ſes bras.

Le jeune Raoul accourt : il voit ſa mère dans le ſein d'un inconnu ; étonné, il lui demande quel il peut être. — Mon fils ... c'eſt votre père, votre ſeigneur : apprenez ... proſternez-vous devant lui. Mon enfant, s'écrie le chevalier ! il le couvre de ſes embraſſements ; il répète avec yvreſſe : c'eſt mon fils que je vois, que je preſſe contre mon cœur !

Pourquoi le pinceau ne ſçauroit-il exprimer de pareils tableaux ? quelle ſituation que celle de Créqui & d'Adèle ! comme leurs ames ſont ravies, tranſportées ! comme elles ſuccombent ſous la violence de tout ce qu'on peut éprouver de plus délicieux dans l'extaſe

---

Proſternez-vous, &c. Une des vertus de l'ancien temps que nous devions regretter, c'eſt cette eſpèce de reſpect religieux dont les enfants étoient pénétrés pour leurs auteurs ; on relit encore avec plaiſir les vieilles expreſſions qui étoient dans la bouche de la jeuneſſe de ces ſiècles : *monſeigneur mon père*, *madame ma mère*, &c. le moment où la vénération qu'inſpire la nature pour nos parents, s'eſt affaiblie, a été la perte des mœurs & des vrais plaiſirs.

du ſentiment ! quelles larmes l'un & l'autre répandent ! c'eſt vous, ma chère Adèle ! quoi ! mon cher Créqui, je vous retrouve ! vous m'êtes rendu ! nous vivrons encore l'un pour l'autre ! ils répètent vingt fois ces paroles touchantes ; ils gardent ces ſilences ſi expreſſifs, qui ſont le langage du cœur. Qu'ils ont oublié leurs diſgraces ! que ce couple heureux eſt enyvré d'un pur amour ! ils ne ſe laſſent point de ſe regarder & de ſe pénétrer tous deux à longs traits de la plénitude d'une félicité qui approche de l'enchantement céleſte.

Cette nouvelle inattendue cauſe une eſpèce de tumulte ; on ne ſe raſſaſie point du plaiſir de voir Créqui ; il attache tous les regards, tous les cœurs ; on vient ſe jetter en foule auprès de lui ; on lui baiſe les mains ; on embraſſe ſes genoux : — C'eſt notre bon maître ! c'eſt notre bon maître ! ce cri univerſel eſt porté juſqu'à Gérard : — Qu'ai-je entendu ? que dites-vous ... mon fils ... Raoul... — Oui, monſeigneur, votre fils, lui-même ! il n'eſt point mort, ainſi qu'on l'avoit publié ... Le vieillard oublie ſon âge, ſes infirmités, s'élance de ſon ſiège, fait quelques pas : — Il ſeroit poſſible !.. ce ne ſeroit point un faux rapport !.. qu'on me traîne juſqu'à lui ... je ſens ... je mourrai de joie.

En-effet, le vieux banneret, appuyé ſur des domeſtiques, redouble ſa marche; on croiroit qu'un miracle lui a rendu la vigueur; il ſe précipite ſur le ſire de Créqui: — C'eſt toi, mon cher Raoul! Le chevalier reconnaît ſon père, & s'élançant à ſon tour dans ſes bras! — Mon père! mon tendre père!.. je vous revois!.. — Ah! mon fils ... Raoul! Raoul!.. Ce ſont les ſeules expreſſions qui échappent à Gérard; pendant quelques moments, il perd la voix; l'effort de la tendreſſe la lui rend: — Mon fils ... mon fils ... mes yeux te voyent à peine ... mais ... mon cœur te ſent, mon cœur te ſent ... reſte ſur ce cœur que tu ranimes; cher enfant!.. je tiens Raoul dans mes bras! ô mon Dieu, tu peux m'ôter la vie; tu m'as rendu mon cher fils! je l'ai revû: je meurs content. Le chevalier ne répondoit que par des larmes; il ſerroit tour-à-tour contre ſon ſein ſa femme, ſon enfant & ſon père.

Le retour de Créqui s'eſt répandu par des acclamations ſans nombre; le ſire de Renti, qu'une affaire imprévûe avoit appellé aux extrêmités du château, ne ſçauroit ajoûter foi à ce bruit: il accourt; il eſt bien éloigné de reconnaître Créqui ſous cet appareil de la misère; cependant il s'approche; il doute s'il en croira ſes yeux; le chevalier lui dit avec un ton de

ſentiment mêlé de gayeté : oui, c'eſt moi, mon cher Renti que les malheurs ont changé au point que vous avez de la peine à me reconnaître : mais mon cœur eſt toujours le même ; je me flatte que vous ſerez aſſez galant homme pour me laiſſer ma femme. Renti étonné, confus, vole dans les bras de ſon parent : — Mes regards ne me trompent point ! c'eſt vous, chevalier ! Adèle a trop de vertu pour ne pas vous apprendre la vérité : vous ſçaurez que je l'ai aimée, avant qu'elle fût votre épouſe, & elle me ſera chère juſqu'au dernier ſoupir. Le deſir de maintenir ſes droits, ceux de votre fils, vos intérêts mêmes, l'impatience d'arracher l'un & l'autre à la tyrannie d'un indigne raviſſeur de vos biens, voilà ce qui m'animoit autant que mon amour. Encore une fois, je m'en rapporte à la généroſité d'Adèle ; je crois avoir mérité ſon eſtime & la vôtre. Mon cher Créqui, je la remets dans vos bras ; ſouffrez tous deux que je reſte votre ami le plus fidèle & le plus déſintéreſſé ; je ne vous demande d'autre reconnaiſſance que les ſentiments qui me ſont dûs. Il continue avec attendriſſement : chevalier, la fête étoit prête ; c'eſt toujours mon bonheur que nous allons célébrer : c'eſt le bonheur de Créqui, du plus cher de mes amis & de mes parents.

L'heureux époux d'Adèle eſt pénétré de la nobleſſe d'ame de ſon rival : — Sire de Renti, n'appréhendez point de ma part une honteuſe jalouſie qui n'eſt faite ni pour Adèle ni pour moi. Sa vertu & la délicateſſe de votre honneur doivent me raſſurer ; je veux, après ſon époux, que vous ſoyez ce que ma femme chérira le plus ; voudriez-vous que je vous cédaſſe en généroſité & en amitié ?

Créqui va ſe revêtir d'habits convenables à ſa nouvelle ſituation ; il revient environné d'une foule de vaſſaux qui ne ſe laſſoient point de crier : *Noël ! Noël !* Le banquet fut digne de la fête ; *on y fit largeſſes* ; le chevalier, comme un autre Enée, après le repas, raconta ſes aventures ; toute l'aſſemblée éprouva les diverſes révolutions qui l'avoient agité ; il fit couler des larmes ; on finit par ſe livrer aux tranſports d'une joie univerſelle ; Baudouin, avec ſes partiſans, avoit

---

On y fit largeſſes, &c. Les princes, & les bannerets qui cherchèrent bientôt à les imiter dans les occaſions éclatantes, comme l'élévation à la chevalerie, le jour du mariage, un tournoi, une fête donnée à propos de quelque victoire remportée, faiſoient crier *largeſſes* à pluſieurs fois ; on diſtribuoit à ceux qui étoient préſents des dons de différente valeur : la bienfaiſance & la généroſité étoient les premières vertus d'un chevalier.

diſparu du château ; Créqui eut dans la ſuite aſſez de grandeur d'ame pour recevoir ſes excuſes & lui pardonner. Tout ſe reſſentit de ſa bienfaiſance & de ſes libéralités ; le bucheron en reçut des marques éclatantes ; il n'y eut pas juſqu'au chien fidèle dont il n'eût un ſoin extrême ; les attentions de ſon nouveau maître lui prolongèrent la vie. A l'égard du vieux banneret, le retour de ſon fils lui avoit cauſé une émotion ſi violente, qu'il ſurvécut peu à cet évènement inattendu : il expira dans les bras du chevalier, en répétant : je n'ai plus rien à deſirer au monde, Dieu a comblé tous mes vœux : j'ai revû mon fils, & c'eſt ſa main qui ferme ma paupiere ! Créqui le pleura amèrement ; il fonda un monaſtère en ſon

---

Un monaſtère, &c. L'abbaye de Ruiſſeauville en Artois. On s'eſt beaucoup élevé contre cette coutume de nos pères, de fonder des établiſſements religieux ; peut être ont-ils pouſſé trop loin à cet égard leurs libéralités : mais on demande ſi la prodigalité de leurs enfants pour ſatisfaire un luxe effréné & deſtructeur, ne mérite pas de plus juſtes reproches : il vaut mieux certainement avoir aſſuré l'éxiſtence de gens qui ont été utiles à la religion, aux arts, à l'agriculture, à l'amélioration des terres, qui ont fait de nos déſerts & de nos landes, des campagnes riantes & fécondes, que de ſacrifier les fortunes de familles entières, à l'inſatiable avidité de viles courtiſanes ſans pudeur, d'où émane aujourdhui cette corruption phyſique & morale qui tôt ou tard entraîne la perte des états.

honneur, fit même relever & embellir ceux qu'avoient bâtis ſes ancêtres, & il eut la conſolation de vieillir avec ſa chère Adèle. L'un & l'autre s'aimèrent comme deux tendres amants juſqu'au tombeau, & ils terminèrent leur vie en laiſſant une poſtérité qui ne dégénéra point de ſes ayeux. La Picardie & l'Artois ſemblent de concert avoir pris plaiſir à conſacrer la mémoire du ſire de Créqui : la romance qu'on

---

Une poſtérité, &c. La première branche de Créqui, famille mentionnée dans les titres dès 857, portoit d'or au créquier de gueules. les Ailly & Mailly avoient également des armes parlantes : de-là ce dicton :

« Ailly, Mailly, Créqui,
« Tel nom, telles armes, tel cri.

Cette illuſtre maiſon eſt tombée dans celle de Blanchefort; par le mariage de Marie de Créqui, fille unique de Jean VIII du nom, ſire de Créqui, & de Canaples, prince de Poix, contracté l'an 1543 ; Antoine, leur fils aîné, fut inſtitué héritier des biens de la maiſon de Créqui par ſon oncle maternel, Antoine de Créqui, Cardinal, Évêque d'Amiens, à condition par lui & ſes ſucceſſeurs d'en porter le nom & les armes. Blanchefort, famille du Limoſin, porte d'or à deux lions léopardés de gueules : c'eſt ce dernier écuſſon que repréſente le fleuron qui termine cette *Nouvelle*.

va lire, & qui eſt compoſée dans l'ancien idiome de ces deux provinces, en eſt une preuve bien convainquante : la véritable éxiſtence eſt ce renom immortel porté à l'avenir de bouche en bouche, juſques dans celle du peuple. Cette tradition naïve qu'on peut appeller la voix de la vérité, eſt au-deſſus de tous les éloges ; & ce langage qui n'eſt point équivoque, ne ſçauroit être ſoupçonné d'adulation ni d'intérêt.

ROMANCE,

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Compoſée vers 1300.

ON croit faire un vrai préſent au Public, en lui procurant la connaiſſance de ce monument précieux de notre vieille Poéſie. Les perſonnes qui ſe ſont ſauvées de l'infection du bel eſprit, & qui font encore quelque cas de la vérité & du naturel, liront avec plaiſir ce petit poëme : car c'en eſt un dans toutes les formes ; ce qui leur paraîtra ſingulier, c'eſt qu'elles en trouveront le dénouement imité de celui de l'Odyſſée : la dame de Créqui eſt une ſeconde Pénélope : mêmes incertitudes de ſa part, mêmes queſtions à ſon mari. Cela prouve

De ce monument &c. On craindroit de manquer à la reconnaiſſance, ſi l'on taiſoit le nom de la perſonne à laquelle on eſt redevable de cette romance intéreſſante : on la tient du père Daire, deſcendant de ce célèbre Daire, qui fut le digne compagnon d'Euſtache de Calais ; cet eſtimable religieux bibliothécaire de la maiſon des Céleſtins à Paris, s'eſt rendu recommandable par ſes connaiſſances dans nos anciennes chartres, & dans d'autres parties de la littérature Françaiſe, &c.

qu'Homère n'étoit pas inconnu à nos anciens verſificateurs & romanciers. Les amateurs du merveilleux s'amuſeront du prodige qui, du fond de la Syrie, tranſporte Créqui dans le Boulonnois ; ils ſe plairont auſſi à voir ces cygnes qui viennent rendre à propos une moitié d'anneau dont la découverte complette l'action.

On peut aſſurer qu'on s'eſt piqué de fidélité, en publiant l'original tel qu'il eſt, on a eu la ſcrupuleuſe attention de n'y rien changer.

ROMANCE

CONTENANT L'HISTOIRE

DU SIRE DE CRÉQUI,

Composée vers 1300.

LY Roy Loys le Joſne heyant empreins ſe crois (*a*)
Voulières lì ſuihir tous lies brafs Frenchois,
Cuentes (*b*), prinches, & barons, toute joſne nobleiſſe
A s'enrolier treſtous montroient bien de li preiſſe.

Eun pouiſſant chievalier, jouxte le Boulonnoy, (*c*)
Treis noble, poſſeiſſant (*d*) del cunctey (*e*) de Ternoy
Ly quint, aveuk le vieil ſire Guiard ſen père, (*f*)
Si croiſia pour allier ous lius faints a le guiere.

(*a*) S'étant croiſé (l'an 1147), tous les braves Français voulurent le ſuivre.

(*b*) Comtes.

(*c*) La terre de Créqui eſt ſituée en Artois, ſur les confins de la Picardie.

(*d*) Poſſeſſeur.

(*e*) Comté.

(*f*) Le poëte peut-être, a voulu dire Gérard, qui fit le voyage de la Terre-Sainte avec Godefroi de Bouillon.

Chiou chievalier eſtoy preux & de boen renom,
Doutable (g) & qui portoye de Créky le ſurnom,
Pour ſie compaigne avoye eſpeuſié eune femme,
En cheile meiſme annèye, qui eſtoye foirt belle dame (h).

Lie dame eſtoye encheinte adonc s'enrolement (i)
Que feſit (k) ſen baron ſans ſen aſſentement, (l)
Maugriés us & couſteume, dont feut ſi aſtriſtieyée
K'ones en avoye mie veue de ſi déconforteyée.

Moes (m) li boen chievalier féal & treis courtois,
Par amitéy ſe dame toudis reconfortois
L'enhortant (n) d'aſſentir à ſie ſainte pourmeiſſe, (o)
Sans pleus l'en deſtourbier (p) par ſi grande deſtreiſſe.

Li vieil ſire à le dame diſoye en l'enhortant :
Outremer gion (q) eſtéy deuriant (r) men joſne temps;
Enroliéy ou m'envoye ſans congiéy de men père ;
Sye en feu bien geoyeu (s) eſtiou (t) me dame mère.

(g) Redoutable.
(h) Fort belle.
(i) Étoit enceinte lorſqu'il ſe croiſa.
(k) Fit ſon mari,
(l) Son conſentement.
(m) Mais le bon.
(n) L'exhortant.
(o) De conſentir à la promeſſe qu'il avoit faite.
(p) Détourner.
(q) J'ai été.
(r) Durant.
(s) Joyeux.
(t) Auſſi

Vos barons (*v*) veyra teil peregriner ſien roy
Sen alier ous lius ſaints batailler pour la foy ;
Et joſne & preux demourier oiſieux en Frenche
A trente ans? il aroye(*x*)vergogne & meſpriſienche (*y*).

A le parfin (*z*) le dame pouſſiéye par devotion
Feut rieſout (*a*) d'aſſenrir ou vœu de ſen baron :
S'enrolières (*b*) aveuk ly eſtous deux de ſies frères (*c*)
Et vingt ſept eſcuyers rengiés ſubs ſe bannière.

Quand le nouviel feu veneue deu(*d*)trieſte partement,(*e*)
Le dame dans ſen lit plouroye amérement,
Li chievalier perplex, oultraigiéy (*f*) de trieiſteiſſe,
Le print enter ſies bras, & foet (*g*) chele pourmeiſſe:

Giou te jure mamie amour & feyaulteye ;
Sy ly prendant (*h*) ſie main, ſen anniau li a oſtéye,

(*v*) Voyager, du latin *peregrinare*.

(*x*) Il auroit.

(*y*) Méptis.

(*z*) A la fin, enfin.

(*a*) Fut réſolue, déterminée.

(*b*) S'enrolèrent, partirent auſſi.

(*c*) Que Gérard eût d'Iolande, fille de Baudouin III comte de Hainaut, Raoul, & quelques autres que Moréri ne nomme pas.

(*d*) Quand l'ordre fut arrivé de leur.

(*e*) Triſte départ.

(*f*) Outré, accablé.

(*g*) Fait.

(*h*) Prenant.

Scudein léyhant rompu & mis en deux parties,
Sy li en ballia eune, & wardia (*i*) li moitiés.

Chele moetiié d'anniau pour nos nocphes (*k*) beni
Toudis (*l*) giou (*m*) wardereye come feal mary;
Sie geamoie (*n*) geou reviens d'eu ſaint peregrinaige,
Giou vos raportereye de me foy chou (*o*) chier gaige.

Quant li jor nouviel (*p*) feut avenu le maſtin,
Li chievalier ſe dame à menéye par le main
Empriey (*q*) le vieil ſire, ſen ſeigneur & ſen père,
L'adſeurant (*r*) que il voulſit (*s*) toudis le tenir chière.

Le viel ſire le dame tout en pleurant béſia; (*t*)
Le chievalier en terre a gienoux ſe gietta:
Chier ſire, men boen père, pour men peregrinaige
Voulſiſſiez (*v*) my benir pour chiou lointain voyaige.

Le vieil ſire ſies hyeux & ſies deux mains lievant,
Ou chiel, clamia (*x*) tout haut: Seigneur omnipotent,

(*i*) Garda.
(*k*) Nôces.
(*l*) Toujours, à jamais.
(*m*) Je garderai.
(*n*) Jamais.
(*o*) Ce cher.
(*p*) Le jour nouveau.
(*q*) Près.
(*r*) Le conjurant, le priant.
(*s*) Voulut.
(*t*) Embraſſa.
(*v*) Veuilliez.
(*x*) Cria.

Beniſſies men chier fieus (*y*) en chele ſainte guiere,
Et ſi le rameney en ſe natale terre.

Sie bénict apriés (*z*) li deux de ſies fieus meſneys, (*a*)
Apries lies acolia (*b*) avœuk tous lies croiſiéys,
Que le boen chievalier meſnoye ſubs ſie bannière,
Pour alliér conter (*c*) lies Turks, en le Sainte-Terre.

Brief adious feſit, montant ſen palefroy; (*d*)
Adonc trompes & clairions ſonnières (*e*) à hauttes vois;
Le noble troupe eſtoye nombrieuſe & legière;
Eun eſcuyer portoy ſe crois ſeur ſe bannière.

Sy chievanchières tant, q'uils rateindirent l'oſt (*f*)
Qui gea (*g*) eſtoye en route, eſtant partye pluſtoſt;
Onks on ne avoye my veu eune ſy belle arméye,
Ne ſi gente nobleiſſe, ne ſy bien eſquipeye.

Lieſchons (*h*) lies cheminer & allier outremer;
Pour remembrer leurs foets (*i*) faulroy (*k*) eun libvre entier;

(*y*) Fils, enfant.
(*z*) Après lui.
(*a*) Moins agés, plus jeunes.
(*b*) Donna l'accolade.
(*c*) Contre.
(*d*) Cheval.
(*e*) Sonnèrent, retentirent.
(*f*) Rejoignirent l'armée.
(*g*) Déjà.
(*h*) Laiſſons les.
(*i*) Faits, exploits.
(*k*) Il faudroit.

Chele ſie noble empreinſſe, & ſy nombrieuſe armade
Eſtoye coires (*l*) nomméye des Frenchois le croiſade.

Rebrouchions (*m*) vers le dame qui en peu ſe acoukia(*n*)
Deun biaux fieus ki ſie mere eun (*o*) petit conſolia ;
Le vieil ſire en ſenty eune teile lieſſe
Qu'il cachia de ſen cuer(*p*)tous rieſtans(*q*)de trieiſteiſſe.

En brief (*r*) il deſpekia des lettres ou chievalier
Empriey Satalie (*s*) poihis (*t*) d'outremer,
La eil (*v*) feut adviſiés (*x*) que deun fieus eſtoy père,
Et quen ſentéye eſtoint l'enfanchon & ſie mère.

Chele boeſne nouveille grant joyey ly cauſia,
Ches afins & amès ſoudain eil aſſemlia (*y*) ;
Grant feſte en feut meneye avœuk ſen parentaige
Dont boen nombre avœuk ly eſtoient dou ſaint voyaige.

Cheile grande lieſſe ne deuria (*z*) mie lointems :
Advint eune rencontre avœuk les meſcroyans,

(*l*) Encore.
(*m*) Retournons.
(*n*) Accoucha.
(*o*) Un peu.
(*p*) Son cœur.
(*q*) Le reſte.
(*r*) Dépecha.
(*s*) Proche la ville de Satalie.
(*t*) Pays.
(*v*) Il.
(*x*) Eût avis.
(*y*) Aſſembla.
(*z*) Dura.

Lie chievalier meſnoy tout premier ſie bannière,
En eun paiſſiaige (*a*) haſtrecht, (*b*) l'oſt eſtoy loin derrière.

Deus bannières ſuihoyent (*c*) chele dou chievalier,
Et montoint apriés ly cheu foert haſtrecht ſentier
Subs(*d*)luers(*e*)chiefs lies ſires de Breſteul(*f*)& Warennes(*g*)
De noibles cheiefs trois routes(*h*)faiſoint eune chentaine.(*i*)

Lies Turks en hault du mont ly paiſſiaige wardoint, (*k*)
Tout ouſy (*l*) dreus que greiſle luers fleiſches deſcochoint
Seur les Creſtiens, ſies queus (*m*) a coups d'eſpéyes
Combatoynt pour fourchier de cheu hault mont l'entreye.

Lies freres ou chievalier Roger (*n*) & Godefroy (*o*)
Fueres (*p*) occhis dies Turcks ou premier déſaroy,

(*a*) Paſſage.
(*b*) Etroit, reſſerré.
(*c*) Suivoient.
(*d*) Sous.
(*e*) Leurs commandans.
(*f*) Breteuil, famille de Picardie.
(*g*) Varennes, autre famille Picarde.
(*h*) Troupe de gens de guerre, compagnie.
(*i*) Centaine.
(*k*) Gardoient, défendoient.
(*l*) Auſſi drus.
(*m*) Et eux.
(*n*) (*o*) Perſonnages inconnus aux généalogiſtes.
(*p*) Furent tués au premier choc.

Avœuk plus de vingt de luers pleus forts gendarmes:
Moes pour chiou lies Creſtiens n'en prendoint mye d'allarmes.

Lies meſcroyans en haut tout been (*q*) ou largue (*r*) eſtoint;
Lies Creſtiens en montant vaillamment combatoient;
Le ſire de Creky deun moult ( ) & hault couriaige
Batailla longuement pour fourchier ly paiſſaige.

Moes adonk quen avoye foerchy (*t*. lies meſcroyans,
Revenoint en leur plache toudis deus fois autant;
Là fueres occhis lies ſire de Breſteul, & Warennes,
De Magneux, (*v*) & Montguay, (*x*) autres par chinquantaines.

Lies pleus (*y*) preus, qui eſtoient enter lies eſcuyers,
Qui avoynt been waignieys (*z*) eſprons die chievaliers,
Fueres lies hoirs die Maumey (*a*), de Brimeu (*b*), de Creiſſeike (*c*).
Die Houſding (*d*), die Sempy (*e*), & le Boergne (*f*) Deiſſeike.

(*q*) Bien.
(*r*) Au large, à l'aiſe.
(*s*) Grand.
(*t*) Forcé.
(*v*) Maigneux, famille de Picardie.
(*x*) Autre famille de France.
(*y*) Plus.
(*z*) Gagné.
(*a*) Famille Françaiſe, peut-être Mammez, alliée à celle d'Ailly.
(*b*) Famille Picarde, connue dès l'an 1253.
(*c*) Creſecques, de la même Province.
(*d*) Peut-être Hodicq Courteville, allié aux Gouffier.
(*e*) Alliée à la maiſon de Bournel.
(*f*) Ce borgne eſt inconnu.

Tretous y fuères occhis, & bien dies warletons (g)
Noibles & joeſnes qui n'avoynt my barbe ou mentons;
Ly pietot die Clety (h), avœuk Jehan de Sureſnes, (i)
Willaume de Biaurain(k), avœuk Pierron Dallènes(l).

Dies trois routes n'eſtoynt pleus que vingt combattans;
Lies Turcks ſeur ly mont etoint pleus de trois chents:
Lie chievalier en feit moult deſconfitures,
Puis kehit(m) ſeur lies morts treſperchéys de navreures(n).

Adonck le cuer failchit (o) ou pietit (p) diemourans;
Dies trois routes ny eſtoint pleus que ſept rieſtans;
Tous autres prins ou morts eſtendus deſeur terre
Des ſept trois navréys (q) enſemble rebrouchières (r).

Lies noms dies chievaliers dies ſept reſcapéys (s)
Dou poihis die Ternoi feut le ſeigneur d'Enbiéys (t)

(g) Jeunes Officiers, volontaires.

(h) Biche Cléry, maiſon alliée aux Crève-Cœur.

(i) Autre famille de France.

(k) Maiſon connue en 1206.

(l) Autre, ſur laquelle les renſeignemens nous manquent.

(m) Tomba.

(n) Bleſſures.

(o) Manqua, faillit.

(p) Au peu de gens qui reſtoient.

(q) Bleſſés.

(r) S'en retournèrent.

(s) Réchappés.

(t) Dubiez, maiſon alliée aux Gouſſier.

Avœuk Jean d'Azincourt(*v*)& Hugues de Hûmières(*x*)
Lies autres eſtoint venus de Frenche a cheile guière.

Sye rateindires (*y*) l'oſt eſtians tous déconfits, (*z*)
Moult doeul (*a*) en menières (*b*) luers affins & amys,
Sye pourmires (*c*) tirier de luers treſpas vengianche,
Et de lachier perdus cheile maudite engianche.

Ralons(*d*)veir que foeſoynt par nouy&(*e*)lies meſcroyans:
Lies corps dies Creſtiens morts eils aloynt deſpouilians.
Chetuy dou chievalief ſens forche & ſens leumière,(*f*)
Emmy (*g*) lies morts eſtoy giſant deſeur le terre.

Comme on le deſpouiloy, ſy treſmua (*h*) been foert:
Eun archier, le veyant, cry ea: cil ny eſt mye mort;
Sy ne le faut occhir chey (*i*) le chief de le route,
On le racatera (*k*) been ker (*l*) ſens neule doute.

(*v*) Maiſon alliée á celle de Rubempré.
(*x*) Autre, connue dès 1340.
(*y*) Rejoignirent.
(*z*) En déſordre.
(*a*) Dueil.
(*b*) En menèrent, en eurent.
(*c*) Promirent.
(*d*) Retournons voir.
(*e*) Nuit.
(*f*) Sans connaiſſance.
(*g*) Parmi.
(*h*) Remua.
(*i*) C'eſt.
(*k*) Rachetera.
(*l*) Bien cher, cherement.

Adonk on le querkia, (*m*) loyey (*n*) en eun mantel, (*o*)
Seur eun keval, (*p*) cil feu meſnéy en eun hamel ; (*q*)
Là ou en viſetia (*r*) ſes navreures morteiles
Deſeur lies quiels ont meit unguens & apareiles.

Li povre chievalier ne avoye neul ſentiment,
Pour (*s*) chiou que il avoye perdu par tro de ſang :
Moes come joſne eſtoy & de foerte nateure,
On cuidia (*t*) que il polroy warir (*v*) de cheis (*x*) navreures,

Lies ſens & le parole ly eſtians retournéyes,
Cheut feut pour ſie douloir (*y*) die ſe calamitéys.
Que de miſiéres las en eun ſi deur ſervaige !
Volroy (*z*) been mieus moirir que vivre en eſclavaige.

Li moeſtre (*a*) qui l'avoye a ly pour ſen butin,
Ly feſit amittéy (*b*), ly fit beſier ſie main :
Li chievalier noyoyſt (*c*) mye rien de ſen lengaige,
Moes veit bien que il ne voloy my ly fœre ouſtraige.

(*m*) Chargea.
(*n*) Lié.
(*o*) Et enveloppé dans un manteau.
(*p*) Cheval.
(*q*) Hameau.
(*r*) On viſita.
(*s*) Parce que.
(*t*) Penſa, crut.
(*v*) Pourroit guérir.
(*x*) Ces.
(*y*) Plaindre, lamenter.
(*z*) Il voudroit.
(*a*) Maître.
(*b*) Amitié.
(*c*) N'entendoit.

Si kiera (*d*) ai gienous mitan (*e*) d'un anniau d'or
Qu'il monſtra qu'on avoye prins deſpouillant ſen corps,
Enclos en eun bourſin, (*f*) avœuk un relikiaire,
Qui ly furent rendeus par pitéy (g) ſie miſiére.

Gea (*h*) eil ſie wariſſoy, (*i*) cuidant ſi racatier, (*k*)
Pour deux chens bezians (*l*) d'or, deſpekia meſſagier
A l'oſt des Frenchoys, moes fœſans (*m*) cheu vayaige,
Feut occhis des Creſtiens qui fières (*n*) moult carnaige.

Dies meſcroyans boen nombre eſtant tous déconfis,
Ou parfond de Sourye(*o*)(en mœſtre adonk ſy enfuys:
Faleut que il ly ſuihit (*p*) en deure ſervitude,
Sen eſclavaige adonk comenchia ly eſtre reude.

A l'oſt dou roy Loys on cuidoy pour chiertain (*q*)
Lie chievalier occhis avœuk been pleus de vint,
Been nobles eſcuyers ſervians ſubs ſie bannière,
Sies affins & vaſſiaux avœuk ſies deux frères.

(*d*) Redemanda.
(*e*) La moitié.
(*f*) Petite bourſe.
(*g*) Par pitié de.
(*h*) Déjà.
(*i*) Guériſſoit.
(*k*) Racheter.
(*l*) Beſant, monnoye des empereurs de Conſtantinople.
(*m*) Faiſant.
(*n*) Firent.
(*o*) La Syrie.
(*p*) Suivit.
(*q*) Sûr, certain.

Lies

Lies premiers meſſagiers qu'en Frenche on leſpékia,
Aportires nouveiles die tous cheys treſpaſſa : (r)
Se dame, en l'aprendant (s) keut (t) en terre paſméye;
Li vieil ſire Gierard (v) onkes n'eut mye ſantéye.

Peu apreys morut le vieil ſire d'ennuy.
Le dame ot béen voleu morir avœukes ly;
Neteſſi (x) enfenchon, pour qui le povre mère
Toutte deſconfortéye, lamentoye ſie misère.

Eun frère ou chievalier en Frenche demouréy;
Vouloy dies caſtellenies (y) ſe fœre adheritiéy (z).
Pour tollir le meneur (a) de ſen droit d'heritaige,
Pour chiou le povre dame enduroye moult outraige.

Lie povre chievalier quy gea eſtoy meſnéy
Ou poihis de Sourie, en ſe captivetéy,
Pourmetoy beén toudis ſen racapt (b) a ſen mœſtre
Que avoye commenchyéy par eune boeſne lettre.

(r) Ces morts.
(s) L'apprenant.
(t) Tomba.
(v) Gérard.
(x) Si ce n'eût été le jeune enfant.
(y) Des chateaux.
(z) S'emparer, ſe rendre héritier.
(a) Souſtraire le mineur à ſon droit, le lui enlever.
(b) Rachapt.

Moes falloy ſtapendant (c) ſervir & beſoingnier,
Lie povre eſclaive, las, ne ſavoye neul meſtier;
Par pitey on lie meit a wardier (d) lies ouailles (e)
Subs eun premier berkier (f) qu'avoye tro de beſtailles.

Lie povre eſclaive, las, (g) en wardiant lies troupiaux,
Clamoy toudis a Dious (h) fœre finir ſies maux:
Moes jamoes ne poöit (i) oyr neules novelles
De Frenche, & diemouroit ſubmis ous Infidelles.

Gea ſept annéys paſſéys de ſie captivetéy,
Morut ſen mœſtre quy de ly avoye pitéy;
Vendu feut ou markiéy (k) tout enſy que eune beſte;
Et viſitéy tout neud dies piéyes dus qua ſe teſte.

Si feut vendu been kier, (l) eſtiant coires (m) fœrt & biau,
Deun ſy grand corſiaige (n) qu'on n'en voye-mie ſie hault,
Et diſoy t'on de ly qu'eſtoy noble de Frenche
Qui ſeroy racatéy de nombrieuſe finenche.

(c) Cependant.
(d) Garder.
(e) Moutons.
(f) Berger.
(g) Hélas!
(h) Dieu.
(i) Pouvoit.
(k) Marché.
(l) Bien cher.
(m) Encore.
(n) Corſage, ſtature.

Sy eſqueut (o) à eun mœſtre foert deur & feurieux,
Qui haihoit(p)tous Creſtiens, & forchenéy (q)contre eux;
Sy ly feit endeurier le pleus reude eſclavaige,
Et tout de prime abord ly feſit forche (r) oulſtraige.

Regnie (s) tie lay, tes gens: jou tie deſlibreray (t);
Teu voy been que tretous eils t'ont abandonnéy;
Leſche (v) tie chirconchire, nos propheite reſclame, (x)
Diſoy teil, teu eras terres, pecunes (y), & 'eme (z).

Toudis le pourſuihoy, volant que il reynia
A le loy dies Creſtiens, & qu'en Mahom (a) cuidia; (b)
Pour chiou en eune tour enclos, kerkiey(c)de keines, (d)
Ly povre eſclaive feut mys à deures cadeines. (e)

Moes, tandis qu'en Sourye tant de maux enduroye,
Le dame eſtiou (f) en Frenché perſicutéye eſtoye:

(o) Echut.
(p) Haïſſoit.
(q) Forcené.
(r) Force, beaucoup.
(s) Renie, abjure.
(t) Délivrerai.
(v) Laiſſe-toi circoncire.
(x) Reclame, aye recours.
(y) Pecune, pécunia, argent.
(z) Femme.
(a) Mahomet.
(b) Crut.
(c) Chargé.
(d) Chaînes.
(e) Peines, tortures.
(f) Auſſi.

Sien biau frère voloy embler, maugréy joſtiche (*g*)
Lies terres de Créki, feſſin (*h*), & appendiche (*i*).

Li père de le dame eſtoy loin demourant
En poihis de Bertaigne, (*k*) eun ſeigneur fœrt poiſſant:
Mœs par tros eſlongiéy (*l*) pour foere le defenche (*m*)
De ſie ſieule (*n*) qui n'avoye preys d'yelle aſſieſtanche. (*o*)

Si voloy que lie dame print pour ſen défenſieur
Eun deuxiéme Baron, & foert noble ſeigneur,
Qui been enamouréy (*p*) d'icheſle beile dame,
Dies lointemps pourſuihoy (*q*) à l'avoir pour ſe feme.

Mœs toudis (*r*) en Sourye li povre eſclaive eſtoyt
Ou coupleit (*s*) d'eune tour qui n'avoye mie de toict;
Ou le ſoleis dardoy ſynon ſeur lies monteye (*t*)
Ou (*u*) aſſieyé eil eſtoy le loing de le journéye.

(*g*) Juſtice.
(*h*) Freſſin.
(*i*) Dépendances.
(*k*) Bretagne.
(*l*) Eloigné.
(*m*) Défence.
(*n*) Sa Fille, peut être Mahaud de Craon.
(*o*) Aſſiſtance, ſecours.
(*p*) Amoureux.
(*q*) Pourſuivoit, cherchoit.
(*r*) Cependant, toujours.
(*s*) Au plus haut.
(*t*) Degrez de l'eſcalier.
(*u*) Aſſis.

Eune eſculéyé (*v*) de ris, & eune poſtéye (*x*) d'ieau,
Eune maneye (*y*) d'eſtrain, (*z*) tous les jours eil avoye :
Dies menotes a ſies mains, a ſies piéys des entraives,
Par eune lungue (*a*) keine ou meur tenoye li eſclaive.

D'aucuenes fœs ſen mœſtre voloy que il deſchendits, (*b*)
Pour regnyer ſe loy ſie lie preſſoy toudis,
Et le feſoy feſſier (*c*) avœuk eune eſcourgieye (*d*)
Juſqu'au ſang ruchelier (*e*) de ſe char eſcorcheye.

Durant preys de trois ans feut toudis martiréy, (*f*)
Sans que peur des tourmens eil voulfy (*g*) renyey, (*h*)
Sy ne pooit morir maugréy tant de ſouffrenche,
Et ſy n'eſperoy mye riechepvoir (*i*) alliegienche. (*k*)

Chiou mau (*l*) mœſtre veant que il ne voloy cangier, (*m*)
Que jeamœs on ne vency pour lie racatier, (*n*)

(*v*) Ecuellée.
(*x*) Potée deau.
(*y*) Poignée, plein la main, *manata*.
(*z*) Paille, chaume, *eſtramen*.
(*a*) Longue.
(*b*) Deſcendit.
(*c*) Fouetter.
(*d*) Lanière, foüet.
(*e*) Ruiſſeler, 'couler.
(*f*) Tourmenté, martyrifé.
(*g*) Voulut.
(*h*) Renier.
(*i*) Recevoir.
(*k*) Soulagement.
(*l*) Mauvais.
(*m*) Changer.
(*n*) Racheter.

Dépitéy (o) ly diſiſt: diemain ſans diférenche, (p)
Teu ſera eſtrangléy en me propre preſenche.

Lie pove eſclaive, adonk ſe veant condempnéy;
Quy morir deſiroy de boenne voulentéy,
Se treveia (q) conſoléy entendant ſie ſentenche;
Et que finer alloye ſe lungue penetenche.

Remontéy a le tour, a gienoux ſie geſtia,
A Dious, a notre Dame ſen aime commendia, (r)
Au boen Sainct Nicolay feit eſtiou ſe prière,
Puis laſſiéy (s) s'endormeit, coukiéy (t) a plate terre.

Li jour eſtoy veneu; le ſoleis ſie lievoy, (v)
Quant l'eſclaive cuida que l'on le reveillyoy,
En eun bos (x) ſie treuvia, & ſies keines rompues:
Sy penſia que il reſvoy, ou avoye la berlue.

Sies pieys, ſies mains ſentiant ni eſtre pleus attaquiéys, (y)
Eil ſie dreſchia (z) tout droict, & ſie meit a marchiéys,

(o) Plein de dépit, de rage.
(p) Retard.
(q) Trouva.
(r) Recommanda.
(s) Las, fatigué.
(t) Couché.
(v) Levoit.
(x) Bois.
(y) Attaché, retenu.
(z) Dreſſa.

Tout en brochiant (a) libos, cuidant, emmy ſien (b) ſomme,
Que deſlibrey (c) l'avoye queuque pitoyable homme.

Eil pourpenſoy (d) comment deu poihis fortiroy,
Ne recogniſchant (e) mye le bos où il eſtoy :
Moes en marchiant toudis, eil treuva eune voye,
Et veit eun boſquillon (f) dont eu been moulte geoye.

Li boſquillon cuida veir eun grant revenant,
Qui l'eſpeutia (g) ſi foert que il s'enfouy tout couriant;
Sy deskarney (h) eſtoy & tannèy (i) de viſiaige
Que de eun vrey revenant avoy meyne (k) & imaige (l).

Toutnud fors eun ſeyhon (m) ſans menches (n) & foert eſtreyt,
Quy a mittan ſies cuiches (o) tout ou pleus deſchendoy,
Et eune foert lungue barbe, & ſie teſte tondeue,
Se piau toute noirchie (p) eſtoye treys foert peleue (q).

(a) Traverſant les brouſſailles.
(b) Son.
(c) Délivré.
(d) Penſoit, réfléchiſſoit.
(e) Reconnaiſſant.
(f) Homme qui coupe le bois.
(g) L'épouvanta.
(h) Décharné, maigre.
(i) Bazané, noir.
(k) Mine.
(l) Figure, repréſentation.
(m) Sarot, ſurtout.
(n) Manches.
(o) Cuiſſes.
(p) Noircie.
(q) Velue.

Apriey li boſquillon coureut & lie rateint, (r)
En langue de Sourye eil kiera (s) ſen quemin, (t)
Adonk li boſquillon, cuidant que il feut ſauviaige;
Ly diſit en Frenchois: giou n'oye (v) mie vos langaige.

Lie povre chievalier ne ſavoy ſe il reſvoy,
Nie dou li boſquillon paroloy (x) en Frenchois:
Men boen amey, dis my en queils lius chy (y) nous ſommes
Giou me treuve perdus, & n'y cognois perſonnes.

Li forèt de Créky on apyele (z) cheys bos,
Seur lies marches (a) de Flandres, jouxte (b) le Boulenois;
Diſit le boſquillon; ha tu par queuque (c) oraige,
Captif en eun navire, deſeur (d) mer foeſt naufraige?

Soudain le faſche (e) en terre, & ſies deux bras en crois,
Eſtendues de ſen long, li chievalier clamoys:
O Dious omnipotens deu ciel & de le terre,
Par queu (f) mirauke (g) a t'eu foeſt finer me misère!

(r) Rejoint, rattrape.
(s) Demanda.
(t) Chemin.
(v) N'entends.
(x) Parloit.
(y) Ici.
(z) Appelle.
(a) Frontières, confins.
(b) Proche.
(c) Quelque.
(d) Deſſus, ſur.
(e) La face, le viſage.
(f) Quel.
(g) Miracle.

De terre rieſlevey, (*h*) diſit ou boſquillon :
Le vieil ſire Giérard eſt eil en vie ou non,
Se dame avœuk ſen fieus, toutte le meſionnéye (*i*)
Et le frère, ſont eils vievans & en ſantéye ?

Giea piecha (*k*) le vieil ſire d'ennuis eſt treſpaſſéy ;
Y a preys de dis ans, & den puis ſen dieſchey, (*l*)
Balduin (*m*) derain Fieus veult tollir l'hiéritaige,
Et pour chiou a le dame a foeſt foerche (*n*) & oulſtraige.

Le père de le dame, qui eſt eöires (*o*) vivant,
Avœuk ſen eſneys (*p*) fieus ſunt veneus eſſepreiſment (*q*)
Pour le foere aſſentir à nouviau mariaige,
A chele fin de wardier ou meneur (*r*) l'hieritaige.

Sie been le wardera le ſire de Renty, (*s*)
Proche affin eil eſtoy deu ſire de Créky :
Foert poiſſant en vaſſiaux, en moyens (*t*), & en terre ;
Le dame ne pooit (*u*) miex coiſir (*v*), ne mieus foere.

(*h*) Relevé.
(*i*) Sa maiſon, ſa famille.
(*k*) Depuis longtemps.
(*l*) Décès, mort.
(*m*) Baudouin.
(*n*) Violence.
(*o*) Encore.
(*p*) Fils aîné.
(*q*) Exprès.
(*r*) Mineur, enfant en minorité.
(*s*) Famille d'Artois, tombée dans celle de Croy.
(*t*) Richeſſe, revenu.
(*u*) Pouvoir.
(*v*) Choiſir.

Le dame par tout (*x*) chiou vea ſe remarier,
Enhuy (*y*) a l'heure de ſexte en le va eſpeuſer: (*z*)
Grant feſte on y fera ; y a moulte nobleieſſe ;
L'amoſne (*a*) on te donra ; eil ara largieſſe.

Lie chievalier fuyhit (*b*) le voye tout dus (*c*) quau bout,
Ou ſortir de cheys bos ſie recongnut partout :
Si feut droit au caſtiau, (*d*) avoeuk grand preiſſe, (*e*)
Ou tout caſcuens (*f*) eſloy en geoyey (*g*) & en lieſſe.

Lies quieſteurs (*h*) qui wardoyent lies tours, jouxte le pont;
Le veiant preys di entrer, ne lie voulières (*i*) poent :
Que kières (*k*) teu cheens? (*l*) d'ou vien teu ſi ſauvaige?
Eis teu eun matelot reſcapéy (*m*) di eſclaivaige?

Gious (*n*) ſouis eun peregrin (*o*) rieſtourney (*p*) d'oultremer;
Mes ameys, à vos dame ſie me fault paroler,

(*x*) Pour ces raiſons, à cauſe de celà.
(*y*) Aujourdhui.
(*z*) Epouſer.
(*a*) L'aumône, la charité.
(*b*) Suivit.
(*c*) Juſques.
(*d*) Chateau.
(*e*) Avec célérité, vîte, à la hâte.
(*f*) Chacun.
(*g*) Joyeux.
(*h*) Le guêteur, la ſentinelle.
(*i*) Voulut.
(*k*) Demandes.
(*l*) Céans, ici.
(*m*) Réchappé.
(*n*) Je ſuis.
(*o*) Pélerin.
(*p*) Revenu.

Diſit lie chievalier, chaſt aſoere qui preiſſe :
Lieſcheſme (q) allier empriey le dame vos moſtreiſſe.

Nos dame ne peut mie enhuy te paroler :
Chey maſtin ou mouſtier (s) on le vea marier ;
On eyſt (r) à l'atourneyr ; (t) attens le ou paiſſiaige ;
Ou caſtiau ny entrera home ſy treis fauviaige.

Eune heure apreys le dame ſuyhie (u) de ſies parens,
'Atournéye (x) pour lies nopches de biaux acouſtremens, (y)
Deſchendye ſeur le pont, par ſen fienchéy (z) menéye, (a)
Et aloye ou mouſtier pour y eſtre eſpeuſiéye. (b)

Seur le pont l'arreſtia li povre chievalier :
Giou vien, me noble dame, dou poiſis d'oultremer
Deu fire de Créky vous annunchier (c) nouveille,
Le queu (d) denpuis (e) dis ans eiſt en priſon crudeille (f).

(q) Laiſſez-moi.
(r) L'égliſe.
(s) Eſt.
(t) L'ajuſter, faire ſa toilette.
(u) Suivie.
(x) Parée.
(y) Habillemens, ajuſtemens.
(z) Fiancé, futur époux.
(a) Conduite.
(b) Epouſée.
(c) Annoncer, apprendre.
(d) Lequel, qui.
(e) Depuis.
(f) Cruelle.

Le dame ne avoye mie neul doubte du treſpas
De ſen chier ſire quen (g) cuidoy mor ou combas
Conter lies meſcroyans, moes d'uſne (h) amour fideille
Relicte (i) aroye voleu demourier toudis teile.

Sie portant (k) rieſpondit: vrey ni eſt mie vos raports:
En meſnant ſe bannière, men baron kehit (l) morts;
Sies frères & vint trois eſcuyers y reſtières (m)
Sies queus tous fuères (n) occhis fors ſept qui ſe ſauvières (o).

Li ſire de Créky adonc ne feut occhy,
Reprint lie chievalier, car, dame, le veychy; (p)
Raviſieiz (q) been chey (r) my, maugréy tant de miſière,
Connechez vos mary quy vos avoye ſy kière. (s)

Geamoes ne cuideroye que teu ſoys men mary,
Sie teu ne me raconte chiou que il feſiſt le nouyct
De ſen departement, quand dens men lict coukiéye, (t)
Gieſtoye ſi treis (u) dolente, & ſi deſconfortéye.

(g) Que l'on.
(h) D'une.
(i) Veuve.
(k) Pourtant, cependant.
(l) Tomba.
(m) Reſtèrent.
(n) Furent.
(o) Sauvèrent.
(p) Voici.
(q) Regardez, examinez.
(r) C'eſt.
(s) Chère.
(t) Couché.
(u) Si fort, tant.

Vos anniau d'eſpeuſailes (*x*) en deus giou le rompy ;
Vos printes le mitan, l'auter (*y*) giou le wardy ; (*z*)
Dame, le veychy coire de me foy cheu chier gaige
Que geadis (*a*) jou vos aye baillyéye (*b*) en mariaige.

Adonk clamea le dame : vos y eſtes men mary ;
Jou vous reicongnoy been men baron ſie kiery. (*c*)
Soudein enter ſies bras ſie gieſta tranſportéye ;
Sy eſbahie (*d*) eſtoye qui ele y reſtia paſméye.

Moes en voloy doubtier (*e*), le ſire de Renty
Geadis amey affin deu ſire de Créky,
Et diſoy : ches been ly a ſen treys hault corſiaige ;
Moes jou ne le recognoy mie à ſen viſiaige.

Le père de le dame leyhant (*f*) been raviſiéy (*g*)
Diſit : jou men remembre (*h*) chey ly moes foert cangiéy (*i*).

(*x*) Epouſailles.
(*y*) L'autre.
(*z*) Gardai.
(*a*) Jadis.
(*b*) Donné.
(*c*) Chéri.
(*d*) Étonné.
(*e*) Douter.
(*f*) L'ayant.
(*g*) Conſidéré, fixé.
(*h*) Je me le rappelle.
(*i*) Changé.

Quant eil ſiera veſtu & been lavey gieſteime (*k*)
Que tout caſcuen le recongnichera (*l*) de meiſme.

Quant lies ſens de le dame fuères eun pou rapeuryève. (*m*)
Devers ſen ſieus meneur y elle s'ye(*n*)eiſt reſtournèye,
Diſiant : veiez, (*o*) voichy vos ſeigneur & vos père,
Veniey (*p*) le ſaluter (*q*) a deus genious en terre.

Li ſirè print ſen ſieus, en ſies bras le preiſſoye;
Le joeſne demiziel (*r*) foert bel enfain (*s*) eſtoye,
Et diſoy : chey dont vous que me kière (*t*) dame mère
Plouroye, diſant : tout eiſt perdu avœuk vos père.

Stapendant tout caſcuens ſur le pont eſtampis, (*u*)
Dames & cavaliers, treſtous been haheuris; (*x*)

(*k*) J'eſtime, je penſe.
(*l*) Reconnaitra.
(*m*) Repoſés.
(*n*) S'eſt.
(*o*) Regardez.
(*p*) Venez.
(*q*) Saluer, faire la révérence.
(*r*) Damoiſeau, jeune-homme.
(*s*) Enfant.
(*t*) Chère, chérie.
(*u*) Debout.
(*x*) Surpris, étonné.

Tous caſcuens voloy veir & paroler ou ſire,
A rieſpundre (*y*) à treſtous ſy ne pooit ſeufire.

Deus cingnes (*z*) ſur le pont s'eſbaſtoynt (*a*) deſeur liau ;
Et de leurs becqs tiroint eune moityé d'anniau
Treis luiſant deun rouby (*b*) ; le dame l'eyhant veue
Criea : cheys le mitan de men anniau perdue.

Seur les cingnes eun queſtieux deu pont enliau ſautia ;
Leurs print cheile moitié d'anniau, & la portia
Ou ſire quy avoye l'auter mitan bailliéye
Pour ſie recogniſanche (*c*) a ſie preime (*d*) abordéye (*e*)

On reboutia (*f*) enſemble cheys deus moytiés d'anniau
Qui avoynt engraviéy (*g*) dedens eun eſcritiau,
Deu nom deu ſire avœuk chely dichele dame
Que il ly auroit donney en l'epeuſiant (*h*) ſe feme.

(*y*) Répondre.
(*z*) Cygnes.
(*a*) S'égayoient.
(*b*) Rubis.
(*c*) Sa reconnaiſſance, ſe faire reconnaître.
(*d*) Première.
(*e*) Arrivée.
(*f*) Remit.
(*g*) Gravé.
(*h*) L'épouſant.

cette première province prétend que ſes poëtes ont dévancé les Troubadours, & leur ont ſervi de modèles ; les graces, l'harmonie & la légereté du jargon Provençal peuvent avoir fait oublier la naïveté du langage Picard ; le midi, en fait de poéſie, aura toujours la prééminence ſur le nord ; les vers ſe plaiſent aux lieux où naiſſent les fleurs, où ſourit un beau ciel ; voilà pour quelle raiſon la Grece ſemble avoir été formée par la nature pour être le ſéjour de prédilection des Muſes : il ne falloit rien moins que la verge de fer du deſpotiſme & la ſervitude la plus ſtupide pour détruire un ſi précieux avantage : encore les malheureux Grecs d'aujourd'hui ont-ils de la peine à ne pas ſe reſſouvenir qu'Homère, Anacréon, &c. ſont nés parmi eux ; ils charment leur eſclavage par des idées poétiques, & font des vers que les jeunes filles chantent.

FIN DU TOME PREMIER.

COMPLAINTES

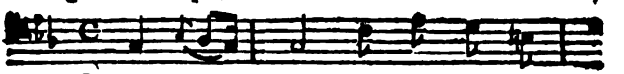
DU

SIRE DE CREQUI.

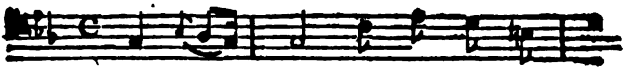
PREMIÈRE COMPLAINTE.

Muſique de M. LE BOUCHER DUCROSEO.

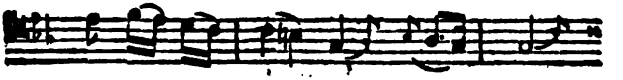
Larghetto con expreſſione.



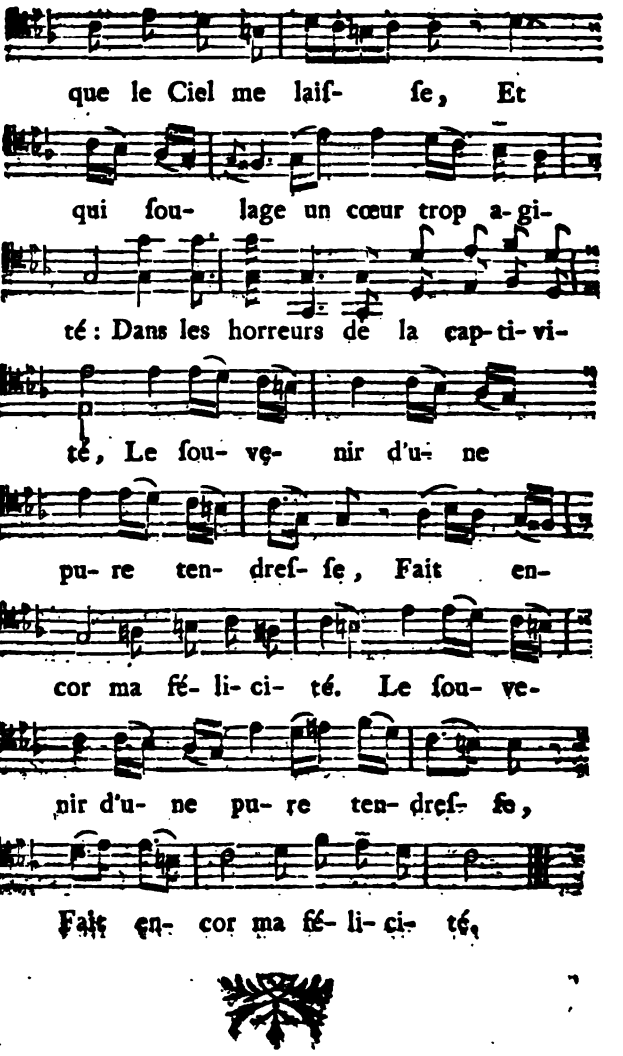
QUE ces lieux flattent ma triſ-



teſ- ſe ! J'y puis du moins gémir

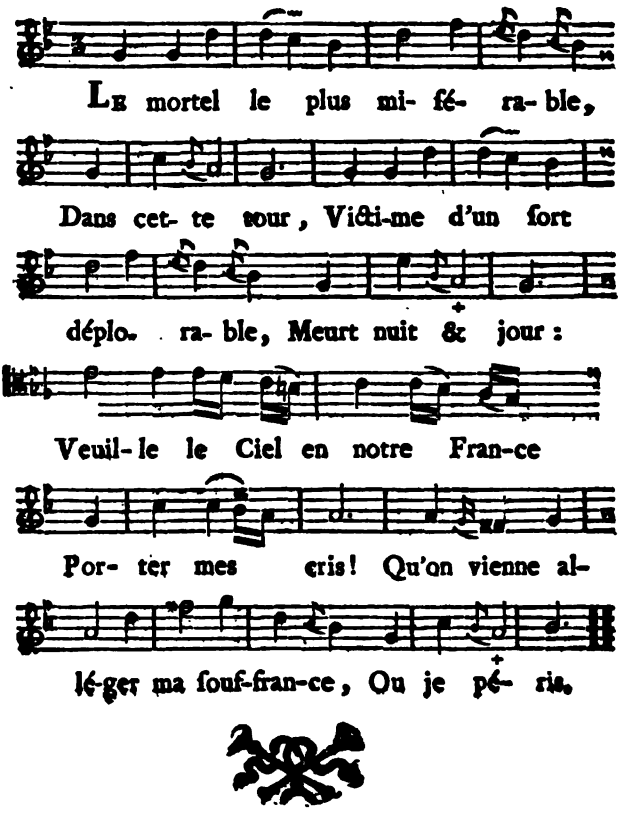


en li- ber- té, Seul plai- ſir


que le Ciel me laiſ- ſe, Et
qui ſou- lage un cœur trop a-gi-
té : Dans les horreurs de la cap-ti-vi-
té, Le ſou- ve- nir d'u- ne
pu- re ten- dreſ- ſe, Fait en-
cor ma fé- li- ci- té. Le ſou- ve-
nir d'u- ne pu- re ten- dreſ- ſe,
Fait en- cor ma fé- li- ci- té.

SECONDE ET DERNIÈRE COMPLAINTE.

Muſique de la Romance d'Alix & d'Alexis, de M. de Moncrif.



TABLE

DU TOME PREMIER.

SALISBURY.

WARBECK.

LE SIRE DE CRÉQUI.